



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



From the Fund given by
Francis Cabot Lowell
AD 1876 Fellow of Harvard College 1895-1901
and Cornelia Prime Lowell, his wife,
to supplement his
Collection of Books
relating to
JOAN OF ARC

HARVARD COLLEGE LIBRARY

LE LIVRE

DU VOIR-DIT

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9, & se trouve chez AUBRY, libraire, rue Séguier, 18



1-42
②

LE LIVRE DU VOIR-DIT

DE

GUILLAUME DE MACHAUT

Où sont contées les amours de Messire Guillaume
de Machaut & de Peronnelle Dame d'Armen-
tieres avec les lettres & les réponses, les bal-
lades, lais & rondeaux dudit Guillaume &
de ladite Peronnelle

PUBLIÉ SUR TROIS MANUSCRITS DU XIV^e SIÈCLE

PAR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS



A PARIS

POUR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

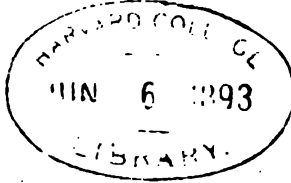
—
M DCCC LXXV

~~8510.7.2~~

~~38515.4.2~~

✓ 38512.115.10

A



Smith purchase

Le présent *Livre du Voir-Dit* de Messire Guillaume de Machaut a été imprimé par L. Lahure, avec les caractères & par les soins de la Société des Bibliophiles françois, & quand il fut achevé d'imprimer, le 15 mars MDCCC LXXV, étoient Membres de ladite Société :

S. A. R. Monseigneur le Duc D'AUMALE, *Président d'Honneur.*

I. — 1820. M. le Comte ÉDOUARD DE CHABROL, ancien Maître des requêtes au Conseil d'État, *Doyen.*

II. — 1843. M. le Baron JÉRÔME PICHON, *Président.*

III. — 1845. M. le Baron DU NOYER DE NOIRMONT, ancien Maître des requêtes au Conseil d'État.

IV. — 1846. M. ERNEST DE SERMIZELLES.

V. — 1851. M. DE LIGNEROLLES.

VI. — 1851. M. le Comte HENRY DE CHAPONAY.

VII. — 1852. M. DURIEZ DE VERNINAC.

VIII. — 1852. M. le Comte GEORGES DE SOULTRAIT.

IX. — 1852. M. le Vicomte FRÉDÉRIC DE JANZÉ.

X. — 1854. M. le Marquis DE BÉRENGER.

XI. — 1856. M. PROSPER BLANCHEMAIN.

XII. — 1856. M. PAULIN PARIS, Membre de l'Académie des Inscriptions.

XIII. — 1858. M. CHARLES SCHEFER, Premier Secrétaire interprète du Gouvernement.

XIV. — 1858. M. AMBROISE-FIRMIN DIDOT, Membre de l'Institut.

XV. — 1860. M. le Comte DE FRESNE, *Secrétaire*.

XVI. — 1861. M. le Comte OCTAVE DE BEHAGUE, *Trésorier*.

XVII. — 1861. M. le Comte CLÉMENT DE RIS, Conservateur aux Musées du Louvre.

XVIII. — 1863. Mme la Comtesse FERNAND DE LA FERRONNAYS.

XIX. — 1864. M. GABRIEL DE BRAY, Receveur des finances, à Paris.

XX. — 1865. M. le Duc DE FITZ-JAMES.

XXI. — 1867. M. le Marquis DE BIENCOURT.

XXII. — 1868. M. DE VILLENEUVE, Préfet de Seine-&-Marne.

XXIII. — 1870. Mme la Marquise DE NADAILLAC.

XXIV. — 1872. S. A. R. Monseigneur le Duc D'AUMALE, *Président d'Honneur*.

MEMBRES ADJOINTS ET ASSOCIÉS ÉTRANGERS.

- I. — 1862. M. le Prince AUGUSTIN GALITZIN. A. E.
- II. — 1870. M. CHARLES SAHRER DE SAHR, au château de Dahlen (Saxe Royale). A. E. (1)
- III. — 1872. M. l'Abbé BOSSUET, curé de Saint-Louis en l'Ile. M. A.
- IV. — 1872. M. le Comte LANJUINAIS. M. A.
- V. — 1874. M. le Comte APPONYI. A. E.

MEMBRE HONORAIRE.

M. GRANGIER DE LA MARINIÈRE, ancien Préfet.

MEMBRES CORRESPONDANS.

La SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES BELGES.

La SOCIÉTÉ PHILOBIBLON de Londres.

(1) Décédé pendant l'impression du livre & remplacé (le 27 janvier 1875) par M. le Comte DE LA BÉRAUDIÈRE.

100

•

•

•

•

•



NOTICE

SUR LE POÈME DU *VOIR-DIT*.

VERS la fin du règne du roi Jean vivoit, dans la province de Champagne & Brie, une jeune & noble demoiselle, sous la tutelle assez peu sévère d'une mère déjà depuis longtemps remariée. Elle se nommoit Peronnelle d'Unchair, & étoit fille de messire Gauthier d'Unchair seigneur d'Armentières, & de Peronne de Jouveignes ou Jouveniaus. La dame d'Unchair avoit, en secondes noces, épousé Jean sire de Conflans, vidame de Châlons & seigneur de Vielmaisons en Brie. On fait que la maison de Conflans, issue des comtes de Brienne, étoit au nombre des plus grandes de France, & marchoit de pair en Champagne avec les Grantpré, les Châtillon-sur-Marne & les Choiseul. De son père Gauthier d'Unchair, Peronnelle avoit hérité de la seigneurie d'Armentières en partie; & d'après

la coutume de Champagne, elle pouvoit, cinq ou six ans avant sa majorité, recueillir les fruits & revenus des terres qui lui étoient échues. Quant à la maison de Jouveignes, je crois que les généalogistes se sont mépris en la distinguant de celle de Jouvenel; la première forme orthographique *Jouveignes* n'étant que le sujet du nom dont la seconde forme *Jouvenel* est le régime. Il faut en effet le remarquer : dès qu'on commence à parler des Jouvenel, on cesse de voir paroître les Jouveignes; & les terres d'Oulchy-le-Château & d'Armentières, passées de Gauthier d'Unchair à sa veuve Peronne de Jouveignes & à leur fille Peronnelle, semblent avoir été transmises aux Jouvenel des Urfins, qui les ont gardées jusqu'au dernier siècle. (1)

(1) Il faudroit peut-être également soumettre à un nouvel examen l'opinion du P. Anselme & des généalogistes à la suite, sur l'origine de cette famille de Jouvenel. Ils lui ont contesté le droit qu'elle auroit eu de prendre le nom & les armes de la grande maison italienne des Urfins ou Orfini. Pierre, aïeul de Jean Jouvenel prévôt des marchands en 1388, auroit eu pour père un bourgeois de Troyes vivant en 1360. Mais alors on ne voit pas bien comment le petit-fils de Pierre de Jouvenel, simple bourgeois de Troyes, auroit obtenu la main de la fille de Thibaud, baron d'Assenay, allié lui-même aux comtes de Champagne & à la grande race de Montmorency. La ville de Paris, a-t-on dit, en reconnaissance des bons services de Jean, prévôt des marchands & petit-fils de Pierre, lui auroit fait présent de l'hôtel des Urfins; ce qui *peut-être* auroit permis à son fils l'archevêque de Reims, de joindre à son nom celui de la famille des Urfins, dont il auroit en même temps pris les armes. Mais ce n'est guère ainsi que le nom & les armes d'une grande & illustre maison pouvoient, au quatorzième siècle, être usurpés &

La jeune Peronnelle passoit le temps que ne

passer dans une famille roturière. Pour justifier une telle imputation, il faudroit au moins reproduire l'acte de ce don de la ville, dont on ne peut même indiquer la date. Qu'une branche, un simple rejeton de la famille Orsini, ait possédé une maison & des propriétés dans la ville & les environs de Troyes, alors centre des relations commerciales de l'Italie avec la France, en raison des foires de Champagne; que ce rejeton ait affecté le nom plutôt italien que françois de Jouvenel, cela n'auroit rien d'in vraisemblable; les *Orsini*, les *Justiniani* & les autres grandes maisons d'Italie ont ainsi changé de noms autant de fois qu'ils ont formé de branches distinctes. Il ne suffit donc pas d'alléguer sans preuves ou, pour mieux dire, de supposer la donation d'un hôtel des Ursins, pour avoir droit de conjecturer que tel seroit l'unique fondement de la prise de possession du nom & des armes des Orsini, par de graves & illustres personnages, tels que Jean Jouvenel, prévôt des marchands, chancelier du duc de Touraine & président au Parlement; Guillaume Jouvenel, chancelier de France; Jacques Jouvenel, archevêque de Reims, &c., &c. Ce n'est pas d'ailleurs, comme le prétend Grosley, l'archevêque de Reims Guillaume des Ursins (ou plutôt Jean II) qui auroit le premier voulu relever la noblesse de sa famille; c'est le Moine de Saint-Denis, auteur de l'*Histoire de Charles VI* (que Jean II n'a fait que suivre dans la sienne). Ce premier annaliste racontant comment, en 1388, le duc de Guyenne avoit choisi Jean I de Jouvenel pour son chancelier, s'exprime ainsi : « Joannem Jouvenelli, virum utique scientificum & a generosis proavis ducentem originem.... » Est-ce du petit-fils d'un roturier de Troyes qu'auroit ainsi parlé ce grave historien contemporain? Ajoutons que Sanfovino, dans sa *Storia della casa Orsino*, 1505, in-8°, n'a pas hésité à reconnaître dans les Jouvenel françois une branche des *Orsini*; que dès 1450, le cardinal Orsini proclamait déjà leur communauté d'origine; & qu'enfin Sauval, dans ses *Antiquités de Paris*, ne parolt pas en douter davantage : « Juvenal des Ursins, dit-il, prevot de Paris, avoit son logis « derrière Saint Denys de la Chatre, qui porte encore le nom d'hôtel des « Ursins. On dit que la ville lui en fit présent. Et ce fut là, qu'en 1394, « les faux témoins soulevés par ses ennemis viarent, tous nuds, enve- « loppés simplement d'un drap, lui demander pardon à genoux. » (T. II, p. 245.) Sauval ne dit-il pas ici implicitement que la maison, donnée ou non donnée, portoit le nom d'hôtel des Ursins, depuis qu'elle avoit appartenu aux Jouvenel? En voilà bien assez sur ce point.

réclamoient pas les devoirs religieux à lire des histoires anciennes & des romans; à apprendre & même à composer des vers; à chanter les plus beaux airs faits sur virelais, rondeaux & balades. Elle étoit belle, avoit l'esprit ouvert, l'imagination vive & de grandes dispositions pour la musique. Dans ce temps-là, la plupart des bonnes maisons entretenoient un clerc, chargé d'écrire bien, & surtout lisiblement, tout ce qu'il plaisoit aux maîtres de dicter ou de griffonner : Peronnelle d'Armentières avoit donc un secrétaire chargé de cet emploi. On le nommoit Henry : il étoit fort au courant des choses du siècle &, depuis longtemps, grand ami de messire Guillaume de Machaut, chanoine de l'église de Reims. Henry admiroit beaucoup les ouvrages de son ami; ses dits, ses lais, ses rondeaux, ses balades. Guillaume, disoit-il à la demoiselle d'Armentières, avoit longtemps chanté dans ses vers une noble dame; mais il étoit revenu de cette passion. Il vivoit noblement étant bien gentilhomme; (1) son père avoit été chambellan

(1) Les Machaut, ou Machault, qui ont souvent occupé dans les siècles suivans les premières charges de la magistrature, appartenoient à la même race. Ils sont aujourd'hui représentés par Mme la marquise de Vogüé, dont le fils, comte Melchior de Vogüé, membre de l'Institut, est en ce moment notre ambassadeur près la Sublime-Porte. On conserve dans la maison de Vogüé un superbe manuscrit des poésies de notre Guillaume, que M. le marquis de Vogüé a bien voulu me communiquer. Mais le *Poir-Dit* ne s'y trouve pas.

du roi Philippe de Valois; lui-même avoit été nourri, dès l'enfance, dans la maison du preux Jean de Luxembourg, roi de Bohême, & l'avoit suivi dans ses dernières campagnes en Pologne. C'est pour ce prince qu'il avoit fait le beau poème du *Jugement d'amour*, où il soutient que la dame à laquelle une belle mort enlevait son amant étoit moins à plaindre que l'amant d'une infidèle maîtresse. Guillaume s'étoit ensuite attaché au roi Charles de Navarre : il lui avoit adressé le *Confort d'ami*, où les plus sages conseils étoient mêlés aux plus éloquentes consolations. Pendant son séjour en Allemagne à la suite du roi de Bohême, il avoit fait grande attention aux compositions des chanteurs & musiciens de ces contrées; si bien qu'à son retour il avoit enrichi la mélodie françoise de nouveaux accords & de belles symphonies, en créant une école de chant qui faisoit oublier l'ancienne routine. Mais il n'étoit plus jeune, il ne voyoit que d'un œil, & maintenant la goutte le retenoit dans sa belle maison de Reims; ce qui ne l'empêchoit pas de dicter encore de beaux dits & de composer d'excellens vers de chansons.

La jeune demoiselle écoutoit avec un vif intérêt tout ce qui lui étoit rapporté de Guillaume de Machaut. Elle savoit déjà plusieurs des airs qu'il avoit faits & elle désiroit connoître les

autres. Un jour elle prit à part maître Henry, & lui demanda s'il consentiroit à faire le voyage de Reims pour y voir messire Guillaume & lui parler du grand désir qu'elle avoit d'entretenir avec lui une correspondance poétiquement amoureuse. Il le prioit de lire un rondeau fait à son intention, & lui demanderoit s'il le trouvoit assez bon.

Henry consentit à fournir le message. En arrivant à Reims, il trouva messire Guillaume de Machaut assez mal remis d'un violent accès de cette goutte auquel il étoit sujet : mais il n'en accueillit pas moins avec une agréable surprise tout ce que son ami lui conta de la beauté, de l'esprit, du sens & des talens de la gente demoiselle d'Armentières. Il prit la feuille de vélin que Henry lui présenta & lut le rondeau suivant :

Celle qui onques ne vous vit
Et qui vous aime loiaument,
De tout son cuer vous fait present ;
Et dit qu'à son gré pas ne vit,
Quant véoir ne vous puet souvent,
Celle qui onques ne vous vit
Et qui vous aime loiaument.

Car pour les biens que de vous dit
Tout le monde communement,
Conquise l'avez bonnement.

Celle qui onques ne vous vit
Et qui vous aime loiaument,
De tout son cuer vous fait present.

Guillaume trouva le rondeau charmant, & ce qu'il venoit d'apprendre de l'aimable auteur n'étoit pas fait pour l'empêcher de répondre par un autre rondeau que Henry se chargea de rapporter à la demoiselle.

Telle fut l'origine, tels les commencemens de la correspondance qui devoit occuper une si grande place dans le poème que nous publions aujourd'hui. Chaque lettre accrut l'enivrement du vieux poète & la passion de sa jeune amie. Guillaume ne manquoit pas de lui envoyer ses nouveaux chants, ses nouvelles balades; de son côté, la demoiselle rimoit & le prioit de corriger ses vers. Comme elle étoit alors bien éloignée de prévoir où cette liaison poétique l'entraîneroit, elle ne faisoit aucun mystère à ses amis, à ceux qu'elle appeloit son frère & sa sœur, (1) de son amoureux commerce avec le célèbre poète; elle en tiroit plutôt une véritable gloire & vouloit que son bonheur fût envié de toutes ses compagnes. Plus tard elle eut soin de tenir secrète

(1) Jean de Conflans II, né du premier mariage de Jean I^{er} de Conflans avec Isabelle de Lor : il venoit alors d'épouser Magdelaine de Hornes; il n'étoit donc en réalité que frère d'alliance de la demoiselle d'Armentières.

une visite que Machaut, délivré de ses gouttes & de la crainte des pillards, osa bien lui faire, non sans redouter l'effet qu'alloit produire sur une fille de dix-huit ans le triple nombre de ses années, son mauvais œil & sa timidité naturelle. En dépit de tant de désavantages, l'épreuve fut cependant des plus heureuses, comme on le verra & comme je ne veux pas essayer de le dire ici. Il suffit d'avertir que dans cette longue entrevue, la jeune fille apprit avec joie que Guillaume se proposoit d'écrire en vers le récit de leurs tendres relations; elle insista même pour que rien n'y fût omis de ce qui s'étoit déjà passé & pourroit se passer encore entre eux. L'amant, comme on le verra, remplit fidèlement ce programme; les seules inexactitudes qu'il paroît s'être permises dans ce singulier ouvrage, concernent la date des dernières lettres, qui semble brouillée à dessein, sur les recommandations de son amie. Il a pris soin également de ne pas indiquer les lieux où séjournoit Peronnelle, & sur ce point nous en sommes réduits à des conjectures assez incertaines. La jeune fille changeoit assez souvent de résidence, avec les parens qu'elle devoit accompagner. Elle paroît être demeurée à Paris un certain temps, s'être arrêtée en Brie; puis en Champagne, à Conflans, à Châlons ou à Troyes; les maisons de Conflans, d'Unchair & de Jouveignes ayant des fiefs & des

maisons de tous ces côtés. Plus d'une fois avant d'achever son livre, Guillaume dut céder aux pressans désirs de Peronnelle, en lui envoyant les feuilles déjà composées : dans ces cahiers étoit ménagée la place que les lettres devoient remplir un peu plus tard. Il est à présumer que sur ce premier exemplaire ont été exécutés les deux autres que nous avons eu sous les yeux : au moins la fâcheuse transposition qui existe dans les six premières lettres se retrouve-t-elle également dans tous les trois. Il faut que la méprise soit le fait du secrétaire chargé par Machaut de distribuer ces lettres; il aura pris le change sur l'ordre qu'il devoit suivre & que je n'ai pu rétablir sans beaucoup de peine.

Ce poème auquel pour mieux engager la conscience de son auteur, étoit imposé le titre de *Voir-Dit*, fut tenu durant plus de deux siècles en grande estime. Nous voyons plusieurs princes en demander des copies, & Machaut, croyant avoir suffisamment déguisé le nom de celle qu'il y avoit célébrée, céder assez volontiers à leur désir. Eustache Deschamps, dans une de ses épîtres, lui apprend comment il en avoit présenté un exemplaire au comte de Flandres; Jean duc de Berry en avoit obtenu un autre admirablement exécuté; c'est un des trois que conserve aujourd'hui notre grande Bibliothèque. Enfin tous ceux qui l'avoient lu regardoient le *Voir-*

Dit comme le meilleur ouvrage d'un auteur qui, disoit-on encore, n'avoit fait que d'excellens ouvrages. Il est certain que Guillaume de Machaut, suffisamment favorisé des biens de fortune, honoré de la confiance successive de trois souverains, poète ingénieux, musicien & compositeur sans rival, inspiroit à ses contemporains une admiration sincère. Sa mort, arrivée en 1377, causa un deuil général dont son élève le plus habile, Eustache Deschamps, alors bailli de Valois, se rendit l'interprète dans un grand nombre de couplets tels que ceux-ci :

O Fleur des fleurs, de toute mélodie
Maître tres-dous, qui tant fustes adrois,
O Guillaume, dieus mondains d'armonie,
Après vos fais, qui obtiendra le choïs
Sur tous faiseurs? Certes, ne le congnois.
Vos nons fera precieufe relique;
On plourera, en France & en Artois,
La mort Machaut, le noble rethorique.

La fons Dircé & la fontaine Helie
Dont vous estiés le ruiffel & le dois,
Où poètes mistrent leur estudie,
Convient taire : dont je suis moult destrois.
Las! c'est por vous qui mors gisez tous frois,
Qui de tous chans avés esté cantique.
Plourez harpes & cors sarrasinois
La mort Machaut le noble rethorique....

Priez pour lui, si que nul ne l'oublie ;

Ce vous requiert li baillis de Valois;
Car il n'en est aujourd'hui nul en vie
Tel comme il fu ne ne fera, je crois.
Complains sera de princes & de rois
Jusqu'à lonc tans, pour sa bonne pratique.
Vestez-vous noir, plourez tous, Champenois,
La mort Machaut le noble rethorique. (1)

Un siècle plus tard, l'auteur d'un *Traité de la seconde Rethorique, c'est-à-dire des choses rimées*, se gardoit bien d'oublier Guillaume de Machaut. « Ce fut, dit-il, le grand rethorique de nouvelle forme; il comença tailles nouvelles, & fist parfaits lais d'amour. »

Enfin, un peu plus tard encore, le roi René, si bon prince & si mauvais poète, réservait une place à Guillaume de Machaut dans son *Hospital d'amour*. Il lui marquait son tombeau justement au-dessous d'Ovide, & au-dessus non-seulement de Jean de Meun & d'Alain Chartier, mais de Boccace & de François Pétrarque, dont les *Canzoni* couroient déjà le monde. Les vers qu'on va lire semblent donner à croire que le roi René se méprenait sur le sens du titre *Le Voir-Dit*; car il en fait le nom de la dame qui l'avait inspiré : « Joignant de celle tombe d'O-

(1) Œuvres inédites d'Eustache Deschamps, publiées par M. Prosper Tarbé. 1849, p. 30 & 31. — *Rethorique* est ici adjectif, dans le sens de poète.

vide estoit celle de Machaut poethe renommé; laquelle estoit.... toute faicte d'argent fin, & à l'entour avoit escript en esmail bleu, vert & violet, chançons bien notées, virelais, fêrvantois, lais & motets, en diverses façons; & pareillement avoit escript en forme d'épigramme :

« Guillaume de Machau, ensi avoye nom,
Né en Champagne fus, & si eus le renom
D'estre fort embrasé de penser amoureux,
Pour l'amour d'une *Voir*, dont pas ne fus heureux,
Ma vie seulement, tant que la peusse voir. » (1)

C'est-à-dire, je suppose : « que je n'eus pas une seule fois dans ma vie le bonheur de voir, » & cela prouve assez bien que René n'avoit pas lu notre poème.

Mais à compter de l'époque dite de la Renaissance littéraire, (laquelle eut au moins le tort de faire oublier les meilleures productions de l'ancienne poésie française), on ne parle plus de Guillaume de Machaut, auparavant si célèbre; & comme, en sa qualité de clerc, il n'avoit pas laissé d'enfans, les généalogistes ne l'ont pas même compté parmi les membres de la noble famille du même nom, dont il auroit pu relever

(1) Œuvres du roi René, publiées par M. le comte de Quatrebarbes.
1846, p. 128. , vol. 3

encore le lustre. Ainsi, comme l'a si bien dit le grand poète florentin :

La vostra nominanza è color d'erba
Che vieni e va, e quei la discolora
Per cui ell' esce della terra acerba.

(*Purgat.*, canto xi.)

Mais il nous suffit d'avoir constaté la haute estime des contemporains, pour justifier ou du moins faire excuser la passion que Guillaume de Machaut avoit inspirée & qu'il a racontée dans le *Voir-Dit*.

Le devoir de l'éditeur de cette œuvre originale est maintenant d'aborder un certain nombre de questions qui, non résolues, diminueroient beaucoup l'intérêt & l'agrément qu'on y doit trouver. Machaut, qui a dit tant de choses, a pris soin de taire le nom de la jeune dame qui l'avoit inspiré, le temps où le poème fut écrit, les lieux où s'étoient passées les aventures, enfin, l'âge auquel il étoit alors parvenu lui-même. Je dois dire comment j'ai eu la bonne fortune de découvrir au moins une partie de ce qu'il avoit jugé à propos de ne pas dévoiler.

Dans le dernier de ses poèmes, la *Prise d'Alexandrie*, il dit qu'il avoit été le *nourri* & le serviteur, durant trente ans, du roi de Bohême,

Jean de Luxembourg. Ce prince, si digne d'avoir un historien particulier, avoit trouvé la mort dans la funeste plaine de Crécy, le 29 juillet 1346. Il semble donc que Guillaume de Machaut, n'ayant pas dû être admis à le servir avant sa douzième année, auroit eu pour le moins quarante-deux ans à la mort du roi. Mais j'ai hâte de faire mes réserves. Les trente années peuvent en effet s'entendre du temps qu'il auroit passé dans la maison du prince, à partir de sa première enfance & sans doute après la mort de son père, Pierre de Machaut, arrivée en 1307. Dans cette hypothèse, il n'auroit eu guère plus de trente ans quand mourut le roi de Bohême; & plusieurs indices nous permettent d'admettre cette conjecture. Ainsi, dans le *Voir-Dit*, écrit en 1363, il exagère volontiers son défaut de grâce & de beauté, d'esprit & de santé; mais il n'a pas l'air de trop s'inquiéter de l'énorme disproportion de son âge. Ses premières poésies ne semblent pas remonter au delà de 1339, c'est du moins la première date qu'on puisse y relever; & il n'est pas probable, avec les dispositions à la tendresse que toutes ses œuvres respirent, qu'il ait attendu quarante ans passés pour célébrer les dames & les amours. Enfin, dans le *Jugement du roi de Navarre*, assurément écrit peu de temps après 1348, année de la grande peste qu'il y dépeint si bien, la haute

dame (1) qui vient se plaindre de l'arrêt porté dans le *Jugement du roi de Bohême*, fait une allusion très-claire à l'âge peu avancé de notre poète :

Car vous estes trop juvenes hons
Pour dire si fortes raisons.

Or on ne fait pas un reproche de ce genre à un cinquantenaire.

Tels sont les motifs que je mets en regard des trente ans de service de Guillaume de Machaut. Si on veut bien partager mon sentiment, il n'auroit eu que de trente à trente-cinq ans à la mort du bon prince qui avoit pris soin de sa première enfance.

M. Tarbé, l'éditeur de quelques extraits des poésies de Guillaume de Machaut, en a pensé différemment. Suivant lui, notre poète, en 1346, avoit atteint cinquante ans, (2) âge où, comme

(1) Cette dame, alors d'un âge raisonnable, « entre le ver & le meur, » étoit Béatrix de Bourbon, veuve du roi de Bohême. Dans l'anagramme où Guillaume s'est nommé avec le roi de Navarre, il la fait aller à Burglost, : or Burglost ou *Burgleß* est un château des rois de Bohême, à six lieues de Prague; la reine douairière l'avoit conservé & Guillaume y avoit lui-même séjourné.

(2) Le savant auteur de la *Biographie des Musiciens*, M. Fétis, va plus loin que M. Tarbé, & rapporte à l'année 1284 la naissance de Guillaume de Machaut. L'article qu'il lui a consacré (tome IV, 2^e édition) fourmille d'erreurs qu'il est inutile de relever ici. — Avant lui, l'abbé Rives faisoit naître Guillaume douze ou quinze ans encore plus tôt.

le dit mélancoliquement Bassompierre, on peut affirmer non pas qu'on n'aimera plus, mais bien qu'on ne sera plus aimé. Pour moi, je crois pouvoir ôter à notre Guillaume le poids d'environ quinze années; ce qui, dans le domaine des transactions amoureuses, a bien son importance. Et je tiens d'autant plus à cet allègement, que je me vois contraint de renvoyer à l'année 1363 la composition du *Voir-Dit*, ainsi qu'on le verra tout à l'heure.

Mais enfin, qu'une jeune fille de dix-huit ans, passionnée pour la musique & les vers, se soit éprise d'un poète de quarante-huit ou cinquante ans, non-seulement avant de l'avoir vu, mais même après s'être assurée de l'énorme contraste inséparable d'une telle différence d'âge, le fait, quoique invraisemblable, ne seroit pas unique & sans exemple. Dans le dernier siècle, une dame de la Tour-Franqueville, après avoir lu la *Nouvelle Héloïse*, n'avoit-elle pas adressé plusieurs lettres des plus passionnées à Jean-Jacques Rousseau, qui n'eut même pas la courtoisie d'y répondre? Qui ne connoit l'histoire de Bettina? „Élizabeth Brentano, ou Bettina, „ lit-on dans la *Nouvelle Biographie universelle*, „ enflammée par la lecture des poésies de Goethe, fut saisie non-seulement d'une admiration vive pour le génie du grand poète, mais d'une véritable passion pour ce vieillard alors plus que

sexagénaire. C'est ce double caractère d'une admiration légitime & d'une fantaisie déréglée qui se révèle dans ses lettres. Elle commença au mois de mars 1807 une correspondance suivie avec le célèbre poète, qui répondit par de tendres sonnets à ses lettres enthousiastes. »

Le biographe ne dit pas tout : Goethe ne s'en étoit pas tenu aux sonnets ; il avoit vu Bettina, avoit accueilli avec intérêt l'expression exaltée de sa tendresse, & les lettres de la jeune fille tendent à nous persuader qu'elle n'aima pas en pure perte. Je veux bien que Bettina se fût un peu flattée : elle n'avoit pas de beauté ; sa famille n'étoit entourée d'aucun prestige, & les écarts d'imagination qu'on avoit reprochés à son frère & à sa meilleure amie, Mme de Gunderode, (1) auroient pu laisser sur l'esprit de Goethe une prévision défavorable. Quoi qu'il en soit, l'histoire de Bettina est précisément celle de la demoiselle qui, plus de trois siècles auparavant, avoit inspiré notre poème. Et, circonstance non moins singulière, l'amie de Guillaume de Machaut montra le même empressement que la jeune Alle-

(1) Cette dame s'étoit donné la mort en 1806, parce que le professeur Creutzer n'avoit pas répondu à sa folle passion. — Bettina épousa plus tard Louis-Achim d'Arnim, oncle, je crois, du diplomate allemand aujourd'hui si connu par sa correspondance & le procès qui lui fut intenté. Bettina n'a cessé de vivre qu'en 1859.

mande à mettre le monde dans la confiance de ses amours. C'est elle en effet qui fit à Guillaume une loi d'écrire le *Voir-Dit*. La tâche étoit assez délicate, & Guillaume, embarrassé d'un rôle qui ne convenoit plus à son âge, eût préféré cacher son bonheur à tous les yeux : mais la demoiselle fut inflexible; entraînée, je le suppose, & par l'exemple d'Héloïse, & par la gloire qui venoit de rejaillir sur la belle & noble dame aimée du florentin Pétrarque.

Et quelle étoit donc cette jeune ambitieuse, si fière de ses faiblesses & de ses chutes? Je l'ai déjà nommée, j'ai déjà parlé de sa famille; on attend maintenant les preuves de ce que j'ai avancé. Disons d'abord ce qu'elle n'étoit pas. Dans un long mémoire d'assez peu de valeur, (1) M. de Caylus n'avoit pas hésité à la reconnoître dans Agnès d'Évreux, sœur du roi de Navarre Charles le Mauvais, mariée en 1349 à Gaston Phébus, comte de Foix. „ On voit, dit-il, par l'énigme ou logogryphe que Machaut met dans presque toutes les pièces de sa composition & qu'à la vérité il varie, que le *Voir-Dit* est adressé à Agnès de Navarre, femme de Phébus, comte de Foix.... Je conviens qu'elle n'est point nommée; mais tout la désigne en-

(1) Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-lettres. Mémoire sur Guillaume de Machaut, t. XX, p. 417.

core aujourd'hui : ses parens, son pays, ses voyages : & combien toutes ces choses étoient-elles plus frappantes dans le temps où parut le *Voir-Dit* ! »

M. Prosper Tarbé s'est rangé aveuglément de l'avis de M. de Caylus, tant il lui étoit doux d'ajouter un si beau nom aux gloires poétiques de la Champagne. Cependant Agnès d'Évreux, sœur de Charles le Mauvais, n'étoit pas précisément Champenoise ; mais, en tout cas, notre chère province ne perdra rien à cesser de voir en elle la maîtresse de Guillaume de Machaut, un autre nom vraiment champenois réclamant la place que la princesse de Navarre n'avoit pas occupée.

Il est vrai que Guillaume de Machaut a, dans la plupart de ses ouvrages, inséré l'anagramme de la dame qui les inspiroit ou du prince auquel il les adressoit. Mais aucun de ces jeux d'esprit ne sauroit donner le nom d'une *Agnès* soit d'*Évreux*, soit de *Navarre*, soit de *Champagne* ou de *Foix*. Le dernier anagramme du *Voir-Dit* désigne assurément la dame qui en est l'héroïne, & l'on ne peut y trouver rien de commun avec le nom d'Agnès de Navarre. On voit bien aussi que cette dame avoit momentanément séjourné en Brie, en Champagne, à Paris ; mais ces indications locales, éparpillées dans le poème, ne nous sont pas d'un bien grand secours ; elles

semblent même à dessein laissées dans le vague, pour dépiſter la curiosité. N'oublions pas d'ailleurs que Guillaume de Machaut, dans ſes premières chanſons, avoit célébré une autre femme dont il nous donne auſſi l'anagramme. Je ſuis obligé de citer ces jeux d'eſprit, jugés aujourd'hui ſi puerils. Voici le premier vers d'un rondeau :

Cinq, un, treize, huit, neuf, d'amour fine
M'ont épris ſans deſinement....

Prenez les lettres dans l'ordre numéral des chiffres, & vous obtiendrez : E A N H J, c'eſt-à-dire *Jehan*; & ſi vous doublez la voyelle E & la conſonne N, *Jehanne*.

La balade voiſine ne nous laiſſe pas même le ſoin de répéter la voyelle :

Treize & cinq double, un avec lie,
Et huit & neuf, ce te revele
Son nom, amis.

Treize double, cinq double, un, huit & neuf, donnent NN, EE, A, H, & J. *Jehanne*.

Les anagrammes du *Voir-Dit* vont offrir la même facilité de devinaille. Ils ne donneront plus la *Jehanne* des premières amours; moins encore *Agnès de Navarre* : mais *Peronne* & *Peronnelle*, qui ne lui reſſemblent guère.

Dis & ſept, cinq, treize, quatorze & quinze
M'a doucement de bien amer eſpris.

En rassemblant les lettres qui correspondent à l'ordre des chiffres, on obtient :

^{17. 5. 13. 14. 15.}
R.E.N.O.P.

c'est-à-dire *Peron*, & *Peronne* en doublant l'E & l'N, comme pour le premier anagramme de Jehanne.

Voilà déjà trouvé le nom de baptême de la jeune amie de Guillaume. Maintenant il nous importe de savoir à quelle famille cette Peronne appartenait. Je l'ai trouvé; mais je l'avouerai, après l'avoir longtemps & inutilement cherché : ce fut donc avec un vrai transport de joie que l'ayant enfin trouvé, je vis dans les auteurs qui font le plus autorité, la confirmation de ma découverte.

L'avant-dernier alinéa du *Voir-Dit* contenait un premier rondeau-anagramme de la composition de Peronne. Le voici :

Cinc, sept, douze, un, neuf, onze & vint
M'a de très-fine amour esprise;
Dès qu'à ma congnoissance vint
Cinc, sept, douze, un, neuf, onze & vint,
Je, fienne, & il tous miens devint,
Pour son renon que chascuns prise.
Cinc, sept, douze, un, neuf, onze & vint
M'a de très-fine amour esprise.

Ces chiffres répondent aux lettres E G M A

I L & U, c'est-à-dire au nom de *Guillaume*, en doublant les deux lettres L & U. Peronne invitoit ainsi le poète à tenter un tour de force pour le moins aussi difficile. Et voici comme il a répondu à son attente :

Or est raison que je vous die
 Le nom de ma dame jolie,
 Et le mien qui ay fait ce dit
 Que l'on appelle le *Voir-dit*.
 Au savoir se volez entendre,
 En la fin de ce livre, prendre
 Vous convenra le vers neufviesme
 Et puis huit lettres de l'uitiesme,
 Qui seront au commencement :
 Là verrez nos nons clerement.
 Veci coment je les enseigne,
 Car il me plect que chascuns tiegne
 Que j'aime bien sans repentir
 Ma chiere dame, &, sans mentir,
 Que je ne desire, par m'ame
Pour li changier nulle autre dame.
Ma dame le saura de vray.
 Autre dame jamais n'auray,
 Ains feray siens jusqu'à la fin,
 Et après ma mort, de cuer fin,
 La servira mes esperis.
 Or doinst Dieus qu'il ne soit peris,
 Pour li tant prier, qu'il appelle
 L'ame en gloire de TOUTE BELLE.

L'indication est parfaitement claire. Il faut s'attacher au neuvième vers & aux huit pre-

nières lettres du huitième, avant la fin. Dépecez les lettres, rangez-les, disposez-les en ordres divers, jusqu'à ce qu'enfin vous arriviez à

Guillaume de Machaut.
Peronelle d'Armentiere.

Et nous défions le plus habile OEdipe de découvrir ici deux autres noms qui emploieroient également toutes les lettres, sans en distraire, ajouter, ou même redoubler une seule.

Voilà deux grands pas de faits, mais qui ne suffissent pas encore. Il a fallu découvrir quels étoient, au quatorzième siècle, les seigneurs d'Armentières. Au premier abord, le nom de Peronne ou Peronnelle (1) pourroit aujourd'hui sembler un peu étrange : comment une noble demoiselle avoit-elle pu le recevoir & le porter ? O docte Père Anselme ! c'est ici que je rends grâce à vos *Grands Officiers de la couronne*, pour m'avoir permis d'y lire, dans la Généalogie de la maison de Conflans :

« Peronne de Jouveignes, veuve de Charles Gaucher d'Unchair, seigneur d'Armentières, fut mariée en secondes noces à Jean de Conflans, seigneur de Vielmaisons en Brie. Et le

(1) L'usage étoit d'employer le diminutif pour les jeunes filles, jusqu'au jour de leur majorité ou de leur mariage. Alors Peronnelle devenoit Peronne.

4 novembre 1362, messire Jean de Conflans, pour sa belle-fille Peronnelle d'Unchair, fit aveu de la seigneurie d'Armentières au chapitre de Notre-Dame de Soissons. „

Voilà des paroles d'or. Ainsi damoiselle Peronnelle d'Unchair, dame d'Armentières, étoit en 1362 sous la tutelle de son beau-père ou parâtre, Jean de Conflans. Elle étoit mineure en 1362; & c'est parce qu'elle étoit orpheline & mineure que le seigneur de Vielmaisons faisoit pour elle aveu & reconnoissance de la terre d'Armentières. Or, précisément en cette année, Guillaume de Machaut nous dit qu'elle étoit „ entre quinze & .xx. ans d'âge. „ Pouvoit-on espérer une plus parfaite identité entre notre Peronnelle & cette jeune dame d'Armentières, mentionnée, d'une façon purement accidentelle, par notre grand généalogiste?

Peronnelle d'Unchair, dame d'Armentières, se maria-t-elle plus tard? Le Père Anselme ne le dit pas, parce qu'il se contente de nommer les aînés ou les fils uniques qui continuent les postérités. Mais le chagrin que témoignera Guillaume, en apprenant un jour qu'il doit se résigner à ne plus voir qu'une amie dans son amante, nous l'a fait conjecturer. Il semble en tout cas que Peronne ne laissa aucun héritier direct de ses terres. La baronnie d'Armentières, qui lui venoit de son père, Gauthier d'Unchair,

avoit formé deux parts : la moins importante échue à Jean II de Conflans, frère utérin de Peronnelle, & la plus seigneuriale à celle-ci. Cette seconde part fit retour, peu de temps après la mort de Peronnelle, à la maison de Jouvenel ; car on voit en 1446 Barthélemy de Conflans, seigneur de Vielmaisons, céder celle qui lui étoit échue à Jean Jouvenel des Urfins, évêque de Laon, apparemment déjà en possession de l'autre part, comme étant aux droits des héritiers de notre héroïne. Si Peronnelle avoit laissé postérité, sa part d'Armentières ne seroit pas retournée aux Jouvenel, & Jean II de Conflans n'auroit pas, dès 1394, recueilli au nom de la veuve & des enfans de Henry d'Armentières, plusieurs fiefs de cette seigneurie. Les Jouvenel des Urfins la conservèrent jusqu'au dix-septième siècle. Alors, Charlotte Jouvènel des Urfins, mariée à Eustache de Conflans vicomte d'Ouchy-le-Chastel, la faisoit rentrer dans la maison de Conflans ; le petit-fils d'Eustache ne fut encore connu que sous le nom de marquis d'Armentières. Autre rapprochement curieux : cette vicomtesse d'Ouchy, amoureuse de la poésie non moins que sa très-arrière-parente, & d'humeur non moins tendre, choisit pour amant favorisé le grand poète François de Malherbe, ainsi devenu le nouveau Guillaume de cette nouvelle Peronnelle. Mais si Malherbe

étoit plus jeune que ne l'avoit été Machaut, il avoit en revanche de plus rudes façons d'aimer. Dans un accès de jalousie, il lui étoit même arrivé de battre sa maîtresse, la belle vicomtesse d'Ouchy. (1)

Mais ne perdons pas de vue Mademoiselle d'Armentières, & justifions, par une dernière preuve qu'on estimera peut-être superflue, le grand rôle qui lui appartient dans le poème du *Voir-Dit*.

En 1377, quand mourut Guillaume de Machaut, un autre poète, Eustache Deschamps bailli de Valois, son élève, adressa une balade à la dame dont son maître avoit toujours été l'ami. En voici le premier couplet :

Après Machaut qui tant vous a aimé,
Et qui estoit la fleur de toutes fleurs,
Noble poète & faiseur renommé
✓ Plus qu'Ovide, li vrais maîtres d'Amours,
Qui m'a nourri & fait maintes douceurs,
Veuillez, lui mort, pour l'amour de celui,
Que je soie vostre loial ami.

M. Tarbé s'est encore étrangement mépris sur l'intention assez claire de cette balade. « Eustache Deschamps, dit-il, écrit à la Comtesse de Foix une balade railleuse. Le trait du

(1) Voyez dans les *Lettres de Malherbe*, la xv^e du troisième livre où il demande pardon à la Vicomtesse de sa brutalité.

dernier vers étoit sanglant. » Or tout ce qu'on pouvoit déjà conclure de ce couplet, c'est que Guillaume de Machaut avoit aimé jusqu'à sa mort la dame à laquelle s'adreffoit Deschamps. Mais M. Tarbé, qui tenoit beaucoup à son Agnès de Champagne comtesse de Foix, n'a pas voulu citer les deux couplets de la même pièce, qui eussent découvert sa méprise. Les voici :

Tous instrumens l'ont complaint & plouré,
Musique a fait son obsequé & ses plours,
Et Orphéus a le cors enterré,
Qui pour sa mort est émutés & sours;
Ses tres-dous chans sont mués en doulours;
Autel de moy : s'ensi n'est, quant à mi,
Que je soie vostre loial ami.

Eustace suis par droit nom apellé :
Hé Peronne! (1) qui estes mes secours,
Qui en tous cas bien fistes à mon gré,
Ore vous pri que me soiez recours.
En recevant mes piteuses clamours,
Me recréez, se il vous plaist enli,
Que je soie vostre loial ami.

Passons maintenant à une autre méprise de M. Prosper Tarbé : il a voulu rapporter la composition du *Voir-Dit* à 1348, année de la grande peste noire qui alloit enlever à la France les

(1) Et non *Peronne*, comme on lit dans l'édition de Crapelet : *Poésies d'E. Deschamps*, p. 82.

deux tiers de sa population, peste dont Guillaume de Machaut a fait dans un autre poème (*le Jugement du roi de Navarre*) une description assurément comparable pour l'éloquente énergie au fameux récit de la peste de Florence, préambule du *Décameron*. (1) « Cette année-là, nous dit-il, quiconque vouloit garantir sa vie s'enfermoit chez lui & renonçoit à toute communication avec ses meilleurs amis, ses parens les plus proches. » Machaut, après six mois de complète reclusion, avoit enfin osé entr'ouvrir sa fenêtre, en entendant le son des joyeux instrumens qui annonçoient la fin de l'épidémie. Rien de tout cela n'a pu ébranler le parti pris de M. Tarbé, ni l'empêcher de confondre la première invasion du terrible fléau avec son retour passager, quinze ans plus tard.

Quelle est donc la véritable date du *Voir-Dit*? Que Guillaume de Machaut soit né en 1300 ou vers 1315, l'incertitude de ce premier point ne sauroit empêcher que ses amours avec Peronnelle d'Armentières, la correspondance & les vers qui nous en révèlent le secret, ne répondent aux trois années 1362-1364. Il est aisé de le démontrer.

Si, pour engager Peronne à ne pas traverser

(1) On peut lire cette description dans les fragmens publiés par M. Tarbé, sous le titre : *Poésies de G. de Machaut*. 1849, p. 68-76.

la ville de Paris, Guillaume lui fait craindre les effets de la contagion, c'est que la peste noire, comme de notre temps le choléra asiatique qui offrit avec elle tant d'analogie, avoit reparu à diverses reprises & notamment en 1363. Elle fit cette année-là dans l'Ile-de-France de grands & nouveaux ravages, comme le constate Jean de Venettes, continuateur de la *Chronique de Nangis*. (1) Guillaume de Machaut avoit, un peu auparavant, chargé un orfèvre de Paris de tailler & ciseler un joyau qu'il destinoit à Peronnelle; nous le voyons accuser du retard de cet envoi l'épidémie régnante, puis écrire un peu plus tard : „ Je vous avois fait faire aucune chose à Paris; mais on m'a dit que l'orfèvre estoit mors, si croy que je aurai perdu ma besongne & mon or.... „ (Lettre XLI.)

Dans une autre lettre, il exprime la crainte de rencontrer, en allant de Reims vers sa maîtresse, l'Archiprêtre & les Bretons de la *Grant Compaigne*. Or, le fameux Arnaud de Cervoles, surnommé l'Archiprêtre, ne parut avec ses Bretons & ne s'arrêta en Champagne qu'à la fin de 1362 & en 1363. Il y venoit aider le sire de Joinville à résister au duc de Bar & au duc de Lorraine. „ En ce temps (1363), dit encore Jean de Venettes, il y eut une grande guerre entre

(1) Voyez plus loin la note 2, page 265.

Jean de Joinville & les ducs de Lorraine & de Bar. Dans le parti de Jean de Joinville étoit un vaillant chevalier qu'on appeloit l'Archiprêtre, & avec lui grand nombre de hardis Bretons qui firent de ces côtés-là d'horribles pillages, arrêtant les voyageurs & les tuant quand ils n'en pouvoient tirer de rançon. »(1)

Voici un autre rapprochement qui n'est pas moins décisif. A la fin du mois d'octobre 1360, Machaut avoit accompagné jusqu'à Saint-Omer Jean de France, nouvellement créé duc d'Auvergne & de Berry. Le jeune prince alloit en Angleterre servir d'otage, aux termes du douloureux traité de Brétigny nouvellement signé. A ce voyage se rapporte le dit de *Morpheus* ou de la *Fontaine amoureuse*, écrit à la prière du prince dont l'anagramme *Jehan, duc d'Auvergne & de Berry*, se trouve au quarantième vers. Le *Morpheus* est un ouvrage de longue haleine, & ne put être achevé que dans les deux années suivantes. Or Guillaume, dans la lettre VI, annonce à Peronne qu'il lui en fait faire une copie, en l'avertissant que c'est sa dernière œuvre.

On seroit même tenté de retarder encore la composition du *Voir-Dit*, en remarquant le titre de duc donné plusieurs fois à Robert,

(1) Chr. lat. de G. de Nangis..., t. II, p. 329.

successeur d'Édouard III, comte de Bar; ce grand fief n'ayant été régulièrement érigé en duché qu'en 1364, à l'occasion du mariage de Robert avec Marie de France, fille du roi Jean. Mais dès le premier jour de son avènement, en 1355, & dans tous ses actes publics, (1) Robert prend déjà le titre de duc de Bar; il est même ainsi qualifié, dès l'année 1360, dans les Grandes Chroniques de Saint-Denis. L'objection est donc prévenue, & le *Voir-Dit* conserve la date que j'ai dû lui assigner.

Je crois avoir abordé & résolu toutes les difficultés qui s'opposoient à la parfaite intelligence du *Voir-Dit*. Il fut écrit en 1363 & 1364 par Guillaume de Machaut, à la prière de Peronne ou Peronnelle d'Unchair, dame d'Armentières, alors orpheline, sous la tutelle de Jean de Conflans, seigneur de Vielmaisons. Quelques mots encore. On ne lira pas sans plaisir cette espèce de Journal amoureux du quatorzième siècle : il présente au moins un mérite assez rare dans les Journaux, celui d'être sincère & parfaitement véridique. Les obscurités de langage, les allusions qui pourroient encore présenter quelque difficulté seront éclaircies ou interprétées dans

(1) Voyez le Cartulaire de l'abbaye de Saint-Mihiel de Lorraine, publié en 1863 par le docteur Tross. Nos 221 & suivans.

les courtes notes qui accompagneront le texte. Les méprises que je n'aurois pas évitées dans la correction des épreuves & que j'aurois reconnues avant d'arriver à la fin, seront relevées dans un Supplément en forme d'*Appendice*. Il faudra, dans les lettres de nos deux amoureux, surtout dans les *comptes rendus* obligés du poète, aborder avec un peu d'embarras certains passages délicats qu'il ne fera pas impossible, après tout, d'interpréter d'une façon convenable. Assurément nous nous garderons d'appliquer la fameuse devise de l'ordre de la Jarretière à ceux qui verroient ici ce que la reine Genievre, dans le beau roman de Lancelot, appelle le *Trespas des convenances*; mais au moins le dirai-je en toute sincérité : je suis du parti de ceux qui n'y découvriront rien qui ne soit de bon exemple, à l'honneur des dames & des gens de bien.

Il faut aussi remarquer que les façons de *mener le parfait amour* n'ont pas été les mêmes dans tous les temps. Tous les chemins peuvent mener à Rome, a dit le proverbe. Aux treizième & quatorzième siècles, les jeunes bacheliers qui, le plus souvent, attendoient leur établissement conjugal & féodal de leur bon renom de vaillance & prud'homie, abandonnoient assez volontiers au beau sexe le soin des premières avances. Ils auroient craint d'être taxés de présomptueuse indiscrétion, en se chargeant de les prévenir.

On trouvera constamment dans le *Voir-Dit* la preuve de cette façon de procéder. Personnelle d'Unchair envoie la première un tendre message à Guillaume de Machaut; elle lui adresse le premier rondeau; elle lui écrit la première lettre; enfin, elle lui accorde des faveurs qui pourront sembler assez grandes, avant qu'il ait eu la hardiesse de les demander. O mes amis! c'étoit là le bon temps. Et puis, ce quatorzième siècle, que nous nous figurons recouvert d'un voile pieusement lugubre, faisoit merveilleusement concilier les exercices de dévotion avec les habitudes de plaisir. Sans parler du joyeux pèlerinage que nos amoureux feront à Saint-Denis, on verra Guillaume se souvenir à propos de la neuvaine qu'il avoit jadis vouée à une église justement voisine de la résidence de sa maîtresse : & tout en accomplissant cette neuvaine, s'engager à joindre à la prière de chaque jour une pièce de vers amoureux. La prière est pour le dieu du ciel; la balade pour le *dieu terrien*, comme il appelle sa maîtresse. Peut-être ferons-nous aujourd'hui scandalisés de cette sorte d'accord entre l'amour divin & l'amour profane; mais le quatorzième siècle n'avoit ni les mêmes scrupules ni la même délicatesse. Dans ces temps de foi (j'allois dire de féodalité), trois grands devoirs s'imposoient au prud'homme : honorer & craindre Dieu; —

honorer & aimer les dames; — honorer & servir le *droit* seigneur. Toute la loi étoit renfermée dans ces trois commandemens; &, comme le disoit encore après Malherbe notre La Fontaine :

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,
Les Dieux, sa maîtresse & son roi.

Mais cela n'est plus guère de notre temps, & si j'en ai fait la remarque, c'est pour justifier un peu la façon d'aimer de Guillaume de Machaut & de Peronnelle, sa douce amie.

P. PARIS.

Nous avons établi notre texte du *Voir-Dit* sur la comparaison des trois beaux manuscrits conservés dans la grande Bibliothèque dite aujourd'hui nationale. Tous trois contiennent les Œuvres complètes, & ont été exécutés par d'excellens calligraphes, sous les yeux de Guillaume de Machaut. Ils portent les n^{os} 1584, 9221 & 22546. Le n^o 9221 garde la signature du fils du roi Jean, Jean duc de Berry, dont le comte Auguste de Bastard nous a si bien fait connoître les belles collections & les goûts littéraires. Le n^o 22546 n'est guère inférieur au précédent; mais le plus exempt de méprises & de négligences de plume est le n^o 1584; ses ornemens à demi-teinte, façon de camayeu, quoique de moins splendide apparence, accusent un art plus fin & plus élevé. C'est d'après cet exemplaire que sont exécutées les quatre gravures de notre volume. La première reproduit la

figure entière de Guillaume de Machaut, véritable portrait qu'on retrouve dans plusieurs autres miniatures du même manuscrit.

A la page 52, on trouvera un double feuillet intercalé, qui donne un court spécimen de l'ancienne notation. Une excellente artiste, Mme Marie Colas, formée à l'école de Val. Alkan, a bien voulu y joindre la notation actuelle. Machaut fut, ainsi que nous l'avons dit, également vanté comme musicien & comme poète; si bien que le roi Charles V l'avoit chargé de composer la messe de son sacre. Mais il semble que les règles du contre-point, les conditions même de la mélodie se soient modifiées de siècle en siècle. Nous ne comprenons plus rien à la musique vocale & instrumentale des anciens; dans les temps plus rapprochés de nous, les Ockeghen & les Marcello ont cédé le pas à Lulli; Lulli s'est à son tour effacé devant Rameau, & qui apprécie aujourd'hui l'œuvre de Rameau? Il ne faut donc pas nous étonner de n'avoir plus au service des accords de Guillaume de Machaut l'oreille des contemporains du sage roi Charles V.

Enfin le petit glossaire qui termine notre volume n'a rien de *scientifique*, pour employer une expression chère aux *philologues* de notre temps. Il est uniquement fait à l'intention de ceux de nos lecteurs qui seroient le moins familiarisés avec la langue & la poésie du Moyen âge; de façon à rappeler simplement le sens du mot ou de la phrase qui présenteroient quelque obscurité.



LE

LIVRE DU VOIR-DIT.

A la loenge & à l'onnour .
De tres-fine Amour que j'honneur,
Aim, obéy & fer & doubte,
Qu'en lui ay mis m'entente toute;
Et pour ma gracieuse dame
A cui j'ay donné corps & ame,
Vueil commencer chose nouvelle
Que je feray pour TOUTE-BELLE.
Et certes je le doy bien faire;
Qu'elle est de si tres-noble affaire,
Tant scet, tant vault, qu'en tout le monde
N'a de villenie si monde,
Ne de bonté si bien parée,
Ne de biauté si aournée.
Si me vueil de li loer taire;
Car ce n'ert pas si fort à faire
D'oster le tour dou firmament, (1)
Com de li loer proprement.

(1) Vers obscur, sans doute pour : « arrêter la marche des constellations. »

Or vueil commencier ma matiere,
Pour ma tres-douce dame chiere;
Et diray toute m'aventure
Qui ne fu villaine ne fure;
Ains fu courtoise & agréable,
Douce, plaissant & delitable.
Car j'estoie descongnéus,
Et de joie despourvéus;
Mais doucement fui confortés
Par elle; & fu mes confors tés : (1)

Il n'a pas un an que j'estoie
En un lieu où je m'esbatoie,
Qui estoit d'arbriffiaus couvers
Par tout; & si, estoit tout vers,
Biaus & jolis & gracieus.
Et pour estre delicieus,
Là n'avoit chose qui l'encombre :
Si, m'estoie couchiés en l'ombre,
Par quoy la chaleur dou soleil
Ne me grevast n'au corps n'à l'ueil :
Si que parfondement penfoie
Par quel maniere je feroie
Aucune chose de nouvel,
Pour tenir mon cuer en revel.
Mais je n'avoie vraiment
Sens, matiere ne sentement
De quoy commencier le scéussie,

(1) Ces mots *confort*, *reconfort* sont tellement nécessaires que nous les avons aujourd'hui redemandés aux Anglois qui nous les avoient, dans l'origine, empruntés. L'Académie dit de *Confort* & de *Reconfort*, qu'ils sont vieux : c'est plutôt du renouveau.

Ne dont parfiner le péusse.
Qu'Amours or ne me maïstrioit,
Ainçois de ses gens me trioit;
Si qu'à ce faire ne valoit
Riens, puis qu'Amours ne le voloit.

Mais, ainsi comme là pensoie
Tout feuls & merencolioie,
Je vi venir tout droit à mi
Un mien especial ami
Qui me geta de mon penser.
Et nuls homs ne poroit penser
Comment je le vi volentiers;
Qu'il avoit .xii. mois entiers⁽¹⁾
Que je ne l'avoie véu.
S'en eus le fang un peu méu,
Et ce ne fu mie merveille,
Car trop plus pale que vermeille
Estoit ma coulour, & destainte;
Que j'avoie éu dolour mainte,
Pour ce qu'avoie vraiment
Esté malades longuement.⁽²⁾
Nonpourquant, petit à petit,
Me revenoit mon appetit.

Brief, trop liés fui de li véoir.
Lors, le fis de-lez moy séoir,
Pour enquester de ses nouvelles.

(1) Pour distinguer les chiffres romains des lettres ordinaires, l'ancien usage étoit de placer, comme ici, les lettres de chiffre entre deux points.

(2) Ce fut durant le cours de cette maladie dont la goutte étoit le principe, & avant d'avoir reçu le message dont il va parler, que Machaut fit le testament en forme de ballade qu'il enverra bientôt à sa dame.

Si, les me dist bonnes & belles,
 Douces, plaifans & gracieufes,
 Delitables & amoureufes.
 Or vous diray, de point en point,
 Si que je n'en mentiray point,
 Tout ce que là me raconta.
 Et ainfi dit, en fon conte, a : (1)

« Amis compains & tres-douls fires,
 « Je feray à ce cop vos mires;
 « Car tels nouvelles vous diray
 « Que de tous poins vous gariray.
 « En ce Roiaume ha une dame,
 « (Que Dieus gart en corps & en ame!)
 « Gente, juene, jolie & joincte,
 « Longue, droite, faitice & cointe,
 « Sage de cuer & de maniere,
 « Tres-humble & de tres-fimpe chiere, (2)
 « Belle, bonne, & la mieulz chantans
 « Qui fust née depuis .c. ans :
 « Mais, elle danse oultre mesure; (3)
 « Et s'est si douce créature
 « Que toutes autres vainc & paffe (4)
 « En fens, en douçour & en grace.

(1) *Et en son conte a dit ainfi.* La passion des poètes du quatorzième siècle pour la richesse des rimes leur faisoit toujours préférer les mots qui dans la même forme différoient de fens. Cette affectation, si déplaisante aujourd'hui, se retrouve ici trop fréquemment.

(2) L'humilité passoit autrefois pour ajouter aux grâces des dames. Nous avons un peu changé cela.

(3) De plus, elle danse mieux que personne. — Le fens du radical *magis* est ici conservé.

(4) L'emploi du temps présent de ce mot *vaincre* est des plus désagréables & des plus indispensables.

« C'est l'escharboucle qui reluist
 « Et esclarcist l'obscure nuit;
 « C'est en or li fins dyamans
 « Qui donne grace à tous aimans;
 « C'est li saphirs, c'est li esmaus
 « Qui d'amours puet garir les maus.
 « C'est droitement la tresmontaine (1)
 « Qui cuers au port de joie maine;
 « C'est l'esmeraude qui resjoie
 « Tous tristes cuers & met en joie :
 « C'est li fins rubis d'Orient
 « Qui garit tous maulz en riant :
 « Briefment, c'est la rose vermeille (2)
 « Qui n'a seconde ne pareille.
 « Assez parler vous en porroie,
 « Mais jusqu'à mil ans ne diroie
 « Le bien, l'onneur, le sens, le pris
 « Qui sont en son gent corps compris.

« On li a dit & raconté
 « Qu'un yver & près d'un esté
 « Avez esté griefment malades :
 « Et que, toudis, faisiés balades,
 « Rondeaux, motés & virelais,
 « Complaintes & amoureux lais.
 « Dont elle dit que c'est trop fort
 « D'avoir en un cuer tel confort,
 « Et qu'avoir püst pensée lie,
 « Tant soit chargiés de maladie.

(1) L'étoile polaire.

(2) On prononçoit *brément*, en deux syllabes, de même plus bas *griefment*, grément.

« Et pour ç'à vous se recommande
 « Cent mille fois, & si vous mande
 « Qu'en tout le monde n'a personne
 « Tant soit riche, belle ne bonne,
 « Dont tant se péust resjouir,
 « Com de vous véoir & ouir.
 « Et si, ne vous vit en sa vie;
 « Mais elle en a trop grant envie.
 « Et, dous fires, s'il pooit estre
 « Que vous venissiez en son estre,
 « Elle vous feroit tele chiere,
 « Si amoureuse & si entiere,
 « Qu'elle devoit tres-bien souffire
 « Au plus grand signeur de l'Empire.
 « Et, par Dieu, se c'estoit un homme
 « Qui péust aler ainsi comme
 « Li homme vont, & temple & tart,
 « Vous verriés son tres-dous regart
 « Dedans .iiij. jours ou dedens quatre;
 « Car elle se venroit esbattre
 « En ce païs prochainement,
 « Pour vous véoir tant seulement.
 « Et pour ce qu'elle ne vous puct
 « Véoir, dont li cuers moult li deult,
 « Véez ce qu'elle vous envoie
 « De son fait; &, se Dieus m'avoic,
 « Je ne me doy pas de ce taire,
 « Car j'estoie present au faire. »

Si me bailla un rondelet
 Qui n'estoit pas rudes ne let,
 Et en tous cas si bien servoit,
 Que nulz amender n'i favoit.

Je le pris à grant reverence;
 Et si, le baïfay sans doubtaunce
 Plus de cent fois ou environ.
 Et puis j'ostay mon chaperon,
 Et devant lui m'agenouillay
 Ne de moy pas ne l'eslongnay;
 Ains le garday tres-doucement
 Sus mon cuer, & songneusement;
 Et souventes fois le baïfoie,
 Car trop grant plaïfance y prenoie.
 Et pour ce que si noble chose
 Ne doit celée estre n'enclosée,
 Vous diray, sans oster ne mettre,
 Ce qu'il y avoit en la lettre.

RONDEL.

Celle qui onques ne vous vit,
 Et qui vous aime loiaument,
 De tout son cuer vous fait present;
 Et dit qu'à son gré pas ne vit,
 Quant véoir ne vous puet souvent
 Celle qui onques ne vous vit,
 Et qui vous aime loyaument.

Car pour les biens que de vous dit
 Tous li mondes communement,
 Conquise l'avez bonnement.
 Celle qui onques ne vous vit
 Et qui vous aime loyaument,
 De tout son cuer vous fait present. (1)

(1) On voit par cet exemple comment la forme du Rondeau s'est modifiée. On se contenta, à partir du seizième siècle, de prendre pour refrain les premiers mots des premiers vers qu'on répétoit entiers auparavant. Ainsi l'on eût dit seulement : *Celle qui vous*, &c dans la répétition

Quant il ot finé sa parole
Qui ne fu villaine ne fole,
Je respondi courtoisement :
« Gentils compains, certainement
« Vous avez fait vostre message
« A loy d'omme discret & sage;
« Et pour ce, je vous vueil respondre,
« Sans rien enclorre ne repondre :

« Premièrement, sans detrier,
« Vueil tres-bonne Amour mercier,
« Quant si bien li est souvenu
« De moy, qu'estes yci venu
« Pour moi doucement conforter.
« On ne me povoit apporter
« Chose qui tant me déust plaire,
« Ne qui tel bien me péust faire.
« Car j'avoie mestier moult fort
« De recouvrer joie & confort.
« Mais Amours a si bien ouvré
« Que joie & pais ai recouvré.
« Dont qui la sert, il fait bonne uevre, (1)
« Que joie & pais en recuevre.
« Pour ce, tous les jours de ma vie,
« Iert de moy loiaument servie,
« Et si mourray en son service,
« Sans villain penser & sans vice.
« Et sans doubte je ne puis croire

de ces premiers mots, on eût tâché de trouver une pointe agréable, comme dans le fameux rondeau de Châpelle : *A la fontaine*.

(1) *Dont*, par conséquent ; du latin *unde*. L'amour étoit alors plus souvent féminin que masculin : c'est le contraire aujourd'hui.

« Que ceste dame eüst memoire,
« Ne que de moy li souvenist
« Jamais, se d'Amours ne venist.
« Mais Amours est si tres-subtive
« Qu'elle se boute & si s'avive
« Es cuers qui onques ne se virent;
« De loing se aiment & desirent.
« Vous la m'avez si fort prisié
« De sens, d'onneur, de courtoisie,
« Et de tous les biens que Nature
« Puet ottroier à créature,
« Que je tieng, se Dieus me doinst joie,
« Que le Rondel qu'elle m'envoie,
« Et son cuer qu'elle me presente
« Soit en bonne & en vraie entente;
« Et que jamais ne me clamaist
« Son ami, s'elle ne m'amaist.
« Si, que je tieng que j'ay amie
« Belle, bonne, cointe & jolie.
« Bien porroie estre voir disans : (1)
« Car vraiment il a diz ans,
« Voire, à m'entente, plus de douze,
« Que j'ay gouloufé & gouloufe
« Qu'Amours me donnaist une dame
« Qui belle, bonne & preude fame
« Fust, & que, sans plus, je cuidasse
« Qu'elle m'amaist & je l'amasse;
« Si, que je, pour l'amour de li,

(1) Dans l'ancien usage, les verbes *vouloir*, *pouvoir*, *devoir*, étoient souvent des formes du temps conditionnel : comme en anglois les *could*, *would*, *should*; ainsi : *Je porroie estre voir disant*, doit s'entendre : *Je serois disant vrai*.

« Eusse le cuer plus joli;
 « Et qu'elle fust de moy loée,
 « Servie, amée & honnourée,
 « Et toutes dames ensement,
 « Pour l'amour de li seulement.

« Après, humblement remercy
 « Ma dame, qui m'a de mercy
 « Donnée bonne & vraie esperance;
 « Car son renom & sa vaillance,
 « La grant biauté dont elle est plaine,
 « Sa fine douceur souveraine,
 « Et la bonté qui en li maint,
 « Me font esperer qu'elle m'aint;
 « Et qu'ami clamé ne m'eust,
 « S'Amours ad ce ne la méust.
 « Or faisons une trinité
 « Et une amiable unité;
 « Que ce soit uns corps & une ame,
 « D'Amours, de moy & de ma dame. (1)

« Aussi, chiers compains & amis, (2)
 « Ma dame vous a cy tramis,
 « Dont vous avez eu grant paine;
 « Car, assez près d'une semaine,
 « Vous avez chevauchié toufdis :
 « Mais, se Dieus me doinst paradis,

(1) Cette trinité fut aussi plus tard celle de l'abbé Cotin :

{ Nous n'estions que nous trois, elle, l'Amour & moi,
 Et l'Amour fut d'intelligence.

(2) Machaut appelle bien le messager son compain, mais ne le qualifie pas Sire, parce qu'il étoit d'une condition inférieure.

« Volontiers le desserviroie
 « Par devers vous, se je pooie,
 « Et dou travail qu'avez eu,
 « Dont je n'ay pas fait mon déu (1)
 « Envers vous, si com je déusse,
 « Combien que tenus y féusse.
 « Je vous en mercy humblement,
 « Et vous jure, par mon serment,
 « Que vous me poez commander,
 « Et tout penre, sans demander,
 « Mon corps & quanque j'ay vaillant;
 « Et tant com j'auray un vaillant,
 « Chiers compains, vous y partirés.
 « Mais dites-moi, quel part irés,
 « Au departir de ceste place? »
 Et cils dist : « Se Dieus me doinst grace,
 « J'iray tout droit par devers celle
 « Qui son vray ami vous appelle,
 « Et le plus tost que je porray.
 « Mais, aussi vray com je mourray,
 « Je suis certains qu'elle vous aime,
 « Et, par tout, son ami vous clame.
 « Et se riens li volés escrire
 « Ou mander, ou de bouche dire,
 « Commandés & je le feray,
 « Et bon messager en feray;
 « Car, par ma foy, j'ay grant desir
 « De faire vostre bon plaisir. »

Et je li respondi en l'eure :
 « Chiers amis, se Dieus me sequeure,

(1) C'est-à-dire : Dont je n'ai pas acquitté la dette.

„ Moult volentiers li escriray,
 „ Et ma responce vous diray ;
 „ Par quoy mieus en fachiés parler,
 „ Quant devers li vorrés aler.
 „ Mais vous, ferez mon secretaire, (1)
 „ Pour parler à point & pour taire :
 „ Et par tel rime mon rescript
 „ Feray, comme elle m'a escript. »

Si qu'en present fis, fans attente,
 Ce rondel pour ma dame gente.

RONDEL.

Tres-belle, riens ne m'abelist,
 Ne donne pais, n'aligement,
 Sans vous à qui suis ligement.
 Quant vo biauté qui embelist
 Tous dis, ne voy & vo corps gent,
 Tres-belle, riens ne m'abelist,
 Ne donne pais, n'aligement.

Et vo douceur qui adoucist
 Mes mauls & garist doucement,
 M'est trop lointaine vraiment.
 Tres-belle, riens ne m'abelist,
 Ne donne pais, n'aligement,
 Sans vous à qui suis ligement.

Ce fait, de moy se desparti,
 Et me laissa, à cuer parti

(1) Machaut lui propose ici d'être désormais le confident *secret* & discret de sa correspondance. C'est lui en effet auquel rien ne demeure caché, & qui semble avoir écrit le plus souvent sous la dictée de la dame.

De maladie & de léece, (1)
 Et de pensée sans tristee;
 Pour ce qu'avoie sans demour
 Donné cuer & corps & amour
 A ma dame, & sans retollir.
 Si me commençay à polir,
 A cointoier, à regarder,
 Pour moy d'or en avant garder
 De villonnie & de meffait.

{ Car, par Dieu, cilz qui ce ne fait,
 N'est pas dignes d'avoir amie.
 S'oublaiy mes maus en partie;
 Car Douls-pensers adoucissoit
 Mes douleurs & les garissoit,
 Sans avoir d'elle la véue.
 Onques ne l'avoie véue;
 Mais Souvenirs la figuroit
 En mon cuer, & m'asséuroit
 Que sa bonne grace acquerroie,
 Et que par li garis seroie.
 Si ne pensoie qu'à cointise,
 A léeſce & à mignotise.
 Ainsî sui-je fais amoureux,
 Par ces dous pensers favoureux.

Mais ainsî com j'estoie là, (2)
 J'oÿ un homme qui parla,
 Et qui forment me demandoit;
 Qu'à parler à moy entendoit.

(1) Il étoit encore un peu malade, comme on a vu plus haut.

(2) Un certain espace de temps, — un mois, deux mois peut-être, — sépara le premier message du second.

Et je le fis vers moy venir.
Et en sa main li vi tenir
Une lettre clofe & fermée,
De cire vert bien féelée :
Si qu'encontre li me dreslay,
Et par devers li m'adressay;
Car vraiment je ne savoie
En riens la cause de sa voie.
Mais il avoit .v. ans passez
Que je le cognoissoie assez;
Pour c'estoit de moy bien acointes.
Et si, estoit faitis & cointes,
Sages, courtois & bien aprins;
Si, qu'adont par la main le prins : (1)
Si, nous féismes, ce me semble,
Pour plus aise parler ensemble.
Si parla bien & fagement,
Et je m'i portay telement,
C'onques je ne respondi mot,
Tant que dit sa volenté m'ot.
Si dist : « Sire, je fuis venus
« Vers vous, à qui fuis moult tenus;
« Car vraiment je désir fort
« Vostre bien & vostre confort.
« Une dame a, en ce país, (2)
« De qui vous n'estes pas haïs,
« Qui cent mille fois vous salue,
« Et vous mande qu'Amours l'argue
« Et point d'amoureuse estincelle,

(1) Machaut laisse toujours deviner qu'il étoit d'un rang plus élevé que son ami. Il daigne le prendre par la main.

(2) En ce pays, c'est-à-dire vers Conflans ou Armentières.

« Souvent, par deffouz la mamelle,
 « Pour vous qu'elle aime chierement;
 « Et, se fa douce chiere ment,(1)
 « Jamais dame qui amera,
 « Bien ne loyauté ne fera.
 « Car c'est la flour de tout le monde;
 « Brief, tous li biens en li habunde. »

Quant je l'oÿ, je me feignay,
 Et mon cuer en joie bagnay;
 Et vi bien que pas n'estoit songe
 Le dit de l'autre, ne mensonge.
 Après, la lettre me donna,
 Et moult à moy l'abandonna; /
 Je l'ouvri & la pris à lire,
 Et commençay de joie à rire,
 Pour ce que le commencement
 Encommençoit trop doucement :

RONDEL.

Pour vivre en joieufe vie,
 J'ay mis mon cuer en amer
 Le meilleur qu'on puist trouver;
 Si n'ay fait point de folie,
 Nuls ne m'en devroit blasmer.
 Pour vivre en joieufe vie,
 J'ay mis mon cuer en amer.

Et quant juvenesce m'en prie,
 Qu'Amours le vuet commander,
 Je ne m'en dois descorder.
 Pour vivre en joieufe vie,

(1) Et si son doux visage est trompeur.

J'ay mis mon cuer en amer
Le meilleur qu'on puist trouver.

Et vez-ci la lettre premiere,
Et non mie la darreniere :

I. — *Tres-chiers sires & vrais amis, Je me recommande à vous, tant comme je puis & de tout mon cuer ; & vous envoie ce Rondei. Et se il y a aucune chose à faire, je vous pri que vous le me mandés ; & qu'il vous plaise à faire un virelay sur ceste matere. Et le vous plaise à moy envoier noté⁽¹⁾ avec ce Rondel icy, & avec les .ij. autres ; celi que je vous envoiay & celi que vous m'avés envoié. De ce vous merci de tout mon cuer, & vous pri, tres-chiers amis, s'il vous plaist aucune chose par deçà, je le feray de bon cuer & volentiers, com pour l'ome du monde que je desire plus à véoir. Je vous pri, tres-chiers & bons amis, qu'il vous plaise à moy envoier de vos bons diz notez : car vous ne me povés faire service qui plus me plaise. Nostres sires vous doint bonneur & joie de quanque vos cuers aime.*

Vostre bonne amie.

Et s'il est nuls qui me repreingne,
Ou qui mal apaiez se teingne
De mettre cy nos escriptures,
Autant les douces que les fures,
Que l'on doit appeller epistres,
(C'est leurs drois noms & leurs drois titres,)
Je respons à tous telement :
Que c'est au dous commandement
De ma dame qui le commande ;

(1) Quand vous en aurez composé & noté la musique.

C'est bien raïson qu'au faire entende, (1)
 Et que son dous plaisir je face,
 Pour l'amour de sa douce face.
 Je ne say qui en parlera,
 Mais, pour ce, autrement ne fera;
 Ains fera tout à l'ordenance
 De celle en qui gïst m'esperance.
 Et s'aucunes choses sont dïttes
 Deux fois en ce livre, ou escriptes,
 Mi seigneur, n'en aiez merveille,
 Car celle pour qui Amours veille,
 Vuet que je mete en ce VOIR-DIT
 Tout ce qu'ay pour li fait & dit,
 Et tout ce qu'elle a pour moy fait,
 Sans riens celer qui face au fait.

LE VOIR-DIT vueil-je qu'on appelle
 Ce traictié que je fais pour elle,
 Pour ce que jà n'i mentiray.
 Des autres choses vous diray : (2)
 Se diligemment les querés,
 Sans faillir vous les trouverés,
 Avecques les choses notées
 Et ès balades non chantées,
 Dont j'ay mainte pensée eu
 Que chascuns n'a mie scëu.

(1) Il est bien juste que j'entende à le faire.

(2) C'est-à-dire : Je vous parlerai des autres œuvres, dont vous trouverez l'intention, si vous cherchez bien, dans maintes pièces notées & ballades non chantées : je les ai faites dans une même pensée qu'on n'a pas reconnue : en pareille matière, l'auteur doit donner le change.

Car cils qui vuet tel chose faire,
Penfer li faut au contrefaire.

Or vueil laiffier ceste matiere,
Et retourner à la premiere ;
Et diray ce que je rescry
Celeément, à pou de cry,
En tel maniere & en tel rime
Com elle en son Rondelet rime :

RONDEL.

Belle, bonne & envoisie,
Plaifant & douce sans per,
Je ne vous puis trop loer.
Mes cuers tout à vous ottrie
Son chant, pour vous honnourer.
Belle, bonne & envoisie,
Plaifant & douce sans per.

Et s'ami, de cuer d'amic, (1)
Me daignies jamais clamer,
Je ne vous vueil plus rouver. (2)
Belle, bonne & envoisie,
Plaifant & douce sans per,
Je ne vous puis trop loer.

Et vez-ci la lettre seconde,
C'est raison qu'à l'autre responde :

II. — *Ma tres-chiere & souveraine dame, — Quant vous
m'appellez ami, — Bien vous doy clamer amie, — Car c'est*

(1) Et si vous m'appellez ami, en amie de cœur.

(2) Je ne vous demanderai rien de plus.

grant bonneur à mi, — Quant vous m'apellez ami. — Pour c'est vraie amour, en mi — mon cuer qui veult que je die : — Quant vous m'apellez ami, — Bien vous doy clamer amie. Et aussi, ma tres-chiere dame, je ne vous sçay ne puis mercyer assez de la grant bonneur, de la grant joie & du parfait bien que vous me faites par vos douces escriptures. Car, par m'ame, je prens joie, plaisir & douce nourriture au lire; & je les lis si souvent, que la douce saveur en demeure en mon cuer à toutes beures. Et se je estoie li plus vaillans & li plus sages & li plus riches qui onques fust, & vesquisse cent mille ans, je ne porroie mie desservir la menre partie des biens que vous me faites. Et, ma tres-douce dame, vous dites que vous prenez grant plaisir en ce que je vous envoie; je doy prendre cent mille fois plus grant plaisir en ce que vous m'envoiez; car vos douces escriptures me font tous les biens, pource que elles me font vivre liement & joieusement. Et comment que je ne vaille riens & sache moins, elles me font amer bonneur & bair desbonneur, & fuir vice, pechie & toute villenie. Si que je en amende tant que je fusse pieça mors, se vous & elles ne fussent. Mais chose que je vous envoie ne vous puet amender ne embellir : car vous estes des dames la flour, le fruit d'onneur, l'estoc de bonté & de toute biauté, & si, avés en vous tout ce que Dieus & Nature donnent à dame bonne-eureuse. Et comment que je aie parfaite souffisance ès dous biens que vous me faites, nuls n'est si assevis qu'il ne li faille aucune chose. Si vous plaise à savoir que j'ay une trop grief pensée, & une trop mortelle paour : car vous me faites vivre en paix & en joie, loing de vous; & se je estoie en vostre presence, je porroie bien querir ce que je ne vorroie mie avoir. Et vez-ci la cause : Je suis petis, rudes & nices & desapris, ne en moi n'a sens, vaillance, bonté ne biauté, par quoy vos dous yeux me deussent veoir ne esgarder; & aussi, je ne suis mie dignes de penser à vous : si porroit avoir vostre noble cuer indignation contre moi, & lui repentir des dous biens que

vous m'avez fais & faites tous les jours, comment que je ne vous véyffe onques. Et s'en véés tous les jours plusieurs meilleurs & plus biaux, sans nulle comparifon, que je ne fuis, qui riens ne fuis encontre vous, si n'est penfers que vous préiffiez à moi acertes. Toutes-voies, je pren confort, en ce que jamais si grant biauté comme la vofre ne puet estre sans pitié, ne si gentil corps sans noble cuer, qui ne vorroit dire ne faire que loiauté & verité. Et, par Dieu, s'il avenoit autrement, vous m'ariés mort; car se je avoie en ce monde un seul foubait, je foubaideroie que je péusse mon cuer & mes yeux faouler de vous veoir & oyr; & foies certaine — que on porroit efpuifier la grant ^{à tout} mer, — & la force des fors vens arrefter, — & les nues ^{chaperon} esclaircir ne troubler, — & la clarté du soleil deftourner; — ne porroit-on mon cuer de vous oster — jufques à la mort, — & après mort, tres-douce, en vous amer — feront mi fort. Et pour ce que je reffoigne d'aler en vofre préfence, pour les doubtes deffus dites, je vous suppli encor, tant doucement comme je puis comme à ma fouveraine dame, que vous me vueilliez envoyer vofre douce ymage au vif, & en unes petites tables. Car se il a lieu au monde où on la puiſt bien faire, c'est là où vous eſtes. (1) Et je vous jure & promet par ma foy, que elle fera de moi bien amée, bien gardée, bonnourée, aourée; nuit & jour enclinée, defirée & loée; ne à créature née ne gebiray ma penſée & m'amour. Et se il n'estoit ainſi, je ſeroie li plus faus & li plus mauvais, li plus traitres & li plus defnaturés qui onques fuſt, & plains du mauvais pecbié que on appelle ingratitude, c'eſt-à-dire rendre mal pour bien. Car vous m'avez reſſuſcité & rendu mon ſentement que j'avoie tout perdu : & jamais par moi ne fuſt fais cbans ne lais, ſe vous ne fuſſiez. Mais, ſe Dieu plaift & je puis, je feray, à vofre gloire &

(1) On peut ſuppoſer que la demoifelle ſéjournoit alors à Paris.

loenge, chose dont il fera bon memoire. Et si, vous jure & promet, que à mon pouvoir onques Lancelos n'aima Genevre, Paris Helaine, ne Tristan Tseult plus léaument que vous ferez de moi amée & servie, & sans départir; car je vous ameray & obéiray, doubteray, serviray tant com je vivray, & de cuer loiaument garderay, celeray; & quant je mourray, mon cuer vous lairay & envoieray; c'iert mon testament. Les .ij. choses que vous m'avés envoiées sont tres-bien faites à mon gré : mais se j'estoie .j. jour avec vous, je vous diroie & apenroie ce que je n'apris onques à créature; par quoy vous les feriez mieus. Ma tres-chiere & souveraine dame, je vous envoie .j. Rondelet noté, que j'ay fait nouvellement pour l'amour de vous. Je vous suppli bumblement que vous me vueilliez mander vostre bon estat, & quant vous partirez de là où vous estes, car trop le desire à savoir; & lesquels vous volez de mes livres : si les feray tantost escrire. Et se je vous escriis trop longuement, si le me pardonnés, car de l'abondance du cuer la bouche parole; ne je ne puis mon cuer saouler de penser à vous & de parler de vous à moi seul. Ma tres-chiere & souveraine dame, je prie à Dieu qu'il vous doinst tele joie & tele bonneur de vous & de quanque vostres cuers aime, comme vous meismes le vouriez avoir & comme mes cuers le desire.

Vostre plus loial ami. ✓

Ceste responce li baillay,
 Et ses journées li taillay;(1)
 Et li dis : « Dous amis, par m'ame,
 « Vous en alez devers ma dame;
 « Et je n'i puis venir, n'aler,
 « Ne je ne puis à li parler.

(1) Je lui tins compte de ses journées de voyage.

« Je n'en ay que le souvenir (1)
 « Que Dous-penser me fait venir;
 « Tout par deffaulte de santé,
 « Non pas de bonne volenté.
 « Car je n'aim riens tant ne desir,
 « En li sont mis tuit mi desir :
 « C'est mon dieu souverain en terre,
 « C'est ma pais, ma joie, ma guerre,
 « C'est celle à qui du tout m'ottroy.
 « Pléust ore à Dieu que nous troy
 « Fussiens un jour ou deus ensemble!
 « Tous li cuers me fremist & tremble
 « Toutes les fois que me souvient
 « Du parfait bien qui de li vient,
 « Et de ce qu'ay oï retraire :
 « Et si ne puis devers li traire.
 « A li me recommanderés
 « Cent mille fois, & li dirés
 « Que je suis tous sien, sans partie,
 « Et qu'elle est ma mort & ma vie;
 « Et que je l'aim, sans decevoir,
 « Sur toute rien, à dire voir,
 « Et plus que moi, se Dieus me gart :
 « Et que se de son dous regart
 « Souvente fois l'espart eusse,
 « De tous mes maus garis féusse.
 « Je la verray quant je porray,
 « Et non mie quant je vorray. »

Ainsi dalès li demouray,

(1) La pensée. C'est la seconde fois que le mot *souvenir* est pris dans cette acception. — De même plus bas : *me souvient*.

Et moult parfondement plouray,
 Quant de moi se voloit partir;
 Et croy qu'il eüst fait partir
 Mon dolent cuer & sans attente,
 Pour ma tres-douce dame gente,
 Se ce ne fust douce Esperance
 Qui m'afffermoit que sans doubtaunce
 Elle m'amoit de cuer parfait,
 Par dit, par pensée, & par fait.
 Si que là me reconfortoie
 De tous les maus que je sentoie.
 Mais si tost ne se parti mie, (1)
 Qu'à ma douce dame jolie
 Ces .ij. balades n'envoiaffe,
 Et que le chant ne li chantaſſe :
 Par quoy, de par moi, li déist,
 Pour Dieu, qu'elle les apréist.
 Car trop fort les amenderoit, (2)
 Au cas qu'elle les chanteroit.

Bien & longuement m'entendi,
 Et puis après me respondi
 Qu'il ne pooit si tost aler
 Vers ma dame, n'à li parler.
 Helas dolens! & je cuidoie
 Qu'il alast vers li droite voie!
 Si demouray tous esgarés,
 Ainsî com après le farés :
 Car je fui .ij. mois tous entiers

(1) Il semble qu'il eût fallu : *ne se partit mie*. « Mais que le messager ne partit pas avant.... »

(2) Elle les feroit mieux valoir.

Qu'il ne fu voie ne sentiers,
Homme, femme ne créature,
Qui de ma douce dame pure
Me déist aucune nouvelle;
Helas dolens! & pour ce qu'elle,
(Ne fay pour quoy,) estoit alée
Demourer en autre contrée.
Si pris à merencolier,
A penser & à colier
Comment maintenir me porroie;
Car personne ne cognoissoie
En lieu où elle demouroit;
Dont mes cuers tendrement plouroit.
Si en valoit pis mes affaires :
Et si, estoit mes secrétaires
Allés en un lointain païs;
Dont j'estoie trop esbahys.
Si m'estoit li temps moult divers,
Et si, estoit trop grans l'yvers,
Plains de gelée & pluvieus.
Si devins merencolieus;
Car vraiment j'estoie en doubte
De perdre m'esperance toute,
Et s'estoie flebes affés
Et de maladie lassés.
Ne nuls ce meschief ne savoit;
Qu'aveuc moy personne n'avoit
A qui je m'osasse plaindre.
Si prins à palir & à taindre,
Et mes cuers trop fort à fremir;
Si que j'en perdi le dormir
Et le mangier; car ne manjoie
Se petit non, ne ne dormoie.

Bonnes gens, ainsi me chev
 Qu'aveuc ces meschiés r'enchéy. (1)
 Là cuiday bien faire ma fin :
 Mais j'amoie de cuer si fin
 Et d'une amour si affinée
 TOUTE-BELLE, la bien amée,
 Qu'autre que li ne regretoie,
 Ne riens fors li ne souhaitoie.
 Si que je fis mon testament
 Et le commençay telement,
 Et à ma dame l'envoia
 Par un varlet que je trouvay. (2)

BALADE. ET Y A CHANT.

Pleurés, dames, pleurés vostre servant,
 Qui ay, tous dis, mis mon cuer & m'entente
 Corps & penfers & desirs, en servant
 L'onneur de vous que Dieus gart & augmente !
 Vestés-vous de noir pour mi,
 Car j'ay cuer taint & viaire palli,
 Et si me voy de mort en aventure,
 Se Dieus & vous ne me prenés en cure.

Mon cuer vous lais & met en vo commant,
 Et l'ame à Dieu devotement presente,
 Et voist où doit aler le remenant ! (3)
 La char aus vers, car c'est leur droite rente,
 Et l'avoirs soit departi
 Aus povres gens. Hélas ! en ce parti,

(1) J'eus une rechute.

(2) Il y a grande apparence que Machaut avoit composé ce *Testament* pendant le cours de sa maladie, & avant d'avoir reçu le premier message de la demoiselle.

(3) Et que le corps aille où il doit aller.

En lit de mort suis à desconfiture,
Se Dieus & vous ne me prenés en cure.

Mais certains suis qu'en vous de bien a tant
Que dou peril où je suis, sans attente,
Me jetterés, se de cuer en plourant,
Priés à Dieu qu'à moi garir s'affente.

Et pour ce je vous depry
Qu'à Dieu pour moi vucillez faire depry ;
Ou paier crieng le tréu de Nature,
Se Dieus & vous ne me prenés en cure.

BALADE.

Amours, ma dame & Fortune & mi oell,
Et la tres-grant biauté dont elle est plainc,
Ont mis mon cuer, ma pensée & mon vueil
Et mon desir en son tres-dous demaine.

Mais Fortune seulement
Me fait languir trop dolereusement,
Et trop me fait avoir paine & anoy,
Quant sur tout l'aim & souvent ne la voy.

De ma dame, ne de son bel acueil,
De mes deus yeus, d'Amours, ne de ma paine
Ne me plaing pas, car par eus en l'escueil
Suis mis d'avoir toute joie mondaine.

Mais tout mon entendement,
Et mes bons jours & mon gay sentement
Fortune estaint; si, murray, par ma foy,
Quant sur tout l'aim & souvent ne la voy.

Car Fortune, dont je me plaing & dueil,
Fait que ma dame est de moi trop lointaine,
Et si me tolt Bon-espoir qu'avoir sueil,
Et Desespoir dedans mon cuer amaine :

Ainsi sans alegement
Vif pour ma dame à qui suis ligement :

S'en plaing & pleur & souspir en recoy,
Quant sur tout l'aim & souvent ne la voy.

Et quant elle vit mon meſſage, (1)
Elle, com bonne, aperte, & ſage,
Moult longuement ne muſa mie,
Ainſois fiſt comme bonne amie;
Car en l'eure me volt reſcrire
Ces lettres que cy orrés lire :

III. — *Tres-chiers & dous amis, je vous mercie de vo douces & amiables eſcriptures : car, par ma foy, c'eſt la choſe qui ſoit en monde où je preng plus grant plaifir, que de veoir & de oïr tout ce qui vient de vous; & le plus grant deſir que j'ay, ce eſt de vous veoir. Et ſe je peuſſe aler par pays ainſi com fait uns boms, je vous promez loyaument que je vous véiſſe bien ſouvent. Mais je me merueille moult de la doubte en quoy vous eſtes de venir en ma preſence, pour penſée que je ne vous en aime moins; car vous ſavez bien que je ne vous viz onques & que je ne vous aime point pour biauté ne pour plaifance que je véiſſe onques en vous, ains vous aime pour la bonté & bonne renom-mée de vous; & ſi ay tant enquis de voſtre eſtat, que ſe je eſtoie .c. fois meilleurs de toutes bontés que je ne ſuis, ſi ſuis-je certaine que vous eſtes bien ſouffifans d'avoir meilleur que je ne ſuis. Si vous pri, tres-dous amis, que vous ne ſoiez en doubte ne en penſée que en toute ma vie je me doie repentir de vous amer & de faire tout ce que je ſaray qui vous plaira; car vous ſavés qu'il a eſté maint amant qui amoient ce qu'il n'avoient onques veu, par les biens quil en ooient dire, & depuis, venoient à perfeſſion de loial amour; ſi comme fiſt Artus de Bretagne & Florence la fille au roy Emenidus, (2) & maint autre dont je*

(1) C'eſt-à-dire la première répoſe, n° II.

(2) Le roman d'Artus de Bretagne, compoſé au quatorzième ſiècle.

suis certaine que vous en avez oÿ parler. Et aussi ay-je esperance que quant il plaira à Dieu que je vous voie, de ma partie l'amour ne descroistra point; car j'ay cuer & volenté de vous faire & dire toutes les douceurs & amours que amie doit faire à amy loiaument, au mieus que je la porray & sauray faire. Et de mon ymage que vous m'avez escript que je vous envoie, sachiés que je la fais pourtraire & la vous envoie ray le plus tost qu'elle sera pourtraite. J'ay veu le rondel que vous m'avez envoié & l'ay appris, & vueilliés savoir que je ne me partiray point de là où je suis, avant Pasques. Je ne say les noms de vos livres, ne lesquels valent mieus;(1) mais je vous pri tant comme je puis qu'il vous plaise à moi envoyer des meilleurs & aussi de vos chansons, le plus souvent que vous porrés; car tant comme j'ay des vostres je ne quiers à chanter nulles autres. Tres-dous amis, vous m'avez escript que je vous vueille pardonner se vous m'escrifies trop longuement; le pardon arés-vous assez legierement de moi; & par ma foi se ce que vous m'escrifies tenoit autant comme li rommans de la Rose ou de Lancelot, il ne m'en anuicroit mie à lire; car ainsi comme vous m'escrifies que vous ne vous povés saouler de parler & de penser à moi, tout ainsi ne pui-je assez lire ne regarder ce que vous m'envoiez. Et de ce que vous dites que chose qui vient de vous ne me puet amender, je di que, sauve vostre grace, qu'elle m'a amendée & amende de jour en jour; car je me paine de faire chose à mon pooir de quoy il aille bonnes nouvelles par devers vous; & vostre bonté

offre les plus confus récits; il jouit cependant d'une grande vogue. Artus, fils du duc Jean, aime la belle Jeannette : il consent pourtant à épouser Peronne de Flandres. Mais, la nuit des noces, Jeannette est substituée à Peronne. La fraude découverte, la sée Proserpine fait venir Florence, fille du roi Emenidus : celle-ci finit par concourir à la réunion d'Artus & de Jeannette, & parvient elle-même à épouser le preux Hector qu'elle aimoit.

(1) Peronnelle connoissoit la plupart des chants & ballades de Machaut; non les livres qu'il avoit composés.

*me fait amer tous les bons & eslongnier tous les autres. Je vous
 mercie de vostre verge, & vous promet que la garderay bien
 pour l'amour de vous; & vous envoie des-moies, si vous prie
 que vous les gardés pour l'amour de moi. Mon tres-dous &
 vrais amis, je prie à Nostre seigneur quil vous doinst bonheur &
 joie de quanque vostre cuer aime, autant comme je voudroie à
 l'omme du monde que mon cuer aime & desfre plus.*

Vostre loial amie.

RONDEL.

Celle qui nuit & jour desfre
 De vous véoir
 Suis, pour oster vostre cuer d'ire :
 N'a nulle autre riens tant ne tire
 Ne n'a voloir,
 Celle qui nuit & jour desfre
 De vous véoir,
 Com de véoir vostre martyre :
 Qu'à son pooir,
 Elle fera du garir mire,
 Celle qui nuit & jour desfre
 De vous véoir.

Mais ainsi comme là musoie,
 Et la merci-Dieu attendoie,
 Un varlet, d'aventure, vi (1)
 En ma chambre, & si vous plevi
 Que tantost com je l'os véu
 De joie eu le cuer esméu.
 Et vraiment il m'aporta
 Chose qui tant me conforta

(1) Ce varlet étoit apparemment le confident & le secrétaire de la demoiselle. Il apportoit la lettre qu'on vient de lire.

Que cuer penser ne le feroit, *sub let*
 Ne bouche aussi ne le diroit.
 Dont mes gens orent tel merveille,
 Que chascuns s'en feigne & merveille :
 Car, devant, je ne me péusse
 Retourner, se gaingnier déusse
 Tout l'avoir qui est en l'Empire;
 Et je commençay fort à rire,
 Et tous feuls en mon lit m'assis; (1)
 Et il, comme meurs & rassis,
 Me vint presenter tout en l'eure
 Les lettres qui sont cy deffeuere.
 Et dit : « La belle vous salue,
 « Qui est vostre amie & vo drue,
 « Et qui tant vous aime & desire
 « Qu'estre vueult & fera vo mire,
 « Pour vos maus saner & garir.
 « Dous Sire, or pensés du garir,
 « Qu'elle y vult moult grant paine mettre.
 « Tenés & lisiés ceste lettre. »
 Je respondi moult feblement,
 En riant & longuettement :
 « Vous foiés li tres-bien venus!
 « Je suis moult fort à vous tenus,
 « Quant venus estes si à point :
 « Car douleur ne de mal n'ay point,
 « Puis que vous m'aportés nouvelle
 « Et lettres de par TOUTE-BELLE. »

Les lettres pris & les ouvry,
 Mais à tous pas ne descouvry

(1) C'est-à-dire, sans avoir besoin d'aide.

Le secret qui estoit dedens,
Ains les lisoie entre mes dens.
Et quant je vi le contenu,
Ne sceus qu'il me fu avenu,
Tant fui doucement pourvéus
Des biens d'Amours & repéus.
Si vous diray ce qui m'avint :
De soufpirs getay plus de vint,
Et puis demanday à mengier,
Si menjay bien & sans dangier.
Et puis un petit m'endormi;
Mais je mis mes lettres sur mi,
C'est à dire desseur mon cuer,
Car ce n'oubliaffe à nul-fuer.
Après dormir je fui trop liez,
Et non pas com homs essiliez,
Desconfortés ne desconfis;
Mais de cela foiez tous fis
Que dedens .ij. jours m'en levay,
Je me baignay, je me lavay,
Et me mis en estat déu,
Le plus cointe que j'ay péu.
Dont moult de gent se mervilloient,
Quant en tel estat me véoient.
Ainsi fu, comme dit vous ay,
Et lors ma pensée arroufay
De plaifance & de gaieté,
Et de toute joliveté :
Et mis cuer & corps & estude,
Comment qu'il soient assez rude,
En ma douce dame honnourer,
Servir, amer & aourer.
Et, par Dieu, faire le devoic

Dou cuer & dou sens que j'avoie,
Com à ma dame & ma déesse,
Et ma souveraine maïstresse.
Car onques-mais je ne vi certes
Faire miracle si apertes
Com elle fist à ma personne :
Et ce si bon renon li donne,
Qu'on dit, quant elle finera,
Qu'en paradis sainte sera.
Car bien puis dire en vérité
Que .ii. fois m'a ressusçité.
Car j'estoie tous arrudis,
Et d'oïr léesce assourdis,
Et perdu mon entendement,
Et mon amoureux sentement ;
En ma bouche n'avoit loenges
De dames privées, n'estranges,
Et aussi pas ne les blasmoie,
Car de toutes riens ne disoie.
Je me tenoie rudement,
Et haoie l'esbatement,
Et fuioie les compagnies
Où on menoit les bonnes vies ;
En riens de moi ne me chaloit,
Qu'à mon gré, autant me valoit
A faire une tres-grant rudesce,
Com de faire une gentillesce.
Amours ne m'amoit, ne je li,
Ainçois ressambloie à celi
Qu'on compere à une viés fouche
Qui en un grant marès se couche,
Et qui dou marès si se cueuvre
Que nuls ne la puet mettre en œuvre ;

N'on ne la puet tirer de là,
Pour l'iave qui couverte l'a.
Mon pain en mon fachel menjoie,
Sans avoir léefce ne joie,
Et auffi moult me desplaifoit
Tout ce qui aus autres plaifoit.
Et tout ce vint, por une perte
Qui fu pour moi trop mal aperte; (1)
Car depuis que je la perdi
Léefce à moi ne s'aherdi,
N'onques puis ne fis chiere lie;
Fors puis que ma dame jolie,
Qui de tous maus garit & cure,
Me prinft de fa grace en fa cure.
Et, par teles merencolies,
Me vinrent les grans maladies,
Les douleurs & les grans meschiés,
De quoy j'ay esté entechiés.
Mais c'est chose que nuls ne puet
Amender, quant Dieus ne le vuet.
Si revenray à mon propos
Qui est de joie & de repos.

La bele me purifia
De ~~tous vices~~; & plus y ha,
Que joie & vie me rendi.
Mais son labeur pas ne vendi,
Ainsi le fist par droite franchise,
Com dame large & bien aprise.

Or pensons que les dames font;

(1) Il entend sans doute parler de l'infidélité, du mariage ou de la mort de Jehanne, sa première amie.

Comment elles font & deffont.
Li bon font d'elles adès fais,
Et li mauvais en font deffais.
Mais prenons un vray amoureux :
Il fera si tres-dolereus,
Si vains, si mas, si entrepris,
Et des maus d'amer si espris,
(Pour un po de racointement
Qu'on li aura fait durement,)(1)
Qu'il se gerra sur une couche, (2)
Ou sur un lit où on se couche;
Et là ne se porra aidier,
Ains ne fera que souhaidier
Mercy ou mort, hélas ! li las
Sera d'Amours si pris au las
Que ses corps tremblera de doubte,
Et si fuera goute à goute;
Il fera chaus & esméus,
Et de son goust si dechéus
Qu'il ne pourra mengier ne boire :
On le scet bien, c'est chose voire.

La dame devers lui venra,
Et de sa blanche main penra
Sa main ou sa gorge ou sa teste,
Et li fera un po de feste,
Et li dira : « Mes dous amis,
« Qui vous a en cest estat mis?
« Ne vous devez pas esmaier,

(1) Pour un accueil un peu dur. — *l'ar.* racointement.

(2) On donnoit le nom de *couche* au meuble que remplace aujourd'hui le *divan* ou le *canapé*.

« Car ce fu pour vous effaier,
 « Quant je vous fis petite chiere :
 « Ne vueil pas estre envers vous fiere,
 « Car vous estes mon ami vray,
 « N'autre de vous jamais n'auray. »
 Lors li donra un annelet,
 Ou aucun petit jouelet,
 Et li dira : « Car vous levés,
 « Et si mengiés & si bevés,
 « Car sans doubte je ne vucil mie
 « Que vous menés si dure vie. »
 Cil en l'eure se levera,
 Et de tous maus garis sera;
 Il buvera & mengera,
 Se mestiers est & s'armera
 De cote de fer, ou de tacles. (1)
 Ne sont-ce pas belles miracles?
 Or querez un saint qui ce face,
 Et qu'en l'eure une fievre efface.
 Il puevent moult, bien l'ay créu,
 Mais encor ne l'ay pas véu;
 Qu'onques nul miracle ne vi
 Si grant com d'un amant ravi.

En ces .ij. mois que dit vous ay,
 En ma maladie dictay,
 Et en mon lit, ces .iiij. choses
 Qui sont en ces lettres enclofés, (2)

(1) Du Cange, ou plutôt Carpentier, rend ce dernier mot par *flèche* & *bouclier*. Je le crois plutôt synonyme de *plates*, lames de métal qui, juxtaposées, remplaçoient au quatorzième siècle les mailles du haubert.

(2) Dans la lettre IV, placée un peu plus loin.

Et font, icy après, escriptes.
Et se faute y a ou redites,
Maladie m'escuferà
Envers celui qui les lira.
Ce font .iiij. chanfons baladées
Qui ne furent onques chantées.
Une balade y ha auffi
Qu'en joie fis & en souffi.
Je les tramis par le varlet
Qui vers ma dame s'en alet.

BALADE

Véoir n'oïr ne puis riens qui destourne
Moi ne mon cuer, quel part que face tour,
Qu'à vous toufdis ma pensée ne tourne,
Et que vostres ne soie sans retour.
Si que de loing voy vostre coint atour
Et vo gent corps où il n'a que redire,
Pour ce, toufdis, ma pensée à vous tire.

Li dous penfers à vous amer m'atourne
Tres-loiaulment, & j'aussi m'i atour,
Mais mon desir mon memoire bestourne;
Dont mainte fois de le gent me destour.
Là, vois souffrir sa pointure en destour,
Là, doucement m'affault & me martire.
Pour ce, toufdis, ma pensée à vous tire.

Mais cils desirs n'atent pas qu'il adjourne,
Pour moi faire maint amoureux estour,
Dont mes vrais cuers qui demeure & sejourne
En vo prison qui n'est chastiaus ne tour,
Ains est plaine de joie & de tristour,
Reçoit pour vous souvent joie & martire.
Pour ce, toufdis, ma pensée à vous tire.

CHANSON BALADÉE.

L'ueil qui est le droit archier
D'Amours, pour traire & lancier
Mignotement,
N'a pas péu bonnement
Mon cuer blecier;
Et s'aim' de fin cuer entier
Tres-loiaument.

Vef-ci pour quoy vraiment :
Onques ne vi le corps gent,
Cointe & legier
De celle qui liement
Me tient & joliment
En son dangier :
Ne il moi; mais l'ay tant chier,
Que jamais faire n'en quier
Departement.
Il puet bien crueusement
Moi menacier;
Mais ne le prise un denier,
Quant à present.
L'ueil qui est le droit archier....

Qu'onques ne me fist present
De joie ne de tourment;
Ne empechier
Ne me porroit nullement
A vivre joieusement
Son menacier.
Envis ne puis l'aprochier,
N'il moi, fors par souhaidier;
Pour ce, souvent,
Mon amoureux pensément
Me fait cuidier
Qu'il me doie trespiercier

Soudainement.
L'ueil qui est le droit archier....

C'est cils qui trop doucement
Scet un cuer & subtilment
Penre & lier,
Et contraindre telement
Qu'il le fait tres-humblement

Humilier.

C'est l'amoureux messagier
Qui use de son mestier
Si sagement,

Et cuers scet si proprement
Entrelacier,

Qu'on ne les puet deslacier
Legierement.

L'ueil qui est le droit archier....

CHANSON BALADÉE.

Plus belle que le biau jour,
Plus douce que n'est douçour,
Corps affevi
De riche maintien joli,
Pris sans retour
M'avés, par vo cointe atour
Qu'onques ne vi.

Mais j'ay tant de vous oi,
Par vostre bon renom qui
Croist nuit & jour,
Que vous estes le droit cri,
Le fruit & la flour aussi
De toute honnour.
Et quant vous avés valour
Sur toute mondaine flour,
S'à vous m'otri
Et doins mon cuer sans detri.

Trop fort m'onnour
De mettre en si dous sejour
Le cuer de mi;
Plus belle que le biau jour....

Si, ne vueil autre merci,
Car vous m'avez affevi,
Si que mi plour
Et mi soufpir font tari;
Dame, dont je vous merci,
Et bonne Amour
Qui fait cesser ma dolour,
Et joir de ma tristour;
Et enrichi
M'a de souffifance si,
Que la favour
Doucement en assavour.
Ce m'a gari.
Plus belle que le biau jour....

Si n'ay paine ne soufci,
Ne de riens ne me soufci;
Car mon labour
Me nourist & a nourri
En sun où cuer esbahi
Prennent vigour.
C'est en la tres-douce odour
De la bonté que j'aour,
Qui a ravi
Mon fin cuer, qui m'a guerpi
Pour son millour;
Qu'il a trop millour demour
En vous qu'en mi.
Plus belle que le biau jour....

CHANSON BALADÉE.

Je ne me puis faouler
De penfer, d'ymaginer

Que je feray,
 Ne quel maniere j'aray,
 Quant le vis cler
 De ma dame qui n'a per
 Premiers verray.

Certains suis que pris feray
 Si fort, que je ne faray
 A li parler ;
 Et que sans froit trembleray,
 Et sans chaleur fuera.

Et fouspirer
 Me fera & recoper
 Mes fouspirs, pour moi celer.
 Là n'osera
 Mot sonner; pour c'en lairay
 Amours ouvrir,
 Qui sçet comment sans fausser
 L'aim de cuer vray.
 Je ne me puis saouler....

Hé Dieus ! comment porteray
 Le tres-dous amoureux ray
 Dou regarder
 De ses dous yeux ? je ne say.
 Car assez à porter ay
 Des maus d'amer.
 Vers eus ne porray durer,
 Et pour tel cops endurer
 Foible me say ;
 S'Espoirs, qui sçet mon esmay,
 Reconforter
 Ne me vient, sans arrester
 Me partiray.
 Je ne me puis saouler....

Et nonpourquant trop m'esmay :
 Car je me deliteray
 En remirer

Sous dous vis riant & gay,
 Trop plus dous que rose en may,
 A oudorer.
 Et, se je puis esperer,
 Qu'elle me daignast amer,
 J'oublieray
 Tous maus, ainsi gariray,
 Mes dous penfer.
 Si ne doi pas tant doubter
 Les maus que tray.
 Je ne me puis saouler....

IV. — *Ma tres-biere & souveraine dame, je vous merci, tant bumblement comme je puis, de vos douces, courtoises & amiables escriptures. Car vraiment je y preng grant plaisir, grant confort & grant deduit, toutes les fois que je les puis veoir, oïr & tenir; & certes je vous en doy bien mercier; car elles font & ont fait plus grans miracles à ma personne que je ne vi onques faire n'à saint n'à sainte qui soit en paradis. Je estoie assourdis, arrudis, mus, impotens, (1) par quoy joie m'avoit de tous poins guerpì & mis en oubli; mais vos douces escriptures me font oïr & parler, venir & aler, & m'ont rendu joie qui ne savoit mais où je demouroie. Mais orendroit elle fait sa droite mansion enmi mon cuer; si que je suis de tous poins garis, la merci N^{re} Seigneur & la vostre, fors seulement Desirs qui ne me laist durer. Mais la tres-douce esperance que j'ay de vous veoir vainc de tous poins mon desir, me garit de toutes dolours & me fait avoir toute joie. Que seroit-ce, se je pooie bien mes yeuls & mon cuer saouler de vous veoir! Certainement, tuit cil qui sont & qui seront & qui ont esté ne pourroient penfer, ymaginer ne considerer en cent mille ans la centisme partie de la joie que je aroie. Et ce sera briefement, se Dieu*

(1) J'étois devenu sourd, grollier, muet, impotent.

plaist & je puis. Et, sur ce, je ay fait une balade laquelle je vous envoie enclose en ces presentes; & y feray le chant du plus tost que je pourray avec vos .ij. choses que vous m'avez envoies. Je vous envoie aussi une balade de mon piteus estat qui a esté; (1) si vous pri que vous en aprenez le chant, car il n'est pas fort, & si me plaist tres-bien la musique. Si verrez comme je prie aus dames qu'elles se vestent de noir, pour l'amour de moi. J'en feray une autre où je leur prieray que elles se vestent de blanc pour ce que vous m'avez gari; & vraiment, pour l'amour de vous seulement, elles seront toutes d'or-en-avant de moi servies & loees plus que onques-mais. Car vous avez resuscité mon corps & mon petit engien qui estoit tous arrudis. Ma tres-chiere dame, je me recommande à vous tant bumblement comme je puis, & vous di que vous ne me devez riens commander; ainsois devez penre moi & quanque j'ay en tous estas, comme vostre chose, & comme celui qui est tout vostres, sans riens retenir. Ma tres-chiere souveraine dame, je pri Dieu qu'il vous doinst bonheur, joie, pais, & santé tele comme vous méismes vouries avoir; & ma tres-chiere dame, je vous suppli que se jamais vous m'escrisies aucune chose, que vous ne m'appellez pas seigneur; car qui de son serf fait son seigneur, ses ennemis mouteplie; &, par Dieu, c'est trop plus biaux nons d'amy ou d'amie; car quant Seignourie sault en place, Amours s'en fuit. (2)

Vostre tres-loial ami.

Li printemps vint biaux & jolis,
Et je fu cointes & polis,
Liés de cuer, gais & envoisiés,
Et de tous mes maus acoisiés,

(1) C'est la balade qu'il appela son *Testament* & qu'on vient de lire précédemment, p. 25.

(2) Quand Seignourie prend la place, Amour s'enfuit.

Bien abilliés & bien montés,
 Et d'esperance fourmontés
 Qu'aroie ce que defiroie.
 Du véoir trop me defrioie; (1)
 Si montay sur ma hagenée
 Grosse & grasse & bien reposée :
 Si m'en alay parmi les champs,
 Pour oÿr des oïsaus les chans,
 Et pour avoir l'air; car sans fable,
 Chose m'estoit moult profitable :
 Et aussi pour moi essaier
 Se je porroie chevauchier.

Ce fu tout droit au mois d'avril,
 Que cil oïfillon en l'abril (2)
 Font leurs amoureuses tençons,
 Leurs dous hoqués & leurs chançons.
 Si me mis delez un aunoy, (3)
 Mais onques deduit si biau n'oy
 Comme de ces dous oïfelés.
 Là estoit li rosignolés
 Qui sur tous se faisoit oÿr,
 Dont moult fist mon cuer resjoÿr.
 En ma vie deduit n'os tel;
 Mais je m'en revins à l'ostel,
 Pour le chaut qui jà la rousée
 Abatoit qui estoit levée.
 Si prins à penser durement
 A ma dame à qui bonnement

(1) Je n'avois plus le friffon. Ce mot n'est pas dans les glossaires.

(2) *Abril*, ou *abri*. Couvert des arbres.

(3) Lieu planté d'aunes.

Me suis sans retollir donnés, (1)
 Et ligement abandonnés :
 Et pensoie dont ce puet naistre
 Que je suis si fort mis à maistre,
 Que j'ay & cuer & corps ravi
 ✓ Pour ma dame qu'onques ne vi.
 Ce me semble si grant merveille
 Qu'onques-mais ne vi la pareille.
 Mais il n'est chose qui n'aveingne,
 Ne si duer cuer qu'Amours ne freingne. (2)

En ce païs a plusieurs dames
 Bonnes, belles, & preudefames,
 Juenes, gentes & renvoifies,
 Longues, droites & alignies,
 Douces, plaifans & gracieuses,
 Taillies pour estre amoureuses;
 Je les puis tous les jours véoir,
 Et moi dalès elles féoir,
 Jouer, moquer, chanter & rire;
 Et leur puis ma volenté dire :
 Je les voy dancier & baler,
 Cointement venir & aler;
 Je leur voy toutes choses faire
 Honnestes & de bon affaire :
 Mais ce ne porroit avenir
 Qu'Amours péust en moi venir,
 Pour laissier celle qui lointaine
 M'est de l'ueil, & du cuer prochaine.
 Et comment se puet cecy joindre,

(1) *Sans retollir*, sans retour ou rachat, terme de droit.

(2) *N'arrête*, d'où *refrêner*.

Qu'elle me puet de si loing poindre,
Sans ce qu'onques je la véyffe,
Ne que son dous parler oÿffe?
On y puet assez bien respondre :
Amours se scet mettre & repondre, (1)
Et de ce ne fai-je pas doubte,
En tel, qui onques ne vit goute,
Ne qui jà goute ne verra.)
Mais tant de sa dame enquera
Et de sa bonne renommée,
Qu'elle fera de li amée ;
Qu'Amours, qui est sage & subtive,
Com uns charbons en li s'avive,
Et toufdis s'i avivera ;
Si que, tant comme il vivera,
Sera ses fers & ses rentiers,
Et ses loiaus amis entiers.
Si, m'est avis qu'il fait plus fort
Que je ne fais, s'il aime fort.
Car je vis en tres-dous espoir
De véoir ma dame, & s'espoir
Qu'elle me fera bonne chiere,
Et ne me fera pas trop chiere.

Mais s'elle li faifoit la moe,
Elle n'en donroit une aloe ; (2)
Car jà ne s'en percevera :

(1) *Respondre*, reposer.

(2) Il semble qu'il faudroit :

Il n'en donneroit une aloe.

C'est-à-dire : il ne s'en inquiéteroit pas.

Ainçois toufdis perfeverra
 En l'amour dont il est fourpris,
 Pour amer sa dame & son pris.
 Mais s'un homme d'outre la mer
 Vuet deçà par amours amer
 Une dame de cest paÿs,
 Je n'en fuis de riens esbahis;
 Qu'Amours si le doctrinera
 Que sans li véoir l'amera.
 Si, qu'on ne se doit mervillier
 Se je vueil penser & veillier
 A celle qui onques ne vit
 Moi, ne je li : mais mon cuer vit
 Par li en tres-douce ~~plaisance~~ :
 C'est ma joie & ma soustenance,
 C'est mes deduis, c'est mes delis,
 C'est droitement la fleur de lis
 Dont roy, duc & conte se parent.
 Car vraiment tuit la comparent
 A la fleur de lis en blancheur,
 A la rose en fine douceur,
 En honneur à la trefmontaine,
 Et en chanter à la feraine.
 Hé Dieus ! quand son noble renom
 Puis oÿr, & son tres-dous nom,
 D'aucune aventure, nommer,
 Il n'est clers qui scéust sommer,
 Dire, penser, ne mettre à nombre
 La joie qui à moi s'aombre.

Si com j'estoie en ce parti,
 Un varlet sur moi s'embati,
 Qui dist : « Sire, ce vous tramest,

« Savés-vous qui? vostre dame est, (1)

« Qui vous salue mille fois.

« Je suis de la conté de Foix, (2)

« Et m'en vois tout droit en Lorraine :

« Ci revenray l'autre semaine;

« Et, s'il vous plaist, vous rescrirés,

« Si feray ce que vous dirés. »

Je di : « Volentiers rescriray,

« Et ma volenté vous diray. »

A moy prist congié, je à lui.

La lettre prins & fi la lui;

Et vez-là cy, de mot à mot,

Ainsi comme baillié la m'ot.

V. — *Tres-chiers & dous amis, j'ay receu vos lettres dès le juedi devant Noel, de quoy je vous mercy de tout mon cuer. Car, par ma foy, je n'eus, longtemps a, si grant joie comme je eus à l'eure que je les receus; tant pour ce que j'avoie grant desir de savoir nouvelles de vostre bon estat, & aussi pour ce que vous m'avez escript que ce petit de chose que je vous ay envoié vous a donné santé & joie; car certainement plus grant joie ne me porroit avenir comme de faire chose qui vous donnast santé & léesce. Et se vous prenés grant plaisir à veoir & à tenir ce que je vous ay envoié, je cuide certainement que je le pren plus grant à veoir ce que vous m'avez envoié; que, par ma foy, il ne fu jour, depuis que je les receus, que je ne les baissasse deuz ou trois fois, tout du mains. Et aussi vos .ii. balades & celle qui est notée ay-je tant fait que je les saray par temps. Et pour tant que vous m'avez escript qu'elle est de vostre estat,*

(1) Savez-vous qui vous transmet cela? — Votre dame, qui...

(2) Il semble ainsi faire entendre que la demoiselle étoit alors dans le comté de Foix. Mais il y a grande apparence que Machaut, fidèle aux recommandations de sa maitresse, veut ici déjouer toutes les inductions

lequel est amendé, la mercy N^{re} seigneur, j'en ay moult grant joie. Pour tant je mettray tele diligence à la bien aprenne que quant il plaira à Dieu que je vous voie, je la chanteray avec vous du mieus que je pourray; & aussi me plaist-elle moult, pour tant que vous m'avez mandé que la musique vous plaist. Et certes je ne pren nul si grant plaisir à chanter, ne à oïr nulles chansons ne nuls dis, comme je fais à ceus qui viennent de vous; car pour le bien que j'en ay oï, & que je croy qu'encore y ait-il plus que on ne pourroit dire, je aim & tieng cbier tout ce qui de vous vient, & je n'eusse pas creu, pour nuls qui le me deïst, que je peusse avoir si grant amour à nul homme sans que je l'eusse veu, comme j'ay à vous. Car dès ce que je oï premierement retraire le bien & l'onneur qui est en vous, il ne fu pas beure que mon cuer ne vous amast; & encore croist & croistera l'amour de jour en jour. Et sur ce, je vous envoie un virelay, lequel j'ay fait; & se il y a aucune chose à amender, si le vueillies faire, car vous le faires mieus faire que je ne fais; j'ay trop petit engien pour bien faire une tele besongne, & aussi n'eus-je onques qui rien m'en aprenist. Pour quoy je vous pri, tres-cbiers amis, qu'il vous plaise à moy envoier de vos livres & de vos dis; par quoy je puisse tenir de vous à faire de bons dis & de bonnes chansons; car c'est le plus grant esbatement que je aie, que de oïr & de chanter bons dis & bonnes chansons, se je le savoie bien faire. Et quant il plaira à Dieu que je vous voie, laquelle chose je desire tant que je ne le vous porroie escrire ne vous ne le porriés penser, s'il vous plaist vous les m'apenez à mieus faire & dire. Car je en apenroie plus de vous en un jour que je ne feroie d'un autre en .i. an. — J'ay receu les lettres que vous envoïés à mon frere, (1) & me suis tant faite forte de

de ce genre. Le varlet, en allant de Gascogne en Lorraine, avoit pu, d'ailleurs, chemin faisant, recevoir la lettre qu'il devoit remettre à Machaut, en traversant Reims.

(1) Ce frère pourroit bien avoir été Henry d'Armentières. En 1394,

vous & de lui, que je les ai ouvertes & leues. Et, par ma foy, je vorroie bien que vous & lui vous tenissiez fort de moi de ce & de plus grant chose; (1) & aussi mes dis freres n'est pas ou pays, car il se parti de moi le VIII^e jour de decembre, pour aler en Avignon; &, ce dit jour, lui & vostre secretaire dirent nouvelles de vous & me baillierent un virelai tout noté, & me dirent que vous l'aviez fait : si l'ay apris tant que je le say. Tres-chiers amis, je me recommande à vous de tout mon cuer, tant comme je puis, & vous pri que se je puis faire chose qui vous plaise, qui vous donne santé & joie, que vous le me mandés, ainsi com vous feriés à vostre suer & à vostre compaignie & amie. Et je vous promet leaument que je le feray de tres-bon cuer; & vous me ferés tres-grant joie & grant confort, s'il vous plaist à moi escrire nouvelles de vostre bon estat. Je prie à Nostre signeur qu'il vous doinst joie, santé & bonnour autant comme je vorroie pour l'omme du monde que je plus aime.

Vostre vraie & loial amie.

CHANSON BALADÉE. (2)

Ne vous estuet guermenter,
Tres-dous amis, ne doubter,
N'estre en esmay,
Car vos dolours mueray,
Par bien amer,
Et par doucement parler,
Quant vous verray.

Car certes volenté ay
De tout quanque je saray

nous voyons Jean II de Conflans représenter les quatre enfans mineurs de Henry d'Armentières, & saisir en leur nom des siefs situés à Armentières.

(1) Vous comptiez sur moi, pour cela & plus.

(2) On vient de voir que Peronnelle l'annonce comme *virelai*.

Qui conforter
 Porra vostre dous cuer vray,
 Sachiés que je le feray
 Et sans tarder.

Si ne devez esperer
 Que nul mal dolez porter,
 Tant com feray
 En present, quar bien saray
 Vos maulz saner.
 Et pour vous confort donner
 Mire en feray.
 Ne vous estuet guermenter
 Tres-dous amis, &c.

Mais quant Amours .i. amant point,
 Il n'est pas toujours en .i. point;
 Ains a des pensées diverses
 Et des douces & des parverses.
 Si pris une merencolie
 Contre moi, dont ce fu folie;
 Car de ma dame à la hautesce
 Pensoie, & à ma petitesse.
 Et en mon cuer imaginôie
 Que riens encontre li n'estoie,
 Et que c'estoit grant cornardie
 De penser qu'elle fust ma mie;
 Et qu'elle en véoit tous les jours,
 A lieu où estoit ses sejours,
 De milleurs une quarantaine,
 Voire, par Dieu, une centaine;
 Et que l'ueil moult souvent contrainst
 Un cuer, & maistrice & destraint,
 Par plaissance qui le doctrine;
 Si qu'il aime d'amour tres-fine.

Mais quant l'ueil ne voit pas la chose,
 Il n'i puet riens, ains se repose :
 Et aussi qui de l'ueil eslongne,
 Il ne fait pas bien sa besongne;
 Qu'Amours se vuelent près tenir
 Qui en vuelte à joie venir.
 Si fis ceste balade cy,
 Ains que me partisse d'icy.
 Lors vint li vallés de Gascongne,
 Qui avoit bien fait sa besongne;
 Je li baillay ceste escripture,
 Si s'en ala grant aléure.

BALADE.

Quant ma dame est noble & de grant vaillance,
 Et je me sens de tres-petit affaire,
 Je n'en puis mais se je suis en doubtaunce
 Que je n'aie moult durement à faire,
 Ainfois que j'aie s'amour.
 Car moult petit prifera la clamour
 De mon vrai cuer, & la grant loiauté;
 Si m'ara tost, selon droit, oublié.

Et s'aucuns ont parlé pour ma grevance,
 Qui sont à moi haïneus & contraire,
 S'elle les croit, c'iert pechiés & enfance;
 Mais en li est de moi faire ou deffaïre :

Or en face son millour!
Qu'en moi jamais mon cuer n'ara retour,
 Ains sera flens tous, & contre son gré;
 Si m'ara tost selon droit oublié.

Amours scet bien que j'ay grant desplaïssance
 Tousdis en ce que li porroit desplaïre,
 Et que j'ay mis cuer, desir & plaïssance
 En faire ce qui li puet & doit plaïre.

Si ne feroit pas s'onnour
 S'elle en amer muoit sa grant douçour;
 Et s'il avient, mors suis pour sa biauté;
 Si m'ara tost selon droit oublié.

Et ce Rondel, en ce voiage, (1)
 Où il a chant, li envoia-ge.

Dame se vous n'avez apercéu
 Que je vous aim de cuer, sans decevoir,
 Essaiez-le, si le farez de voir.
 Vo grant biauté m'aroit trop decéu,
 Et vo douçour qui trop me fait doloir,
 Dame se vous n'avez apercéu
 Que je vous aim de cuer sans decevoir.

Car mon cuer ont si tres-fort esméu
 A vous amer, que je puis percevoir
 Que jamais bien doie ne joie avoir,
 Dame se vous n'avez apercéu
 Que je vous aim de cuer, sans decevoir,
 Essaiez-le, si le farez de voir.

VI. — *Ma tres-chiere & souveraine dame, je ne suis mie tels, ne si sages que je vous scéusse mercier ainsi comme il appartient de vos douces, courtoises & amiables escriptures : & toutes voies je vous jur en ma léauté, qu'elles me font tant de bien que je ne me réveille à nulle beure qu'il ne m'en souviengne, & que je n'aie l'oeil & le cuer & la pensée à vous, pour faire chose à mon pooir qui soit à votre loenge & à votre bonour. Et quant ad ce que vous me mandés que se vous estiés uns boms, vous me verriés bien souvent, je vous pri pour Dieu, & sur toute l'amour que vous avés à moi, que vous me vueilliés tenir pour excusé, se je ne vois & suis alés devers vous; car, par m'ame, Dieus scet que ce n'a mie esté par deffaute d'amour ne de bonne*

(1) Aux lieux où elle étoit arrêtée en voyage.

Notation
des
Manuscrits

Dame si vous n'a ves a per ce a quo
je vous aym de cuer sans
ce veir Es sai es le si lesa
de de veir

Notation
Moderne

Da me si vous n'a vez a per ce u quo
je vous aym de cuer
ce veir
Es sai es le si le sa
de veir

volenté : mais j'ay esté en tel point & si pressés de maladie, pendant un an, que encor nouvelement, puis que T. revint, (1) j'ay esté malades sans issir de ma chambre se pou non ; & je pense que vous estes si bonne & si sage que vous ne vorriés mie, que moi qui suis vostre créature, que vous avés resuscité & doucement nourry de vos douces & amiables paroles, me méisse en aventure d'estre perdu à tousjours-mais, pour aler vers vous. Car oultre pooir néant : (2) & par Jhesucrist, je le desire plus que chose qui soit en monde, & vos douces promesses m'i contraignent fort. Et, par Dieu, se vous demouriés à Romme la grant, si vous verray-je le plus tost que porray. Et vesity le nouvel temps, que je seray en bon point se Dieu plaist. Et, ma souveraine dame, quant ad ce qu'il vous plaist que je chasse bors de mon cuer la mortel paour & le griés penser qui y est, toutes vos paroles me sont commandement ; si le feray par tele maniere que la bonne esperance que j'ay en tres-douces promesses que vous me faites (Se Dieus voloit que je vous péusse veoir), les chassera bors, sans revenir, comment que je ne soie mie dignes de recevoir en cent mil ans le menre de biens que vous me porriés faire. Et de vostre douce ymage que vous me devez envoyer, certes je le desire trop fort ; si vous suppli bumblement que vous la me vueilliés envoyer le plus tost que vous porrez bonnement. Se je puis par nulle voie, je vous verray environ ceste pasque. Je vous fais escrire l'un de mes livres que j'ay fait derrainement, que on appelle Morpheus. (3) Et le vous porteray ou envoie ray, se Dieu plaist. Je vous mercy de ce que la longueur de mes escriptures ne vous anuie point ; car certainement, quant je commence, je n'i x
say faire fin, pour la tres-grant plaisance que je pren en penser,
en parler & en escrire. Je vous mercy trop bumblement de la

(1) C'est apparemment le valet, porteur du second message.

(2) A l'impossible nul n'est tenu.

(3) Morpheus, composé pour Jean, duc de Berry, ne put avoir été commencé avant la fin de l'année 1360.

belle & bonne verge que vpus m'avez envoïe, & certes il ne faut mie que vous me pryés de la bien garder, car j'en suis tous pryés. Ma tres-chiere & souveraine dame, se je vous escri plus rudement, nicetement & mal sagement que je deusse, si le me vueilliés pardonner, car il sont .ij. choses qui font destourner la mémoire d'un homme : trop grant joie & trop grant douleur; &, par m'ame, quant je regarde vos douces & amoureuses paroles, vos riches promesses, que je n'oseroie soubaidier ne desirer, pour ce que tels biens n'appartient pas à moi, j'ay si grant & si parfaite joie, que créature humaine ne le feroit ne porroit penser; & quant je pense & voy que par nulle voie, je ne puis aler vers vous, pour saouler mon cuer & mes yeux de vous veoir, ma joie en dolour se mue, & en ay tant, qu'il n'a si dur cuer en monde, se il avoit pitié en li, qu'il n'en eust compassion, s'il me véoit; mais tels est li mestiers d'Amours : pour une joie .c. dolours, si que je ne vous escri mie si reveremment, ne si humblement comme je deusse, ma tres-chiere & tres-souveraine dame. Je pri Dieu qu'il vous doint bonneur & joie tele comme vous meismes le vorriés, & tele comme mes cuers le desire, comme à la creature du monde que j'aime plus, & que je desire plus à veoir. Ma tres-souveraine dame, je vous pri que vous ne bailliés nulles copies de ce que je vous envoïe; pour ce que je y pense à faire les chans, especialement sur celles qui mieus vous plairont; & se je n'ay envoïet vers vous si tost comme je deusse, si le me vueilliés pardonner; car, par m'ame, ce n'est mie par deffaut d'amour ne de souvenance; il me souvient plus de vous que de tout le monde, & pense que je fusse pièça mors, se li souvenirs que j'ay de vous ne fust. Mais je pren joie & confort & vraie esperance que je vous verray encore, tout ainsi que mes cuers le desire. J'ay au jour de hui receu vos lettres que mon secretaire m'a envoïes, esquelles vous me faites savoir vostre bon estat; dont je suis moult liés; & vraiment c'est la plus grant joie que je puisse avoir, que d'en oïr

bonnes nouvelles. Et ad ce que vous me mandés que je vous
 escrive souvent, plaïse-vous savoir que je ne truis mie message à
 ma volenté, en qui je m'ose bien fyer : & c'est la cause pour
 quoy je n'en envoie mie si souvent devers vous. Pour ce que je
 pense que vous orriés volentiers nouvelles de mon estat, plaïse
 vous savoir que je suis en assez bon point, & pense que je che-
vaucheroie bien se il faisoit un peu plus chaut. Et certes, se je
 avoie vostre douce ymage, après Dieu & vous je l'ameroie, ser-
 viroie & obéyroie, & feroie maintes choses nouvelles en l'on-
 neur de vous & de li. J'ay fait le chant sur Le grand desir
 que j'ay de vous véoir, ainsi comme vous le m'aviez demandé
 & l'ay fait ainsi comme un Rês d'Alemaigne; & vraiment,
 il me semble moult estranges & moult nouviaux, si le vous envoie-
 ray le plus tost que je porray. Par ma foy, vous m'avéz envoiet
 un trop bon Rondelet & qui trop bien me plaïst. Ma tres-
 cbiere & souveraine dame, je pri Dieu qu'il vous doinst autant
 de bien & de boneur comme vous méismes le vorriés & comme
 je le desire de tout mon cuer.

Vostre tres-loial ami.

Quant ma dame mes lettres vit,
 Savés comme elle se chevît
 De bon entendement & sain?
 Sus son cuer les mist en son sein,
 Et puis elle n'atendi pas,
 Ains s'en ala plus que le pas
 En sa chambre celeément,
 Et cloÿ l'uis tout belement;
 Et puis elle les prist à lire
 D'un cuer qui tendrement souspire,
 En disant que j'avoie tort
 Et cuer nice, rude & entort,
 Quant ainsi de li me doubtoie,

Et quant en riens la mescréioie
 Que ses cuers ne fust tous en mi;
 Et fouvent en difoit : « aimmi! »
 Qu'Amours li difoit : « Belle, plain te. »⁽¹⁾
 Si commença ceste complainte :
 Mais pour ce onques ne me maudit,
 Et savez-vous qui le me dit?
 Celle qui là presente estoit, ⁽²⁾
 Et qui la chauffoit & vestoit.

COMPLAINTE.

Mes dous amis à vous me veuil-je plaindre,
 Dou mal qui fait mon cuer palir & taindre;
 Car de vous vient, si le devez savoir,
 Ne sans vous seul confort ne puet avoir.
 Or veuillies dont entendre ma clamour,
 Et aveuc ce considerer l'amour
 Dont je vous aim, car briefs seroit ma fin,
 Se ne m'amiez de cuer loial & fin.

Amis, je n'ay nulle joieuse vie,
 Ains suis toufdis en grant merencolie,
 Car je ne fais nuit & jour que penser
 A vous véoir : mais po vault mon penser,
 Quant il n'est tour, soubtilité, ne voie,
 Ne maniere que j'y fache ne voie;
 Si qu'ainsi font mi mortel ennemi
 Tuit mi penfers, & toufdis contre mi :
 Si n'ay confort, amis, fors que tant plour,
 Que je cuevre ma face de mon plour.

Et quant je suis saoule de plourer,
 Souvenirs vient mon las cuer acorer;
 Car il n'est biens ne joie qu'il m'apporte,
 Ainfois tous dis me grieve & defconforte;

(1) Belle, je te plains; ou plains toi.

(2) Sa chambrière, nommée, plus loin, Guillemette.

Dont souvent ay estranglé maint soupir
 Pour ce que trop profondement soupir.
 Après, Desirs ne me laisse durer,
 Si n'ay pas corps pour tels fais endurer;
 Car feble suis, dont pieçà fusse morte
 S'Espoirs ne fust qui .j. po me conforte.
 Et si ne say que c'est de cest espoir,
 Car pas ne vient, si me deçoit espoir. (1)
 Et s'ay cause de penser le contraire
 De ce qu'il dist; pour ce ne say que faire.
 Or soit ainsi com Dieus l'a ordené;
 Mais je vous ay si franchement donné
 Moy & m'amour que c'est sans departir;
 Et s'il convient ma vie du corps partir,
 Jà ceste amour pour ce ne finera,
 Qu'après ma mort m'ame vous amera.

Et elle m'escript en la guise
 Qui est yci d'arriere mise;
 Mais dedens sa rescription
 Fu ceste lamentation. (2)

VII. — *Mon tres-dous cuer & vray amy, j'ai receues vos lettres. Depuis que je eus ycelles receues, le .iiij.^e jour ensievant (3) je receues ycelles de quoy vous m'avez escript, & aussi les chansons; de quoy je vous mercy tant doucement comme je puis. Et en l'ame de moi, elles sont toutes si bonnes & me plaisent tant & aussi tout quanque vous m'escrivez : car je ne preng confort ne esbatement fors en veoir & en lire; & y preng si grant plaisance que je en laisse souvent autres besongnes. Si vous pri, mon tres-dous cuer, qu'il vous plaise de les moi envoyer notées, &*

(1) Ici espoir a le sens de *peut-être*.

(2) La lamentation ou complainte précédente.

(3) C'est-à-dire : le 4^e jour après avoir reçu vos lettres, je reçus celles que vous m'aviez auparavant écrites, &c.

vous pri que vous les me envoieiez avant que vous les monstriés à nul autre : car, par ma foi, tant comme j'ay des vostres je ne quier nulles autres aprendre. Et se je vous ay escript que se je fuisse uns boms, je vous véysse bien souvent, par ma foi j'ay dit voir; mais pour ce, n'est-ce mie que je vueille que vous veniés vers moi, se n'est à l'aïse & santé de vostre corps. Ainsois vous pri, sur l'amour que vous avez à moi, que vous ne vous metés en chemin de ventr, jusques à tant que li chemins soit plus seurs, & aussi que vous soiez en millieur santé, laquelle je prie à Nostre Seigneur qui la vous doint tel comme mes cuers desire. Et par ma foi je croy certainement que vous avés aussi grant desir de moi veoir comme j'ay de vous. Si vous pry, mon tres-dous cuer, que vous ostés de vostre cuer treflous meschiefs & toute ire; car, en l'ame de moi, je ne puis avoir bien ne joie, tant comme je vous sente à meschief; & je ne cuide pas que vous ne autre peüst penser le grand desir que j'ay de faire chose qui mette vostre cuer bors de toutes douleurs & qui le mette en aïse & en parfaite joie. Et si, n'aiez nulle doubte que, tant comme je viveray, ma volenté ne sera changiée. Et vous prie que, le plus tost que vous porrés, vous vueilliés faire le chant des chansons que vous m'avez envoïes; & par especial, L'œil qui est le droit archier, & Plus belle que li biaux jours; & ces .ij. me vueilliés envoyer le plus tost que vous porrés. Et sur l'autre chanson baladée je en ay fait une autre; & s'il vous semble que elles se puissent chanter ensemble, si les y faites. Je n'en ay encores fait que une couple, car les vostres sont si bonnes que elles m'esbabissent toute : si vous pri que vous y vueilliés amender ce qui y sera à amender. Et, pour Dieu, mon dous ami, ne vous mettez point à chemin, jusques à tant que il y face meilleur & meilleur temps pour vous : car je auroie plus cbier que je ne vous véysse d'un an, ce qui me seroit moult grief, que ce que vous venissés en doubte & en peril de vostre corps : mais, sur toutes riens, je vous pri que je oie nouvelles de vous le plus

souvent que vous porrés. Mon tres-dous ami, je prie à Nostre seigneur qu'il vous doint pais, santé, léesce & joie de tout ce que vostre cuers aime.

Vostre loial amie.

Cette complainte me tramist⁽¹⁾
Dedens fa lettre, & ce me mist
En grant joie & en grant tristescé;
Car ce estoit la droite adrefce
Et le chemin de desconfort;
Mais fa lettre estoit de confort.
Et en mon cuer estoit l'espine
De fa complainte féménine,
Qui faisoit mon grief empirer,
Et mon cuer souvent souspirer.
Et d'autre part la douce atente
D'avoir s'ymage douce & gente
Qu'en fa lettre me promettoit,
Si grant joie en mon cuer mettoit,
Et me faisoit si grant profit
Que, par celui Dieu qui me fist,
Je n'en vosisse pas avoir
Tout le bien, la joie & l'avoir
Que je péusse devifer,
Tant y péusse bien vifer.
Mais n'avoie encor riens rescript
A la lettre qu'elle m'escrit;
Et tout ainfi comme rescrire
Si voloie, on me vint dire
Une merveilleuse aventure
Qui trop me fu diverse & dure.

(1) La complainte transcrite avant cette lettre.

On me dist que ma dame chiere,
 Que j'aim d'amour fine & entiere,
 Doubtoit que je fusse celli
 Qui amast un autre que li,
 Et que forment li desplaïsoit
 En cuer, mais elle s'en taisoit.
 Certes jà tant de mal n'eusse,
 Se d'autre amer la mescréusse; (1)
 Qu'espoir eusse en sa bonté
 Et en sa fine loiauté.
 Si li rescri par tele guise
 Com ceste lettre le devise.

VIII. — *Ma tres-chiere & souveraine dame, on m'a dit que vous vous doubtés de moi, que je ne vous face fausseté; & comment que je n'en fesse onques semblant à la personne qui le me dist, l'impression de ceste parole est tellement empreinte dedans mon cuer, que jamais n'en partira se par vous. Et vous plaise s'avoïr que je ne le vorroie mie, ne porroie faire, nés que li plus grans boms du monde [me le commandast]. Et s'il advenoit, dont Dieus me gart, je seroie li plus faus & li plus traitres qui onques fust, & plains du mauvais pechié d'ingratitude, c'est rendre mal pour bien. Et comment que je ne soie mie dignes de vous regarder ne de vous loer, se vous aviez ymagination contre moi, je seroie perdu & mors; car je aroie perdu m'esperance & mon confort, & legierement m'ariés oublié & guerpi. Mais ce seroit à tort : car, par m'ame, se toutes les dames du monde estoient en une place, je vous ameroie plus toute seule que toutes les autres : car cuers donnés ne se doit retolir, & tant a fols en bonne ville quil aime où il vult. Et s'aim mieulz languir pour vous que de nul autre joïr : si que, toutes les fois qu'il me souvient*

(1) Si je l'avois soupçonnée d'en aimer un autre.

de ceste parole, je suis en tel frisson & en tel paour de vous perdre où je n'ay riens, fors ce que Esperance m'en fait avoir, que mes tristes & dolens cuers pleure larmes de sang. Et, ma souveraine dame, vous poés legierement veoir & savoir que mes cuers est fermes en vous comme pierre en or & comme chastiaus sur roche. Car vous savés qu'il n'est si juste ne si vraie chose comme experience, & vous poés assez savoir & veoir par experience que toutes mes choses ont été faites de vostre sentement, & pour vous especiaulment, depuis que vous m'envoïastes :

Celle qui onques ne vous vit
Et qui vous aime loyaulment,

car elles sont toutes de ceste matiere. Et, par Jhesucrist, je ne fis onques puis riens qui ne fust pour vous, car je ne say ne ne vueil faire de sentement d'autrui fors seulement dou mien & du vostre, pour ce que : Qui de sentement ne fait, — son dit & son chant contrefait. Si vous suppli tant humblement comme je puis & say, comme à la femenine créature qui vive que j'aime le plus, & en cui j'ay plus grant fiance, vous ne vueillies avoir pensée ne ymagination contre moi : car, par m'ame, si tost comme je le saray, jamais par moi ne seront fais dis, loenges, ne lais, ne cbans ; si que vous remis m'avez où vous me préistes. Car aüssitost comme vous m'avez fait me poés-vous dessaire, quant il vous plaira. Je vous pense à veoir, voire prochainement, se Dieus plaist & je puis ; &, par Dieu, ce ne sera mie si tost comme je vorroie. Ma tres-chiere & souveraine dame, je prie à Dieu quil vous doinst paix & santé, & volenté de moy amer, & bonneur tele comme mes cuers desire.

Vostre plus loial ami.

Si que là tendrement plouroie,
Et parfondement soufpiroie.
Mais il vint un certain messäge
Qui m'aportoit sa douce ymage ;

Et cestès lettres me bailla
Qui mon cuer dormant esveilla.

IX. — *Mes tres-dous cuers & ma tres-douce amour, je vous envoie mon ymage faite au vif si proprement comme on la peut faire, pour vous conforter de ce que nous ne vous poons veoir. Si vous pri, mon dous cuer, qu'il ne vous desplaïse de ce que je ne la vous ay plus tost envoïe; car, en verité, je ne l'ay peu amender. Et, mon dous cuer, je vous pri sur toute l'amour que vous avez à mi, & si acertes comme je puis, que vous ne vueilliez pas mettre vostre cuer à meschief, ne croire les paroles que vous m'avez escriptes; car, en l'ame de mi, je ne le pensay onques, ne que vous me vossissiez ne daignissiez faire ce que je ne vorroie faire à vous, que j'aim plus que moi, n'autrui. Si, en soies du tout hors de doubte. Mon tres-dous cuer, vueilliez moi ~~envoier vostre livre le plus tost~~ que vous porrés, car je ne pren plaïssance ne esbatement que en vous & en vos choses. Je prie à Nostre seigneur qu'il vous doint bonneur & joie de tout ce que vostre cuer aime.*

Vostre loial amie.

Ainsi s'image m'envoia,
Par le vallet qui s'avoia
A moy, & me dist en recoy :
« Sire, voy-cy je ne say quoy
« Que vostre dame vous envoie :
« Et bien m'a dit, se Dieus m'avoie,
« Qu'en autre main la chose n'aille
« Qu'à vous; tenés, je la vous baille. »
Et je la reçus lyement,
Et la prins honnourablement,
Et puis de mon or li donnay.
Et quant à li fait mon don ay,
Je m'en alay grant aléure,

Tous seul, sans nulle créature,
Et m'enfermay dedens ma chambre,
Com cil qui n'avoit cuer ne membre
Qui ne fremist de droite joie,
Pour le grant desir que j'avoie
De véoir ce riche present.
Et quant n'i ot fors moi present,
Je pris ceste ymage jolie,
Qui trop bien fu entortillie
Des cuevrechiés ma douce amour,
Si la desliay sans demour.
Et quant je la vi si tres-belle
Je li mis à non : TOUTE-BELLE,
Et tantoist li fis sacrifice
Non pas de tor ne de genice,
Ainsois li fis loial hommage
De mainz, de bouche & de courage,
A genous & à jointes mains.
Et vraiment ce fu du mainz;
Car sa douce plaissant empreinte
Fu en mon cuer si fort empreinte,
Que jamais ne s'en partira
Tant com li corps par terre ira;
Ains sera de moi aourée,
Servie, amée & honnourée,
Com ma souveraine déesse
Qui garist tout ce qu'Amours blesse
En moi, où elle ouvra jadis
Trop plus que sains de paradis.
Car j'estoie du tout perdus
Mas, desconfis & esperdus;
Mais .ii. fois m'a resuscité
Par franchise & douce pitié.

Si la tins en grant reverence,
Pour la bonté & la vaillance
De celle dont elle venoit;
Car mieus de li ne convenoit.
Si la mis haut dessus mon lit,
A grant joie & à grand délit,
Pour li véoir & atouchier,
A mon lever & au couchier.
Je la vesti, je la paray,
Et maintes fois la comparay
A Venus quant je l'aouroie,
Et plus encor, car je disoie :
« Douce ymage, douce semblance,
« Plus que Venus as de puissance;
« Toute vertu, douce dame, as :
« Pour ce, d'un fin drap de damas
« Fait de fin or seras parée,
« Qu'à toi nulle n'est comparée. »

Ainsi sur mon chevés la mis,
Com vrai serf & loiaus amis;
Dont moult de gent se merveilloient
Que c'estoit, quant la regardoient.
Quant j'avoie aucune pensée
Contre moi ou mal ordenée,
Et la maniere simple & coie
De ceste ymage regardoie,
Tous mes pensers estoit taries,
Et tous mes maus estoit garis.
Et pourquoi la m'envoia-elle?
Pour ce qu'elle savoit bien qu'elle
Ne pooit devers moi venir;
Aussi ne pooit avenir

Que devers li si tost alasse ; (1)
Si voloit que me confortasse
Et que j'eusse remembrance
De sa tres-douce contenance.

Ainsi eus l'ymage de pris,
Que j'aim sur toute rien & pris,
Après ma dame debonnaire
Qui sur toutes est de bon aire.
Mais sans doute ains que je l'eusse,
Il convint que j'en recéusse
Mainte frisson, mainte douleur,
Et que j'eusse la couleur
Souvente fois tainte & destainte,
Et féysse mainte complainte.
Car cils que aime par amours
A des joies & des clamours,
Des grans desirs & des pensées
Diversement entremellées ;
Et souvent ne scet qui li faut,
Et mainte fois a grant deffaut
De ce dont il a grant plenté.
Or est malades en santé,
Or ha pais, or fait chiere lie,
Or est en grant merencolie ;
C'est des amoureux la coustume :
Qui bien aime à ce s'acoustume.
Si fui en ce point longement,
Or en léesce, or en tourment.
Car une dame ainsi demaine

(1) Comme s'il y avoit : « Ainsi pouvoit-il arriver que je n'alasse si
tôt vers elle. »

L'amant qu'elle a en son demaine.
 Mais, finablement, m'a Léesce
 Desconfit toute ma tristesse,
 Pour l'ymage plaissant & pure
 Qui estoit pourtraite en peinture.
 Si me vi de tous poins gari,
 Et le printemps bel & joli, (1)
 La douceur de la matinée,
 L'erbe vert deffous la rousée,
 La fleur & la fueille en boschage.
 Si devoie un pelerinage
 A .ii. lieues près dou manoir
 Où ma dame devoit manoir;
 Si m'avisai que je iroie,
 Et que mon veu adcompliroie;
 Et qu'en l'ombre de ce voiage,
 Je verroie le dous visage
 Le dous oueil & le cointe ato
 Et le gentil corps fait à tour
 Dont j'ay l'ymage belle & cointe,
 Qui de pais & joie m'acointe;
 Et qui me fait parler & vivre,
 Et faire pour s'amour ce livre.
 Mais ainçois que je me pardisse,
 Il convenoit que j'escrississe,
 Et qu'humblement la merciasse
 De sa douce ymage qui passe
 Plus que sains, sans comparifon,
 Pour mes maus mettre à garifon.
 Si m'ordenay tout bellement
 Bien & bel & faiticement,

(1) Et je vis le printemps....

Pour aler où je desiroie
 Cent fois plus que ne vous diroie.
 Mais, ainfois, fis ceste balade
 De joli sentement & fade,
 Et en ces lettres l'encloÿ
 Dont ma dame moult s'esjoÿ.

BALADE. ET Y A CHANT.

Dès qu'on porroit les estoilles nombrer,
 Quant on les voit luire plus clèrement,
 Et les gouttes de pluie & de la mer,
 Et l'arene sur quoy elle s'estent,
 Et compasser le tour du firmament,
 Ne porroit-on penfer ne concevoir
 Le grant desir que j'ay de vous véoir.

Et si ne puis par devers vous aler,
 Pour Fortune qui le wet & deffent,
 Dont maint soufpir me convient estrangler,
 Quant à vous pense & je suis entre gent.
 Et quant je suis par moi secretement,
 Adont me fait tous meschiés recevoir
 Le grant desir que j'ay de vous véoir.

Car il me fait complaindre & doloufer
 Et regreter vostre viaire gent,
 Et vo biauté souveraine & sans per,
 Et la tres-grant douceur qui en descent;
 Ainsî me fait languir piteusement,
 Mon cuer esprent, & estaint mon espoir,
 Le grant desir que j'ay de vous véoir.

X. — *Ma tres-chiere & ma tres-souveraine dame, à envois
 muert qui apris ne l'a; ne bons cuers ne puet mentir, & qui
 bien aime à tart oublier. Vous m'avez fait, Dieus le vous mire,
 tant de biens & d'onneurs, de graces & de douceurs, que onques
 dame ne fist tant à son servant & ami, (com vaillans que il*

fust), que vous m'en avés fait. Et comment quil en ait esté & soit encores plusieurs qui volentiers leur donnassent confort, elles n'avoient mie si bien le sens & la maniere comme vous avez; dont je me tien pour le plus eureus qui vive. Et comment que je sache certainement que plusieurs vous ont dit que je suis lais, rudes & mal gracieus, par Dieu, com petis que je soie, j'ay bien vaillant .i. cuer d'ami. Et je voy bien que vostres nobles cuers ne daigne encliner ne croire leurs paroles: & vous le me monstres bien, par vostre douce, plaisant & tres-belle ymage, que vous m'avez envoié, dont je ne vous say mercier ainsi comme je devoie: car, par m'ame, mes sens ne mes entendemens ne sont pas tels que je peusse faire mon devoir de vous en mercyer. Car, en l'ame de moi, c'est ma vie, c'est mes soulas, c'est mes depors; & je ne porroie avoir douleurs ne adversités, que tantost comme je la voy ou qu'il m'en souvient, que je ne soie garis & confortés. Et sans doubte, jamais en jour de ma vie, pour chose ne pour parole que on me die, je ne penseray, ne croiray que vous ne vueilliés estre ma souveraine dame, & que vous ne faites de vrai cuer tous les biens que je refoy de vous. Et, ma souveraine dame, uns chevaliers ne doit avoir autre mestier n'autre science que armes, dames & conscience. Si vous jur & promet que, à mon pooir, je vous serviray loyalement & diligemment de ce que je say & puis faire, & tout à vostre bonneur, comme Lancelos ne Tristans servirent onques leurs dames; & aourray comme Dieu terrien & comme la plus precieuse & glorieuse relique que je véyffe onques en lieu où je fuiffe. Et d'or-en-avant ce sera mes cuers, mes chastiaus, mes trefors, & contre tous maus mes confors, sans nulle fausseté. Se Dieu plaist, je vous verray dedens la Pentbecouste; Car vous & vostre douce ymage m'avés mis en tel point que, Dieu merci, vous m'avez tout gary. Et fuiffe pieça partis; mais il ba une grant compaignie (1)

(1) La Grande compaignie qui, sous les ordres d'Arnaud de Cervoles,

à .vi. & à .iiii. lieues de nous; pour quoy on chevauche tres-perilleusement. Je vous envoie mon livre de Morpheus, que on appelle la Fontaine amoureuse, où j'ay fait un chant à vostre commandement (1) & est à la guise d'un rés d'Alemaigne; & par Dieu longtemps ba que je ne fis si bonne chose à mon gré; & sont les tenures aussi douces comme pappins dessalés. (2) Si vous suppli que vous le daigniez oïr, & savoir la chose ainsi comme elle est faite, sans mettre ne oster; & se vuet dire de bien longue mesure; & qui la porroit mettre sus les orgues, sus cornemuses ou autres instrumens, c'est sa droite nature. Je vous envoie aussi une balade que je fis avant que je receusse vostre douce ymage; parce que je estoie un po bleciez en l'esperit, pour aucunes paroles que on m'avoit dites. Mais si tost que je vi vostre douce ymage, je sui garis & bors de merencolie. Ma tres-souveraine dame, je vous eusse porté mon livre pour vous esbattre, où toutes les choses sont que je fis onques: mais il est en plus de .xx. pieces; car je l'ay fait faire pour aucun de mes seigneurs; si que je le fais noter, & pour ce il convient que il soit par pieces. Et quant il sera notés, je le vous porteray ou enverray, s'il plaist à Dieu. Ma tres-souveraine dame, je prie Dieu qu'il

l'Archiprestre, vint en aide à Henry de Joinville, comte de Vaudemont, contre le duc de Bar. Elle fit d'horribles ravages en Bourgogne & en Champagne de 1360 à 1365. « Cum difficultate poterant transire itinantes quin essent ab illis modo praedonico spoliati; & si se defendissent, forsitan interfecti fuissent. » (*Continuatio Chronici Guillelmi de Nangiaco*, ed. Geraud, t. II, p. 329.) — « Lors (en 1361) avoit, » disent les *Grandes Chroniques de France*, « grant foison d'Anglois & autres es parties de Brie & de Champagne qui gastoient tout le pays & faisoient du pis qu'ils povoient; dont aucuns se apelloient la *Grant compagnie*. (Éd. de 1838, t. VI, p. 221.)

(1) *Morpheus*, composé pour Jean duc de Berry, au moment de son départ de France pour se rendre otage en Angleterre, ne peut avoir été écrit avant le mois de novembre 1360. Dans ce poème il n'y a que la complainte de l'amant qui ait pu demander un chant & c'est la musique que Machaut auroit seule composée pour sa dame.

(2) J'avoue ne rien entendre à ce point de comparaison.

*vous doint tout ce que vostre cuers desire; & tele bonneur comme
je vorroie que vous eussiez; & ainsi comme pour moy vorroie,
vous doint Dieus soulas & joie!*

Vostre tres-loial amy.

Après ce, je m'acheminay,
Et tout droit pris mon chemin ay,
Pour bien mon voiage assevir,
Et auffi pour ma dame oïr.
Si montay fur ma hagenée
Qui estoit grosse & grasse & lée,
Et m'en alay tout belement,
Car bien en avoie aïsement.
Tant fis que je vins à la ville,
Où plus avoit barat & guille
Qu'en ville où je fuïsse onques mais.
Si alay à l'eglise : mais
Tantost com le piet mis dedens,
Je fis un veu entre mes dens,
Que tant comme laiens seroie,
Tous les jours de nouvel feroie, (1)
Pour l'amour de ma dame douce
Qui vult & qui desire tout ce
Qui me plaist par bien; (Dieus li mire!)
Et si vuet estre mon doulz mire.
Là fui en grant dévotion;
Et c'estoit mon entention
Que j'y féïsse ma nuefvaine;
Mais j'y fui près d'une quinzaine,

(1) Il semble qu'il devroit y avoir :

Tous les jours dit nouvel feroie....

Dit ou vers.

Pour .i. accident qui me vint.
 Car de là partir me convint
 Au commandement d'un seigneur,
 Qu'en France n'a point de greigneur,
 Fors un; Dieus le gart où il maint, (1)
 Et à grant joie le ramaint!
 Mais ce ne me desplaïsoit mie, (2)
 Car j'aloie véyr m'amie.
 Si que là maintes fois pensay
 Et mon veu ainsi commensay.
 Mais elle si bien l'entendi
 Qu'à chascun fait me respondi :

BALADE.

De mon vrai cuer jamais ne partira
 L'impression de vo douce figure;
 Car vostre ymage empreinte si l'i ha,
 Qu'il n'est cyfel ne liqueur ne rature,
 N'au monde n'a si subtil créature
 Qui l'en péüst effacier ne oster,
 Ne qu'on porroit tarir la haute mer.

Mon Dieu terrien est & fu & fera,
 Tant comme en moy fera vie & nature;
 Et, après mort, mon ame l'amera
 Pour sa biauté qui en envoïseure
 Nourist mon cuer de si douce pasture
 Que ne la puet guerpier n'entroublïer,
 Ne qu'on porroit tarir la haute mer.

(1) Il entend sans doute par le premier, Charles, Dauphin, & par le second, le Roy Jean, qui venoit de retourner en Angleterre (1362).

(2) Il devoit partir de cet endroit, pour rejoindre le Dauphin, cinq jours après avoir accompli sa neuvaine; &, ajoute-t-il, « je n'étois pas fâché de demeurer cinq jours de plus dans la ville où étoit ma dame. »

Et, avec ce, elle me garira
 De tous les maus qu'Amours fueffre & endure;
 Et toutes fois que mes cuers la verra,
 M'esperance sera ferme & séure.
 Qu'estes si bonne & si sage & si pure,
 Que ne vorriés ne daigneriés fausser,
 Ne qu'on porroit tarir la haute mer.

LA DAME.

CHANSON BALADÉE.

Cils a bien fole pensée
 Qui me cuide à ce mener
 Que cellui où suis donnée
 Laisse, pour un autre amer.
 Ne ne porroit avenir
 Que guerpir
 Le péusse nullement;
 Ne qu'en moi péust venir
 Le plaisir
 D'autre amer; car vraiment
 En s'amour sui si fermée
 Et mise, sans desfevrer,
 Que pour créature née
 Ne le porroie oublier.
 Cils a bien fole pensée, &c.

Mi penser, mi souvenir,
 Mi desir,
 Et m'amour entierement
 Sont en li, sans departir;
 Qu'avenir
 Ne puis à joie autrement.
 Et sans li riens ne m'agréé,
 Sans li tout dous m'est amer,
 D'autre ne quier estre amée,
 Fors de lui qu'aim sans fausser.
 Cils a bien fole pensée, &c.

Nient plus qu'on porroit tarir
 Et tenir
 La mer fans nul mouvement,
 Ne porroit-on repentir
 N'alentir
 Mon cuer d'amer loiaument
 Cil qui deffeur tous m'agrée.
 J'en doi bien Amours loer,
 Quant je sui enamourée
 Du meilleur qu'on puiſt trouver.
 Cils a bien fole penſée, &c.

L'AMANT.

RONDEL.

Belle, voſtre dous ymage,
 Que j'aim amoureuſement,
 M'a mis en vo dous ſervage;
 Souvent contre mon courage
 Me fait vivre liement,
 Belle, voſtre dous ymage,
 Que j'aim amoureuſement.

Car quant je li fais hommage,
 Elle rit ſi doucement
 Que tous mes maus aſſouage.
 Belle, voſtre dous ymage,
 Que j'aim amoureuſement,
 M'a mis en vo dous ſervage.

LA DAME.

RONDEL.

Amis pour ce l'envoiai-ge
 A vous que j'aim loyaument
 De cuer, fans penſer ſolaige,
 Pour abaiffier le hauffaig

De Desir qui vous esprent.
Amis pour ce l'envoiai-ge
A vous que j'aim loialement.

Et s'il fait en vous outrage,
Souffrés debonnairement,
Et baillés son dous visaige.
Amis pour ce l'envoiai-ge,
A vous qui j'aim loiaulment
De cuer, sans penser folaige.

L'AMANT.

RONDEL. ET Y A CHANT.

Se mes cuers art, & li vostres estaint,
Dame, jamais ne puis à joie ataindre,
Car li desir qui à mort m'a ataint,
Se mes cuers art, & li vostres estaint,
Bruyft mon cuer, & mon viaire taint,
Si que sans vous m'ardeur ne puet estaindre.
Se mes cuers art, & li vostres estaint,
Dame jamais ne puis à joie ataindre.

LA DAME.

RONDEL. ET Y A CHANT.

L'amour de vous qui en mon cuer remaint,
Tres-dous amis, jamais ne puet estaindre,
Car sans ceffer, en ma pensée maint
L'amour de vous qui en mon cuer remaint.

De nulle riens n'est qui tant mon cuer taint,
Si croist adès, ne jamais jour n'iert meindre,
L'amour de vous qui en mon cuer remaint,
Tres-dous amis, jamais ne puet estaindre.

Après les choses dessus dites,
Tant les grandes com les petites,

Ma dame m'escript doucement
Qu'elle desiroit durement
Que je par devers li alaisse,
Et que ma neufvaine laissasse :
Mais ce pas ne me commandoit.
Toute voie elle me mandoit,
Et je tenoie vraiment
Sa parole à commandement.
Si me parti & m'en alay,
Et fis tant que véue l'ay.
Mais ainsois que je la véisse
Ne que parole li déisse,
Se Dieus me doinst benéysson,
Je n'os onques si grant frisson,
Si grant paour, ne si grant doubte.
Car la char me fremissoit toute,
Et la cause je ne savoie,
Fors tant que véoir la devoie.
Si appellay mon secretaire
Et li descouvri mon affaire,
Coment fort estoie entrepris
Et du mal amoureux espris.
Si dist que je me confortasse,
Et que de riens ne me doubtaffe;
Qu'elle ne me morderoit pas :
S'i m'en aloie pas à pas.
Mais mon cuer & mon corps ensemble
Trembloient plus que fueille en tremble.
Je ne met pas icy sa lettre,
Que ce seroit trop long à mettre
De si petitettes lettrelles,
J'asoit ce qu'elles soient belles;
Qu'à li tous les jours envoioie,

Et elle à moi. Que vous diroie?
 Dont cy mettre enhardir ne m'os,
 Car il n'i avoit que .ij. mos;
 Et pour ce seulement m'en tais,
 Car d'autre chose sui entais.(1)
 Si fis en alant ces .ii. choses
 Qui en ce livre font enclofes.

L'AMANT.

RONDEL.

Vos pensées me font commandement,
 Si feray ce que vos cuers me commande;
 Quant j'oy & voy vostre dous mandement,
 Vos pensées me font commandement.
 S'amours me doinst joie & amendement
 De vous, à qui mon vrai cuer recommande!
 Vos pensées me font commandement
 Si feray ce que vos cuers me commande.

LA DAME.

RONDEL.

Amis, venés vers moy séurement,
 Car il n'est riens où tant mes fins cuers tende;
 Véus ferés tres-amoureusement;
 Amis, venez vers moy séurement.
 Et ce vous jur & promet loyaument
 Que pour vos maus faut que joye vous rende.
 Amis, venés vers moy séurement,
 Car il n'est riens où tant mes fins cuers tende.

(1) *Être entais*, avoir en tâche, être chargé.

L'AMANT.

CHANSON BALADÉE.

Douce, plaissant & debonnaire,
 Onques ne vi vo dous viaire,
 Ne de vo gent corps la biauté;
 Mais je vous jur en loiauté
 Que sur tout vous aim, sans meffaire.

Certes & je fais mon déu,
 Car j'ay moult bien apercéu
 Que de mort m'avez respité
 Franchement sans avoir tréu.
 Qu'à ce faire a Amours méu
 Vo gentil cuer plain de pité.
 Si ne doi pas estre contraire
 A faire ce qui vous doit plaire
 A tous jours mais; qu'en verité,
 Mon cuer avés & m'amisté
 Sans partir, en vo dous repaire.
 Douce, plaissant & debonnaire, &c.

Ne m'avez pas descongnéu,
 Ains m'avez tres-bien cognéu,
 Par vostre grant humilité,
 En lit de mort où j'ay géu.
Belle quant il vous a pléu,
Que vous m'avés resuscité;
 Si que je ne m'en doi pas taire.
 Ains doi par tout dire & retraire
 Le grant bien qu'en vous ay trouvé,
 La douceur, le bien, l'onnesté
 Qui en vo cuer maint & repaire.
 Douce plaissant & debonnaire, &c.

Et se fortune m'a néu,
 Et fait dou pis qu'elle a péu,

Vostre douceur l'a formonté,
 Qui m'a de joie repéu,
 Et sa puissance ha descréu,
 Et son orgueil suppedité.
 Pour ç'avez mon cuer sans retraire.
 Qu'Amours, qui tout vaint & tout maire,
 Le vous ha franchement donné;
 Se li vostre le prent en gré
 Onques ne vi si douce paire.
 Douce plaissant & debonnaire,
 Onques ne vi vo dous viaire.

LA DAME.

CHANSON BALADÉE.

Dès que premiers oÿ retraire
 De vous, dous amis debonnaire,
 La valeur & la grant bonté,
 Mon cuer fu si en vous enté
 Qu'onques puis ne l'en pos retraire.

Jâsoit ce qu'onques congneu
 Ne vous eusse ne vëu,
 Vous fist Amours mon cuer donner;
 Et si, n'eusse pas créu
 Que tout mon temps eusse péu,
 Sans voir, nul homme tant amer.
 Mais bonne Amour le me fist faire,
 Et le renon de vostre affaire,
 Qui a mon cuer entalenté
 Si fort, que j'ay en volenté
 De vous amer sans riens meffaïre.
 Dès que premiers oÿ retraire, &c.

Mais pluseurs fois ymaginay
 En mon cuer, & determinay
 Que je penroie un homme estrange,

Et de nous .ii. feroie change,
Et le menroie devant elle
Telement & à tel cantele
Qu'on diroit : « Vescy vostre ami, »
Pour véoir s'elle aroit de mi
Congnoissance, & qu'elle diroit,
Ne quel semblant elle feroit.
Et celle méisme pensée
Estoit en son cuer enfermée,
Si com elle l'a congnéu
Depuis ce que je l'ay véu.
Mais ne fu pas fait ensement,
Et ce fu le mieus vraiment.
Briefment je vins en sa presence :
Et quant je vi sa contenance,
Sa maniere, son bel acueil,
Son dous vis & son riant oeil,
Et sa coulour blanche & vermeille,
Et son gent corps qui à merveille
Estoit lons & droit & traitis,
Envoisiés, cointes & faitis,
Et j'oÿ sa douce parole
Qui n'estoit estrange ne fole,
Ainsois me dist : « Mon dous ami,
« Venez avant, parlés à mi;
« Vous soiez li tres-bien venus!
« Longuement vous estes tenus
« De moi visiter & véoir.
« Venez ça delez moi séoir. »
Et si me prist de sa main blanche
Trop plus que la noif sur la branche.
Et quant elle me salua
Par nom d'ami, mes cuers mua

Si tres-fort que je ne favoie
Parler à li, ne où j'estoie.
Et si sentoie une froidure
Entremellée d'une ardure
Qui faisoit fremir & fuer
Mon corps, & ma couleur muer.
Mais la franche & la debonnaire
Vit & congnut bien mon affaire,
Et de moy couvrir se pena;
Et en un verger me mena
Qui estoit biaux, cointes & gens;
Et me mena loing de ses gens,
Et me dist : « Dous amis parfais,
« Prenez, & par dis & par fais,
« Moi & le mien, & quanque j'ay.
« Je ne ressemble pas le jay
« Qui n'a que plumes & paroles;
« N'en moy n'a nulles paraboles.
« Tenés ma foi, je vous promet
« Que tout mon cuer & m'onneur met
« En vostre main, or les gardés,
« Dous amis, & me regardés. »

Lors mist sa main deffeur son pis,
Et dist : « Je ne vaurrai jà pis,
« De dire ce que dire vueil :
« Et si vueil acomplir mon vueil.
« Vefci mon cuer, se je povoie,
« Par ma foy je le metteroie
« En vostre main pour l'emporter.
« Or vous vueilliez dont conforter,
« Et ne merencoliés mie,
« Car je suis vostre vraie amie;

« Et de faire vostre plaisir,
 « En tous biens, ay tres-grant desir.
 « Et fachiés, amis, celle amour
 « Qui fait en nos .ij. cuers demour,
 « Venue est de Dieu proprement;
 « Car vous savez certainement
 « Qu'onques-mais nous ne nous véifmes,
 « Ne paroles ne nous déifmes.
 « Et si lay bien que vous m'amés,
 « Et si estes amis clamés;
 « Et puisque Dieus l'a voulu faire,
 « Il ne puet qu'à bonne fin traire. »

Après ce, je li respondi
 Si bas qu'à peine m'entendi,
 Car la parole me trembloit
 Et tous li corps, ce me sembloit :
 « Tres-belle, vous estes ma dame,
 « Et je suis vos amis, par m'ame. »
 Mais, en ce difant, la liqueur
 Qui estoit par dedens mon cuer,
 Me degouta parmi les yeus
 Dessus ma face, en plusieurs lieux;
 Car mes cuers estoit si estrains
 Et de sa biauté si constrains,
 Que je plouroie tendrement.
 Et lors me dist moult doucement :
 « Mes dous amis, mes fins cuers dous,
 « Dites-moy, pourquoy plourés-vous?
 « Pourquoy faites-vous tel semblant,
 « Et avés le cuer si tremblant?
 « Amis, soiez afféurés
 « Que le mal que vous endurés

« Pour moy, hautement meriray, (1)

« Et doucement vous gariray. »

Je ne la pos remercier,

Mais sa main prins, sans detrier,

Et moult humblement la baifay ;

Dont un petit me rapaifay.

Et quant un po fui rapaifés,

Et d'a li parler plus aifés,

Je prins congie & me parti ;

Mais cē fu en si dur parti²

Que je cuiday au departir

Que li cuers me déust partir.

Si repris un po ma maniere, (2)

Et m'en alay par l'uis d'arrière,

Par quoy on ne s'apercéust

Qu'en moy dueil ou tristefce fust.

Mais de sa cointe vestéure

Me tais ; dont je fais mespresure,

Qu'abit onques ne vi si cointe,

Ne dame en son habit si jointe.

Pour ce un petit en parleray,

Ne jà le voir n'en celeray.

D'afur fin ot un chaperon (3)

Qui fu semés tout environ

De vers & jolis papegaus,

Eslevés, & tous parigaus ;

Mais chascuns à son col fermée

(1) Récompenserai.

(2) Ma contenance.

(3) Les dames nobles du quatorzième siècle portoient, dit M. Viollet-Leduc, le chaperon en manière d'aumusse, ou autour du cou. Voyez la figure donnée dans le *Dictionnaire du Mobilier*, t. III, p. 134.

Avoit une escherpe azurée,
 Et toute droite la blanche ele;
 Et leur contenance estoit tele,
 Que li uns devant li regarde
 L'autre d'arrier, qui fait la garde.
 Ainsî comme dame doit estre
 Sur garde, à destre & à fenestre.
 Là doit-elle bien regarder
 S'elle vult bien s'onneur garder.
 Vestie ot une fourquanie (1)
 Toute pareille & bien taillie,
 Fourrée d'une blanche hermine
 Bonne assés pour une roïne;
 Mais la douce, courtoise & franche
 Vesti ot une cote blanche,
 D'une escarlate riche & belle (2)
 Qui fu, ce croy, faite à Brusselle.
 Et si tenoit une herminette
 Trop gracieuse & trop doucette,
 A une chainnette d'or fin;
 Et un anel d'or en la fin,
 A lettres d'esmail qui luifoient,
 Et qui, gardés-moy bien, disoient.
 Tu qui scés jugier des coulours,
 Et des amoureuses dolours,
 Dois favoir la segnifiance
 Et de son habit l'ordenance.
 Plus rien diray à ceste fie,
 Car bien scez que ce signifie.

(1) Plus tard : fouquenelle. Vêtement de dessus.

(2) Vous voyez que le sens d'*éscarlate* n'entraînait pas l'idée de couleur rouge. Il en étoit de même du mot *pourpre*.

Mais elle ot de .xv. à .xx. ans,
 Dont je la prise mieus .xx. tans.
 Plus ne di de la grant richesse
 De son habit, de sa noblesse,
 Car bien dire ne le saroie,
 Pour ce qu'espoir j'en mentiroie. (1)

Et s'aucuns voloit mespriser
 Ma douce dame, ou mains prifier,
 Pour ce qu'elle ainsi m'appella,
 Ou se assez largement parla, (2)
 C'est son bien, s'onneur & son los,
 C'est ce dont je la pris & los ;
 C'est douceur, c'est humilité
 Et franchise, & douce pité,
 (Quant uns amans est en ce point,
 De remettre son cuer à point.
 Car se .x. mois devant li fuisse, (3)
 Jà semblant fait ne li eusse
 De grace ou s'amour requérir,
~~Car ne li osasse querir ;~~
 Ne nulz homs n'i péust noter
 Riens qui en féist à oster :
 Qu'onques-mais ne m'avoit véu,
 Si que s'amour m'a pourvéu.
 — Et, ma douce dame jolie,
 Ce n'est pas trop grant villenie,
 S'en ce livre riens mettre n'ose

(1) *Espoir*, peut-être.

(2) *Largement*, librement.

(3) Ainsi, il y avoit dix mois qu'il avoit reçu le premier message : apparemment vers la fin de l'année 1361.

Qu'ainfi comme il est, & sans glofe.
 Car ~~contre son commandement~~
 Feroie du faire autrement :
 Et, puisqu'il li plaist, il m'agrée,
 S'obéiray à sa pensée.

Mais quant je vins à mon hostel,
 Affaut en ma vie n'os tel ;
 Car Honte me vint assaillir (1)
 Dont je ~~cuidai bien~~, sans faillir,
 Qu'elle me déust estrangler.
 Onques-mais ourfe ne fangler
 Ne beste, tant fust fourfenée,
 Ne vi venir si airée.
 Et quant elle vint contre mi,
 Par Dieu tout li sans m'i fremi ;
 Car moult haut dist : « Certes, amis,
 « De folie t'ies entremis,
 « Qui vués la plus tres-belle amer
 « Qui, deçà mer ne delà mer,
 « Soit congnéue ne trouvée.
 « Tu dois bien haïr la journée
 « Que premierement la véis,
 « Ne que delez li t'afféis ;
 « Car vraiment tu n'ies pas dignes
 « Par dis ne par fais ne par signes,
 « Seulement de li deschauffier.
 « Et si t'ies volu avancier

(1) On va voir ici que Machaut, en s'étendant sur ce que lui représentent tour à tour dames *Honte* & *Espérance*, ne songe à intéresser que sa maîtresse. Ce débat de la Honte & de l'Espérance nous parottra un peu long, quoiqu'il soit ici bien à sa place.

„ Tant, que dit li as que tu l'aimes;
 „ Et aussi ta dame la clames.
 „ Par ma foi ! c'est grant ribaudie,
 „ Grant outrage & fourfenerie,
 „ De si faite chose entreprendre.
 „ Qui t'eüst tantost mené pendre,
 „ Il n'eüst perdu que la corde;
 „ Qu'à ce toute raison s'acorde
 „ Que bien t'en déusses garder,
 „ Quant dignes n'ies dou regarder,
 „ Ne de penser qu'elle t'amast,
 „ Comment qu'elle ami te clamaſt.
 „ Et comment ne te ſouvient-il
 „ Qu'elle dou tres-mortel peril
 „ Où tu estoies te getta,
 „ Par les lettres qu'elle ditta;
 „ Et qu'elle t'a reſuſcité
 „ .ii. fois par grant humilité,
 „ Et te getta hors d'orphenſté,
 „ Et t'a rendu joie & ſanté
 „ Et ton amoureux ſentement
 „ Qu'avoies perdu longuement.
 „ Et ſi t'a fait cointe & gaillard;
 „ Et tu estoies un paillard
 „ Et ies, car cuer as nice & rude,
 „ Plain du pechié d'ingratitude,
 „ Et chetif, dolereus & las,
 „ Quant remerciée ne l'as
 „ Des grans honneurs & des bienfais
 „ Qui par elle t'ont eſté fais.
 „ Se tu avoies la vaillance
 „ D'Ector le fort, & la ſcience
 „ De Salomon, & la largeſce

« D'Alixandre, & la grant richesce
 « De Noiron, & la grant biauté
 « D'Abfalon, & la loiauté
 « Du roy David qui fu loiaus,
 « Et la proesce de Ayaus, (1)
 « Et jonesce à ta volenté,
 « Et de toute grace plenté,
 « Ne porroies-tu desservir,
 « Toute ta vie, par servir,
 « Tant que tu péusses souffire
 « A tel dame amer, à voir dire.
 « Et en riens n'as recongnéu
 « Les biens dont elle t'a péu.
 « Cuide-tu qu'il ne l'en souveingne,
 « Et que pour coquart ne te taingne?
 « Certes si fait, & ne t'en doubte,
 « Qu'honneur & vaillance scet toute. »

Et quant je fui bien heraudés, (2)
 Si com joué éusse aus dés
 M'onneur & toute ma chevance,
 Et j'eus bien oÿ ceste dance,
 Envers li me vols escufer.
 Mais elle n'en fist que ruser ;
 N'onques oÿr ne me deingna,
 Et plus de cent fois se feingna
 De la honte & dou grant meffait
 Que j'avoie à ma dame fait.

Après Honte, Espoirs m'apella,

(1) Ajax.

(2) Nous disons dans le même sens : *bien drappé*, bien blasonné.

Et dist : « Dous amis, es-tu là ?
« As-tu esté bien laidengiés,
« Et de joie bien estrangiés,
« Pour la plus belle du pays ?
« Et pour ce qu'es trop esbahis, (1)
« Toutes les fois que tu la vois.
« Car tu n'as maniere ne vois
« Dont tu puiffes à li parler.
« Dous amis, laisse tout aler
« Si fais parlars, & ne t'en chaille.
« Conforte-toi, vaille que vaille :
« Ta dame est fage & prevenient,
« Et si t'a bien dit, cy devant,
« Que tu dois estre tous séurs
« Qu'elle t'aime, & c'est tes éurs
« Qu'elle, pour riens ne le diroit
« S'il n'estoit, & n'en mentiroit ;
« Si que, dous amis, ne t'esmaie,
« Se tu as l'amoureuse plaie.
« Elle te voit parmi le cuer,
« Si ne dois penser, à nul fuer,
« Qu'elle jamais laisser te doie ;
« Car tu es siens & elle est toie.
« Et si, li as bien oï dire
« Qu'elle vuet estre ton dous mire,
« Et que jamais ne te laira ;
« Et certes, jà n'en mentira.

« Cuide-tu, se Dieus te doinst joie,
« Que bonne dame se resjoie,

(1) Et c'est parce que tu es trop interdit.

« Quant elle oit un bon advocas
 « Qui bien scet propofer son cas,
 « Et qui soutilment li parole,
 « Et bien scet polir sa parole;
 « Et qui par droit li vuet prouver
 « Qu'il doit en li merci trouver?
 « Certes nennil, ains li anuie
 « Plus tost que ne fait longue pluie.
 « Car quant une dame de pris,
 « Qui a d'amer le cuer espris,
 « Voit telles gens, petit les prise,
 « Et tout leur affaire desprise.
 « Mais onques si bien ne dittas, (1)
 « Com à briés mos tes maus dit as.
 « Car malades fait mauvaïse euvre,
 « Qui à son mire fes maus cuevre;
 « Et tu li as ton mal ouvert
 « A un seul mot, & descouvert.
 « Si, ne te dois pas esmaier
 « Qu'elle te doie delaier,
 « Et que briefment ne te conforte.
 « Or foies lies; & te deportte.

 « J'ay grant despit de celle garce: (2)
 « Pléust or à Dieu que fust arse!
 « Elle est chetive, nice & fole:
 « Et vraiment elle m'afole,
 « Qui les amans ainfi reprueve
 « De tout ce qu'Amours leur apprueve.

(1) N'écrivis, ne dictas lettres.

(2) De Honte, qui avoit parlé la première.

« Elle ne scet nés qu'une beste;
 « Onques ne fu à bonne feste.
 « Et s'elle y est, en un congnet
 « Se boute adés, des gens longnet,
 « Et s'ahonte quant on la voit.
 « Et encor plus : s'elle favoit
 « Une tres-bonne compaignie,
 « Qui fust de joie acompaignie,
 « Ou qu'Amours, amie ou amis,
 « Se fussent aucun bien promis,
 « Certes elle l'empescheroit,
 « Et le milleur en osteroit
 « S'elle pooit; qu'elle n'a cure
 « De chose qui ne soit obscure;
 « N'elle ne vuet pas qu'on la voie
 « En lit, ou en chambre, ou en voie;
 « A son pooir tousdis se muce :
 « Se desous les glaces de Pruce⁽¹⁾
 « Estoit noie & craventée,
 « Des amans seroit tost plourée.
 « Car honteus, en jour de sa vie,
 « Ne couars n'ara belle amie;
 « Et Fortune aide aus hardis,
 « Et grieve les acouardis.

« Si qu'amis dous, conforte-toy
 « Et ne cure de son chastoy;
 « Que vraiment c'est grant folie,
 « Qui s'en donne merencolie.
 « Ta dame te remandera,

(1) De Prusse, ou Machaut étoit allé.

« Certaine en suis, & si fera
« Tant, que de li te loeras,
« Et à s'amour jà ne faurras.
« C'est le confort que je t'apporte. »

Mais j'oÿ hurter à la porte,
Tout ainfi com elle voloit
Finer ce dont elle parloit,
Et vi que c'iert mes secrétaires;
S'en amenda moult mes affaires.
Et quant il me vit, à moy vint,
Car de moy moult bien li souvint,
Et dist : « je vous diray nouvelles
« Qui vous feront bonnes & belles.
« Vo dame de par moy vous mande ;
« Et m'a dit que je vous attande,
« Et que tout droit à li vous maine.
« Car il a bien une semaine,
« Voire .i. mois, qu'elle ne vous vit,
« Et li semble, ce le m'a dit.
« Levés-vous & venés à li. »

Mais en l'eure os le vis pali.
Car il me vint une fréour
Qui estoit fille de Paour.
Toutevoie je me levay,
Et mon vis & mes mains lavay ;
Car j'estoie tous estourdis ;
Tous pefans & tous alourdis.
Si qu'ensemble nous en alafmes
Et de plusieurs choses parlafmes,
Tant que je vins où elle estoit.
Mais là TRES-BELLE pas n'estoit.

Ains se féoit toute seulette,
 Fors, sans plus, d'une pucellette
 Qui aloit cueillant des florettes,
 Marguerites & violettes.
 Car elle estoit en son vergier,
 Où j'entray sans faire dangier.
 Tres-humblement la saluay,
 Mais au saluer tout muay.
 Lors elle me prist par la main,
 Et dit : « Amis, par saint Germain,
 « Grief m'estoit que je vous véisse
 « Et qu'aucune chose aprenisse
 « De vos choses & de vos fais
 « Qui font à ma loenge fais. »
 Et je, forment la resguardoie,
 Mais nulle chose ne disoie :
 Lors prist doucement à chanter
 Et dist ainfi en son chanter :

Amis, amés de cuer d'amie,
 Amés comme loiaus amis.

Je li respondi, sans demeure,
 Ce Rondel que je fis en l'heure :

RONDEL.

Douce dame, quant je vous voy,
 Mes cuers ne scet que devenir;
 Ne je ne fay que faire doy,
 Douce dame quant je vous voy.
 Car Honte & Paour font en moy,
 Qui me font trembler & fremir;
 Douce dame quant je vous voy
 Mes cuers ne scet que devenir.

Et la belle me respondi
Tantost, que plus n'i atendi :

Tres-dous amis, quant je vous voy
Vous faites mon cuer resjoïr,
Nulle douleur ne maint en moy,
Tres-dous amis, quant je vous voy.
Ne il n'est tristece n'anoy,
Ne meschief qui me puißt venir,
Tres-dous amis, quant je vous voy,
Vous faites mon cuer resjoïr.

Lors me pria que je préïsse
Materie en moy dont je féïsse
Chose de bonne ramembrance;
Si fis ainssi, en sa presence :

BALADE.

Le bien de vous qui en biauté florist,
Dame, me fait amer de fine amour;
Vostre biauté, qui touffdis embelïst,
De dous espoir me donne la favour.
Vostre douçour adoucist ma douleur,
Vos maniere m'enseingne & me chastoie,
Et vos regars maintient mon cuer en joie.

Vos dous parlers me soustient & nourïst
En flun de joie & de toute douçour,
Vostre sage maintien si m'enrichïst,
Qui me contraint à haïr deshonnour.
Vos gentils cuers me fait plus de tenrour
Qu'en .c. mil ans deffervir ne porroie,
Et vos regars maintient mon cuer en joie.

Aïnssi vos bien à cent doubles merïst,
Sans defferte, mon amoureux labour,
Et sans rouver; qu'en moy n'a fait ne dit,
Grace, pover, sens, bonté ne valour,

Pour recevoir de ces biens le menour ;
 Mais vos dous ris maint m'en donne & envoie,
 Et vos regars maintient mon cuer en joie.

Quant j'eus ma balade finée,
 Ma douce dame desirée
 Dist : « c'est bien fait, se Dieus me gart. »
 Adont, par son tres-dous regart,
 Me commanda qu'elle l'eüst,
 Par quoy sa bouche la léust.
 Car en cas qu'elle la liroit,
 Assez mieus l'en entenderoit.
 Et je le fis moult volentiers
 Et de cuer; mais, endementiers
 Que mes escrivains l'escrisoit,
 Ma douce dame la lisoit,



Si qu'elle en sot une partie,
 Ains que de là fust départie.
 Là nous féismes coste à coste.

Mais j'avoie un trop cruel hôte
 En Désir qui ne se partoît
 De mon cuer, ainçois le partoît;
 Car je véoie, vis à vis,
 Son gentil corps fait à devis,
 Son dous œil, sa riant bouchette,
 Plus que cérise vermilllette.
 Si me sembloit qu'elle déist :
 « Baissés-moy. » Dieus! qui ce féist,
 Il n'est paradis qui le vaille.
 S'avoie en moi une bataille
 D'ardant desir & de pensée
 Qui fu de Paour engendrée,
 Et fu fille de Couardie.
 Là Honte ne s'oublia mie,
 Ains y vint, malgré Bon-espoir
 Qui s'estoit oubliés, espoir.
 Si sentoie en moy une ardure
 Entremellée de froidure,
 Et pleine de tele matiere
Qu'elle art sans feu & sans fumiere.
 Il avoit là un cerisier,
 Q'on doit moult loer & prisier,
 Qu'il estoit rons comme une pome;
 Et si avoit moult belle come, (1)
 Et estoit de si bel afaire
 Com Nature le favoit faire.
 Si que d'illueques nous levâmes,
 Et deffous ombroier alastmes;
 Et sur l'erbe vert nous féismes.

(1) Feuillage, chevelure.

Là, maintes paroles déifmes
Que je ne vueil pas raconter,
Car trop long seroit à conter;
Mais fur mon giron s'enclina
La belle, qui douceur fine a.
Et quant elle y fu enclinée,
Ma joie fu renouvelée.
Je ne fay pas s'elle y dormi,
Mais un po sommilla fur mi.
Mes secretares qui fu là
Se mist en estant, & ala (1)
Cueillir une verde fueillette,
Et la mist dessus sa bouchette :
Et me dist : « Baifiés cette fueille. »
Adont Amours, vueille ou ne vueille,
Me fist en riant abaissier
Pour ceste fueillette baissier.
Mais je n'i osoie touchier,
Comment que l'eusse moult chier.
Lors Desirs le me commandoit,
Qu'à nulle riens plus ne tendoit;
Et disoit que je me hastaisse,
Et que la fueillette baissasse :
Mais cils tira la fueille à li,
Dont j'eus le viaire pali;
Car un petit fui paoureux
Par force du mal amoureux.
Nonpourquant à sa douce bouche
Fis lors une amoureuse touche;
Car je y touchay un petiot,

(1) Se leva.

Certes, onques plus fait n'i ot :
Mais un petit me repentî,
Pour ce que quant elle fenti
Mon outrage & mon hardement,
Elle me dist moult doucement :
« Amis, moult estes outrageus ;
« Ne savés-vous nuls autres jeus ? »
Mais la belle prist à fourire
De sa tres-belle bouche, au dire ;
Et ce me fist ymaginer,
Et certainement esperer
Que ce pas ne li desplaisoit,
Pour ce qu'elle ainsi se taisoit.
Toutevoies, je m'avisay,
Et tant la chieri & prisay
Que je li dis : « Ma chiere dame,
« S'il y a chose où il ait blame,
« Ne se je vous ay riens meffait,
« Pour Dieu, corrigiés le meffait,
« Et de fin cuer le vous amende.
« Ma bele, or recevés l'amende ;
« Car fine amour le me fist faire,
« Par conseil de mon secretaire ;
« Et grans desirs m'i contraingnoit,
« Qu'à ce en riens ne se faingnoit.
« Et certes tant le desiroie
« Que astenir ne m'en pooie : »
Si qu'ainsi m'escusay sans fable.
Et elle l'ot si agréable,
Qu'onques-puis nul mot ne m'en dit,
En fait, en penser ou en dit,
Par quoy en riens je percéusse
Qu'en sa bonne grace ne fusse.

Là demouray .viii. jours entiers, (1)
Que mes chemins & mes sentiers,
Mes alées & mon estude,
(Comment qu'elle soit nice & rude),
Estoient tuit à li véoir;
Et j'en faisoie mon pooir,
Si que, plusieurs fois, la véoie
Et aussi souvent y failloie.
Mais elle m'avoit en couvent
Qu'elle me verroit si souvent
Com bonnement elle porroit,
Et non pas quant elle vorroit.
Mais tant com fu là mes sejours,
Je la véoie tous les jours
En ce vergier cointe & joli
Où elle estoit, & moy o li.
Si que la plaïfence amoureuse
M'estoit toufdis plus gracieuse;
Car je venoie au matinnet
En un doulz plaïfant jardinet,
Et là l'atendoie en lisant
Mon livre, & mes heures disant;
Et quant vers moy estoit venue,
Elle paioit sa bienvenue
De Rondel ou de Chanfonnette,
Ou d'autre chose nouvelette :
Car si tres-doucement chantoit
Que ses dous chanter m'enchantoit.

Un jour delez li me séoie,

(1) Péronne l'avoit empêché de finir sa neuvaine. Il n'étoit resté en *moustier* ou chapelle que sept jours.

Et moult parfondement musoie;
 Et la tres-belle s'en perçut.
 Oiez comme elle me deçut :
 Arrier se traist tout bellement,
 Et s'en ala ifnellement
 Faire un moult joly chapelet
 Qui me sembla trop doucelet :
 Car il estoit de nois muguettes,
 De roses & de violettes.
 Et quant elle l'ot trait à chief,
Mettre le vint dessus mon chief;
Et si me fist une ceinture
 La plus belle qu'onques Nature
 Féist puis qu'elle fust créée,
 Ne depuis qu'Eve fut fourmée.
 Ce fu de ses deulz brasselés,
 Lons & traitis, plus blans que lès,
 Et parmi mon col les posâ. (1)
 Et un petit se reposa;
 Et me dist : « Mes amis tres-dous,
 « Dites moy, à quoy pensez vous? »
 Je respondi : « Ma douce amour,
 « J'ay fait pour vous une clamour,
 « Laquele volentiers arés,
 « Et s'il vous plaist vous la farés. »
 Lors dou ditter moult me pria
 Et je li dis; ainsi y a.

(1) La ceinture de notre Machaut valoit bien le collier d'Hernani :

Mais tu l'as le plus doux, le plus beau des colliers,
 Les deux bras d'une femme....

d'autant mieux qu'une femme peut faire de ses bras plus aisément une ceinture qu'un collier.

BALADE.

Le plus grant bien qui me viengne d'amer,
 Et qui plus fait aligier mon martire,
 C'est de mes maus complaindre & doloufer,
 Et de mon cuer qui pour les siens souspire.

Autrement ne fay mercy
 Rouver, à vous que j'aim trop mieus que my;
 Mais bien poés véoir à mon samblant,
 Qu'aflez rueve qui se va complaignant.

Car je n'ay pas hardement de rouver,
 Pour ce que po suis dignes, à voir dire,
 Dou desservir, & si doy moult doubter,
 Et moy garder que ne m'oie escondire :
 Car s'il advenoit ainfy,
 Vous ocirés vostre loial amy,
 Tres-douce dame; & vous favés bien tant
 Qu'aflez rueve qui se va complaignant.

Si m'en aten à vous, dame fans per,
 Qui tant valez : Et savez que souffire
 Ne porroit tous li mondes, pour loer
 Afez vos biens, ne vo biauté descrire.
 Et se vos cuers n'a oÿ
 Moy complaindre des maus dont je languy,
 Vueillés m'oÿr, rien plus ne vous demant,
 Qu'aflez rueve qui se va complaignant.

Voirs est que je me complaingnoie
 Devant li souvent, & plaingnoie.
 Dont doucement me reprenoit
 Toutes les fois qu'il m'avenoit,
 Et disoit : « Vous vous estes plains,
 « Dous amis; dont viennent cils plains?
 « Par ma foi je vous gariroie

- « Tout maintenant, se je favoie.
 « Vous ne me devez riens celer,
 « Et je vous doy tout reveler.
 « Et quant je vous voy à malaïse,
 « Amis, je ne porroie estre aïse;
 « Car vostre douleur est la moie.
 « Certes tous li cuers me larmoie,
 « Quant je vous voy si fort complaindre.
 « Amis, ne vous vueilliez plus plaindre,
 « Et me dites vo maladie;
 « Et se je puis elle iert garie.
 « Vous m'appellés vostre maïstresse,
 x « Et vo souveraine déesse,
 « Et rien ne me volés rouver!
 « Vueilliez savoir, par esprouver,
 « L'amour qui en mon cuer demeure,
 « Et vous verrés & sans demeure
 « Que dessus toute créature
 « Vous aim d'amour léal & pure. »

Quant je l'oÿ si plainement
 Parler & si ouvertement,
 Sa douceur fist mon cuer si tendre
 Que ne me pos onques deffendre
 Qu'il ne me faillist larmoier,
 Et l'iave du cuer avoier (1)
 A l'ueil, dont je la regardoie
 Piteusement; mais toutevoie,
 Je fui ainfi une grant piece;
 Si respondi, au chief de piece, (2)

(1) *Envoyer.*

(2) Synonyme de notre : *au bout du compte.*

Et gettay un moult grant soufpir :
« Douce dame, se je soufpir,
« Vous n'en devés avoir merveille,
« Car vraiment je m'esmerveille
« Comment amans est si hardis
« Qu'il ose, par fais & par dis,
« A sa dame riens demander,
« Voire s'il le puet amender.
« Car demander est villonnie,
« Et loange est courtoisie; (1)
« Ne je ne fuis mie tailliés
« Que vous me donnés ne bailliés
« Le mendre des biens amoureux.
« S'ai plus chier estre doloureux,
« Et mon temps ester sans joir,
« Que rouver & refus oïr.
« Ce n'est pas bon de trop enquerre,
« Ne de grant pais soy mettre en guerre;
« Pour ce me tais & me tairay,
« Et Franchise ouvrer en lairay,
« Et Bonne amour qui scet comment
« Mes cuers est tous en son commant.
« Car li biens d'Amours sont parti
« Non pas par moi, non pas par ti,
« Ains sont departi par Franchise,
« Ainsi comme Amour le devise.
« Et vraiment plus chier aroie
« Un bien, se dignes en estoie,
« Qui me fust donnés franchement
« De cuer, & amoureuxment,

(1) Loange semble avoir ici le sens de récompense.

« Que toute joie ne feroie
 « D'amour, se je la demandoie.

« Et vous estes subtil & saige,
 « Si véés bien, à mon visage,
 « Mon fait, mon estat, & ma guise,
 « Et qu'en moy n'a point de faintise.
 « Si n'est mestier que je vous die
 « Mon meschief ne ma maladie,
 « Car moult bien par cuer le savez,
 « Et aussi par escript l'avez.
 « Et se vous m'amez tenrement
 « Si com vous dites vraiment,
 « Vos fais aus dis feront ounis,
 « Ou autrement je sui honnis,
 « Ne ne lairés pas de legier
 « Que ne me doiés allegier.
 « Et se je vous merci rouvoie, (1)
 « Il puet estre que j'y faudroie;
 « Et certes je feroie mors.
 « S'aim mieus endurer les remors
 « Dont couvertement tous m'effil, (2)
 « Que moy mettre en si grant effil.
 « Si me vaut mieus ainsi atendre,
 « Que rompre mon arçon au tendre. (3)
 « Vous me dites que vous m'amez,
 « Et vo dous ami me clamez,
 « C'est le mieus qui de vous me veingne,
 « Et c'est la guise d'Alemaingne,

(1) Si je vous demandois le don d'amoureuse merci.

(2) Je me ronge en secret.

(3) Que rompre l'arc en le tendant.

“ Qu'on garift la gent par paroles. (1)
“ On l'apprent par tout aus escoles.
“ Et je reçois en patience
“ Quanqu'il vient de vo conscience.
“ Il a en vo riche tresor
“ .C. mille biens, & plus encor,
“ Qui ne porroient estre mendre
“ Pour chose qu'on en scéust prendre.
“ Ne tant donner en scéussies
“ Qu'adès plus riche ne fuissies.
“ C'est la plante de tout le monde,
“ C'est la manne & la mer profonde
“ Où l'on ne treuve fons ne rive :
“ Cils est bien fols qui en estrive;
“ Qui plus en prent plus en y vient.
“ Ainsi de vo tresor avient,
“ Qu'il accroist toufdis en richesse,
“ Quant on en fait plus grant largesse.
“ Et se vous en estes avere,
“ Tres-belle, foy que doy Saint Pere,
“ Bien vous en porrez repentir;
“ Car je vous di & sans mentir,
“ Toutes choses ont leur saison.
“ Je n'i met nulle autre raison,
“ Car vous n'estes pas au raprendre;
“ Si que bien me poez entendre.
“ Mais une chose trop m'argue,
“ Qu'entre gent, partout, & en rue,
“ Quant vous dites : “ venés à mi, ”
“ Vous m'appellez vo dous ami,

(1) Par la vertu de certaines paroles.

„ Et volez bien que chascuns sache
 „ Que vous m'amez; dont je me cache,
 „ Quant enfement parler vous voy,
 „ Que de vo voie me desvoy. (1)
 „ Uns biens d'amours couvertement
 „ Donnés, vault .c. ouvertement.
 „ Je vueil cy finer mon sermon,
 „ Que trop longuement vous sermon;
 „ Et s'ay bien prouvé par mon plaint,
 „ Qu'assez reuve qui se complaint. „

Ainsi parlames longuement,
 Et elle respondi briefment :

„ Amis, j'oy bien vostre complainte,
 „ Et vostre dolereuse plainte;
 „ Et que n'avez pas hardement
 „ De requerir couardement
 „ La chose que plus desirez,
 „ Dont profondement souspirez;
 „ Et que vous sentez la morsure
 „ D'ardant desir qui est moult sûre; (2)
 „ Et que ne soie avere ou chiche
 „ De mon tresor puissant & riche
 „ Que, par donner ne par promettre,
 „ Ne puet amenrir ne remettre:
 „ Et de ce que, devant la gent,
 „ Vous appelle mon ami gent :
 „ Par quoy vo conclusion preuve
 „ Que qui se complaint assez reuve.
 „ Si qu'amis, je responderay
 „ Et tel réponse vous feray :

(1) Car je m'écarte de votre voie.

(2) Acide, aigre.

« Que volez-vous que je vous die ?
 « Jà couars n'ara belle amie.
 « Ne ce n'est pas par mon deffaut,
 « Amis, qu'en vous joie deffaut.
 « Que volez-vous que je vous face ?
 « Je vous regarde face à face,
 « Je vous chante, je vous soulace, (1)
 « Ami vous claim en toute place :
 « Je vous aim sur tout, c'est la somme ;
 « N'en monde n'a si vaillant homme
 « Que je volüsse avoir changié,
 « Amis, pour vous donner congié.
 « De mon tresor que tant prisiés,
 « Qui ne porroit estre prisiés, (2)
 « Amis, je le vous abandoing,
 « Prenés-le, tout je le vous doing. »

Et je li respondi tantost :
 « Qui tout me donne, tout me r'ost. » (3)

LA DAME.

« Et de ce qu'amy vous appelle
 « Devant la gent, cest à cautelle ; (4)
 « Que je puisse à vous mieus parler,

(1) Je chante vos vers, je vous console.

(2) « Quant à mon trésor, c'est-à-dire mon honneur, que vous dites être sans prix, je vous en fais l'abandon. » Il faut avouer que la jeune fille ne pouvoit mieux dire ni faire, pour encourager son amoureux transi.

(3) Tout me reprend.

(4) Par précaution.

« Et vers vous venir & aler.
« C'est le meilleur, bien le savez.
« Pour en ce cas, tort en avez,
« Amis, se vous en avez honte.
« Ou, dites que je vous ahonte,
« D'or en avant je m'en tairay,
« Et l'amer de tous poins lairay.
« Nonpourquant, je vueil bien qu'on voie
« Nos amours, par rue & par voie;
« Car puis quil n'i ha que tout bien,
« Il me plaist, & si le vueil bien. »

Et adont, je devins homs teus
Qu'onques-mais ne fui si honteus,
Qu'à li ne favoie respondre;
Et me voloie aler repondre. (1)
Mais la belle qui commande ha
Sur moi, tantost me commanda
Que je fusse liés & joieus,
Et, en l'eure, toute joie eus.
Car la belle me repart(2)
D'un bien qui en .ij. se parti;
Dont j'emportay une partie,
Et de l'autre fu repartie.
Congié pris, & puis j'avalay
Tous les degrés & m'en alay,
Gais & jolis & envoifiez,
Et de mes maus tous apaisiez.
Si m'en alay bouter en cage, (3)
Pour faire mon pelerinage »

(1) Me cacher. — (2) Me fit part. — (3) M'enfermer.

Mais nonpourquant le partement
 De nous m'anuoit durement;
 Car tous mes cuers li demouroit
~~Qui la fervoit & aouroit.~~
 Si fis ce rondel en chemin,
 Et li tramis en parchemin :

RONDEL.

Sans cuer, dolens, de vous departiray,
 Et sans avoir joie jufqu'au retour;
 Puis que mon cuer du vostre à partir ay, (1)
 Sans cuer, dolens, de vous departiray.
 Mais je ne fay de quele part iray,
 Pour ce que, plains de dolour & de plour,
 Sans cuer, dolens, de vous departiray,
 Et sans avoir joie jufqu'au retour.

LA DAME.

RONDEL.

Sans cuer de moy pas ne vous partirez,
 Ainçois arés le cuer de vostre amie,
 Quant en vous iert par tout où vous ferez; (2)
 Sans cuer de moy pas ne vous partirez.
 Certaine fuis que bien le garderez
 Et li vostres me fera compagnie.
 Sans cuer de moy pas ne vous partirez,
 Ainçois arés le cuer de vostre amie.

Là, fait .ix. jours ma demeure ay; (3)

(1) J'ai mon cœur à séparer du vôtre.

(2) Quand ce cœur sera partout où vous ferez.

(3) J'ai accompli ma neuvaine.

Et ainfi com j'y demouray,
 Ma dame ne s'oublia mie;
 Ains mist fus une chevauchie
 De dames & de damoifelles
 Cointes, gentes, juenes & belles,
 Pour moy véoir & viseter,
 Et de merencolie geter.
 Mais onques-mais ne vi pour voir
 En ma vie si fort plouvoir.
 Si vinrent tout droit à l'église
 Qui n'estoit pas de terre glife,
 Ainfois estoit de pierre dure,
 A grans pilers, à grant volture.
 Lors vint mon secretaire à moy
 Et dist : « Sire, par Saint Eloy,
 « Vez-la vo dame, ce m'est vis,
 « A ce gent corps, à ce cler vis. »
 Et je ne me fis pas prier
 D'aler vers li fans detrier.
 Si vi tantost que c'estoit celle
 Cui je mis à non Toute-belle.
 Mais illec petit sejourna,
 Car en l'eure s'en retourna,
 Pour l'amour de ses compagnettes,
 Qui estoient sur espinettes, (1)
 Pour doubtaunce de leurs maris,
 Qui ont toufidis les cuers marris,
 Quant elles font en compagnie,
 Où l'on meine joieuse vie;
 Voire s'il le puelent savoir. (2)

(1) Sur les épines.

(2) Voire dans le sens de *mais*.

Mais elles ont trop po favoir,
Se ne se scevent confillier,
Pour leurs maris entortillier.

Or ne parlons plus de ceste oeuvre,
Chascuns & chascune bien oeuvre.
La belle, gracieuse & douce,
Qui mes maus amoureux adouce,
Oÿ la messe toute entiere;
Et je l'escoutay par derriere.
Mais trop richement m'echéy, (1)
Que quant on dist : *Agnus dei*,
Foy que je doy à saint Crapais, (2)
Doucement me donna la pais,
Entre .ij. pilers du mouffier. (3)
Et j'en avoie bien mestier,
Car mes cuers amoureux estoit
Troublés, quant si tost se partoit.
En fouspirant la convoiay :
Et quant bien fait mon convoi ay,
Dedens ma chambre m'en revins,
Penre pain, sel & chars & vins,
Entre moi & mon secretaire,
Qui avoit le mal saint Aquaire. (4)
Quant elle se partoit ainfi,
En tel haste & en tel souffi,

(1) M'échut, m'arriva.

(2) S. Caprais ou Capraisé, abbé de Lérins.

(3) Le *Pax Dei*, plaque ou patène que l'on baifoit à la messe. Ici les lèvres de Péronne furent apparemment le *Pax Dei*.

(4) On donnoit autrefois ce nom à l'épilepsie que saint Acaire, évêque de Noyon, guérissoit; mais ici je crois qu'il faut entendre que le secrétaire mouroit de faim.

Je bus petit, & mains menjay,
Et à la table adès sonjay
Comment ma dame estoit venue,
Pour faire si courte venue;
Qu'assez mieus vaulsist sa demeure,
Que venir & r'aler en l'eure.

Je repris ma devotion;
Mais plus estoit m'intention
A penser à ma vravelette, (1)
(C'est à dire à ma damelette,)
Qu'elle n'estoit n'à saint n'à sainte.
Si avoie pensée mainte
Qu'amans n'est unques assévis, (2)
N'assafiés à son devis;
Et s'avient po souvent, sans faille,
Qu'aucune chose ne li faille.
S'avoit en mon cuer grant rumour,
Que feroie de ceste amour
Où ainfi me suis embatus.
Pour c'estoie tous abatus,
Que la voy à trop grant dangier; (3)
Et ce faisoit joie estrangier
De moy, si que je ne savoie
Comment maintenir me devoie.
Si appellay mon secretaire,
Et li fis ceste lettre faire;

(1) A ma demoiselle, *puellula*. Diminutif du mot allemand *fräulein*, *fraulette* ou *vraulette*.

(2) Affouvi.

(3) J'étois tout abattu, parce que je la voyois avec trop de difficulté.

Et si, li ay par li tramis
Ce Rondel qu'en la lettre a mis : (1)

RONDEL.

Toute-belle, vous m'avez vifeté
Tres-doucement, dont .c. fois vous mercy ;
De tres-bon cuer & par vraie amité,
Toute-belle vous m'avez vifeté.
Et avec ce éu avez pité,
Pour conforter mon cuer taint & nercy.
Toute-belle, vous m'avez vifeté
Tres-doucement, dont .c. fois vous mercy.

XI. — *Mon tres-dous cuer*, (2) je vous prie pour Dieu que vous me vueilliez tenir pour excusé, se je n'ay envoié vers vous, puis que vous partiistes de moy; car Dieus scet que ce n'est pas par deffaut d'amour ne de bonne volenté; mais, par m'ame, je ne l'ay peu amender, pour certaine chose que mi & mon secretaire vous dirons; &, especiaument, il ne me semble mie bon que j'envoie si souvent par devers vous, pour les paroles, (3) & pour ce qu'on ne se puet trop garder. Quanque j'en di & fais, je ne le fais que pour le millieur & pour bonneur; comment que je vous desire plus à véoir que toutes les créatures du monde. Et, mon tres-dous cuer, vous ne devez mie penser que ce que j'en fais, le faice pour vous eslongnier; car des meschiés & de toutes les peines qui en l'amoureuse vie sont, sans estre escondis, (4) c'est li plus grans que demourer loing de ce qu'on aime. Et quant on ne puet veoir, oïr ne sentir ce que on

(1) Que le secrétaire enferma dans la lettre.

(2) Remarquez qu'à partir des gages d'amour donnés & reçus, Machaut ne l'appelle plus la *tres-chiere & souveraine dame*, mais seulement *mon tres-dous cuer*.

(3) Var. *Paraboles*, bavardages.

(4) Sauf le malheur d'être éconduit.

aime plus & desirer que toutes les choses que Nature porroit ne saroit faire; & si ne puet-on souvent envoyer vers li, c'est merveilles que li cuers ne part, ne comment uns cuers amoureux puet souffrir ne endurer tele douleur : &, par especial, quant Desirs l'alume & esprent, & le contraint à desirer ce qu'il ne puet veoir ne avoir. Mais, Douce plaissance, Douce esperance, Douce pensée & tres-Dous souvenirs le norrist & soustient. Et, par m'ame, mon tres-dous cuer, se ce n'estoit vostre douce ymage qui me fait plus de biens qui toutes les choses qui sont en ce monde, riens conforter jamais ne resjoÿr ne me porroit, fors seulement morir : car Desirs me meinne trop dure vie, ne je ne suis en lieu n'en place qu'il ne me soit tousjours à l'euil & au cuer; si que se je vous voloie laisser ou oublier, dont Dieus me gart, par m'ame, il ne me lairoit. Si devés estre assuree de moy, de mon cuer & de m'amour. Et, par ycelui dieu qui me fist, il ne porroit avenir que je vous oubliasse, nés que je porroie monter aus nues sans eschiele. Et je m'en fie en vostre bonté. Si, met m'ame, mon cuer, ma vie & quanque j'ay en vostre ordenance. Et, mon dous cuer, la souveraineté se taist & unité⁽¹⁾ parole, pour ce que vous dites que vostre fait est li miens, & li miens est li vostres. A Dieu, ma tres-douce amour, qui vous doint joie, pais, & paradis, & volenté de moy amer ainsi comme je vous pense à servir.

Vostre tres-loial ami.

Si n'atendi pas longuement,
Ains me respondi proprement,
De tel metre, & de tele rime
Com li rondeaus que j'ay fait rime.

(1) Unite ou unité, c'est-à-dire union, égalité de pensées.

RONDEL.

Tres-dous amis, j'ay bonne volenté
 De vous donner joie & pais, & mercy,
 Et d'acroistre vo bien & vo fanté,
 Tres-dous amis, j'ay bonne volenté.
 Car dedens vous ay mon fin cuer enté,
 Pour ce que voy qu'il me vuet amer cy.
 Tres-dous amis, j'ay bonne volenté
 De vous donner joie & pais, & mercy.

Quant mes secretaires revint,
 Salus m'aporta plus de vint,
 Voire, par Dieu, plus de cent mille :
 Et je favoie moult bien qu'il le
 Me disoit veritablement,
 Que faire n'osast autrement.
 Et m'aporta ce rondelet
 Qu'elle avoit fait tout nouvelet,
 Et l'avoit en sa lettre enclos.
 Je le vi bien, quant la desclos.

XII. — *Mon cuer, & mon tres-dous ami, je vous pri tant doucement que je puis, qu'il ne vous vueil desplaire se je ne vous ay escript; car en verité je n'ay pas espace de vous escrire si souvent comme je vorroie. Et de ce que vous m'avez escript qu'il ne me vueille desplaire se je n'ay eu nouvelles de vous, sachiés que je ne cuide pas que vous pèussies faire chose qui me pèust desplaire; car je say, & croy certainement que tout quanque vous faites, vous le faites en bonne amour & en bonne foy. Mon dous cuer, j'ay bien vèu que vostre nuefvaine ne sera ce prochain dimenche assèvie : &, celui jour, il convioient partir, ma suer & moy, pour aler à .iiii. lieues long; & suis certainne qu'il sera avant le lundi au soir ou le mardi au matin que nous re-*

tournions. (1) Si vous pri que vous vous vueilliés esbattre aveuc les compagnons qui vous desirront à véoir, & vous feront grant chiere, jusques nous soiens retournées; & penre le temps ainsi comme il venra : car je pense que le temps me anuiera bien autant comme il fera vous. Et eschivasse volontiers ceste alée, se je osasse ne peüsse bonnement; mais j'ay esperance que un de nos jours, que nous arons à ma retournée, si en vaurra bien .IIII. de ceus que nous arons perdus, à la peine & bonne diligence que je y metteray. Si vous pri, mon dous cuer, que vous vous vueilliés conforter, & tenir vostre cuer en joie, & penser que tuit mi desir & toutes mes pensées sont pareilles aus vostres, quant à vostre fait. Et, mon dous ami, ne vueilliés penser ne ymager que je vous pûtse laisser ne oublier, car se Dieus me doint joie de vous que j'aimme plus que tout le monde, quant je vous laisseray, vous verres toutes les rivoieres du monde retourner amont, & ne porroit avenir que je vous oubliasse pour chose qui pèust avenir, nés que porroie faire .i. nouveau monde de nient. Si que, mes dous amis, je vous pri que vous ostés de vostre cuer toute melencolie, car je ne porroie avoir bien ne joie tant que je vous sceusse à meschief. Je pri Dieu qu'il vous doint bonheur & joie de tout ce que vostres cuers aime.

Vostre loial amie.

Sa lettre bien consideray,
 Et lors contre moy esperay (2)
 Pluseurs choses à moy contraires;
 (Et aussi fist mes secretares,) (3)
 Qu'elle en aloit hors de son estre,

(1) Que lundi ou mardi matin viendra avant notre retour.

(2) *Esperay*, j'attendis, je prévis.

(3) Il sembleroit que le secrétaire eût mis son dévolu sur la suivante de Peronnelle.

Le droit jour que j'y devoie estre.
 Et la belle bien le favoit,
 Nonpourquant, partir se devoit.
 Si, devins melencolieus,
 Tristes, pensis & enuieus;(1)
 Et recommençay fans delay
 Mon veu, que je point ne delay;(2)
 Mais le fis de triste matiere,
 Toute contraire à la premiere.

RONDEL.

Long sont mi jour & longues sont mes nuis,
 Et quanque voy me desplaist & anoié,
 Quant ce ne voy que trop me fait d'anuis;
 Long sont mi jour & longues sont mes nuis.
 C'estes vous, belle; Amours & tu me nuis,(3)
 Quant en larmes mes dolens cuers se noie;
 Long sont mi jour & longues sont mes nuis,
 Et quanque voy me desplaist & anoié.

LA DAME.

RONDEL.

Amis, bien voy que tu pers tous deduis,
 Pour ce qu'il faut que face ceste voie;
 Dolente suis quant si po te deduis.
 Amis, bien voy que tu pers tous deduis.
 Mais au retour, se Dieus plaist & je puis,
 Je te donray pais, & solas & joie.
 Amis, bien voy que tu pers tous deduis,
 Pour ce qu'il faut que face ceste voie.

(1) Chargé d'ennuis.

(2) Le vœu qu'il avoit fait de composer une neuvaine de vers.

(3) C'est vous, belle, l'amour & vous, qui me nuisez.

L'AMANT.

RONDEL.

Belle, quant vous m'arés mort,
Perdut arés vostre ami;
Moult aray piteuse mort,
Belle, quant vous m'arés mort.
Se vos cuers n'en ha remort,
Helas! bien puis dire : aymi!
Belle, quant vous m'arés mort,
Perdut arés vostre ami.

LA DAME.

RONDEL.

Amis, se Dieus me confort,
Vous arés le cuer de mi,
Qui seur tous vous aime fort;
Amis, se Dieus me confort.
Or laïssiés tout desconfort,
Car vous l'avés sans demi;
Amis, se Dieus me confort,
Vous arés le cuer de mi.

L'AMANT.

RONDEL.

Puis que languir sera ma destinée,
Mes cuers ne puet si doucement languir,
Com par vous, belle, où sont tuit mi desir;
Ce m'iert honneur & bonne renommée,
Puis que languir sera ma destinée.
Et se je muir ainsi, tres-belle née,
Pour vostre amour je seray vray martir.

Et ce sera mon millour, sans mentir,
 Puis que languir sera ma destinée.
 Mes cuers ne puet si doucement languir
 Com par vous, belle, où font tuit mi desir.

Si que ces Rondelés ay mis
 En ceste lettre, & li tramis.

XIII. — *Mon dous cuer & ma tres-douce amour, j'ay bien vëu ce que vous m'avës escript ; si vous plaise savoir que se vous ne fuissies en ce pays, je n'i fuïsse pas venus, jusques à un grant temps, pour riens qui avenist ; &, à present, je n'ay riens à faire en ce pays fors vous veoir. Helas ! & vous vous en volés partir quant je y doi venir, qui m'est trop dure chose. Et aussi, Monseigneur m'a mandé par ses lettres que, ma .ix^{me}. faite, je voïse par devers lui. Mon dous cuer, si m'est & sera trop dure chose de vostre allée, car .i. jour de vostre demeure me sera uns ans, & se vous povez bonnement demourer, à vostre bonneur, riens ne me porroit tant plaire ; car, mon dous cuer, vous savez comment il me convient briesment partir, & si ne vous puis mie souvent veoir à ma volenté. Et se vos dous cuers s'acorde à vos douces paroles, vous vous penriés bien près de demourer ; (1) & aussi, s'il vous souvenoit bien de vostre borgne vallet. (2) Je vous pri doucement que vous me vueillies rescrire vostre bonne volenté ainfois que vous partés, & toutevoie je vueil tout ce que vous volés. A Dieu mon dous cuer & ma tres-douce amour !*

Vostre tres-loial ami.

Je li envoyay cest escript :

(1) Sans doute : vous prendriez bien à cœur.... ou « vous sauriez bien prendre le temps.... »

(2) Il entend, je crois, parler de lui-même, apparemment comme l'appeloit en badinant la demoiselle.

Et elle tantost me rescript,
 En la maniere & en la fourme
 Que ceste lettre m'en enfourme.
 Et ce rondelet m'envoia
 Que dedens sa lettre ploia,
 Et respont à celui desseure
 Qu'en present fis, & en po d'eure.

RONDEL.

Vostre langueur sera par moy sanée,
 Tres-dous amis, que j'aim sans repentir,
 Se moy laissez & Amours convenir;
 Je le vous jur, comme amie & amée,
 Vostre langueur sera par moy sanée.

Si me devez tenir pour excusée,
 Car il me faut malgré mien obéyr;
 Mais je tenray convent au revenir.⁽¹⁾
 Vostre langueur sera par moy sanée,
 Tres-dous amis, que j'aim sans repentir,
 Se moy laissiés & Amours convenir.

XIV. — *Mon dous cuer & mon dous ami, j'ay receu vos lettres, enqueles vous me faites savoir vostre bon estat, dont j'ay moult grant joie plus que de chose qui me puiſt avenir: & se vous saviez bien la bonne volenté que j'ay de faire chose qui vous plaise, vous ne m'escririés que je méisse peine à le faire; que, par ma foy, j'ay si grant pensée & si bonne volenté que je ne cuide mie que nulle créature le puiſt avoir plus grant. Et soies certains que à mon retour je y mettray & cuer & corps & une partie de mon bonheur, (laquele je m'aten que vous garderés bien), à faire de quanque je saray qui vous porra donner joie & confort. Et se vous dites que vous resſongnez le parte-*

(1) Convent, chose convenue, engagement.

ment, je ne cuide mie que vous le reffongniez plus de moy; car j'en ay tant de pensées, que en l'heure qu'il m'en souvient, je ne puis bien avoir, & soubaitte bien souvent que je puisse estre vostre chapelain ou vostre clerc, pour tousjours estre en vostre compagnie. A dieu mon tres-dous cuer, qui vous doinst santé & pais & joie de quanque vous desirés.

Vostre loyal amie.

Ainsi ma dame s'en ala,
Et, la journée, je vins là,
Dont elle s'estoit departie.
S'os des griés pensers ma partie;
Car j'atendi .ii. jours ou trois,
Melencolieus & destrois.
Et de ce pas ne me merveil,
Car son dous vis blanc & vermeil,
M'avoit là seulement mené :
Car je n'avoie à homme né
Riens à faire n'a marchander,
Fors, sans plus, pour moy eschauder
Au feu qui esprent maint mufart;
Et qui plus en est près, plus art.
Ne pensés pas que je vous die
Que j'en rien tiengne à mufardie,
Sc j'aim ma douce dame gente;
Car ce ne fu onques m'entente :
N'onques mais si grant bien ne fis
Ne tele honeur, j'en suis tous fis,
Com de li amer entreprendre, (1)
Si que nuls ne m'en doit reprendre.

(1) Comme d'entreprendre de l'aimer.

Finablement, elle revint,
Mais j'eus des penfers plus de vint,
Par quel voie, ne par quel tour
Je verroie son cointe atour.
Car vers li envoyer n'osoie,
Et auffi je ne congnoissoie
En son hostel homme ne fame
Qui sceüst l'amoureuse flame
Dont mes cuers est bruys & tains,
Et mors, s'il n'est par elle estains.
Si me mis à une fenestre
Véant à destre & à fenestre;
Et pris forment à colier,
S'elle me vorroit envoyer,
Celeément aucun message,
Ou clerc, ou femme, ou prestre, ou page.
Si fui longuement en ce point,
Que de message ne vi point.
Lors appellay mon secretaire,
Et li dis : « Je ne me puis taire ;
« Je croy que je soie en oubli
« De la belle qu'onques n'oubli.
« Pren dou papier, je vueil escrire. »
Et il le fist sans contredire,
Si qu'en souspirant court & brief,
Je li fis escrire ce brief.
Mes secretares li porta
Et affés tost me raporta
Que la Tres-belle m'atendoit
Et qu'elle par li me mandoit
Que plus illec ne demourasse,
Et d'aler vers li me hastasse.
Car elle estoit toute feulette

Fors sans plus une pucelette;
 Et que moult volentiers véu
 Avoit mes lettres & léu;
 Et dist qu'elle prist à sourire
 De cuer & doucement à lire :

XV. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-douce amour, j'en-voie par devers vous, comme cils qui ba si grant desir de vous veoir, que cuers ne le porroit penser ne bouche dire. Et vous porrés savoir que je vous ay atendu .xiii. jours en tel estat comme Dieus scet, & en tel maniere : si vous suppli humblement & pour Dieu, que vous vueillies penser comment je vous puisse veoir, ou moy mort. Et quant à la bonne volenté que vous avés de faire chose qui me doie plaire & donner confort, je ne vous en say ne puis mercier aussi comme je le vorroie faire; car je n'en suis mie dignes. Et quant à vostre honneur⁽¹⁾ que j'aim plus .c. fois que ma vie, jà Dieus ne me doinst tant vivre que par moy ne par mon fait, elle soit en peril en tout ou en partie: car, par Dieu, je l'aim & ameray & garderay, tant comme je vivray; ne je n'aray pensée du contraire. Et, par la foi que je vous doy, que j'aime .c. fois mieus que moy n'autrui, j'ameraie mieuz mort premiere & seconde, que faire ne dire chose dont elle fu empirée ne amenrie. Mon tres-dous cuer, je suis à hostel où je fui l'autre fois; mais, pour Dieu, mon tres-dous cuer, vueillies penser comment je me partiray de vous & qu'il n'i ait que vous & moy, se vous poez bonnement : car, par m'ame, le partir de vous me sera si dur que j'ay tres-grant doubte que je ne le puisse endurer. Si que s'il y avoit estranges gens, chascuns se porroit percevoir de ma maniere & je ne le vorroie pour riens qui peust avenir. Hélas! mon dous cuer, vous m'escriisies que pour moy veoir souvent vous vorriés estre en petit estat avec*

(1) Par honneur, ils entendent toujours, bon renom, réputation.

*moy ; mais par Dieu il n'est si petite chose au monde, que je ne
vossisse faire entour vous, tous les jours de ma vie, pour vous
veoir & oïr à mon gré. A Dieu, mon dous cuer, qui me doint
joie de vous & de vostre bonneur, & de quanque vostres cuers
aime.*

Vostre vray & loial ami.

Lors alay vers ma dame chiere,
A cuer riant, à lie chiere ;
Et par Dieu paoureuxément
Y aloie & couardement.
Ne savoie pour quoy c'estoit,
Fors qu'Amours le m'amonnestoit.
Si fis ce rondel en alant,
Pour s'amour, & tout en parlant.

Trembler, fremir & muer me convient,
Si que ne fay souvent que devenir :
Toutes les fois que de vous me souvient,
Trembler, fremir & muer me convient.
Douce dame je ne fay dont ce vient,
Mais, par ma foi, neis d'un seul souvenir.
Trembler, fremir & muer me convient,
Si que ne fay souvent que devenir.

Quant je fui venus devant elle,
Tantost me prist la Bonne & belle,
Et m'asséi dalez sa coste,
Et mon secretaire d'encoſte,
Qui de moy partir se voloit ;
Dont li cuers forment me doloit.
Car il avoit un gros afaire,
Qu'il li convenoit à chief traire.
Quant elle vit qu'il me laissa,
Un petit vers li s'abaissa,

Et li dist moult doucetterment :

« S'il pooit estre bonnement,
« Dous amis, se Dieus me sequeure,
« Moult me plairoit vostre demeure.
« Car il a tel, bien près de mi,
« Qui en dira souvent : « eimi ! »
Il respondi : « faire l'estuet,
« Car autrement estre ne puet :
« Mais tost revenray, se Dieu plaist,
« Car là ne feray pas long plait. »

Il s'en ala, je demouray,
Et les tres-dous biens favouray
De son ueil, de son douz viaire,
Qui doit à tous dessus tous plaie,
En garissant les dolereus
Qui font plein de mauls amoureux.
Donné me furent à plenté,
Et de si bonne volenté,
Si bien, si bel, si largement,
Et si tres-amoureusement,
Que mieus souhaidier ne déusse.
Et, certainement, se je fusse
Le plus parfais de tout le monde,
Et se tout l'or qui y habonde
Fust miens, en deniers tous contans,
Devoie-je estre bien contens.
Et s'aucuns dit que je me vante,
Je n'en donne le vent qui vente,
Car les biens que je favouroie
Venoient dou trefor de joie
En qui tout li bien font compris.
S'en di ce que j'en ay compris.

Son bel acueil enhardissoit
Mon cuer, qui pour li gemissoit;
Sa douceur fine adoucissoit
Mes tres-dous maus & garissoit;
Son uel sur moi resplendissoit
Et doucement me nourrissoit;
Son doulz parler m'affagissoit;
Par le bien que de li issoit;
Sa bonté me benéissoit;
Son noble cuer m'anoblissoit;
Sa franchise m'affranchissoit,
S'umilité m'affervissoit,
Ne riens nulle n'amenrissoit
Son trésor, pour bien qui cy foit. (1)
Si qu'on n'en doit pas faire espergne :
Qu'il n'a si estrange en Auvergne,
S'il fust lés ma dame presens
Qui héu n'eust de ses presens,
Et enrichis de sa largesse.
Si que je di que c'est richesse
Qui mouteplie & adès croist,
Ne pour donner pas ne descroist.
Doit-on bien dont tel dame amer
Qui puet garir les maus d'amer,
Et fait cesser toute dolour,
Sans penser vice ne folour?
Et cils qui mal y penferoit,
Traîtres & mauvais feroit;
Qu'au monde n'a tel mesprison
Ne si mortele traïson
Com d'estre privés anemis.

(1) *Son trésor*. Son honneur.

Or dira : « Je fuis vos amis, »
Et par ce, la vorra traïr!
Hé Dieus! qu'on doit tels gens haïr,
Qui pensent tele deshonnour,
En signe de paix & d'onnour!
On devroit telz gens à chevaus
Traïner par mons & par vaus.
Une dame tant fort vaillant,
A dire voir, n'a plus vaillant
Que s'onneur, & s'elle la pert⁽¹⁾
Chascuns dira tout en apert :
« Vés-là celle qui se fourfist. »
Or regardés dont quel profit
On puet avoir de tels gens sievre :
Ou monde n'a serpent ne wivre,
Dont on n'eust grigneur mestier
Que de gens de si vil mestier.
N'en monde n'a si grant signeur
Qu'on prise rien, s'il n'a honneur.
Pléust à Dieu qui à droit juge
Que je fuïsse de tel gent juge
Qui pensent teles villenies;
Mais ils perderoient les vies
Et morroient de mort honteuse
Dure, diverse, & angoisseuse;
Et perdroient corps & avoir,
Sans jamais bien ne joie avoir.

Comment ha uns homs hardement

(1) On voit que cette longue tirade est faite pour être attentivement lue de la dame & pour la maintenir en sécurité contre l'indiscrétion de celui auquel elle ne refuse rien.

De penser si tres-faussement
 Qu'un feroit, & l'autre diroit,
 Et sa dame ainfi traïroit!
 Li uns Jhesucrist li jura⁽¹⁾
 Qu'il l'amera tant com durra,
 Li autres li fiancera
 Que sans retollir siens fera,⁽²⁾
 Et ce, tout pour li decevoir!
 Qu'elle ne faura percevoir
 Sa traïson, sa mauvaïsté
 Et sa mortel inimistté.
 Hé Dieus! quel foy; hé Dieus! quel homme!
 On le devroit geter en Somme,
 Ou deffoubs le pont à Soiffons,
 Pour faire viande aus poissons.
 Que demande-on ces famelettes?⁽³⁾
 Elles sont si tres-doucelettes,
 Si plaïsans & si amoureuses.
 Si amiables si piteuses,
 Que riens ne scevent refuser;
 Si ne les doit-on pas ruser,
 Decevoir, honnir ne trichier,
 Ains les doit-on avoir si chier
 Com on doit avoir sa main destre.
 Endroit de moy, je vueil tels estre
 Qu'elles feront de moi chieres,
 Sans penser maus ne tricheries;
 Et tous mes jours les serviray

(1) L'un lui jura par Jésus-Christ.

(2) *Sans retollir*, sans garder droit de reprendre. Expression juridique qui revient souvent ici.

(3) Que demande-t-on à ces foibles femmes....

Et leur loenge adés diray.
Et feray chose qui leur plaïse
A mon pooir, cui qu'il desplaïse,
Sans falaire & sans guerredon.
Ne jà n'en quier requerre don,
En l'onneur de la gracieuse .
Que j'aim de pensée amoureuse.

Taire me vueil d'or en avant,
De ce qu'ay parlé cy devant;
Car bien say que tele matiere
Li mauvais ne l'ont mie chiere,
Pour ce qu'il vuelent leur malice
Celer, sil puelent, & leur vice.

Or vous diray ce qui m'avint,
Et à quel chief cest amour vint;
Car ma douce dame le vuet;
Quant il lui plaïst, faire l'estuet.

Je fui là .iiii. jours & .iiii. nuis,
Les jours liés, les nuis plains d'anuis;
Que Desirs par nuit me toloit
Le d'ormir, Amours le voloit.
Si me tournoie & retournoie
En mon lit ou pas ne dormoie.
Mais Pité de jour garissoit
Ce qu'Amours de nuit honniissoit;
Car des biens de quoy je vous conte,
Estoie péu, malgré Honte,
Tous les jours, une fois ou deus;
Car je n'estoie pas honteus
Du prendre ne du recevoir;

Et je faisoie mon devoir,
Quant Largeffe les presentoit,
Et Bonne-amour s'i assentoit.
Et ma douce dame jolie
Estoit du donner toute lie ;
Car tout estoit à sa loenge :
N'en ce monde n'a si estrange,
S'il la véist, qui n'en héust,
Et qu'elle ne l'en repéust.
Et quant je de fin cuer l'amoie,
Sur tout ce je me delitoie.
Nuls homs n'en doit avoir merveille,
Car seconde n'a ne pareille,
Ne quanqu'on puet de bon nommer,
Dire, ymaginer ne fommer.
Mais il n'est chose qui ne fine,
Ne qui ne viengne à son termine :
Il me convint de li partir,
Lors fui-je certes droit martir.
Là commenfai-je à larmoier,
Et ma léesce à desvoier,
La tristefce en mon cuer trouvay.
Là certainement esprouvay
Qu'il n'est si dure departie
Comme c'est d'ami & d'amie.
Là pris de la belle congié
Ensi com j'eusse songié.
Car, certes, pas bien ne savoie
Que je faisoie ne disoie.
Elle dist : « A Dieu, dous amis !
« Je tenray ce que j'ay promis ;
« Car bonne & léal vous feray,
« Et de fin cuer vous ameray.

« Revenés toft, je vous en pri,
 « Et n'oubliés pas mon depri.
 « Car c'iert mal fait se vous tenés
 « Que vous par ci ne revenés. »
 Je li dis : « Par ci revenray,
 « Et loial convent vous tenray. »
 De là me parti tout en l'eure,
 A cuer qui fort soufpire & pleure;
 Mais ainfois que je me partisse,
 Ne qu'à cheval monter volfisse,
 Ceste lettre li envoiay
 Qu'escriis de ma main, & ploiyay. (1)

XVI. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-cbiere amour, j'ay grant doubtaunce que vous ne tenez mains de mi, de ce que, quant je suis en vostre présence, je n'ay sens, maniere ne advis, & suis comme uns boms perdus. Et, par la foy que je doy à vous que j'aim .c. mille fois mieus que mi, toutes les fois que je vous voy, je n'ay vertu qui ne m'oublie. Car il me convoient suer sans chaleur, & trembler sans froideur. Et quant je ne vous puis véoir, & il me souvient & souvenra de la tres-douce & sade nourriture dont vos nobles cuers m'a franchement & doucement repeu & par plusieurs fois & sans demander, Desirs si me point & assault par telle maniere, qu'il convient que j'aie le cuer si estreint que la liqueur en descent parmi mes yeus. Et par m'ame, s'Esperance n'estoit qui me conforte sur toutes choses, je n'ay pas corps pour telz cops endurer ne soustenir. Et aussi vostre douce ymage me conforte & me confortera sur toutes choses, & ce que je pense, qu'onques si gentil corps, ne si nobles cuers ne fu, qui n'i eust franchise & pitié. Et, mon*

(1) Il écrit lui-même parce qu'il n'a pas avec lui son secrétaire.

*tres-dous cuer, je me part de vous, & ne say quant je vous
 porray veoir; ne je n'ay pas bien personne pour envoier devers
 vous, ainsi comme je soloie; & si ne laisse personne qui me doie
 ne puis recommander ne ramentevoir à vous; si que se vraie
 amour & vostre bonté ne m'i ramentoient, je suis perdu &
 mors: car nuls si grans meschiés ne me porroit avenir, comme se
 je fusse de vous entroubliés. Si que il m'en convient du tout
 laisser convenir vous & loial Amour & vostre bonté, & vivre
 en esperance, en attendant la bonne journée que je puisse vers
 vous retourner. Et ce sera quant je porray, & non mie quant
 je vorray. Mon tres-dous cuer & ma tres-douce amour, je prie
 Dieu qu'il vous doint pais, joie, & santé; & grace que nous
 nous puissions briefment à joie reveoir.*

Vostre tres-loial ami.

Je me parti le lendemain;
 Mais je me levay si tres-main
 Com je vi le jour ajourner;
 Qu'après congié, le sejourner
 Ne m'estoit pas moult honnourable,
 N'à ma plaifance profitable,
 Pour ce que ne péusse vir
 Ma douce dame, n'assevir
 Mes yeux de li bien regarder.
 Pour ce m'en alay sans tarder
 En une moult belle contrée,
 Douce & bonne & bien atempréc,
 Et où n'estoie pas hays:
 Car li drois fîres du pays⁽¹⁾
 Me fist grant honneur & grant feste,
 Et toute compagnie honneste

(1) Charles, dauphin, duc de Normandie. (Voy. p. 71, v. 1529.)

Voloit; & on là me tenoit⁽¹⁾
 Trop plus qu'à moy n'appartenoit.
 De chevaliers, de damoifiaus,
 D'aler aus chiens & aus oïfiaus,
 Ne convenroit-il pas parler :
 Tous les jours y pooie aler
 Avec mon signeur fouverain,
 Que j'aim sur tous, par saint Verain ! ⁽²⁾
 Car moult de biaux dons me donna,
 Et le sien moult m'abandonna.
 Mais se j'éusse l'abondance
 De tous les biens qui sont en France,
 Ne fuisse-je pas assevis
 Ne faoulés à mon devis,
 Quant véoir ne pooie celle
 Qui est de tous les biens ancelle.

Là demouray près de quinsaine,
 Mais au meins, chascune semaine,
 J'envoioie vers Toute-belle
 Pour favoir aucune nouvelle
 De son estat, de sa santé
 Et de sa bonne volenté.⁽³⁾
 Car souvent de li me doubtoie,
 Et souvent m'en asséuroie,
 Enfi com mes entendemens
 Faifoit ses divers jugemens.
 Si que pour mieus ramentevoir

(1) *Voloit*. On chassoit au vol : « On tenoit de moi plus de compte qu'à moi n'appartenoit, sans parler de chevaliers, de damoiseaux, de chasse aux chiens & aux oiseaux. »

(2) Saint Véran, évêque de Lyon au sixième siècle.

(3) De ses bonnes dispositions pour moi, dont je n'étois pas bien sûr.

Et aussi pour mieus percevoir
 S'elle m'estoit ferme & s'ëure,
 Li envoiay ceste escripture;
 Car j'avoie dou mal assez,
 Et tant qu'estoie tous lassez
 Dou porter & dou foustëner;
 Si ne me pooie tenir
 Que devers elle n'envoïasse,
 Et mon estat ne li monstrasse.

XVII. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-douce amour, j'en-voie par devers vous pour savoir vostre bon estat, lequel je desire plus à savoir que nulle riens née, ne que de créature qui vive : & du mien, s'il vous en plaist à savoir, j'estoie en estat que bons amoureux doit estre, & aussi comme vous me commandastes au partir, & je le vous promis. Je ne partiroie pour riens de ce pays sans vous véoir; mais, mon dous cuer, quant ce sera, je ne vous porray véoir s'il ne vient de vous, & se vous ne querés lieu & temps, espace & loisir de mi véoir : car de vous vient m'amoureuse dolour, & pour ce, faut que mes consors en viengne. Et pour Dieu, mon tres-dous cuer, vueilliez faire que uns jours vaille quatrë, quant je seray vers vous; car je n'i porray mie demourer tant comme je vorroie, Dieus le scet; & ce me fera le partir si dur que, par m'ame, je ne say comment je le porray porter ne endurer, ne comment je m'en conforteray : & c'est une chose que je ressoingne trop. Si, vous prie pour Dieu, que tant comme je seray près de vous, vous mettés peine de mi conforter pour le temps à venir : car, par Dieu, il n'est biens ne joie ne consors qui me péüst venir, s'il ne venoit de vous; n'onques mais dame ne fu tant aimée ne si loiaument désirée comme je vous aim & desir, sans partir ne muer; en ceste pel mourray. Ma tres-douce amour, je vous verray briefement, se Dieu plaist, & seray en l'ostel ou je fui les autres fois.*

Si, me recommande à vostre grace, car vous savés que je ne vous puis bonnement véoir ne parler à vous, s'il ne vient de vous. Et, mon dous cuer, je n'ay mie si bien personne pour envoier à vous, comme j'avoie, puis ne vous vi-je. Si vous prie pour Dieu, que à ceste fois vous me monstres l'amour que vous dites que vous avez à mi, par quoy je me porte gais, chantans & envoiés, jolis & tres-fins loyaus amis. Mais, pour Dieu, ne faites chose pour ma plaisir dont on puiſt parler; car, par ycelui dieu qui me fist, j'ameroie mieus morir ou que jamais je ne vous véisse, dont Dieus me gart! car s'il advenoit, je seroie bien mors. Et, mon tres-dous cuer, je demourray .xiii. jours ou quatre là où vous estes. Si me porrés des biens faire assés s'il vous plaist; & pléust à Dieu que jamais ne m'en partisse tant comme vous y serés. Et, mon tres dous cuer, uns biens d'amours donnés & receus amoureuxment & secretement vaut. c.; & uns jours bien employés vault .i. an, & est remedes & confort contre la mort, contre Desir & contre Fortune. Je n'en di plus, mais vous savés bien qu'assez rueve qui se complaint. Je ne vous envoie rien de Rondelet, car il ba tant de gent à ceste court, & de noïse, & tant m'i annoie que je y puis po faire de nouvel. Toutefois, je fais adès en vostre livre⁽¹⁾ ce que je puis. Mon dous cuer rescrivez-moy vostre bon estat & vostre bonne volenté par ce message. Je prie Dieu qu'il vous doinst pais & bonheur, santé & joie de quanque vostre cuer aime.

Vostre tres-loial ami.

Quant elle ot véu mon escript,
La Tres-belle ainsi me rescript
Par mon message, & sans attendre.
Or vueilliés bien sa lettre entendre :

(1) Le *l'oir-dit*, qu'il composoit, on le voit, à mesure des événements.

XVIII. — *Mon cuer, m'amour & quanque je desir; j'ay bien vœu ce que vous m'avez escript; si feray de tres-bon cuer songneusement & diligemment le contenu de vos lettres; car, par icellui Dieu qui me fist, il ne m'est mie adoïs que je péusse mesprendre, ne que il me péust mal venir de faire chose qui vous pléust, ne de chose que vous me loissies⁽¹⁾ ou consellissies. Et ne vous doubtés en rien; que se tous li mondes me looit ou consilloit une chose & le contraire vous plaisoit, vostre douce volenté seroit assevie & laisseroit la volenté de tous les autres. Si devés estre bien assure de moy & de mon amour, car je vous say si bon & si loyal en tous cas, & aussi que vous amez tant moy, mon bien, ma pais & mon bonneur, que vous ne me vorriés, ne sariés ne daigneriés consillier chose qui ne fust à mon bonneur, plus que créature qui vive. Si suis bien tenue à faire vos bons plaisirs, & si, les feray à mon pouvoir, & vous ameray sur toute créature humaine tres-loiaument, tous les jours de ma vie, & plus encores, se plus viore pooie. Et, mon tres-dous amis de mon cuer, vous dites que vous ressongniés le partir de moy, & que ce vous fera moult dure chose; mais soiez certains que je croy que il me sera plus dur que à vous; car, en l'ame de moy, c'est la chose du monde de quoy je ressongne le plus, & à quoy je pense le plus, après vous. Mais, se Dieu plaist, vous & moy y pourvetrons de tele maniere que nuls ne s'en percevera. Et, mon dous cuer, nous nous en devons conforter; car c'est chose qu'il convoient faire, n'onques ne fu autrement. Si devons penre le temps ainsi comme Dieus le nous envoie. A Dieu, mon dous cuer, qui vous doinst joie de quanque vostres cuers aime & desire.*

Vostre tres-loial amie.

(1) Ou *louaffiez*. Le verbe *louer* se prenoit ordinairement à peu près comme synonyme de *donner avis*, *conseil*.

Je reçus ceste lettre cy
Droit en la ville de Crecy.(1)
Là fu le duc de Normendie,
Mon droit Signeur, quoy que nuls die.(2)
Car fais fuis de sa nourriture,(3)
Et fuis sa droite créature.
Et quant je les os pourvéu,
Et .iii. fois ou .iiii. léu,
Je ne péusse souhaidier
Riens qui tant me péust aidier
A ma maladie amoureuse.
Car ma dame m'estoit piteuse,
Et me promettoit franchement
Joie, pais & alligement,
Par vraie & juste experience :
Si que je n'avoie grevence
Ne riens nulle qui me fust dure;
Ains vivoie en plaissance pure,
Pour ce que par amours l'amoie.
Et, en ce plaisir, je pensoie
A sa grant biauté souveraine,
Qu'ele est trop plus belle qu'Elaine;
Et encor plus à sa bonté
Dont je vous ay assez compté.
Si faisoie conclusion,
Selon ma simple opinion,
Qu'on doit prifier les choses belles,

(1) Apparemment Crécy en Brie, à deux lieues de Meaux.

(2) *Nuls*, c'est-à-dire ceux de la faction du roi de Navarre. — Cette lettre fut écrite près d'un an avant le 8 avril 1364, date de la mort du roi Jean.

(3) Je crois que par ces mots « de sa nourriture », il entend « de sa maison ».

Seulement plus pour le bien d'elles,
Qu'on ne fait pour nulle autre chose
Qui soit, dehors ou ens, enclose.

En monde n'a si bel destrier,
Soiés fus, le piet en l'estrier,
Et le ferez des esperons,
(Au mains nous ainli l'esperons,)
Que s'il ha mauvaïse maniere,
Que s'il vuet reculer arrière,
Ou s'il se couche ou s'il se cabre
Ainsi com cils qui fait la cabre, (1)
Ou s'il fiert & regibe, ou mort,
N'avant n'iroit .i. pas, pour mort, (2)
Qu'on ne die : il est trop mauvais,
Donnés-le aus mefeaus de Biauvais. (3)

Ne il n'est chevaliers tant biaux,
Ne qui tant face de cembiaux,
Tant soit jolis ou biaux ou cointes,
Et de toutes dames acointes,
Que s'il s'en fuit d'une bataille
Où il est, tels qu'adès s'en aille,
Qu'on le doie amer ne prifier;
Ains le doit chascuns desprifier.
Et s'il est aucuns qui le prise,
En li prifant il se desprise;
Car on se doit de telz gens taire
S'on ne vult leurs deffaus retraire.

(1) La chèvre. En latin : *capra* ; en espagnol : *cabra*. *Cabri* se dit encore en Champagne.

(2) Et n'avanceroit d'un pas en dépit du mors. — (3) Aux lépreux.

Car c'est leur mestier, c'est leur ordre : (1)
 Si ne se doivent pas amordre
 A eulz absenter ne fuyr,
 N'en ce nuls ne les doit fuyr. (2)

En monde n'a si belle dame
 Que s'elle se jette en diffame,
 Tant qu'en perde sa renommée
 Par son deffaut, que mains amée
 N'en soit, & souvent mains prisie,
 Et qu'on ne la hée & maudie,
 L'eure & le jour qu'elle fu née,
 Quant elle s'est ainsi portée;
 Et qu'honneur tousdis ne la fuie,
 Plus que chas ne fait iaue ou pluie;
 Au mains, tant comme elle sera
 En l'estat qu'honneur deffera.

Pour ce, di veritablement
 Que li sage communement
 Aiment les gens pour leur bonté,
 Avez plus que pour leur biauté.
 Car grant biauté est une grace
 Des menres que nature face.
 Dont se je l'aim & belle & bonne,
 (Et chascuns bons ce nom li donne,)

(1) C'est leur office, le devoir de l'ordre de chevalerie de bien combattre.

(2) Machaut parloit aussi librement, six ou sept ans après la funeste bataille de Poitiers (19 septembre 1356). « Plusieurs des batailles de la « partie du roi de France, tant chevaliers comme escuiers, s'enfuirent « vilainement & honteusement; & dient aucuns que pour ce fu l'ost du « Roi desconfit. » (*Grandes Chroniques de France*, t. VI, p. 33.)

On ne me doit mie reprendre,
Se de fin cuer l'aim sans mesprendre.
Et j'en acquier & los & pris,
Si je l'aim, fer & loe & pris.
Mais se j'amoie une chetive,
On me devroit dessus la rive
Getter en une iaue parfonde,
Ou escerveler d'une fonde.
Et se chetive la favoie,
Par ma foy, jà ne l'ameroie.
Si doy bien estre sus ma garde,
Et fort penser, que si me garde
Qu'envers li ne pense ne face
Chose qui son honneur efface :
Car en cas que je le feroie
Envers Amour me mefferoie,
Et tout le bien que j'ay de li
Seroit mort & enseveli.

Moult desiroie le retour
Vers ma dame au plaissant atour,
Si ne faisoie que espier
Penser, muſer & colier,
Comment par gré me departisse,
Par coy tost ma dame véisse.
En la fin j'alay congié prendre ;
Mais Monſeigneur me fiſt attendre
Contre mon gré, .iii. jours ou quatre,
Pour ſolacier & pour eſbattre.
Et puis par ſon gré me parti,
Et de ſes biens me reparti,
Ainſi com ci-devant dit l'ay.
Et lors me parti ſans delay

Et m'en alay la droite adresse
Devers m'amour & ma déesse.
Si vins en sa douce presence,
Navrés d'une amoureuse lance :
Mais la belle qui toufdis rit
Moult doucement, mes maus garit.
Je me tais de mon acointance,
Et de ma simple contenance;
Car j'estoie adès à mes unes. ⁽¹⁾
Mais se je venisse de Tunes,
La gracieuse, que Dieus gart,
De bel acueil, de dous regart
Ne me partist plus largement.
Après m'appella sagement
Et, ce vous di, tout à un cop,
Qu'elle n'en fist ne po ne trop;
Car si sagement s'i porta
Que de tous bons los emporta.
A dont à li petit parlay
Qu'aveuc les autres m'en alay.
Quant il fu temps de departir,
Moult bas me dist : « Celle part tir, ⁽²⁾
« Dous amis, que véoir vous puisse.
« Faites qu'en ce vergier vous truïsse
« Après souper, pour nous déduire,
« Quant li folaus laira le luire. »
Et je ne m'i oubliay pas,
Aïnois y vins plus que le pas;
Mais elle y estoit jà venue,
S'ot grant joie de ma venue,

(1) *A mes unes*, toujours de même. Le sens est incertain.

(2) Tire, dirige-toi de ce côté où, &c.

Et lors me dist en souffrant :
« Se vous estiés le roy Priant
« Si, vous faites-vous bien attendre. »
Et je respondi, sans attendre,
A mains jointes & à genous :
« Douce dame, faites que nous
« Demenions amoureuse vie;
« Et qui scet bon mot si le die :
« Ves-me cy, je le vous amende. »
Et la belle reçut l'amende.
Là parlames de nos amours,
Des griés, des peines, des clamours
Que Desirs fait aus vrais amans,
Et aus dames qui sont amans;
Comment il vient lance sur fautre
Assembler à l'un & à l'autre ;
Comme il les assaut & detaille
De sa lance dont li fers taille;
Comment il les navre & deffent,
S'Esperance ne les deffent.
Mais moult souvent le pris emporte
Desirs, quant Esperance forte
N'est contre li, pour bien combattre.
Lors convient sa baniere abatre,
Et douce Esperance estre en fuite,
Pour ce que scet trop po de luite.
Là est li amans entre piés;
Car autrefsi com uns trepiés (1)
De quoy on fait moult grant effart,

(1) Un trépiéd de cuisinc. Les *queux* s'en servoient fréquemment pour frapper, assommer; comme dans le *Lai d'Havelok*: « ad trepez & ad chaudiérons. » (Éd. de F. Michel.)

Est tous les jours en feu & s'art ;
 Et quant il advient qu'on l'en oste
 On le gette en un coing d'encoste ;
 Mais quant li fus en est estains,
 Il est noirs & bruys & tains.
 Ainsî est-il des amoureux
 Qui sont plains de maus savoureux :
 Et quant leur deffense est petite,
 Desirs les assaut & despîte,
 Et les fait à martire offrir.
 Si, n'ont confort fors de souffrir.

Quant nous eûmes devisé
 De nos amours, je m'avisé
 Que li feroie une requeste
 Qui me sembloit assez honneste.
 Si li di : « Belle, bonne & sage,
 « Vous devés un pelerinage,
 « Ce m'a-on dit, à Saint-Denis.
 « Bien feroit or mes maus fenis,
 « Se le vous plaifoit apaier,
 « Mais que füssé vostre escuier :
 « Une heure vault une semaine,
 « Et un bon jour, quant Dieus l'amaine,
 « Vault bien .iiii. mois, n'en doubtez mie.
 « Si que, ma belle douce amie,
 « Je vous pri que vous le paiez,
 « Et que ce pas ne deslaiez. »
 Et elle respondi en l'eure :
 « Dous amis, se Dieus me sequeure,
 « De ce faire pas ne recroy :
 « Et vous savez assez, ce croy,
 « Que je ne suis pas mienne dame ;

« Mais nous irons à Sainte-Jame (1)
 « Ou à Saint-Denis, se je puis,
 « Moy & ma fuer & vous; & puis
 « Nous venrons icy sejourner,
 « Quant Dieus nous laira retourner. »
 Moult doucement l'en merciay,
 Et d'elles hastier li priay;
 Si qu'elle tint un parlement,
 Li & fa fuer secretement :
 Et manderent une voisine
 Qu'elle appellerent leur cousine.
 Le jour après nous en alames,
 Son pelerinage paiames.

Mais la belle, par saint Lieffroy,
 Voulte chevauchier mon palefroy; (2)
 Dont si fort l'aim & ameray
 Que jamais ne le venderay.
 Ce fu droit le jour que l'en dit
 La bénéfïon du Lendit; (3)
 Mais onques si jolïement,
 Ne si tres-envoiïement,
 Ne vi aler hommes ne fames,
 Comme faisoient ces .iii. dames.
 Et d'autre part je m'efforçoie

(1) Il y a une Sainte-Jamme dans l'Île de France; une autre en Champagne, à douze ou quinze lieues de Conflans au midi, & d'Unchère au nord. Il s'agit apparemment de la Sainte-Jamme ou Jemme de l'Île de France.

(2) Mon propre cheval.

(3) Cette bénédiction se célébroit le 12 juin, lendemain de la fête de saint Barnabé. On s'accorde aujourd'hui à dire que ce mot *Lendit* ou *Landit* répond à *indictum*, & se prenoit dans le sens de *foire* régulièrement indiquée, fixée.

D'estre liés, ce que je pooie.
 Mais chascune avoit un chappel
 Floreté d'or, ainsi l'appel,
 De roses doubles & vermeilles,
 Qui bien lor s'étoit à merveilles.
 Mais pour ce qu'il en fust memoire,
 Ainsi alames par la foire,
 Où moult de choses marchandames,
 Mais onques riens n'i achetames;
 Car certainement nos pensées
 Estoiēt ailleurs ordenées;
 C'estoit à son pelerinage
 Qu'elle voloit d'umble courage
 Paier & tres-devotement.
 Et je, pour s'amour, vraiment,
 Et pour sa contemplation,
 Y avoie devotion.
 Si le païames sans targier;
 Et puis nous venimes mengier.
 A une ville qu'on appelle
 Par tout à Paris La Chapelle.
 Mais il y avoit si grant nombre
 De gent, qu'il n'y avoit pas d'ombre (1)
 Qu'on y péüst bien hebergier
 Le corps & le chien d'un bergier.
 Nonpourquant nous fumes si aise,
 Que, foy que je doy saint Nicaïse,
 Il a passé plus de sept ans
 Que ne fui si bien de sept tans.
 Après mangier, l'oste païames;
 Et puis d'ilueques nous levames.

(1) C'est-à-dire : ombre d'espoir.

Mais onques si bonne journée
Ne fu pour amant adjournée.
Car ma dame dist : « J'ay sommeil
« Si grant, que toute m'en merveil,
« Et trop volentiers dormiroie,
« S'une chambre & un lit avoie. »
Il avoit là un sergent d'armes,
Qui avoit beu jusques aus larmes
D'un trop bon vin de Saint-Pourfain; (1)
Chascuns le tesmoingne pour fain,
Mais il le faisoit chanceler,
Si qu'il ne s'en pooit celer.
Li sergens dit : « Par Saint Guillain !
« Il ha près de ci un villain
« Qui demeure au bout de la ville :
« Il ne penroit ne crois ne pile;
« Et s'a une belle chambrette
« A .ii. lis, qui est assés nette,
« Où bien ferez & à couvert :
« Et si ara de l'erbe vert. (2)
« Venés-ent, je vous y menray,
« Et le chemin vous apenray. »
Ma dame li dist : « Je l'acort. »
Si fufmes tuit en cest acort.
Devant ala & nous après,
Qui le siviens assés de près.

(1) Petite ville d'Auvergne sur la Sioule, à cinq ou six lieues de Cannat. Ses vins, autrefois si recherchés, conservent encore une certaine réputation. Saint Pourçain vivoit en Auvergne au sixième siècle.

(2) Remarquez cette herbe verte dont les chambres étoient jonchées; & ce vilain, assez aisé pour avoir une belle chambre à deux lits qu'il offre aux étrangers, sans exiger de salaire.

Quant elles furent là venues,
 Au chaut du soleil esméues,
 .II. lis trouverent tout à point.
 Lors sa sereur n'attendi point,
 Ains se coucha en un des lis,
 Acouveté de fleurs de lis.(1)
 Ma dame en l'autre se coucha,
 Et .II. fois ou .III. me hucha;
 Aussi faisoit sa compaignette
 Qui avoit à non Guillemette :
 « Venés couchier entre nous deus,
 « Et ne faites pas le honteus.
 « Vesci tout à point vostre place. »
 Je respondi : « Jà Dieu ne place
 « Que j'y voise : més hors seray,
 « Et là je vous attenderay,
 « Et vous esveilleray à Nonne,
 « Si tost com j'orray qu'on la fonne. »
 Adont ma dame jura fort
 Que j'iroie, & quant vint au fort,
 De li m'aprouchay en rufant,
 Et toufdis en moy escufant,
 Que ç' à moy pas n'appartenoit :
 Mais par la main si me tenoit
 Qu'elles m'i tirerent à force.
 Et lors je criay : « On m'efforce ! »
 Mais Dieus scet que de là gesir
 Estoit mon plus tres-grant desir,
 N'autres pasteiz ne desiroie,
 D'autre avaine ne henissoie.(2)

(1) *Acouveté*, parfemé. Variante : « à couverte » coutepointe.

(2) Je ne hennissois pas pour une autre avoine. Ce vers rappelle le

Li fergens qui l'uis nous ouvry, (1)
 De .ii. mantelés nous couvry,
 Et la fenestre cloÿ toute,
 Et puis l'uis; si qu'on n'y vit goute.
 Et là ma dame s'endormy,
 Toufdis l'un de ses bras sur my.
 Là fui longuement delès elle,
 Plus simplement qu'une pucelle;
 Car je n'osoie mot sonner,
 Ne touchier, ne araisonner,
 Pour ce qu'elle estoit endormie.
 Là vi-je d'amour la maistrie :
 75 Car j'estoie comme une souche
 Delez ma dame, en ceste couche,
 Ne ne m'osoie remuer,
 Nient plus s'on me vofist tuer.
 Et toutevoie, à la parfin,
 Ma dame que j'aim de cuer fin,
 Qui là dormi & sommeilla,
 Moul't doucettlement s'esveilla,
 Et moul't bassetement touffy,
 Et dist : « Amis, estes-vous cy ?
 « Acolés-moy féurement. »
 Et je le fis couardement,
 Mais moul't le me dist à bas ton.
 Pour ce l'acolay à taston,
 Car nulle goute n'i véoie :
 Mais certainement bien favoie
 Que ce n'estoit pas la compaignie.
 S'estoie com cils qui se baigne

fabliau : *De la femme qui demandoit pour Morel sa pourryende avoir.* (Recueil de Méon.)

(1) Qui nous avoit ouvert la porte du logis.

En flun de paradis terrestre;
Car de tout le bien qui puet estre
Par honneur, estoie assevis
Et saoulés, à mon devis
Sans plus, pour la grant habundance
Que j'avoie de iouissance.
Car tout ce qu'elle me disoit,
Trop hautement me iouffisoit;
Et tout le bien que je sentoie
A goust de merci favouroie,
Sans penser mal ne tricherie;
Car trop estoit de moy chérie.
Pour ce vueil un po parler ci
Quel chose ce est de merci.

L'un aime, crient & fert sa dame,
Sans penser ne desirer blame,
Sans plus, pour venir à vaillance;
Et se met souvent en balance
De tost valoir ou tost morir,
Sans demander autre merir;
Et va cerchant les guerres dures
Et les lointaines aventures.
Souvent ha fain & po d'argent,
Et moult souvent passe par gent
Qui trop plus tost li osterioient
Le sien que rien ne li donroient;
Et moult souvent tout perderoit
Puis qu'il ne se deffenderoit.

Li autres ne vuet que jouster :
Mais encor y vueil adjouster
Danser, chanter & caroler.

L'autre baisier & acoler
Vuet sa dame, & plus ne li quiert;
Bien li souffist quand ce acquiert.
Li autres delès li seroit
Cent ans, que jà n'i penseroit;
N'il ne li oseroit requerre,
Pour tout le bien qui est sur terre :
Non, par Dieu, faire .i. seul semblant;
Ainsois ara le cuer tremblant,
Et ce li souffist que la voie,
Et que dalès li s'esbanoie.
Et quant à chascun d'eus souffist
Sans desirer autre profit,
Je di que vraie souffissance
D'amours est mercy, sans doubtaunce.

Ainsi fui doucement péus
Des tres-dous biens qui sont déus
A ceus qui aiment loyaument,
Par souffissance seulement;
Car se ce ne fust souffissance,
Moult petite estoit la pitance.
Mais bien n'i ha qui soit petit,
Puis qu'on le prent par appetit,
Et qu'on le donne liement
De bon cuer & joliment.

Quant temps fu, d'ilec nous levames,
Et pluseurs compagnons trouvames,
Qui en chantant nous esveillierent,
Qu'onques le jour ne sommillierent.
Puis alames jouer aus boules,
Pour vin, pour chappons & pour poules,

Pour poulés, & pour lappereaus,
 Et pour frommages sautereaus;
 A dire est, frommages de Brie. (1)
 Si que toute la compagnie
 Par accord soupames ensemble
 En un vergier, qui bien ressemble
 De douceur le biau paradis
 Qu'Eve & Adans eurent jadis.
 Car tant estoit vert & flory
 Que, qui feroit ou pilori,
 Dou véoir se esjoïroit,
 Et sa honte en oublieroit.
 Là soupames bien & attrait;
 Et là ma douce dame a trait
 Maint trait à moi, pour moy attraire,
 Qui estoie siens, sans retraire;
 Car elle scet bien qu'elle m'a,
 Dès que son ami me clama.
 Là fumes servi de dous lais,

(1) *A dire est*. C'est-à-dire. — *Sautereaus*, qu'on ne trouve pas dans les glossaires, avoit le sens de *messier*, moissonneur. Voyez Du Cange, au mot *Saltarius*. Fromages sautereaus sont donc fromages de moisson, nommés encore fromages de *gain*; ce dernier mot ayant le sens d'*autonne* &, par extension, de *moisson*. De là *gagner*, pour *moissonner*, & notre *regain*, seconde moisson. Ce furent donc des fromages de Brie que l'abbé de Saint-Denis avoit envoyés à saint Louis: « L'abbé de S. Denis « en France, » disent les *Grandes Chroniques*, « fu en moult grant paine « & en moult grant pensée quel present il envoieroit au Roy en la terre « d'Oultremer. Si lui fu loé qu'il luy envoiait *fourmages de gain*; que « c'estoit une viande de quoy les barons de France avoient grant souf- « fraite. L'abbé crut le conseil; si envoia deux moines à Aigiemorte pour « avoir une nef, laquelle il firent emplir de chapons & poules & de « fourmages de gain & de pois de Vermandois.... De leur venue fu le « Roy moult lie & toute sa compaignie. » (A l'année 1252.)

Dans mon édition des *Grandes Chroniques* je n'avois pas bien entendu cette acception des mots *fourmages de gain*.

D'entremés, & de virelais, (1)
 Qu'on clame chanfons baladées,
 Bien oïes, bien escoutées,
 Et de tout le fait de musique,
 Tres-bien & tres-proprement; si, que
 On ne favoit auquel entendre.
 Là pooit-on affés apprendre;
 Car chascuns faisoit son effort
 De chanter bien, & bel & fort.
 Là jusques près du jour veillames,
 Et puis les dames convoiames
 Chascune dedens sa maison,
 A torches, & ce fu raison.
 Amours pas là ne m'essaia, (2)
 Ainçois largement me paia,
 Si com bien faire le favoit,
 Le bon jour qu'elle me devoit :
 Et à celle, que j'en mercy,
 Embla Souffissance mercy,)
 Sans plus, par penser doucement
 A honnourable esbatement. (3)

Là demouray .vii. jours en route,
 A grant deduit, moy & ma route; (+)
 Et dalès ma dame dinay,

(1) *Entremets* a bien ici le sens d'*Intermèdes*; jeux entre les deux services de table. — Les virelais n'ont jamais été confondus avec les chanfons baladées; il faut donc à mon avis entendre ici : « chanfons qu'on clame baladées. »

(2) Ne me soumit pas à une nouvelle épreuve.

(3) C'est-à-dire, je crois : La satisfaction que je ressentais m'empêcha de réclamer ou d'obtenir entière merci, & d'aller au delà de douces pensées & d'honnêtes ébats.

(4) Ma compagnie.

Où petit prins pain & vin ay ;
Qu'en li véoir me delitoie,
Et de cela me faouloie.
Car nous estions priveément,
Si qu'il n'i avoit seulement
Fors la belle, moy & sa fuer
Qui ne la laissast à nul fuer.
Mais ma dame qui commande ha
Seur moy, me dist & commanda
Qu'aucune chose li déisse,
Ou que de nouvel la féisse ;
Si fis cecy nouvellement
A son tres-dous commandement.

BALADE.

Gent corps, faitis, cointe, apert & joly,
Juene, gentil, paré de noble atour,
Simple, plaissant, de bonté enrichy,
Et de biauté née en fine douçour ;
Mon cuer ha si conquis par sa douçour
Le dous regart de vo viaire cler
Qu'autre de vous jamais ne quier amer.

S'ay droit, que j'ay si noblement choify,
Que se je fusse à choïs d'amer la flour
De ce monde, s'eusse-je failly
En mieus choisir qu'en vous, dame d'onnour.
S'en remercy vous & loyal Amour
Qui tient mon cuer en si plaissant penser ;
Qu'autre de vous jamais ne quier amer.

Tres-douce dame, & puisqu'il est ainfy
Que je vous aim, sans penser deshonnour,
Et qu'en tous lieux avés le cuer de my
Qui mercy prie humblement nuit & jour ;
Je vous depri, par vois plaine de plour,
Que vous vueilliés savoir, par esprouver,
Qu'autre de vous jamais ne quier amer.

Et elle fist ce rondelet
 Qui ne me semble mie let,
 Car il n'i ha rien que reprendre;
 Mais elle le fist sans attendre,
 Et si volt que je l'emportasse
 Ainsois que de là m'en alasse.

RONDEL.

Autre de vous jamais ne quier amer,
 Tres-dous amis cui j'ay donné m'amour;
 Car à mon gré je ne puis mieus trouver.
 Autre de vous jamais ne quier amer.
 Et si say bien, sans le plus esprouver,
 Que vostre cuer fait en moy son demour.
 Autre de vous jamais ne quier amer,
 Tres-dous amis cui j'ay donné m'amour.

Finablement li termes vint
 Que de li partir me convint;
 Si prins congie moult humblement,
 Acompaigniés petitement
 De Sens, de Maniere & d'Avis.
 Mais elle vit bien à mon vis
 Qu'en l'esperit bleciés estoie,
 Quant ainsi ma coulour muoie.
 Car j'estoie descoulourés,
 Tristes, dolans & esplourés;
 Pour ce que j'estoie certains
 Que de li feroie lointains
 Longuement, contre mon vouloir;
 Et ce me faisoit trop doloir.
 Mais la Tres-belle & bonne & sage,
 Au gentil corps, au franc courage,
 Me print doucement par la main,

Et dist : « Vous revenrés demain,
« Qu'au matinet me leveray
« Et à Dieu vous commanderay,
« Et non pas cy, devant la gent. »
Je respondi com son sergent :
« Ma dame, à Dieu ! puis qu'il vous plait. »
Je m'en alay sans autre plait,
Mais je fis son commandement ;
Car j'y vins si songneusement
Que la belle encor se gifoit.
Et l'esveillay, ce me disoit, (1)
A l'ouvrir d'une fenestrelle
Qu'à fenestre estoit delès elle.
Si tiray un po la courtine
De cendal, à couleur sanguine.
Mais elle n'estoit pas seulette,
Qu'o li estoit la pucellette
Qui, el vergier vert & feuilli,
Les fleurs dou chapelet cueilli.
Moult coiettement la huchay,
Et petit de li m'approchay,
En sa grant biauté regardant,
S'onneur & son estat gardant,
Qu'autrement faire ne l'oïsoie,
Pour son courrous que je doubtoie.
Mais la belle ne dormoit mie,
Ainfois par sa grant courtoisie,
Par devers moy se retourna.
N'elle prins nul autre atour ha, (2)

(1) Je l'éveillai en ouvrant la fenêtre, comme elle me dit.

(2) Et ne prit-elle aucun autre atour. Il n'y a pas ici d'obscurité, ni surtout dans le vers suivant. Cependant la miniature les représente tous

Fors que les uevres de nature ;
Tant belle, qu'onques créature
Ne pot estre à li comparée ;
Tant en fu richement parée.
Lors par mon droit nom m'apella
Et dist : « Amis estes-vous là ? »
Je dis : « Oïl, ma douce amour ;
« Mais j'ay grant doubte & grant cremour,
« Pour vostre pais, qu'aucuns ne veingne. »
Et elle dist que riens ne creingne,
Car nuls n'y vient s'on ne l'apelle.
Ainsi m'affëura la belle.
Quant je vi sa coulour vermeille,
Et sa biauté qui n'a pareille,
Son dous vis, sa riant bouchette,
Douce plaissant & vermillette,
Et sa gorge polie & tendre,
Je m'agenouillay sans attendre
Et encommençay ma priere,
A Venus, par ceste maniere :

« Venus, je t'ay tousjours servi,
« Depuis que ton ymage vi ;
« Et dès lors que parler oï
« De ta puissance ;
« Et pour ç' humblement te depri,
« Que vueilles oïr mon depri,
« Et que tendes sans nul detri
« A m'aligence.
« Car je voy ci en ma presence

“ La biauté, la douce semblance
“ Qui mon cuer ha navré sans lance,
“ Et l’a ravi;
“ Et pooir n’ay que je m’avance
“ De li touchier, car j’ay doubance
“ De son courrous; ce point & lance
“ Le cuer de mi.

“ Tu ies ma dame & ma déesse,
“ Tu ies celle qui mon cuer blesse,
“ Et le garis par ta noblesse
“ Si doucement,
“ Qu’il n’i ha doulour ne destresse
“ Fors deduit, plaissance & léesse.
“ De ce es souveraine maistresse
“ Certainement.

“ Tu joins .ii. cuers si proprement
“ Qu’il n’ont qu’un seul entendement,
“ Un bien, un mal, un sentement,
“ Une tristefce :
“ Or me donne dont hardement,
“ Qu’à ce tres-douïs viaire gent
“ Preingne pais au departement;
“ S’aray richesse.

“ Et en cas que ne le feras,
“ Tu m’as fait, si me defferas,
“ Et à la mort me metteras;
“ C’est, sans mentir.
“ Mes cuers est desconfis & mas,
“ Et tu scés moult bien que tu m’as;
“ Si dois estre mes advocas,
“ Et foubstenir

« Ma pais, ma joie & mon desir.
 « Et si dois ma fanté querir,
 « Et moy bonnement enhardir;
 « Voire en ce cas.
 « Mais se tu me vues deguerpir,
 « Et à ce grant besoing faillir,
 « A Dieu tout ! je vueil ci morir,
 « Sans nul respas. »

Quant j'os ma priere finée,
 Venus ne s'est pas oubliée,
 N'elle aussi pas ne s'oublia;
 Car moult bien souvenu li a
 De mon fait & de la requeste.
 Si fu tost la déesse preste,
 Car tout en l'eure est descendue,
 Couverte d'une oscure nue,
 Pleine de manne & de fin baume
 Qui la chambre encense & embaume.
 Et là fist miracles ouvertes,
 Si clerement & si appertes
 Que de joie fui raemplis,
 Et mes desirs fu acomplis :
 Si bien que plus ne demandoie
 Ne riens plus je ne desiroie.
 Et quant cils miracles fu fais,
 Je li di : « Déesse tu fais
 « Miracles si appertement
 « Qu'on le puet véoir clairement.
 « Dont je te ren grace & loange
 « Sans flaterie & sans losange. »

Toutevoie tant vous en di :

Quant la déesse descendi,
Li cuers me fremy & trembla,
Et de ma dame il me sembla
Que un petitet fu esmeue,
Et troublée de sa venue.
Si, qu'ainsi, de la nue obscure



Éufmes ciel & couverture,
Et tous .ij. en fumes couvèrt
Si qu'il n'i ot rien descouvert.
Et ce durement me sèoit,
Qu'adont riens goute n'i véoit.
Et si dura longuettement
Tant que j'eus fait presentement,

Ains que Venus s'en fust alée,
Ceste chançon qu'est baladée :

CHANSON BALADÉE.

Onques si bonne journée
Ne fu adjournée,
Com quant je me départi
De ma dame desirée
A qui j'ay donnée
M'amour, & le cuer de mi.

Car la manne descendi
Et Douceur aussi,
Par quoi m'ame saoulée
Fu dou fruit de Dous ottri,
Que Pité cueilli
En sa face coulourée.
Là fu bien l'onnour gardée
De la renommée
De son cointe corps joli ;
Qu'onques villeine pensée
Ne fu engendrée,
Ne née entre moy & li.
Onques si bonne journée, &c.

Souffifance m'enrichi
Et Plaifance si,
Qu'onques créature née
N'ot le cuer si affevi,
N'à mains de soufci,
Ne joie si affinée.
Car la déesse honnourée
Qui fait l'assemblée
D'amours, d'amie & d'ami,
Coppa le chief de s'espée
Qui est bien temprée,
A Dangier, mon anemi.
Onques si bonne journée, &c.

Ma dame l'enfeveli
 Et Amours, par si
 Que sa mort fust tost plourée.
 N'onques Honneur ne souffri
 (Dont je l'en merci)
 Que messe li fu chantée.
 Sa charongne traînée
 Fu sans demourée
 En un lieu dont on dit : si !
 S'en fu ma joie doublée,
 Quant Honneur l'entrée
 Ot dou trefor de merci.
 Onques si bonne journée, &c. (1)

Après, Venus s'efvanuy,
 Et en sa nue s'en fuy.
 Je demouray tous esbahis,
 Et aussi com tous estahis. (2)
 Et ma dame estoit esbahie,
 Et un petitet estahie.
 Adont doucement l'aparlay,
 Et par ceste guise parlay :
 « Douce fuer & douce compaingne,
 « Je ne cuit que jamais aveingne
 « A .ii. amans n'à créature,
 « Nulle si plaissant aventure,
 « Si douce n'à tant d'onnefté,
 « Comme ceste-ci a esté.

(1) On pourra sourire de cette façon de laisser entendre tout ce qui dut se passer entre le poète & sa jeune amie ; & cette invocation à Vénus, déesse de volupté, qui intervient sans donner prise à Danger, c'est-à-dire aux refus de la belle. Mais au moins conviendra-t-on qu'on ne pouvoit raconter d'une manière plus délicate une conversation de ce genre. On peut, à la rigueur, admettre que les exigences de Machaut furent satisfaites, sans anticipation sur les droits d'un futur époux.

(2) Extasié, en extase. Ce mot n'est pas dans les Glossaires.

« Avez-vous bien appercéu
 « La déesse que j'ay véu,
 « Sa grant biauté, sa contenance,
 « Son sens, son pooir, sa vaillance :
 « Comment elle vous aombra
 « De sa nue qui douce ombre ha ;
 « Comment elle nous a servi ?
 « Et si ne l'ay pas desservi,
 « Car nel porroie desservir
 « Jusques à mil ans pour servir. »
 Elle me dist : « Tres-dous amis,
 « En nos cuers la déesse a mis }
 « Amours qui toufdis croïstera, }
 « Ne jamais ne s'en partira.
 « Bien ay véu sa descendue,
 « Et son alée & sa venue :
 « Or amez fort & loialment,
 « Car je vous promet bonnement
 « Que mon cuer avez si ravi
 « Que le bien amer vous renvi ;
 « Ne jamais en jour de ma vie
 « Je n'aray d'autre amer envie. »
 Je di : « Belle, Dieus le vous mire !
 « Trop plus vous aim que ne say dire,
 « Et jamais ne vous fausseray ;
 « Mais vrais & loiaus vous seray. »

Adont la belle m'acola,
 Et mis son bras à mon col ha,
 Et je de .ii. bras l'acolay,
 Et mis son autre à mon col ay :
 Si attingny une clavette
 D'or, & de main de maistre faite,

Et dist : « Ceste clef porterez,
 « Amis, & bien la garderez,
 « Car c'est la clef de mon tresor.
 « Je vous en fais leigneur des or,
 « Et desseur tous en serez mestre.
 « Et si l'aim plus que mon œil destre,
 « Car c'est m'onneur, c'est ma richesse,
 « Et ce dont puis faire largeffe.
 « Par vos dis ne me puet descroistre,
 « Ainsois ne fait tousdis qu'acroistre. (1)
 La clef pris, & li affermay
 Dou bien garder, car moult l'amay.
 Puis, pris un anel en mon doy,
 Et li donnay, faire le doy.
 Lors en fouspirant eongié pris
 De ma douce dame de pris;
 Car pour le soleil qui venoit,
 De là partir me convenoit.

(1) « Mon bon renom, ma *richesse* ne peuvent diminuer par vos vers ». — Assurément, cette clef, dont Machaut reçoit le don, est l'honneur, le bon renom de celle qui vient de lui abandonner son plus cher trésor. Dès ce moment, Machaut en avoit la clef, c'est-à-dire pouvoit en faire un bon ou mauvais usage, par sa discrétion ou son indiscrétion. Il peut sembler inutile de réfuter l'opinion de M. Prosper Tarbé, qui voit dans le don de cette clef la preuve d'un expédient matrimonial auquel les maris italiens ont eu, dit-on, quelquefois recours, mais dont un seul fou, le client d'un avocat nommé Freidel, eut jamais en France l'idée de faire l'épreuve. Quoi qu'il en soit, pouvoit-on supposer qu'une jeune fille de dix-huit ans, libre de ses actions comme on a vu, ait eu volontairement recours à un pareil moyen de rendre sa vertu inattaquable; ou qu'on lui eût laissé la liberté d'user de cet expédient, quand & comme elle l'entendrait, & de se dessaisir de ce droit en faveur d'un autre dont l'absence pouvoit se prolonger indéfiniment? Cela est absurde; cela fait venir, bien mal à propos, de vilaines pensées, & nous pouvons assurer que ni Machaut ni la demoiselle ne soupçonnèrent qu'on pût jamais prendre le change sur le véritable sens de cette clef de l'honneur, confiée à la garde d'un amant.

Si m'en alay les faus menus,
Tant qu'en mon hostel fuis venus.

Et se j'ay dit ou trop ou pau,
Pas ne mespren; car, par saint Pau,
Ma dame vult qu'ainfi le face,
Sus peine de perdre sa grace.
Et bien vuet que chascuns le sache,
Puis qu'il n'i ha vice ne tache :
Et se le contraire y héust
Elle bien taire s'en scéust,
Et au celer bien li aidaisse;
Car par ma foy bien le celaisse. (1)
Jà vous ay ceste chose ditte,
Mais ne m'en chaut se c'est reditte.

Je montay fur ma haguénée,
Et chevauchay la matinée;
Ne de chevauchier ne finay
Tant que je vins où je disnay.
Mais le disner ne pos attendre,
Ains me convint en l'eure prendre
Mon escriptoire pour escrire
Les lettres que cy orrez lire.
Et si, fu dedens enfermée
La chançon ci devant nommée,
Et li tramis sans detrier;
Qu'à moy grevoit le detrier.

XIX. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-douce amour, j'en-*

(1) On ne voit pas bien ce qu'elle auroit voulu tenir secret, après ce qu'elle vouloit qui fût découvert.

voie par devers vous pour savoir vostre bon estat, lequel vueille
 Nostre Seigneur tousjours faire si bon comme je le desire de tout
 mon cuer, & comme vous meismes le vorriés ! & par m'ame je
 ne puis attendre d'envoier à vous ; & du mien plaise-vous sa-
 voir que je fusse en tres-bon point, se je vous pèusse veoir tousdis.
 Mais quant je suis & seray loing de vous, & il me souvient
 de la tres-douce pasture & sode nourreture dont vous m'avés si
 doucement nourry & repéu, & se j'ay & aray po de joie & de
 léesce, nuls ne s'en doit merveillier. Toutevoie, je me conforte
 en ce que onques encor ne fu qui encores ne soit, se Dieus plaist.
 Et, mon tres-dous cuer, je fui nices & rudes, au départir de
 vous : si, le me vueillez pardonner quant je ne vous sceus mer-
 cier ; pour cé que, en l'ame de mi, je estoie si pris & si soupris,
 que je ne savois qu'il m'estoit advenu, pour le grant miracle que
 la Déesse fist en nostre présence. Et toutes les fois que je y pense,
 je en suis tous esbabis, & aussi de vostre grant humilité. Car se
 je estoie li plus biaux, li plus sages & li plus parfais du monde,
 si m'a Dieus & vous bien pourveu ; ne je ne suis mie dignes de
 desservir le plus petit des biens que vous m'avés fait : & je prie
 à Dieu qu'il me doint, avant la mort, que en jour de ma vie,
 je ne face ne die chose qui vous doie desplaire. Si vous prie, pour
 Dieu, mon dous cuer, qu'il vous souveingne de moy ; car par
 m'ame je ne vous vorroie ne porroie oublier ; & se je le voloie,
 Desirs ne me lairoit ; car, par Dieu, onques je ne vous desiray
 tant à véoir des .c. pars comme je fais & feray ; & il y ba
 bien cause. Et ce sera quant Dieu plaira & je porray, & non
 pas quant je vorray, Dieus le scet. A dieu mon tres-dous cuer,
 qui vous doint joie & bonneur & santé.

Vostre tres-loial amy.

Mais elle ne fu perilleuse
 De rescrire, ne mal songneuse,
 Ains me rescript par le message

Ce qu'est escript en ceste page;
 Et le rondel qu'elle avoit fait
 Au miracle cy devant fait.

XX. — *Mon tres-dous cuer & mon vray amy, j'ay receu vos lettres & ce que vous m'avez envoié, de quoy je vous merci tant & de cuer comme je puis plus; & par especial de la bonne diligence que vous avés eue de moy faire savoir vostre bon estat; car c'estoit le plus grant desir que je eusse (après celli que j'ay de vous revoir) que de savoir que vous fussiés en bon point. Et ny eu plus de bien & de joie au jour & à l'eure que je receus vos lettres que je n'avoie eu puis que vous partistes. Et pour un desir que j'avoie de vous veoir, avant que je vous eusse veu, je en ay ad present .c. mil, & à bon droit. Car je n'avoie mie encores congneu le bien, l'honneur & la douceur que j'ay depuis trouvé en vous. Si vous jure, en l'ame de moy, qu'il n'est eure en quelque estat que je soie que il ne me soit avis que je vous voie devant moy, & que il ne me souviengne de vostre maniere & de tous vos dis & vos fais. Et, par especial, de la journée de la beneyson du Lendit, & de l'eure que vous partistes de moy & je vous baillay ma clavette d'or : si la vueillies bien garder, car c'est mon tresor plus grant. Si n'os onques-mais .ii. si bons jours à mon gré. Si ne cuide mie quil peust avenir chose par quoy je vous peusse oublier; car il n'est riens de quoy il me souviengne tant, nes Dieu prier. (1) On me dist, quant vous partistes, que on vous avoit veu partir, & que vous me mandies que vous n'aviés veu nullui, & avies dit que ce avoit esté pour ce que vous ne m'aviés point veu. Et j'entendi bien tantost que c'estoit à dire; je le savois bien : car tout en tel estat que vous me laissastes, sans prendre nulle autre chose, je alay après vous & vous regarday, jusques vous fustes bors : & en verité il ne fu puis*

(1) Même de prier Dieu.

jours, à celle droite beure par especial, que il ne me souvenist de vous. Je vous envoie un rondel qui fu fais le jour & l'eure que le virelay fut fais que vous m'avez envoié, & à l'eure que li miracles fu fais. A Dieu mon dous cuer, qui me doinst tel joie de vous comme mon cuer desire & de moy à vous aussi.

Vostre loial amie.

RONDEL.

Merveille fu quant mon cuer ne parti,
Quant de moy vi mon dous amis partir,
Car tel dolour onques-mais ne fenti.
Merveille fu quant mon cuer ne parti.
Tant com je po de resgart le slevi,
Mais en po d'eure ne le pos plus véyr.
Merveille fu quant mon cuer ne parti,
Quant de moy vi mon dous ami partir.

Quant j'oÿ sa rescryption,
Se l'ymage Pymalion,
Polixena la troÿenne,
Deyamira, & belle Heleine,
La belle Roÿne d'Irlande⁽¹⁾
Me priaissent, en ceste lande,
Que je par amours les amasse,
Certes toutes les refusasse;
Car j'estoie en si tres-bon hait
Que ce n'estoit que droit souhait.
Si m'en alay, jolis & gais;
Et passay les guéz & les gais⁽²⁾

(1) Dame dont Meliadus, dans le roman dont il est le héros, devint éperdument amoureux.

(2) *Gais* ou *guets*, *aguets*.

De l'Arche prestre & des Bretons, (1)
 Que ne prisoie .n. boutons.
 Tant que je vins en une plaine (2)
 De tous biens & de bon air plaine;
 Et là une dame encontray
 Qui, de Tornu jusqu'à Courtray,
 Non, de Paris jusqu'à Tarente,
 N'avoit si belle ne si gente.
 Et si estoit acompagnie
 De belle & bonne compaignie.
 Et quant la belle m'approcha,
 De près par mon nom me hucha;
 Et getta sa main à ma bride,
 Dont j'os grant paour & grant hide,
 Car elle dist : « Vous estes pris,
 « Et vous menray en mon pourpris. »
 Les autres venoient de ren ;
 Si respondi lors : « Je me ren.
 « Qui estes-vous, qui me prenez?
 « — Venez aveuques moy, venez ! »
 Dist elle, « vous le farez bien,
 « Mais à present n'en farez rien. »
 Si m'enmena tout en parlant,
 Et je li disoie, en alant,
 Devant tous & en audience :
 « Vous m'avez pris sans deffiance. »
 Si me dist : « Ne vous y fiés;
 « Qui meffait, il est deffiés. (3)

(1) Arnaud de Cervoles, un des plus redoutés capitaines de la Grande-Compagnie. (Voyez plus haut, p. 68.)

(2) Ici nouvel épisode allégorique dont l'agrément dut être surtout bien senti par la dame. — *Tornu*, Tournus.

(3) Celui qui est surpris mal faisant est tout défié.

„ Et vous m'avez griefment meffait.
 „ S'en corrigeray le meffait. ~
 Après, aussi com par courrous,
 Me dist *tu*, & laissa le *vous*.
 „ Ne t'ay-je pas reconforté,
 „ Et joie de loing apporté ;
 „ Et donné déduis & léesce
 „ Et fait joie de ta tristefce ?
 „ Et ay esté tes champions
 „ En toutes tribulations :
 „ Quant Honte te vint assaillir,
 „ Tes cuers estoit au defaillir ;
 „ Ne ploiy-je pour toy mon gage ?
 „ N'onques n'i ot nul autre ostage
 „ Fors moy, qui en fis la bataille
 „ A mon espée qui bien taille.
 „ Et la rendi plus desconfite⁽¹⁾
 „ Que ce qu'elle fust ensoubite.
 „ Toutes fois que Defirs t'affaut,
 „ Je me met ou premier assaut.
 „ Ne pas ne fuis la derreniere.
 „ Ains porte par tout la baniere.
 „ Ne Defirs n'a tant de puissance
 „ Qu'il te puisse faire grevance.
 „ A tous besoins me treuves preste.
 „ Sans appeller & sans requeste ;
 „ Dont je di que la bonté double.
 „ Et tu ne me prifes un double,⁽²⁾
 „ Ne tu n'as encor de moy dit
 „ Rien d'especial en ton dit,

(1) *La rendi*, rendis la honte.... — *ensoubite*, subjuguée.

(2) Petite pièce de monnoie, comme un *double tournois*.

« Ne rendu graces ne loenge. »
« Tu le scés bien, di le voir, ment-ge? »
Je li dis : « Par sainte Yfabel,
« Ma dame, vous parlés moult bel,
« Et puet-estre que dites voir ;
« Mais je vorroie bien savoir
« Vostre nom ; si, m'escuferoie
« Par devers vous, se je pooie. »
Elle dist : « J'ay nom Esperance :
« Voi-ci Mesure & Attemprance,
« Bon-avis & Confort-d'ami,
« Qui sont tousdis avecques mi,
« Et qui t'ont fait maint biau servise,
« Non par devoir, mais par franchise. »

Je li fis lors la reverence,
Et les autres, en sa présence,
Moult humblement ; & m'acusay ;
Qu'onques de rien ne m'escusay,
Pour ce qu'Esperance avoit droit
Et je le tort, en tout endroit.
Et si la merciay moult fort
De sa grace & de son confort,
Qui m'avoit nourri & refait ;
Et des biens qu'elle m'avoit fait.
Lors Bon-avis print la parole,
Qui bien & sagement parole,
Attemprement, par mesure ;
Et dist : « Dame, se mespresure
« Vous a fait, il le vous amende ;
« Car en meffait ne gist qu'amende.
« Prenez-la, je le vous conseil,
« Et ce me semble bon conseil. »

„ Et vous m'avez griefment meffait.
„ S'en corrigeray le meffait. »
Après, aussi com par courrous,
Me dist *tu*, & laissa le *vous*.
„ Ne t'ay-je pas reconforté,
„ Et joie de loing apporté ;
„ Et donné déduis & léesce
„ Et fait joie de ta tristefce ?
„ Et ay esté tes champions
„ En toutes tribulations :
„ Quant Honte te vint assaillir,
„ Tes cuers estoit au defaillir ;
„ Ne ploïay-je pour toy mon gage ?
„ N'onques n'i ot nul autre ostage
„ Fors moy, qui en fis la bataille
„ A mon espée qui bien taille,
„ Et la rendi plus desconfite ⁽¹⁾
„ Que ce qu'elle fust enfoubite.
„ Toutes fois que Desirs t'affaut,
„ Je me met ou premier assaut,
„ Ne pas ne suis la derreniere,
„ Ains porte par tout la baniere.
„ Ne Desirs n'a tant de puissance
„ Qu'il te puisse faire grevance.
„ A tous besoins me treuves preste,
„ Sans appeller & sans requeste ;
„ Dont je di que la bonté double.
„ Et tu ne me prifes un double, ⁽²⁾
„ Ne tu n'as encor de moy dit
„ Rien d'especial en ton dit,

(1) *La rendi*, rendis la honte.... — *enfoubite*, subjuguée.

(2) Petite pièce de monnaie, comme un *double tournois*.

« Ne rendu graces ne loenge. »
« Tu le scés bien, di le voir, ment-ge? »
Je li dis : « Par sainte Yfabel,
« Ma dame, vous parlés moult bel,
« Et puet-estre que dites voir ;
« Mais je vorroie bien savoir
« Vostre nom ; si, m'escuferoie
« Par devers vous, se je pooie. »
Elle dist : « J'ay nom Esperance :
« Voi-ci Mesure & Attemprance,
« Bon-avis & Confort-d'ami,
« Qui sont toufdis avecques mi,
« Et qui t'ont fait maint biau servise,
« Non par devoir, mais par franchise. »

Je li fis lors la reverence,
Et les autres, en sa présence,
Moult humblement ; & m'acusay ;
Qu'onques de rien ne m'escufay,
Pour ce qu'Esperance avoit droit
Et je le tort, en tout endroit.
Et si la merciay moult fort
De sa grace & de son confort,
Qui m'avoit nourri & refait ;
Et des biens qu'elle m'avoit fait.
Lors Bon-avis print la parole,
Qui bien & sagement parole,
Attempreément, par mesure ;
Et dist : « Dame, se mespresure
« Vous a fait, il le vous amende ;
« Car en meffait ne gist qu'amende.
« Prenez-la, je le vous conseil,
« Et ce me semble bon conseil. »

Ainsi dist chascuns & chascune,
Si que j'eus la bonne fortune
Qu'Esperance dist : « Je l'ottroy ;
« Venés avant entre vous troy,
« Dalès Avis, qui tauxera⁽¹⁾
« Quele amende il nous en fera. »
Confort-d'ami dist doucement :
« Ma dame, je los vraiment,
« Que vous le mettés à renson,
« Et qu'il en paie une chanson,
« Rondel, balade ou virelay. »
Et elle dist : « Je vueil un lay
« Apellé : le *Lay d'Esperance*,
« Et par ce li feray quittance :
« Si se partira franchement
« Sans plus avoir d'empeschement. »

Lors di-je : « Dame, à ce traité
« Que vous avés fait & traité,
« Moult volentiers je me consens ;
« Mais, je n'ay mie si bon fens,
« Com pour faire si bon ouvraige.
« Mais tant bonne & sage vous say-je
« Que, s'aucune chose y deffaut,
« Vous supplierez mon deffaut. »
Si, requis terme competant,
Je l'os ; si m'en parti atant.
Mais je fui depuis sus ma garde,
Et dis à mon vallet : « Regarde
« Environ toy songneusement ;

(1) Autour de Bon-avis qui taxera l'amende.

« Car on va mal féurement,
 « Tu le vois bien, en ceste marche. (1)
 « Et fier cheval des esperons,
 « Par quoy plus tost nous en alons.
 « Je te le di pour le milleur.
 « En ce paÿs font tuit pilleur,
 « Qui prennent les gens & detiennent
 « Et ro bent; ne fay dont il viennent,
 « Et s'en tuent, car en leur ombre (2)
 « Chascuns à mal faire s'aombre.
 « Di-je chascuns? je ment, sans faille,
 « Car il n'est regle qui ne faille;
 « Mais plusieurs avec eus se mettent,
 « Qui de leurs euvres s'entremettent. »
 S'avoie .iiii. contre sept; (3)
 Tant que je vins à mon recept.
 Et quant je vins en ma chambrette
 Qui estoit belle & gente & nette,
 Petit doubtay la pillerie
 De ces pilleurs, que Dieus maudie!
 Car, là fui fermes & féurs,
 Sans plus doubter leurs mesféurs.
 Et à moy acquitter pensay
 Si qu'ainsi mon lay commen fay.
 Quant il fu fais, je le tramis
 Si com je l'avoie promis;
 Et tout ainsi comme dit ay
 Vers Esperance m'acquitay.

(1) On court grand risque sur ce chemin.

(2) Et ils en tuent; car sous leur couvert, &c.

(3) Nous étions quatre « contre sept ». Apparemment qu'ils voyoient non loin d'eux.

LAY ET Y A CHANT. (1)

I

Longuement me sui tenus
 De faire lais;
 Car d'amours estoie nus.
 Mais, deormais,
 Feray chans & virelais;
 J'y suis tenus :
 Qu'en amours me suis rendus
 A tousjours-mais.

S'un petit ay esté mus,
 Je n'en puis mais;
 Car pris suis & retenus
 Et au cuer trais,
 Tout en un lieu, de .ii. trais
 D'uns yeus fendus (2)
 Vairs, poingnans, fès & agus,
 Rians & gais.

II

Car ma dame que Dieus gart
 Pour un dous riant regart,
 D'ardant Desir fist un dart,

(1) Guillaume de Machaut passoit pour avoir excellé dans la composition des lais, dont les règles étoient des plus difficiles à observer. Il y a donc un certain intérêt à voir un de ceux qu'il croyoit apparemment avoir le mieux fait. En voici les règles d'après Eustache Deschamps :
 « Il y faut avoir douze couples, chascune partie en deux, qui font vingt-
 .. quatre. Et est la couple aucune fois de huit vers, qui font seize; au-
 .. cune fois de neuf, qui font dix-huit, aucune fois de dix qui font vingt,
 .. aucune fois de douze qui font vingt-quatre de vers entiers ou de vers
 .. coppez. Et convient que la taille de chascune couple à deux paragra-
 .. phes soit d'une rime différente, d'une double couple à l'autre, excepté
 .. que la dernière couple de douze qui font vingt-quatre soit de pareille
 .. rime & d'autant de vers sans redite comme la première. » Nous allons
 voir que Machaut a très-exactement observé ces règles compliquées.

(2) Comme s'il y avoit « d'une paire d'yeux. »

Et un d'Esperance:
 Mais mort m'êust, sans doubtaunce,
 Desirs, & sans deffiance,
 S'Espoirs où j'ay ma fiance
 Ne fust de ma part.

Car quant je senti l'espart
 Dou regart qui mon cuer art,
 Ne perdi, à tiers n'à quart,
 Sens & contenance,
 Mais tout : maniere & poiffance.
 Lors me fist penre plaifance
 En ma jolie souffrance
 Espoirs, par son art.

III

Mais ce durement m'esmaie,
 Que ne fay
 Se ceste amoureuse plaie
 Qu'au cuer ay
 Vient d'Amours ou de Cuer vray.
 Car Dous regars maint cuer plaie,
 Qu'ailleurs, dame ami ha gay. (1)
 S'en morray
 S'ainsi m'est; mais d'amour vraie
 L'ameray.

De voloir que m'en retraie
 Ja n'aray, (2)
 Pour dolour que mes cuers traie;
 Ains feray
 Vrais, & de cuer serviray
 Ma dame plaissant & gaie.
 Et quant mes jours fineray
 Sans delay

(1) Car maint regard blesse, quand l'amant heureux est ailleurs.

(2) Jamais n'aurai de volonté qui m'en retire.

Mon cuer, que s'amour deplaie,
Li lairay.

IV

Ne favoie
Quant fui pris,
Se j'estoie
Mors, ou vis;
N'entendoie
Gieu ne ris,
Ains sambloie
Homs ravis;
Ne queroie
Paradis,
N'autre joie,
N'autre pris;
Ne sentoie
Riens, tandis
Que véoie
Son cler vis
Qui m'a de s'amour espris.

Toute voie
Je repris,
En la coie,
Mon avis;
A qui proie,
Com sougis
Qu'elle m'oie.
Car envis
Garioie,
S'escondis
Me trouvoie
A toufdis :
Faut que foie
Ses amis.
Or soit moie,

Ne devis
Plus, si seroie assevis.

V

Ne say se je dor ou veil,
Quant son riant ueil,
Son gent corps qui n'a pareil,
Et son dous accueil
Voy & son cointe appareil,
Simple, sans orgueil ;
Et son vis blanc & vermeil
Plus que fueille en brueil,
A qui d'amer me conseil ; (1)
Dont maint plaissant mal recueil.

Son chief d'or samble au soleil,
Et s'a bel entr'ueil ;
Pour ç'avoir autre conseil
Jà ne quier ne vueil ;
Ainfois du tout m'appareil
A faire son vueil,
Et à li servir m'esveil ;
Qu'en li tel bien cueil
Dont je me feingne & merveil ;
Car tous vices en despueil.

VI

Ne fait-il bon tel dame amer
Et desirer
Et honnourer,
Où homs trouver
Ne puer amer,
Fors douceur fine à savourer?

(1) Auquel je prens conseil pour aimer.

Tres-noble destinée
 Ha cils qui si puet assener,
 Sans deffevrer :
 Qu'elle n'a per,
 Ains est nomper;
 Et, sans doubter,
 On ne puet milleur regarder,
 Ne si tres-belle née.

Dont doi-je bien s'onneur garder
 Et, sans ceffer,
 Ymaginer
 A li porter
 Foy, sans fausser,
 Et là tout mon sens appliquer,
 Sans villaine pensée.
 Mais mieus vorroie estre oultre mer
 Sans retourner,
 Qu'entr'oublier
 Son dous vis cler,
 Ne que penser
 Chose qui peust empirer
 Sa bonne renommée.

VII

Certes, j'ay si grant deport,
 Quant je voy son noble port,
 Et quant, sans villain rapport,
 J'oy que chascuns son effort
 Fait de li prifier tres-fort,
 Dessus toute créature;
 Que je n'ay pensée oscure,
 Tristefce, mal, ne pointure,
 Ne chose qui me soit dure;
 Ains ay une envoiesüre
 Si tres-douce, & si tres-pure
 Qu'elle vault merci au fort.

En li véoir me deport,
 En li servir me confort,
 En li amer pren confort,
 Et l'espoir qui me fait fort
 Contre Desir, qui me mort;
 Mais riens ne pris sa morsure.
 Et s'on dit qu'elle m'est dure,
 Ou qu'elle n'a de moy cure,
 Ne m'en chaut, qu'en sa figure
 Preng si douce norriture,
 Que ne doubt rien que j'endure,
 Mal d'amour ne desconfort.

VIII

Et quant je puis vivre einfi,
 Si liément & sans souffi,
 Trop grant folour
 Seroit de rouver s'amour
 Ou sa merci.
 Car je n'ay pas desservi
 Si grant honnour,
 Et si n'en suis, par nul tour,
 Dignes aussi.

Toft m'aroit dit : « Va deci ! »
 Helas ! se ceavoie oï
 De sa douçour,
 Bien seroit la joie plour
 Du cuer de mi ;
 Car il partiroit parmi.
 Pour ce demour
 En souffrance & en cremour,
 Subjés à li.

IX

Là font mis tuit mi plaisir,
 Là m'ottroy,

Là porter foy
 Vueil bonnement.
 Là vueil amoureuxment
 Vivre & morir :
 Là, me tir ;
 Là, mi desir
 Sont, là m'employ :
 Là maint tous li cuers de moy
 Entierement,
 Doucement
 Et humblement,
 Pour li servir.

D'amer ne me puis tenir,
 Quant je voy
 Le maintien coy
 De fon corps gent
 A qui je suis ligement
 Sans retollir,
 Sans partir,
 Sans repentir.
 Faire le doy
 Car .c. mille biens reçoï
 Contre un tourment :
 Autrement
 Certainement
 N'ay à souffrir.

X

Si, n'est vie
 Si jolie
 Com de desirer amie,
 En espoir
 Qui chastie
 Et maistrïe
 Desir, si qu'il n'ait maistrïe
 Ne poolr,

Qu'il detrie
 Vie lie,
 Quant Espoirs ne l'amolie.
 Pour ç' avoir,
 Quoyqu'on die,
 Sans partie,
 Vueil d'Espoir la compaignie
 Main & soir.

XI

Car je fusse, longtemps a, mors,
 S'il ne fust à martire,
 Par l'ueil qui trait en mon corps
 De Desir une vire, (1)
 Qui jà n'en fera traite hors,
 Se m'amour ne l'en tire,
 Ou Bons espoirs qui m'a, dès lors,
 Visité com dous mire,
 Et conforté mes desconfors
 Doucement; Dieus li mire!

C'est mes chastiaus, c'est mes reffors,
 C'est ce qui estaint m'ire;
 C'est li avoires, c'est li trefors
 Dont on ne puet mesdire;
 C'est de ma vie li drois pors,
 C'est ma joie à droit dire.
 Tous li argens & tous li ors
 De France & de l'Empire
 Ne vault pas l'un de ses confors
 Où Désespoir s'aïre.

XII

Et quant ad ce suis venus
 Qu'amis suis vrais,

(1) Une flèche. D'où l'ancien mot *vireton*.

Et d'Espoir bien pourvéus,
 Un joli fais
 Gracieus & plains de pais
 M'est accréus,
 Qui ne sera mis en fus
 De mi, jamais.

Car se j'avoie assez plus
 Que je ne fais,
 Et s'eusse plus que nus
 Pris, en tous fais,
 Si suis-je norris, refais,
 Et pourvéus
 Largement, & bien péus
 De ses biens fais.

Quant j'eus fait le dit & le chant
 De ce joli lay que je chant,
 Moult souvent en la ramembrance
 De ma dame & douce Esperance,
 Je le fis escrire & noter,
 Si bien qu'on n'i péust noter,
 Fors tant sans plus qu'en bon espoir
 Vivre & servir ma dame espoir.
 Quant il fu fais, je le ploïay,
 Et en ces lettres l'envoïay
 A ma dame par un varlet
 Qui pour autre chose n'alet;
 Et li escriis comment j'estoie
 Pris d'Esperance enmi ma voie.

XXI. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-cbiere fuer & ma
 tres-douce amour, onques je n'eus si grant desir de savoir &
 oïr bonnes nouvelles de vous & de vostre bon estat; & aussi
 que vous les oïssiez de mi, comme j'ay eu en chemin & ay en-*

cores. Et, ma tres-douce amour, vous savés bien comment tous li pays est pleins & chargiés de gens d'armes & d'annemis & pilleurs sus les bonnes gens; si vous plaise à savoir, ma douce amour, que onques ne fui en si grant peril comme j'ay été, se ce ne fust li souvenirs & li dous pensers que j'ay eu & ay à vous : car yceuls me donnent & ont donné si grant vertu, que, mercy à Dieu & à vous, je suis eschapés des mauvais. Mais toutesfois, je n'ay sceu ne peu si bien eschiver ne guenchir le peril-leus pas, que je n'aie eu moult grant paour. Car quant je os passé auques les plus perilleus pas, & cuidoie estre & chevauchier plus seurement, je vins en une moult belle plaine, & pensoie à la grant biauté & à la parfaite bonté & bonnourable courtoisie qui en vous sont, & aussi aus grans biens que vous m'avés fais, desquels je ne suis pas dignes, ne ne les porroie ne ne saroie remunerer ne desservir. Je ne me donnay de garde, en regardant sus costé : & vi chevauchier une moult grant compagnie de moult nobles gens qui vinrent tout droit vers mi. Si que se os paour, nuls ne s'en doit merveillier; car, & devant tous vint une dame qui me dist : « Vous estes prins. » Et quant je m'aperceus que c'estoit une si noble dame, & aussi qu'il me souvint plus ardemment de vous, pour ce qu'elle estoit dame moult noble, je respondis moult humblement : « Dame je me
« rens, » & li demanday qui elle estoit qui m'avoit pris. Et elle respondi que bien le saroie, & qu'elle m'avoit fait moult de services & de bontés, desqueles onques ne li avoie fait remuneration : mais, avant que jamais partisse de li, elle sa-roit bien comment ce seroit. Et finalement me dist qu'elle avoit à non *Esperance*, & adont fui moult confortés. Et lors vint chevauchant *Mesure* & *Attemprance*, avec l'autre compagnie qui moult noble estoit, & li dirent : « Dame, plaise-
« vous à ordener de li telement qu'il puist estre acordés à vous. » Et lors, tint moult grant & long conseil, & avec sa gent fu ordéné & par grace que, pour ce qu'elle m'avoit toute ma vie

donné & procuré moult d'onneurs & de biens, que, en restitution & renumeration d'iceuls, & aussi pour amende tauxée par li & par ses gens, de ce que en ce livre ne avoie riens fait d'especial chose qui feist à conter pour li, je fëisse un lay appelé Lay d'Esperance. Lequel lay, mon tres-dous cuer & ma tres-douce amour, je vous envoie enclos en ces présentes & vous prie, tant amoureusement & de cuer comme je puis plus, qu'il vous plaise à le savoir, car il vient de vous, ne n'ay mestier d'Esperance se n'est pour vous. Et, ma tres-douce amour, puis qu'il est fais pour vous, il est raison que vous le sachiez premier que li autre. A Dieu, mon tres-dous cuer, qui vous doint tel bien, tel bonheur & tele joie come je vorroie pour moy-meisme.

Vostre tres-léal ami.

Lors ma douce dame jolie,
 Qui de ma léesce estoit lie,
 Et de ce qu'estoie eschapés
 Dou lieu où j'estoie attrapés,
 Ne fist pas mon meslage attendre;
 Ains le delivra sans attendre,
 Ainsi com véoir le porrés
 Quant ces lettres lire vorrés.

XXII. — Mon tres-dous cuer & mon tres-dous & mon tres-loial ami, j'ay bien veu, par vos amoureuses lettres, comment & queles aventures vous avés eu en chemin, & que vous estes en bon point & en santé; de quoy j'ay plus grant joie que de chose de ce monde. Et, mon tres-dous cuer, plaise-vous savoir que onques lettres ne vinrent si bien apoint comme les vostres darrenieres; car vraiment depuis que vous m'escrivistes l'autre fois, je ne fui sans pensement, souffi & paour, que vous n'eussies aucun empeschement. Mais quant je vis vos lettres, onques n'os joie qui si m'alast au cuer; car à paine me pos-je sous-

tenir de joie, quant je les tins; tous li cuers m'esvanuy : de quoy moult de teles dames avoit avecques mi⁽¹⁾ qui se mervillierent que j'avoie : & toutesfois li cuers me revint, & m'en alay en ma chambre, disant que je m'aloie reposer un po. Et chascuns s'en ala, & me laisserent, car il cuidoiient que je fusse moult malade : & si estoie-je. Et fermay ma chambre, & leu vos dauces lettres, & entendî bien tout le fait & sceû la verité de nos .ii. cuers qui jamais ne porront desjoindre; car je voy bien & enten que l'un porroit po vivre sans l'autre. Si eus, en lisant, moult de biens & moult de maus, mais je les soustien bien, & me sont moult dous. Si sachiez bien, mon dous cuer, que j'ay pris & veu le lay qui estoit enclos en vostre douce lettre, & vous promet que je le saray au plus tost que je porray, & ne chanteray autre chose jusques à tant que je sache le dit & le chant : Car c'est chose de dit & de chant qui onques plus me plaist. Mon tres-dous amis, Nostre seigneur vous doint bonne santé, pais & tele joie comme vostres cuers & li miens mieus le desfrent.

Vostre leal amie.

Mais je vous ay autre fois dit,
 Si com il apert par mon dit,
 Que cils qui sent l'amoureux point
 N'est mie toufdis en un point :
 Ainçois reçoit mainte pointure,
 Une heure douce, l'autre fure.
 Et Desirs qui a mis à mort
 Maint amant, desiroit ma mort,
 Et en tous lieux me couroit feure,
 En tous estas, & à toute heure.
 Si ne le pooie endurer,

(1) Il y avoit avec moi telles nombreuses dames qui, &c.

Car il ne me laissoit durer
 En eglise, n'à champ, n'à ville.
 Si me sembloit chose trop vile
 De vivre en tele pestilance;
 Ne Dous penser, ne Esperance
 Ne pooient avoir victoire
 Encontre li, c'est chose voire;
 Ainçois nous .iii. desconfissoit,
 Dont souvent mes cuers gemissoit.
 Quant je vi la desconfiture,
 Je fis tantost ceste escripture
 Et si, l'envoiaï à ma dame;
 Car je n'avoie confort d'ame,
 Ne nuls ne favoit la doulour
 Qui faisoit palir ma coulour.
 Si qu'à plourer me confortoie,
 C'estoit tout le bien que j'avoie.

XXIII. Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Oy de ton ami la clamour.
 Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Voy comment je pour toi demour;
 Fay tant qu'o toi soit mon demour.
 Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Oy du grand desir la rumour
 Qui fait en mon cuer son demour.
 Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Fay qu'avec toy face sejour.
 Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Fay que j'aie encor un bon jour.
 Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Oy de long comment pour toy plour.
 Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Voy comment pour toy je m'esplour.
 Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Tari le ruiffel de mon plour.

Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Estain de Desir la chalour.
 Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Amenuise sa grant rigour.
 Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Ajes pité de mon labour.
 Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Met en ton tres-dous cuer tenrou.
 Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Voy ma peine, voy mon labour.
 Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Voy comment pour t'amour labour.
 Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Voy ma tres-amere tristour.
 Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Voy mes meschiés, voy ma dolour.
 Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Considere ma grant fréour.
 Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Voy que de mort suis en paour.
 Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Regarde comment je m'atour.
 Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Voy comment je pleur en destour,
 Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Pour ton cointe corps fait à tour.
 Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Voy qu'en toy sunt toufdis mi tour.
 Mon cuer, ma fuer, ma douce amour,
 Voy comment pour ~~roy~~ descoulour.
 Mon cuer, ma fuer, ~~ma douce amour~~,
 Ouvre le flun de ta doucour,
 S'arouse ma pale coutour.

*A Dieu mon tres-dous cuer, qui vous doint joie, pais &
 tout le bien que vostres cuers desire.*

Vostre tres-loial amy.

Lors ma dame, comme dolente,
De rescrire ne fu pas lente,
Car certainement bien appert
Par sa lettre tout en appert.

XXIV. — *Mon tres-dous cuer, & mon tres-dous amy, vous m'avez envoié vos lettres qui m'ont plus donné à faire & à estudier que lettres que vous m'envoyâtes onques mais. Sachiez (1) que je me merveille moult pourquoy vous faites tels plains ne tels clamours, ne pourquoy vous menés si dure vie : car il m'est avis que vous n'avez pas trouvé en mi pour quoy vous le devez faire, ne n'est pas m'entention que vous li trouvés jamais ; combien que je soie certaine que li cuers vous fait moult mal de ce que vous estes si loing de moy ; & je le say bien par moy-meisme : car, en verité, je ne vous porroie escrire le grant meschief que j'en ay. Mais je me reconforte en ce que, se Dieu plaist, je vous reverray briefment : & je vous prie tant comme je puis, & commande de tel pooir comme j'ay sur vous, que vous vueilliés oster vostre cuer de tout plour & de tout anoy, se vous volés que le mien soit aise ; & penre bon reconfort en vous. Car je vous jur & promet par ma foy que je ne vous fis onques tant de bien ne de doucours, de .c. mille tans comme j'ay grant desir de vous en faire. Ne toute ma vie, vous ne me trouverés lasse de faire chose qui vous doie plaire. Si m'est avis que vous ne me devez point faire de dueil, ains devez estre en joie & en léesce. Et je vous prie que vous y soiez, se vous m'amés de riens. Et pour ce, je vous envoie ceste balade que j'ay puisie en la fontaine de larmes où mes cuers se baingne, quant je vous voy à tel meschief ; car par Dieu je ne porroie ne vorroie bien ne joie avoir, puis*

(1) Elle semble lui donner à entendre ainsi, qu'elle n'a pas trouvé trop ingénieuse cette façon de correspondre ; & nous sommes un peu de cet avis.

*que je vous saroie en douleur & en tristesse. Et, pour ce, ay
fait ceste balade, — de cuer plourant en corps malade.*

Vostre léal amie.

Il n'est dolour, desconfort ne tristesse,
Anuy, grieté ne pensée dolente, (1)
Fierté, durté, pointure ne aspreste,
N'autre meschief d'amour, que je ne sente :
Et tant plaing, soupir & plour,
Que mes las cuers est tous noiés en plour.
Mais tous les jours me va de mal en pis,
Et tout pour vous, biaux dous loiaus amis.

Car quant je voy que n'ay voie, n'adrefce
A tost véoir vostre maniere gente,
Et vo douceur qui de long mon cuer blesce,
Que toudis m'est par pensée presente,
Je n'ay confort ne retour
Fors à plourer, & à haïr le jour
Que je vif tant ; c'est mes plus grans delis,
Et tout pour vous, biaux dous loiaus amis.

Mais se je suis loing de vous sans léesce,
Ne pensés jà que d'amer me repente,
Car Loiauté me doctrine & adrefce
A vous amer en tres-loial entente.
Si que Cuer, Penfer, Amour,
Voloir, Espoir & Desir sans retour
Ay eslongié de tous & arrier mis,
Et tout pour vous, biaux dous loiaus amis.

Quant je vi qu'elle se plaignoit
Pour m'amour, & qu'elle baignoit
Son cuer en larmes amoureuses,

(1) Ou *grieveté*. Chose pénible.

Et que ses pensées joieuses
 Estoient toutes converties
 En droites griengres, o uerties, (1)
 Et que c'estoit tout par ma coulpe
 Qui vers li me grieve & encoulpe,
 Seulement pour mon escripture
 Qui pour sa pais estoit trop dure ;
 Moult durement me repenti,
 Quant pour ce qu'avoie senti
 D'ardant desir l'amoureux point,
 Li avoie escript en tel point.
 Qu'aussi bien le sentoit la belle
 Au cuer, par dessus la mamelle,
 Que moult de meschief li faisoit,
 Mais toutevoie s'en taisoit ;
 Elle souffroit en pacience
 Pour ce qu'elle avoit esperence
 Qu'onques ne fu qu'encor ne soit. (2)
 Car cils qui tel dolour reçoit
 Ne se doit pas desespérer
 Pour Desir, ains doit esperer
 Que, comment que joie demeure,
 Encores venra la bonne heure
 Que de la tres-douce rousée
 De Mercy fera arrousée.
 Là pluiseurs fois sa lettre lui,
 Tous seuls qu'il n'i avoit nelui,
 Fors moy sans plus & son ymage,
 A cui j'amenday mon outrage,
 Mon meffait, & ma grant folie,

(1) Converties ou tournées en vrais chagrins.

(2) Qu'il n'estoit rien arrivé qui n'arrivât encore.

Pour ma douce dame jolie.
 Si que, sans faire long detri,
 Ceste lettre-ci li escri
 Moult humblement, en accusant
 Desir, & en moi escufant.

XXV. — *Mon tres-dous cuer, ma chiere suer & ma tres-douce amour, je vous mercye tant humblement comme je puis, & non mie tant comme je doy, de vos douces & gracieuses escriptures qui m'ont tant conforté qu'il n'est tristesse ne douleur qui me puiſt venir. Si feray ce que vous me commandés à mon pooir; & se je vous ay un po rudettement escript, ce fait Desir que j'ay plus creu que je ne deusse. Si, le me vueillies pardonner. Des nouvelles de par de ça s'il vous plaist savoir, plusieurs grans signeurs scevent les amours de vous & de mi, & ont envoié par devers moy un chapellain qui est moult mes amis, & m'ont mandé que par li je leur envoie de vos choses & les responses que je vous ay fait; especialement : Celle qui onques ne vous vit; si ay obéy à leur commandement. Car je leur ay envoyé plusieurs de vos choses & des miennes, & ont volu savoir se il est verité que je aie vostre ymage, & je l'ay monſtré à leur message, bien & richement parée & mise haut au chevé de mon lit; si que chascuns se mervetille que ce puet estre. Et sachiez qu'il scevent comment vous m'avez resuscité, & rendu joie & santé sans ce que vous m'eussiez onques veü. Si tiennent si grand bien de vous, de vostre douceur & de vostre bumilité, comme de dame dont il oyſſent onques parler. Si leur ay escript, à vostre loenge, le bien & la douceur qui y est & ce qu'il m'en semble, mon dous cuer. Et puisque il est ainsi que, ou royaume & en l'empire, nos amours sont sceues & revelées, & especialement des meilleurs, bien seroit ores de male beure nés cils qui fausseroit de nous .ii., car jamais n'aroit bonneur. Et, par m'ame, ma tres-douce suer, j'ay si grant fiance en vostre noble cuer & en vostre*

tres-fine douceur, que je say certainement qu'il n'i porroit avoir que loyauté : si en suis tous seurs, & je m'en aten à vous de tous poins. Et, quant à moy, il ne me semble mie que nes la mort peüst mon cuer oster ne departir de vous. Si en devès bien estre en vostre pais : & certes, ma tres-douce suer, j'ay si grant joie & si grant plaisir en vostre bon renon & en vostre loenge qui ainsi s'espant par tout & espandera, se Dieus me donne vie, qu'il n'est douleur ne tristesse qui me peüst venir. Et m'est avis que tout le bien & la joie que je voy que li autre ont, soit douleur & tribulation contre la joie & le bien que j'ay, & il y ba bien cause; car se j'estoie li plus parfaits en toute chose qui onques fust, si truis-je en vous assez de biens & de douceurs. Et, mon dous cuer, quant au noble & au riche tresor dont j'ay la clef, par Dieu je l'iray defferrer le plus tost que je porray, & seront au defferrer Foy & Loiauté, Droiture & Mesure. Et se Desirs voloit faire le maistre on ne li soufferroit mie, puisque vous & moy & Loiauté & bonne Esperance sommes alliés contre li. (1) Et, par ma foi, il est à moitié desconfis; ne je ne prise mais riens chose qu'il me puißt faire, pour les douces & amiables lettres que vous m'avez escriptes. J'ay fait un Rondel que je vous envoie, & avez le chant par le premier que j'envoieray vers vous : & y est vostre nom, ainsi comme vous le verrez, par ceste cedule encluse en ces presentes. Et, mon dous cuer, s'il vous souvient de moy, par Dieu vous n'estes pas deceue, car je laisse tout autre souvenir & toutes autres pensées pour vous : & de ce que vous dites que vous vous fiez tant en moy que je ne porroie faire chose qui vous peüst desplaire, Dieus le vous

(1) Il faut admettre ici que la jeune fille lui avoit dit : « Je vous confie le secret & la propriété de mon honneur. Vous pouvez en disposer à votre gré; j'ai l'assurance que vous garderez bien notre secret & n'abuserez pas des droits absolus que je vous donne. » De là la protestation que fait l'heureux dépositaire de garder mesure & loiauté, jusqu'à retenir Desir s'il vouloit trop faire le maître.

mire, car par m'ame je m'en garderay bien, se Dieu plaist. Mon tres-dous cuer, par m'ame, onques je n'oy dire de vous que bien & loyaulté & bonheur. Si ay toute doubte, toute souspeçon bouté hors de mon cuer, & tien que vostre belle & douce bouche ne daigneroit mentir. Si tenés fermement que je vis en joie & en revel plus que amans qui soit en pays où je demeure; & me suis remis à faire vostre livre, enquel vous serés loée & bonnourée de mon petit pooir, & toutes autres dames pour l'amour de vous. Et, ma tres-douce amour, les oreilles vous deveroient bien fort & souvent mengier; (1) car je ne suis en compagnie que on ne parole tousjours de vous, & en tel bien que tous cils qui vous ont vëu vous comperent à l'escharboucle, qui esclaircist les obscures nuis, au sabbir qui garit de tous maus, & à l'esmeraude qui fait tous cuers resjoir: & brief, chascuns vous tient comme la fleur des dames. Et, par icellui qui me fist, j'en ay tele joie que je ne le vous porroie dire n'escrire, & tout ce saurés-vous bien par autre que par moy. Si ne donroie mie mes soubais, mes souvenirs & mes douces pensées pour l'avoir d'un tres-bien riche roiaume. Car quant je pense bien à vostre pure, fine & esmerée douceur qui est dedens mon cuer enfermée comme tresor en coffre, & enclavée comme pierre en or, il m'est souvent advis que je soie avec vous aussi doucement que je fui onques. Et, mon dous cuer, se je ne vous envoie de mes choses si souvent comme je soloie, je vous suppli humblement qu'il ne vous desplaïse mie. Car se je avoie la teste de fer & le cuer d'acier & le corps d'aymant, ne porroie-je mie bien faire vostre livre & penser à faire autres choses, qu'il ne convint laisser l'un pour l'autre. Je vous suppli tant humblement comme je puis & de tout mon cuer que vous me vueilliez envoyer l'une des choses que vous mettés plus près de vostre cuer, par quoy je la puisse mettre si près du mien comme je porray. Et certes se vous la

(1) Mengier, pour démanger. Nous difons aujourd'hui tinter.

m'envoiez, je la tenray comme vraie & digne relique. Et vous estes si bonne & si sage que vous sarez bien que c'est à dire. Et aussi me vueilliez faire si bien de vostre suer que, quant je venray vers vous, nous puissions mener bonne vie sans dangier.

A Dieu, mon tres-dous cuer, qui vous doint le bien & la joie que vous desirés !

Vostre loial ami.

Ma dame ainfi me resjoÿ,
 Comme deffus avez oÿ,
 Par son gracieus mandement
 Et par son dous commandement,
 Com celle en qui tout mon cuer maint.
 Or pri Dieu que vers li me maint
 Briefment, si seray assevis;
 Car plus ne me faut, ce m'est vis.
 Mais jà Dieus ne me laist tant vivre,
 Ains me toille honneur & mon vivre,
 Quant de li me departiray;
 Car quant devers sa part iray
 Ce n'iert mie à repentir.
 Si puis bien dire, sans mentir,
 Et s'en parole qui volra !
 Mais certainnement on verra
 Tout clerement, je n'en doubte mie,
 La fleur de lis croistre en l'ortie,
 Et le fruit naistre en la racine,
 Et fin basme porter espine,
 Et en fuzin germer la rose, (1)
 Qui seroit moult estrange chose;
 Aincois que queurre de tel laisse (2)

(1) *Succin*, substance bitumineuse; ambre jaune.

(2) Avant qu'on me voie aller, courir de tel pas, que....

Que je l'entroublie ne laisse.
 Tous siens suis sans departement,
 N'il ne porroit estre autrement.
 Ainsi j'ay esperance qu'elle
 Vuet moult bien quant ami m'appelle,
 Et, de son bon, clame chascun
 Ami, ne n'en aime adès qu'un.
 Et sa responce le m'enfeingne,
 Avoir n'en quiers nulle autre enseingne.
 Vès-là ci, je la vous liray,
 Que jà mot n'i oublieray.

XXVI. — *Mon dous cuer, ma douce amour & mon tres-
 cbier ami, plaïse vous à savoir que, la merci Dieu & la vostre !
 je suis en tres-bon point de corps & de cuer aussi ; car je le say en
 si plaïssant & si dous demour, que il ne porroit nul mal avoir, tant
 que il soit par devers vous. Car, par Dieu, il i est à toute beure
 & sera toute ma vie. Et quant je m'avise que je l'ay si tres-bien
 bebergié que je porroie ne voldroie mieus, il n'est nuls maus que
 li corps puißt avoir. Et ainsi comme je say que li vostres cuers est
 tous par devers moy & que vous vous tenés seurs de m'amour,
 & que vous estes en joie & en revel, j'en ay tel joie que je ne le
 porroie dire ; car certes je ne porroie avoir joie ne aïse tant comme
 je vous sentiße à mescbief. Mon dous cuer, j'ay receu vos lettres
 enqueles vous me faites assavoir que plusieurs grans signeurs sce-
 vent les amours de vous & de moy, & que il vous ont mandé
 que vous leur envoieiez de vos choses & des moies. Si me plaïst
 tres-bien que vous leur en aiés envoié, car je vueil bien que Dieu
 & tout le monde sache que je vous aime & ay plus cbier que
 homme qui au jour de bui vive. Et si, me tien à mieus parée &
 à plus bonnourée de vostre amour, que de roi ne de prince qui
 soit en monde. Car, à mon gré, il n'a femme en monde mieus
 assenée d'ami que je suis ; de quoy je loe Dieu, Amour & Venus,*

tous les jours plus de cent fois, & si j'ay certainement que je ne feray ja vers vous fausseté par quoy je doive avoir nul blasme. Et pour toutes ces causes ne me cbaut-il se nos amours sont descouvertes. Et ainsi vous savés bien que c'est pour le millieur. Et, mon dous cuer, vous m'escrivés que vous avés si grant joie de mon bon renon qu'il n'est mal qui vous puist venir. Et, par Dieu, mon dous cuer, si ay-je dou vostre, & je l'en doi bien avoir, car je croy qu'en tout le monde n'en a nul qui ait meilleur renommée de vous de tous les bons; & vous savés que ce fu le commencement de nos amours, lequel fu trop tart, à mon gré; car c'est le plus grand regret que j'aie que du bon temps que nous avons perdu: & n'ay riens que je ne vossisse avoir donné par quoy nous eussions plus tost commencie. Et, mon dous cuer, vous m'escrisiés que vous venrés briefment defferrer le tresor dont vous avés la clef; & se ceuls que vous m'avez mandé qui seront au defferrer y sont, la compagnie en vaudra mieus, & je pense bien que il y seront. Et ne cuide mie que se Desirs y vient, qu'il nous puist en riens grever; car celle noble compagnie l'aroit tost desconfit. J'ay veu le rondel que vous m'avez envoié, & y ay bien trouvé mon nom: & ay grant joie de ce que vous estes remis à faire nostre livre, car j'ay plus cbier que vous le faciés que autre chose, & me souffrira, se vous m'envoïés, toutesfois que vous m'escrivés, .i. petit rondelet ou aucune chanson nouvelle. Car je n'en vueil nulles apprendre que des vostres; &, par ma foi, il ne me desplaist point se vous envoïés à autres qu'à moy; car chose qui vous plaist ne me porroit desplaire. Mais qu'il vous plaise que je les aie la premiere. Je ne vous envoie pas ce que vous m'avez mandé, pour ce qu'il m'est avis qu'il ne seroit pas bon de l'envoier par ce message; mais je le vous envoie par vostre vallet, la premiere fois que vous le m'envoierés, avec vos paternostres⁽¹⁾ que je ne

(1) Les paternostres étoient un chapelet dont chaque grain répondoit à un Pater Noster qu'on devoit réciter; de là : dire ses paternostres.

puis envoyer si tost comme je vossisse. Mais je vous envoie la coëffe & le cuevrechief & le touret ⁽¹⁾ que je avoie affublé le jour que je reçu vos lettres. Ma suer se recommande à vous, & n'aiez nulle doubte, car je trouveray assez chemin par quoy nous pourrons tout à loisir deffermer le tresor. H. Vostre amis, ⁽²⁾ ba est à Paris, il se recommande à vous moult de fois; si a grand joie de vostre bien & du mien, & metteroit volentiers peine comment nous en eussions plus. Et, par Dieu, nous le devons amer, car c'est cils par quoy nos amours furent premiers commenciés. Et, mon dous cuer, je ne pense point de mal en ce que vous me mandés que je vous envoie &c; ⁽³⁾ car je say bien qu'il n'en y a point : & si, le vous enverray le plus tost que je porray. Par le Dieu en qui je croy, vous ne me troverés ja lassé de faire chose qui vous doie plaire. Je vous pri, recommandés-moy à mon frere & le vostre, ⁽⁴⁾ & li donnés ceste verge d'or; & li dites que je li prie que il la porte pour l'amour de moy. Mon cbier ami, je prie à Nostre seigneur que il vous doint tel bien & tele bonneur comme je vorroie.

Vostre loial amie.

Véu avés le dous escript
Que ma douce dame m'escript.
Et aussi je l'ay bien véu,

(1) Le *touret*, & non *tourez* (comme l'écrit M. Viollet-le-Duc), étoit, ainsi que l'a conjecturé le même historien du Costume, une partie de la coiffure des dames; je crois qu'elle servoit à retenir & envelopper les cheveux : de là *touret de nez*.

(2) C'est apparemment Henri, le même qui avoit porté la première lettre de Peronnelle. Machaut lui avoit longtemps avant adressé une curieuse pièce de vers sur les ennuis que lui causoit l'obligation de monter la garde sur les murs de Reims.

(3) Cet &c n'en dit-il pas plus qu'il n'est gros ?

(4) Ces deux frères semblent bien désigner affectueusement la même personne, le frère de Machaut.

Ymaginé & concéu.
Et certes quant bien l'ymagine,
Je la compere à la roïne
Qu'on appelloit Semiramis,
Qui d'avoir fu riche & d'amis,
Et roïne de Ninivée,
Séant en marches de Caldée.
Valerius Maximus conte
Et si dit ainssi en son conte :

Semiramis fut une dame
Qui vout honneur & haï blame,
Et n'ot pas le cuer si entort
Que à nul vofist faire tort;
Et elle aussi ne voloit mie
Que l'en li féist villenie,
N'à sa gent honte ne damage.
Garder voloit son heritage,
Et moult amoit ses bons amis,
Mais fort haoit ses ennemis;
Et trop plus amoit, sans doubtenche,
Misericorde que vengeance.
Car elle estoit franche & piteuse,
Et dou mal d'autrui dolereuse.
Un jour advint qu'en son palais,
Qui fu grans & biaux, non pas lais,
Où il ot grant chevalerie,
Et plusieurs gens de sa maisnie,
Un message vint en grant haste,
Qui disoit à tous : « Or me haste,
« Parler m'estuet à la Roïne. »
Encor estoit en sa courtine(1)

(1) Dans les rideaux.

La roïne, qui s'atournoit :
Et li mès celle part tournoit,
Et fist tant qu'il vint devant elle,
Et puis li conta la nouvelle ;
Et il jura, par saint Antoine, (1)
Que la cité de Babiloine
Estoit contre li revelée.
La dame estoit eschevelée,
Fors tant qu'une tresse tressie
Avoit, & l'autre destressie.
Mais en ce point où elle estoit,
La dame tantoist se vestoit,
Et s'en ala à grans eslais
A sa gent, dedens son palais ;
Et leur dit, com vaillant & sage,
Sa desconvenue & l'outrage
Que cils li avoit recité
De Babiloine la cité ;
Et que jamais n'aroit bon jour,
N'en ville ne feroit sejour,
N'a son cuer n'aroit grant léesce,
Ne trefferoit son autre trefce,
Tant que li feroit amendé.
Et lors à ses grans os mandé,
Et si bien les sot pourvéoir
Que la ville vint asséoir ;
Et là fist tant qu'en sa presence
Vinrent tuit à obéissance.
Ne fu ce fait tres-honnourable ?
S'Hector, le puissant combatable,
L'eüst fait, ne fut-ce grant chose ?

(1) Forme de serment pour le moins douteuse.

Dont il avint, à la parclofe,
 Que ceuls du paÿs, pour ceste ouevre,
Firent une ymage de cuevre
 Qui d'une part estoit tressie,
 Et de l'autre part destressie
 A sa samblance, de tel taille
Comme elle estoit à la bataille,
En signe de ceste victoire;
 Par quoy il en fust grant memoire.

Or vueil ma dame comparer
 A Semiramis qui parer
 Ne volt son chief ne sa figure,
 Fors que des euvres de nature,
 Jusqu'atant que la villenie
Qu'on li avoit fait fust vengie.
Je suis la cité proprement, (1)
Que siëne suis entierement,
 De son droit & de son demainne;
 Et elle est de moy souveraine.
 Mais Desirs & Merencolie,
 Doubtance de perdre ma mie,
 Longue demeure, Longue attente
 Du véoir, Pensée dolente,
 Et ce que je n'ay congnoissance
 Où elle maint ne acointance,
 N'en ce monde n'a créature
 Qui li die ce que j'endure,
 Font souvent murmuration
 En mon cuer, & rebellion :
 Et si estaingnent la lanterne

(1) Je suis à l'égard de ma dame ce que Babylone étoit à Sémiramis.

D'Espoir qui la cité gouverne.
Dont il faut que li las s'enfuie
Par nuit, dont durement m'anuie.
Mais quant ma chiere dame entent
Ceste nouvelle, pas n'attent
Qu'on la prie de moy aidier,
Car on ne feroit souhaidier
Comment de moy aidier s'apreste,
Et comment la belle est tost preste.
Car en quel estat qu'elle soit,
Si tost com mes lettres ressoit,
Et entend la desconvenue
Qu'en sa cité est advenue,
N'oublie pas qu'elle n'aqueure,
Et que tantost ne me sequeure
Par la voie plus honnourable
Qu'elle puet & plus convenable ;
Et qu'Esperance ne remette
En siege, & les autres demette.
Si que tuit à destruction
Sont mis & en subjection.
Et pour l'ymage qui fu faite
De Semiramis & pourtraite ;
Enfement, les gens du pays,
Ma dame liges & naïs, (1)
Féirent pourtraire une ymage
Gente de taille & de corsage,
De maniere & de contenance,
Toute pareille à sa samblance.
Et tant estoit belle à véoir
Qu'à tous devoit plaire & séoir ;

1° Les hommes liges-nés de ma dame.

Et pour sa grant biauté l'apelle
Chascuns qui la voit : TOUTE-BELLE.

Mais trop fort me desconfortasse
Se ce ne fust : & trop doubtaffe
Desir, & ceste autre merdaille
Qui ne font que noise & bataille,
Et qui se vuelent reveler,
Quant ne se puelent plus celer.
Ceuls dou pays la me tramirent ;
Or vous diray ceuls qui la firent :
Ce furent Franchise, Pité,
Fine douceur, Vraie amisté,
Loyauté, Raïson & Mesure,
Qui toutes y mirent leur cure ;
Tres-dous Espoirs le m'aporta,
Qui doucement me conforta,
Et encor toufdis me conforte,
Et de mon cuer garde-la porte.
Si que jamais n'i enterront
N'à la cité mal ne feront :
Et se Desirs y vult venir,
Doucement le faut maintenir,
Et qu'il n'apporte fu ne flame
Qui la cité brule & enflame ;
Né jamais n'i ara pensée
Qui contre moy soit ordenée.
Et se je suis trop longuement
Loing de la belle vraiment,
J'espoir qu'à joie la verray
— Nompas si tost com je vorray,
Et à son ymage toufdis
— Trairay, comme à mon paradis.

Or est ma dame comparée
 A Semiramis qui, parée
 Ne volt estre, tant que vengeance
 Fust prise de l'outrecuidence
 Que si subgés avoient fait;
 S'en corrigea bien le meffait.
 Si est bien temps que je responde
 A la milleur qui soit en monde,
 C'est à ma dame, & à sa lettre
 Où l'on ne puet plus de bien mettre
 Ne de douceur qu'il en y ha;
 Et, pour ce, mon oeil la tria
 Com la plus monde & la plus pure
 De toute humaine créature.
 Si li respondi sans attendre
 Si com ci le porrés entendre.

XXVII. — *Mon tres-dous cuer, ma douce fuer, ma douce amour & quanque mes cuers aime. J'ay receu vos lettres, esqueles vous me faites savoir vostre bon estat, dont j'ay si tres-grant joie que plus ne puis. Car tant comme je vous sache en bon estat, il n'est nulz maus qui me puiſt venir. Et se je savois le contraire, dont Dieus vous gart & moy aussi! certes je seroie perduſ & mors. Si vous pri, mon tres-dous cuer, que vous vous vueilliés bien garder; car li temps est trop perilleus, especiaument là où vous estes. Et, mon tres-dous cuer, se vous estes lie de ma pais, de ma joie & de mon bien, vous n'estes pas engingnie; car vostre pais & vostre joie est la moie. Ne je ne mès nulle difference entre vous & moy que le bien de l'un ne soit le bien de l'autre. Et, mon dous cuer, vos douces lettres m'ont telement resjoÿ que, par ycelli Dieu qui me fist, toutes les fois que je les lis, les larmes me viennent aus yeus de droite fine joye: car c'est un val plein de joie, un flun de douceur, un ref-*

pit de mort que de les oïr ; & je les ay leues plus de .xx. fois :
 & qui onques n'aroit amé, par ma foi s'il les ooit, il ameroit,
 s'il n'estoit trop rudes ou trop meschêans. Mon tres-dous cuer,
 vous m'avés fait garde & tresorier des .ii. plus nobles choses
 qui soient en tout le monde, c'est de vostre cuer & de vostre
 riche tresor. Et se Dieu plaist, j'en feray si bonne garde, que
 Dieus & vous & tous ceuls qui le seront s'en tenront bien
 apaié : car je say bien que vous gardés mieus le mien cuer que
 je ne saroie faire le vostre. Et vous plaise savoir que quant je
 reçus vos lettres, li seigneur dont autre fois vous ay escript, en-
 voierent vers moy pour avoir de vos choses & des miennes ; &
 especialement pour véoir vostre ymage, comment & en quelle
 reverence je l'ay mise & l'onneur. Et je leur monstray, si en
 ont moult grant merveille, & m'ont bien mandé que vous estes
 la non pareille des dames. Et, mon dous cuer, vous m'avés
 mandé que vous loés Dieu, Amours & Venus de ce que vous
 estes si bien pourveue d'ami, & que vous ne volriés mie avoir le
 plus grant homme du monde à ami pour moy. Certes, ma douce
 amie de mon cuer, vous estes trop deceüe : car, par m'ame,
 je ne suis mie dignes de vous regarder, ne de vous deschauffier.
 Si n'en devés pas loer amours ; mais je la doi loer & mercier,
 quant elle m'a si bien assené, comme en vous qui estes la fleur
 des dames, & que estes si moie que vous dites que je ne por-
 roie faire chose qui vous despléust, & que jamais vous ne serés
 lassée de faire chose qui me plaise. Dieus le vous mire, car je
 ne le porroie desservir ne je n'en suis pas dignes. Mon tres-dous
 cuer, je vous mercy trop chierement de ce que vous m'avés
 envoié & envoierés ; &, par m'ame, toutes les nuis je les couche
 sur mon cuer, & les baise plus de .c. fois le jour. Vostres livres
 se fait & est bien avanciés ; car j'en fais tous les jours .c. vers,
 & par m'ame, je ne me porroie tenir du faire, tant me plaist la
 matere, & pour ce que je say bien que vous le verriés tres-vo-
 lentiers. Mais j'ay trop à faire à querir les lettres qui respon-

dent les unes aus autres. (1) Si vous pri qu'en toutes les lettres que vous m'envoierés d'ores-en-avant, il y ait date, sans nommer le lieu. Je fusse alés vers vous avec le porteur de ces lettres, se ce ne fust pour .ii. raisons, lesqueles vous sarés bien cy après. Et, par Dieu, mon dous cuer, je iray deffermer ce precieus & gracieus trefor, le plus tost que je porray, car se Dieus me doinst joie de vous que j'aime plus que tolt le monde, onques en ma vie je ne desiray tant chose, & en ay laissé le dormir plus de .xxx. fois puis .i. mois. Et, mon tres-dous cuer, vous estes courrecie de ce que nous avons si tart commencié : par Dieu aussi suis-je; mais ves-cy le remede : menons si bonne vie que nous porrons, en lieu & en temps, que nous recompensons le temps que nous avons perdu; & qu'on parle de nos amours jusques à cent ans cy après, en tout bien & en toute bonneur; car s'il y avoit mal, vous le celeriés à Dieu, se vous poviés. Mais il n'i ba que bien ne n'ara jà; & on ne puet trop de bien faire. Et, pour ce, doit chascuns de nous .ii. renvier le bien amer à son tour. (2) Recommendés-moy tres-humblement à vostre suer. Mon dous cuer, tous li cuers me rit de la joie que j'aten, & de ce que vous trouverés bien voie & loisir de deffermer ce riche trefor. Je vous envoie une balade qui fu faite au bout du mois que je me parti de vous. Et puis je commençai vostre livre. (3) Et ma tres-douce suer, je vous pri trop acertes, que vous &

(1) Aussi avoit-il un peu brouillé les premières qui, dans le manuscrit du duc de Berry, ont été écrites après le texte des vers. Une place leur avoit été réservée, sans doute par Machaut lui-même, qui aura chargé son secrétaire de les transcrire & mettre en ordre; celui-ci ne l'a pas fait avec assez de soin. Aussi M. Prosper Tarbé, qui en a publié plusieurs d'une façon très-incomplète, n'en a-t-il pas retrouvé le fil.

(2) C'est-à-dire redoubler d'amour, tour à tour.

(3) Ainsi il commença son livre, comme il en étoit sans doute convenu avec sa dame, lors de leur première entrevue; il le continua, à mesure de la matière que les lettres & les pèlerinages de Saint-Denis & de Reims lui fournirent.

vostre suer promettés la voie à saint Nichaise de Reims, pour vous & pour ses enfans ; (1) & je vous promet par ma foy que je vous iray querre à la porte saint Antboine, & .T. vostre frere venra avec moy. Mon tres-dous cuer, vous me faites veillier grant partie des nuis, & escrire grant partie des jours ; mais par m'ame, il ne me grieve riens ; ainsois y ay si grant plaisir que je ne puis entendre à autres choses, & pour amour de Toute-belle que vus devés bien congnoistre. A Dieu mon tres-dous cuer & ma tres-douce suer & ma tres-cbiere dame, qui vous doint pais & santé & joie de quanque vostre cuers aime ! Escript le VIII^e. jour d'aoust.

Vostre leal ami.

BALADE.

Hui ha .i. mois que je me departi
De celle en qui j'ay mis toute ma cure,
Mais onques mais mes las cuers ne senti
Nulle dolour à endurer si dure
Com fu le departement ;
Car je ne pos dire : « A Dieu vous commant, »
Au departir de ma dame jolie ;
Tant me fist mal de li la departie.

Car à peine que mes cuers ne parti,
Tant fu chargiés de dolour & d'ardure,
Quant je perçus que le maintien joli.
Le dous regart & la noble figure,
Et le dous viaire gent
De ma dame laissoie ; & vraiment,
En grant paour fui de perdre la vie,
Tant me fist mal de li la departie.

(1) Ainsi la sœur étoit mariée & avoit plusieurs enfans. Ce devoit être une demoiselle de Conflans.

Et fans doubtaunce onques puis je ne vi
Riens qui péüst mettre en envoiéure
Moy ne mon cuer; & c'est drois, que fans li
Ne quier avoir nulle bonne aventure,
Ne joie, n'alligement;
Car à li suis donnés si ligement
Que je ne fis onques puis chiere lie,
Tant me fist mal de li la departie.

LA DAME.

BALADE.

Amis si parfaitement
Suis à vous donné.
Que c'est fans departement
Et fans deffevrée,
Ne, tant com j'aray durée,
Mes cuers ailleurs ne sera,
Et s'il est autre qui bée
A m'amour, il y faurra.

Car si amoureusement
Suis enamourée
De vo gracieus corps gent,
Qui feur tous m'agrée,
Que pour créature née
Mes fins cuers ne vous laira,
Et s'il est autres qui bée
A m'amour, il y faurra.

Si qu'avés certainement
Toute ma pensée,
Et m'amour entierement
Est en vous fermée;
Ne pour longue demourée
Mes cuers ne se changera;
Et s'il est autres qui bée
A m'amour, il y faurra.

Ceste balade que j'ay dite
 Estoit dedens la lettre escripte
 Qui s'enfieut, & me respondoit
 Ainsi comme respondre on doit.

XXVIII. — *Mon dous cuer, frere, compains & vrais amis, j'ay receu vos lettres, & par mon frere .T. qui m'a dit qu'il ba longtems qu'il ne vous vit en milleur estat que vous estes. Si en ay si grant joie que je ne porroie avoir greigneur de chose qui me pèust advenir, se n'estoit de vous veoir, que je desir plus que nulle autre chose. Et, s'il vous plaist, vous me venrés veoir au lieu que le porteur de ces presentes vous dira, où je pense à estre, se Dieu plaist, dedens les octaves de la mi-aoust; car nous devons partir ce lundi prochain venant, ma suer & moy, pour y aler, pour doubte de la mortalité qui est trop grant où je suis; & le plus tost que je seray là, je le vous feray savoir. Si ne m'escrivés rien jusques à tant que vous orrés nouvelles de moy. Mon tres-dous cuer, je vous envoie ce que vous m'avez mandé, & vos paternostres. Et vous promet loyaument que je les ay portées, tout en l'estat que je les vous envoie, .ii. nuis & .iiii. jours sans oster d'entour moy. Et depuis que li fremailles fu fais ai-je tous jours porté les paternostres en ycelle maniere que je les vous envoie; si vous pri que vous le vueilliés porter. Et je vous envoie unes autres petites, & un petit fremaillet pour vostre ymage,⁽¹⁾ & les ay ainsi portées longuement en l'environ de mon bras. Si vous pri, mon tres-dous cuer, que il ne vous desplaise se je les vous ay envoiés si tart; car je ne le pus amender : & se j'ay nulle autre chose qui vous plaise, si le me mandés, & je le vous envoieray de bon cuer; car, par ma foy, je n'ay rien qui ne soit vostre. Et se vous ne mettés diffe-*

(1) Pour suspendre au cou de son image. La mesure du bras de Péronne répondoit donc à celle du cou de l'image.

rence entre les biens de vous & de moy, que le bien de l'un ne soit le bien de l'autre, par ma foi, vous avés droit; car aussi n'i en mes-je point; & je tien certainement que tout le bien de vous est le mien, & le mien si est le vostre : ne je ne porroie estre mieus à mon gré. Et je vous jur, par ma foy, que l'amour que j'ay à vous est si grans que nul puet plus estre. Et si, m'est avis que elle croist encore tous les jours & s'i renvie le bien amer. (1) Et je suis certaine que si faites vous à vostre tour; si, ne sera pas legere chose à faire faillir le jeu qui souvent est renviez. J'ay eu les .iiii. balades que vous m'avés envoies, & en ay aprinse l'une, ainsi comme celle qui se fait fort de vous. Mais il me fait grant mal de vostre peine. Si vous pri, mon tres-dous cuer, que vous ne prengniés pas tant de peine que vostre corps en vaille pis; car, par Dieu, il m'en seroit trop mal. Et il me souffriroit bien toutesfois que vous m'escrisiés, se vous m'envoies une petite chanson ou aucun rondel; mais qu'il fust notés : car je n'en vueil nuls chanter que des vostres; & si, m'en aporier en bien souvent; mais je ne vueil mettre paine à les apenre, car il m'est avis que tout ce que les autres font ne vault rien à regarder ce qui vient de vous. Si vous pri, mon tres-dous cuer, que vous m'en envoyiez mains, si les m'envoiez notées : &, s'il vous plaist, que vous m'envoiez le virelai que vous fëyistes avant que vous m'eüssies veue, qui s'appelle L'ueil qui est le droit archer ou Plus belle que le biau jour, car il me semblent tres-bons. Et, mon dous cuer, vous m'avez escript que je vous faiz veiller grant partie des nuis & escrire grant partie des jours; &, par ma foy, aussi le me faictes vous, excepté ce que je n'escris mie tant que vous faictes. Mais je pense tant à l'amour qui est entre vous & moy, que par le Dieu en qui je croy, je y pense plus que en nulle autre chose. Et avient souvent que suis l'espace d'un grant jour en ma chambre ou en aucun

(1) S'i renvie, s'y renchérit, s'y accroit. .

lieu où je me destourne de la gent, pour ce qu'il ne me destourbent de penser à vous; & en sont aucune fois ma suer & les gens de l'ostel bien esbaïs de ce que je me tiens si volentiers toute seule. Car je ne l'avoie pas accoustumé & je ne m'en puis tenir; tant me plaist de penser à vous. Mon dous cuer, ma seur se recommande à vous assez de fois & vous desirer moult à véoir. Elle vint à moy quant je faisoie ces lettres & me demanda se j'escrivoie à mon amy & je luy respondi que oïl; & elle me dist : « Recommandez moy à luy beaucoup de fois; car, par « Dieu, je le véisse volentiers. » Et je vous pri, mon dous cuer, que vous me recommandés à vostre frere & au mien; car par ma foi, c'est un des hommes du monde que je desirer plus à véoir après vous. Mon dous cuer & mon dous ami, je pri à Nostre seigneur qu'il vous doinst bonheur, pais, santé & joie, de quanque vostre cuer aimme; si, y partiroie. Eschrift le diemenche devant la mi-aoust.

Vostre loyal amie.

Ceste balade encor enclose
Fu en sa lettre, & si suppose
Que de sa main escript l'avoit,
Ainsi com escrire savoit.

BALADE.

Puis que tant à languir ay,
Pour vo longue demourée,
Tres-dous amis, je prendray
Grand confort en la pensée
Que loyalement suis amée
De vous, aussi vous affie;
Car le bien amer renvie.

Et si tost com je verray,
Amis, vostre retournée,

La dolour oublieray
 Que j'ay longuement portée.
 De tous maus feray fanée,
 Et diray à chiere lie
 Que le bien amer renvie.

Et aussi je gariray
 Doucement à recelée,
 La dolour qu'en vo cuer vray
 Est par Desir engendrée.
 Là fera joie doublée
 Et verrés un cuer d'amie
 Que le bien amer renvie.

Or avés-vous oï comment
 Celle qui m'a en son comment
 M'envoia lettres & joiaus,
 Et reliques & dis novviaux.
 Et certes je les aouroie,
 Et si richement les tenoie
 Comme ce fust mon dieu terrien.
 Briefment je n'amoie tant rien,
 Fors que ma dame seulement ;
 Et à toute heure vraiment
 Si près de mon cuer les mettoie
 Et de mon corps, com je pooie ;
 Car la douceur qui en iſſoit
 Si doucement me nourriſſoit,
 Que c'iert ma plus grant nourreture,
 Qui venoit de plaisance pure.
 C'estoit ce qui me soubstenoit
 Et qui en vie me tenoit.
 C'estoit mon cuer, c'estoit ma joie,
 C'estoit quanque je desiroie ;
 Si que je puis comparifon

Faire, sanz nulle mesprison,
De Hebe & de ma dame gente.

Hebe déesse de Jouvente
Qui des cielz estoit boutilliere,
Rajouenist, à la priere
D'Ercules, le vieil Yolus,
Deffus le mont de Tymolus;
Filz fu Carllore le sage. (1)
Si n'i avoit signeur ne page
Qui ne se feingnast à merveille.
De ce fait chascuns se merveille
Et nés li dieu s'en mervilloient,
Quant pour certain dire l'ooient.
Si que li dieu, leurs viés parens,
Pour estre jones & parans
Souvent à Hebe presentoient,
Et moult doucement li prioient
Qu'il les voulüst rajovenir;
Mais onques n'i porrent venir :
Car la Déesse bien apprise
Lors respondoit par bonne guise,
Et disoit qu'elle n'avoit cure
De tollir son droit à Nature.

Ainsi fait ma dame de mi :

(1) Ovid., *Metam.*, lib. IX, v. 400. — Machaut confond ici le rajeunissement des enfans de Calirrhoé avec celui d'Iola. On fait ordinairement Iola fils d'un Iphiclus. *Tymolus*, comme l'écrivit Ovide :

Deferuere sui Nymphae vineta Tymoli

(*Met.*, lib. VI, v. 15),

pour *Tmolus*, célèbre montagne de Phrygie.

Car, foi que je doy saint Remi,
Sa grant biauté me rajouenist,
Car de mon cuer mille fois n'ist;
Et, par ymagination,
En voy toufdis l'impression;
Dont j'en fais oeuvre de jonesce,
Et s'ay toufdis en moy léefce,
Et l'esperit juene & legier :
Ce fait tous mes maus alegier;
Comment que nuls ne puet faillir
Qu'il puist vivre sans enviellir.
Car à Nature chascuns paie
Son droit, son tréu & sa paie;
Et qui autrement le feroit
Nature trop s'en plainderoit.
Mais ma dame, de sa noblesse,
Le fait comme mere & déesse
Que j'aim, aour, criem & desir,
Et en qui sont tuit mi desir.

Longuement ainfi demouray,
Que je ne gemi ne plouray;
Car ainfi vivre me plaisoit
Tant que riens ne me desplaisoit,
Qui d'elle me péust venir.
S'en laissoie Amours convenir;
Pour ce que j'estoie assevis
De toute joie à mon devis,
Fors itant que pas ne véoie
Ma douce dame simple & coie,
Et qu'elle s'estoit departie.
Pour cause de l'épidimie,
Dou lieu où fu sa demourée;

Ains ala en autre contrée.
 Et au lieu je ne cognoissoie
 Créature, se Dieus me voie,
 A qui rien déusse prier,
 N'en qui je m'osasse fier.
 Et s'on me dist que j'envoiasse
 Devers li, faire ne l'osasse,
 Car elle m'avoit deffendu,
 Se sa lettre avez entendu,
 Que vers li point ne traméisse
 Tant que nouvelles en oÿsse :
 Et ce fu .ii. mois tous entiers
 Et aveuc ce j'entrai en tiers. (1)
 Qu'onques de li n'oÿ nouvelle
 Si que je ne favoie s'elle
 Faïsoit d'escire ce demour,
 Par ruse ou par deffaut d'amour.
 Lors me print trop à avoier,
 Quant vers li n'osoie envoier.

Adont, anemis qui ne dort,
 C'est Desirs qui m'a fait maint tort,
 Tenoit en sa main un tison,
 Et si s'en vint en traÿfon.
 Et dedens mon cuer se bouta.
 Si que près le manoir tout ha
 A force ars, malgré moy par m'ame,
 Et mis tout à feu & à flame.
 Et Souvenirs qui conforté
 M'a cent fois & joie aporté.
 Qui tous biens faire me foloit.

(1) Au troisième mois, vers la mi-octobre 1363.

Toute ma joie me toloit.
Car il m'aministroit pensées
Diverses & desordenées,
Qui estoient entortillies
De courrous & merencolies.
Et pour ice trop me doubtoie
Que celle qu'aim, où que je soie,
De si vrai cuer, tout en appert,
En lieu de bleu ne vestit vert.
Si qu'en ce penser où j'estoie
Droitement d'anui somnilloie,
Et en cest anui m'endormi,
Qui ne fu pas trop bon pour mi.
Qu'en dormant un songe sonjay,
Et vëu dedens mon songe ay,
Qu'en aourant ma douce ymage,
Son chief tournoit & son visage;
Ne regarder ne me daignoit,
Dont mes cuers trop fort se plaignoit :
Et tout estoit de vert vestie,
Qui nouvelleté signifie.
Adont me souvint des ymages
Qu'avoit fait Virgiles li sages,
Qui aus Rommains le chief tournoient
Quant leurs subjés se reveloient. (1)
Comment qu'en moy subjection
Fust sans nulle rebellion,
Et qu'en rien n'avoie mespris

(1) Voyez les poèmes de *Cleomades*, le *Dolopathos*, & les *Fais merveilleux de Virgile*. — Le pauvre amoureux, n'ayant rien à raconter de nouveau sur ses amours, continue pourtant son poème, mais en se jetant dans des digressions que Peronnelle dut lire avec plus de profit que nous ne pouvons en recueillir.

Par devers ma dame de pris ;
 Si que se je fui à meschief,
 Quant je li vi tourner son chief,
 Et si vi qu'elle estoit parée
 De vert, sans couleur asurée,
 Nuls homs ne le me doit enquerre ;
 Qu'en l'air n'en la mer n'en la terre,
 N'ot onques-mais homs, en fongant,
 Tel mal comme j'os, pour son gent
 Et tres-dous vis qui me véoit (1)
 Que mon uel plus ne le véoit.
 Si me parti de sa présence,
 Plains de dolour & de pesence,
 Et, sans véoir sa douce face :
 Si m'embati en une place
 Où il ot dames, chevaliers,
 Damoiselles & escuiers,
 Un en y ot appert & cointe
 Qui fist sur une coutepointe
 De soie, bonne & belle & riche ;
 Bien croy qu'elle fu faite à liche : (2)
 Et plus haut des autres séoit.
 Mais trop bien sur son chef séoit
 Un chapellet de violettes,
 Fait & donné par amourettes.
 Si saluay la compagnie
 Qui si bien estoit enseingnie
 Qu'aveuc euls me firent séoir,
 Pour leur esbatement véoir.

(1) A cause de son gentil & dous visage qui défendoit à mes yeux de le voir.

(2) A lisse, de haute lisse.

Si m'affis & vi clerement
 } Que c'estoit *le Roi qui ne ment.* (1)
 ↓ Là li firent obéissance
 Tuit & toutes, & reverence ;
 Et j'aussi li fis brief & court.
 Chascuns d'eus ala à sa court :
 Là ot mainte belle demande
 Dont il n'est mestier que je rende
 Raïson, car long seroit à faire
 Dou dire, pour ce m'en vueil taire.
 Mais à mon tour atant alay,
 Et par tel guise au Roy parlay :

„ Rois, tu dois estre véritable,
 „ Justes, loiaus & charitables,
 „ Et bien amer tes bons amis,
 „ Et fort haïr tes anemis; (2)
 „ Car trop fait à blasmer li hons
 „ Qui est crueus comme lyons.
 „ En temps de pais à son ami;
 „ Et courtois à son anemi,
 „ Méesmement en temps de guerre :
 „ Qu'il ne puet en ce monde acquerre
 „ Riens dont son pueple tant le blasme,
 „ Comme de chéoir en tel blasme.

„ Belle chose est de vérité

(1) Espèce de jeu. Le poète, continuant à nous raconter son rêve, va faire un cours d'éducation royale. Nous sommes à la fin de 1363, quand le roi Jean, retournant en Angleterre, vient de remettre au dauphin, duc de Normandie, la régence du royaume.

(2) Double principe de politique que les rois de nos jours ont dû plus d'une fois regretter d'avoir oublié.

« En bouche à roy, & grant vilté
 « De roy qui ha bouche qui ment :
 « S'il avoit les dens de ciment,
 « Et en la bouche le lampas,
 « Ne le compleinderoit-l'en pas ;
 « Que seroit sages : car, sans doubte,
 « Mentir estaint son honneur toute.
 « Et c'est pechiés & decevance
 « De dire contre ce qu'on pense.

« Justice dois faire à toute ame :
 « Et si la dois pefer à drame,
 « C'est-à-dire si léalment
 « Qu'à tous soit faite également ;
 « Qu'ire, faveur, pitié, n'amour,
 « Hayne, grandeur & cremour
 « Ne te doivent à ce mouvoir
 « Que mensonge faces dou voir. (1)

« Se tu vues honneur recouvrer,
 « Tu ne te dois pas esprouver
 « A la misere des chétis ; (2)
 « Ains doit tes cuers estre ententis
 « A soufmettre & donter la force
 « De ton anemi, s'il t'esforce.
 « Car nobles cuers ne se doit prendre
 « A ce qui ne se puet deffendre.
 « Mais s'un vaillant homme conquiert, (3)
 « Honneur & loenge en acquiert ;

(1) Que de vérité tu fasses mensonge.

(2) Tu ne dois pas éprouver ta puissance contre les foibles.

(3) Mais si un noble cœur dompte & attire à foi un vaillant homme.

„ Et en son cuer en ha grant gloire,
 „ Quant il ha si noble victoire.

„ Tu dois estre plains de largesse,
 „ Sans couardie & sans pereffe;
 „ Ce qu'as, donner à chiere lie,
 „ Promettre ce que tu n'as mie,
 „ Et ce qu'aquiers abandonner. (1)
 „ Ne te chaille d'affés donner. (2)
 „ As-tu paour d'avoir deffaut?
 „ Trop plus aras qu'il ne te faut,
 „ Se tu fais ce que je t'enorne.
 „ Fay pendre ton feel à la corne
 „ De cerf qui pent emmi ta sale, (3)
 „ Si qu'il n'i ait langue si male,
 „ Qui lettre ou or de toy n'emporte.
 „ Et si lai ouverte ta porte;
 „ Car largesse ainsi le commande
 „ Pour ceus qui te feront demande.
 „ Mais garde-toi bien d'avarice,
 „ Qu'en cuer de roy est trop grant vice;
 „ Que pris, honneur, loenge & grace
 „ Et bonne renommée efface;
 „ Et si le fait tant diffamer
 „ Qu'à paines le puet nuls amer. (4)

(1) Et faire abandon de ce que tu as acquis.

(2) *Affés* a toujours le sens de *beaucoup*.

(3) Il y avoit alors dans la grand'salle du Palais un énorme massacre de cerf armé de ses cornes. Seroit-ce la tête du dragon que Godefroi de Bouillon avoit, dit-on, tué, & dont parle le poète Alfeslan :

Cujus pellis adhuc muro est affixa palati ?

(4) On fait que la sage économie du roi Charles V fut toujours taxée d'avarice par les gens de sa maison.

« En tous cas les dames honneure
« De fait, de bouche & à toute heure :
« Aime Dieu & chevalerie,
« Conscience & honneſte vie,
« Ainſi porras terre tenir
« Et les grans guerres ſouſtenir.

« Roys, bien ſay que loiaument juges
« Et que tu hes tous mauvais juges ;
« Et pour ç' as nom *rois qui ne mens*,
« Que tu fais loyaus jugemens.
« Bien ſay que tu hes villonie
« Et aimes toute courtoisie.
« Armes, dames, honneur & joie :
« Pour c' encor .ii. mos te diroie,
« S'il ne te devoit anuier.
« Tu n'as chevalier, n'eſcuier,
« Ne homme dont ne ſois haïs,
« Se tu ne deffens ton païs,
« Et ſeye encor en aventure⁽¹⁾
« Du perdre, qui eſt choſe dure.
« Et s'aucuns t'aiment, ce ſont gent
« Qui ne t'aiment que pour argent.
« Car il n'ont de ton honneur cure
« Ne de toy, fors tant qu'argent dure.
« Et ſe tu les vues aſſevir,⁽²⁾
« Il ne te vorront point ſervir.
« Et, s'il te ſervent, il ſeront
« Tel que jà bien ne te feront.
« Que vault le ſervir ſans amour.

(1) *Seye*, & ſi tu es. *Var.* « Et ſeyes. » Et que tu ſois encore.

(2) Et quand tu les auras affouvīs.

- „ Ne que vault terre, fans signour
„ Qui ne la vuet mie deffendre,
„ Quant il là voit pillier ou prendre ?
„ Molins oifeus, fours qui ne cuit,
„ Il ne valent guères, ce cuit.
„ Et se tu avoies, tres-or,
„ De ce monde tout le tresor,
„ Et cent fois le jour l'aourassies,
„ Ne departir ne l'endurassies,
„ Il ne te vaurroit une ortie;
„ Et si, seroit ydolatrie.
„ Car li tresor pas ne deffendent
„ Les royaumes quant il contendent ;
„ Mais bons amis le font de fait.
„ Sages est qui tel tresor fait.
„ Qu'on dit : mieus vault amis en voie,
„ Que ne font deniers en courroie.
„ Ne te conseille par merdaille, (1)
„ Qu'il ne valent rien en bataille ;
„ N'à garçons, car, se tu les crois,
„ Je te jur sur toutes les crois
„ Qui furent en Jherusalem,
„ Il te mettront en si mal an
„ Que tu n'i porras conseil mettre.
„ Par cop d'espée ne par lettre.
„ Mais tu ies sages & subtis,
„ Larges, courtois, nobles, gentis,
„ Si que d'eus bien te garderas,
„ Et aus bons te confilleras,
„ Qui metteront corps & avoir
„ Ad ce qu'honneur puisses avoir.

(1) Que la lie du monde (la merdaille) ne te conseille.

„ Se tu fais ce que je t'enfeingne,
„ Tu porteras d'onneur l'enfeingne,
„ Et bons amis feras sans faille
„ De Mars, qui est dieu de bataille.

„ Et se trop largement parole
„ Mon fonge, escuse ma parole.
„ Mais cils petitement besongne
„ Qui riens ne fait de sa besongne.
„ Et pour ce que j'y suis tenus
„ Diray pour coy j'y suis venus.

„ Rois, je m'en vieng à toy complaindre
„ Des maus d'amour que me font taindre,
„ Et de Desir qui maint assaut
„ Me fait, & maint tour & maint faut.
„ Si te diray tout mon affaire
„ Et aussi quanque j'ay à faire :
„ J'aim une dame par amours
„ Sur toutes; or est mes demours
„ Loing d'elle, dont petit la voy,
„ Et po souvent vers li envoy.
„ N'il n'est personne qui li die
„ Mon amoureuse maladie,
„ Ne qui à li me ramentoive,
„ Pour mal que pour elle reçoive.
„ Ne je n'ose vers elle aller,
„ Car riens ne vaurroit mon aler;
„ Pour ce que je ne congnois ame
„ Où elle demeure, par m'ame;
„ N'elle ne doit vers moy venir.
„ Ne ce ne porroit advenir,
„ Qu'Argus o fès .c. yeus la garde.

„ Malebouche la falt couarde,
 „ Paour & Doubte de menfairs.
 „ Et Fortune m'i est contraire :
 „ Car il ha près de .ix. semaines
 „ Que de li nouvelles certaines
 „ N'oÿ, dont je fuis en doubtaunce
 „ Qu'elle n'ait aucune grevance,
 „ Oû que son cuer ne foit ailleurs;
 „ Qu'elle trop en voit de milleurs.
 „ Toute-voie j'ay son ymage
 „ Pourtraite au vif en une page,
 „ Si bien, si bel, si vivement,
 „ Qu'on ne porroit plus proprement.
 „ N'a qu'un po que je l'aouroie
 „ Et mon service li paioie,
 „ Mais elle me tourna le chief,
 „ Dont je fui à trop grant meschief.
 „ Mais encore, pour mon mal eur,
 „ Sa robe qui estoit d'asur,
 „ Qui Loyauté signefioit,
 „ Et où mes cuers moult se fioit,
 „ Fu en couleur de vert changie,
 „ Qui nouvelleté signefie.
 „ Dont je fuis en si petit point
 „ Que mais de joie en moy n'a point,
 „ Qu'elle ne puet à moy venir;
 „ Et seulement par souvenir⁽¹⁾
 „ Qui li empesche sa venue;
 „ Las! ce m'ocist, & me par-tue.

(1) Par la préoccupation de ce qui peut l'empêcher de venir. *Souvenir* a été pris plus haut dans le même sens.

« Ainsy ay tous maus à toute heure
« Et si ne truis qui me sequeure.

« Mais une chose trop m'anoie :
« Qu'on quiert tant à avoir monoie, (1)
« Qu'il me faut paier quarantiefme,
« Trentiefme, vintiefme, treiziefme,
« Et aussi trois fois le disiefme,
« Huitiefme, fiefme, cinquiefme,
« Et encor parl'-on du deufiefme,
« Voire, par Dieu, & du centiefme;
« Les blez & les vins sont faillis.
« Dont li pueples est mal baillis,
« Si que Dieus d'amont nous guerrie; (2)
« Et li Papes ne s'en feint mie.
« Li diables atise la guerre,
« Aussi fait li rois d'Engleterre.
« Or y revient la Grant-compagne (3)
« Qui va jusques en Alemaigne.
« Mais trop me pleing de l'Archeprestre,
« Et des Bretons qui sont le mestre
« Si, que li païs est pilliés,
« Tous gastés & tous effiliés.
« Avec ce, li leu nous menguent,
« Qui nous estranglent & nous tuent;
« Et s'est si grans mortalités
« En bours, en villes, & en cités,
« Et tout par tout le plat païs.

(1) Le poëte revient brusquement à un autre sujet politique.

(2) Le Dieu d'en haut, comme le déclare le Pape.

(3) La Grande Compagnie.

„ Que chascuns en est esbahis.
„ N'ame n'oy qui ne prophetise
„ Pis pour le pueple & pour l'eglise;
„ Si que trop ferons accoupis,
„ Quant chascuns dit : *Vous arés pis.*
„ A cy dolour & meschéance,
„ A cy meschief & pestilence,
„ Et qui le porra endurer,
„ Ne comment porra-on durer?
„ Certes les dis plaies d'Egipte,
„ Contre ce, fu chose petite;
„ Car li egiptien esperoient
„ Qu'après le mal bon temps aroient,
„ Ainsî com fait l'omme sauvage,
„ Quant il voit plouvoir ou bofcage,
„ Il espoire qu'il fera bel;
„ Pour ce chante & est en revel.
„ Mais nous vivons en esperance
„ D'avoir adès plus de grevance,
„ Et c'est la consummation
„ Et fin de no destruction,
„ Se Dieus de sa grace n'i euvre :
„ Si m'aten à lui de ceste euvre.
„ Car s'il a la chose bastie,
„ D'omme ne puet estre garie,
„ N'estre mise à point nullement,
„ S'il ne vient de li proprement.

„ Mais toutes ces maléurtés
„ Ces pestilences, ces durtés,
„ Ne font à moy ne froit ne chaut :
„ Car, par ma foi, il ne m'en chaut.
„ Mais ce me fait pene & anoy

« Que ne voy ma dame & n'oy, (1)
 « Ne que nouvelles de li n'ay ;
 « Et piece a que je ne finay
 « De vivre & languir en attente
 « Qu'à moy fust ou j'a li presente, (2)
 « Ou que nouvelles en oÿsse
 « Teles que je m'en resjoÿsse.

« Et pour ce, Roy, je te depri
 « Que vueilles oÿr mon depri,
 « Et que de ton cuer les oreilles
 « Ouevres, si que tu me conseilles. »

Li rois ma parole entendi,
 N'onques un mot ne respondi,
 Tant que j'eus dit ma volenté
 De s'onneur, & de ma fanté,
 Et toutes les conditions
 De mes grans tribulations.
 Et lors commença à sourire,
 Et en riant me print à dire,
 Sagement & de bel arroy,
 Ainsi com il affier à roy :

« Amis, je t'ay moult bien oÿ,
 « Et mon cuer as moult resjoÿ
 « De tes courtois enseignemens ;
 « Mais si lons est tes parlemens,

(1) Ces vers rappellent ceux qu'on a tant reprochés au grand Corneille :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
 L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.

(2) Qu'elle recherchât ma présence ou moi la sienne. Vers détestable.

« Que trop longue chose seroit
 « Qui chascun mot repeteroit.
 « Si me passeray pour briété
 « De m'onneur & de ta grieté;
 « Et me garderay de m'esprendre :
 « Si que n'i ara que reprendre,
 « Se je puis & Dieus le m'otroie.

« Et de ce mal qui te maistroie,
 « Et qui t'a si mal atourné
 « Pour l'ymage qui t'a tourné
 « Son chief, & de sa vestéure
 « De bleu qu'est muée en verdure,
 « Qui signes fausseté;
 « Biaux amis, c'est grant niceté
 « Dou penser; car il le te semble,
 « Tu dors & paroles ensemble, (1)
 « Et si m'est avis que tu songes.
 « On ne doit pas croire les songes;
 « Raisons est que tu la vèisses,
 « Ainsois que d'elle te plaingnisses.
 « Et s'en bon estat la trouvoies,
 « De li plaindre ne deveroies;
 « Car amans qui se plaint à tort
 « Ha cuer rude, nice & entort.
 « Esveille-toy & la regarde;
 « Car t'amour n'est pas si musarde
 « Qu'elle jamais riens te déist
 « De quoy le contraire féist.
 « Tu seroies plus esbahis
 « Que cers ramés & estahis,

(1) Tu dors & tu parles en même temps, comme si tu étois éveillé.

« Et s'aroies paour & hide,
 \ « Que se tu véoies d'Ovide
 \ « Les diverses mutations
 « Faites en maintes regions.

« Josephus nous dit & raconte, (1)
 « Que pour le pechiés & la honte
 « De ceus de Sodome & Gomorre,
 « Dieus les volt tous confondre en porre.
 « Par souffre ardant les confondi,
 « Et la terre environ fondi;
 « N'onques n'en pot eschaper ame,
 « Fors Loth, ses enfans & sa femme.
 « Car Dieus, qui tout fist & fourma,
 « A trois angles donné fourme ha
 « Tele qu'il sembloient homme estre.
 « Sages est qui fert si bon mestre :
 « Et les envoia à Abram,
 « Qui puis fu nommés Abraham :
 « Cils les reçut deffous le chaifne
 « Où il habitoit, car de fraifne
 « N'avoit ne maison ne palais,
 « Ne de pierre, ne biaux ne lais.
 « Les .iii. angles de li partirent,
 « Et Loth hors de Sodome mirent,
 « Aveuc sa femme & ses enfans,
 « Qui d'aler ne furent pas lens.
 « Mais li angle leur deffendirent,
 « Et de par Dieu moult bien leur dirent

(1) *De Antiquitatibus Judæor.*, lib. I, c. xviii. Machaut cite ici Josèphe de préférence à la Bible, pour ne pas être accusé d'accorder la même autorité aux livres saints & aux *Métamorphoses* d'Ovide.

„ Qu'adès devant euls en alassent,
 „ Et darrier euls ne regardassent.
 „ ~~La feme Loth mal se garda,~~
 „ Car darrier elle regarda,
 „ Et tantoist elle fut muée
 „ En sel, c'est verité prouvée;
 „ ~~Car en la forme & la figure~~
 „ Estoit de sel son estatute.
 „ Josephus le tesmongne, & dit
 „ Qu'en ce point plusieurs fois la vit.

„ Aussi li Dieu les gens muoient
 „ En quelque forme qu'il voloient,
 „ Et les Déesses ensement :
 „ Car on véoit appertement
 „ Les uns mués en forme d'arbre,
 „ Les autres en pierre de marbre.
 „ Perféus qui par l'air voloit
 „ Se muoit en ce qu'il voloit;
 „ Politetus le desprisoit,
 „ Et partout de li mesdisoit;
 „ Mais en pierre si le mua,
 „ Qu'onques puis ne se remua,
 „ Par le chief Gorgon qu'il gardoit : (1)
 „ Qu'ame ce chief ne regardoit
 „ Que en pierre ne fust muée,
 „ Tant fut soutive ne destrée.
 „ Ovides le dit en ses fables,
 „ ~~En moralitez veritables.~~

(1) Le chief, la tête de Méduse la Gorgone, qu'aucune âme ne pouvoit regarder, &c. Voy. *Ovid. Metam.*, lib. V, vers 242.

« Se tels mutations véoies,
 « Certes moult t'en mervilleroies,
 « Quant de joie ainfi te desrobe
 « La mutation d'une robe.
 « Il puet estre qu'as desservi,
 « (En ce que ta dame as servi,)
 « La rage que tu li mès seure;
 « Ou merancolie demeure
 « En ton cuer, qui te fait penser
 « Vers elle si villain penser;
 « Ou que tu la fers faussement;
 « Ou que ta bouche fausse ment.
 « Si qu'amis, en vain te traveilles,
 « Qui de ce à moy te conseilles.
 « Puet-estre qu'elle n'a loisir
 « D'escire à toy à son plaisir,
 « Pour ce qu'elle est trop près tenue.
 « Or maintiens-tu qu'elle te tue?

« On voit & scet tout en appert,
 « Que moult furent sage & appert
 « Cil qui les sciences trouverent,
 « Et aus peuples les lois donnerent.
 « Lamech li mauvais fu bigames, (1)
 « Et si ot tout premier .ii. femmes,
 « Dont l'une avoit à non Ada,
 « Et l'autre avoit à non Stella.
 « Il engendra d'Ada Jabel,

(1) *Bigame*. C'est-à-dire : deux fois marié. Le mot *bigame* n'avait alors que cette acception. Les clercs, dont l'Eglise étoit censée l'épouse, étoient *bigames* s'ils se marioient en réalité. — Cette tirade est prise de Josèphe. *De Antiquitatib. Jud.*, lib. I, c. v.

« Qui fu tantost après Abel, (1)
 « Et Tubal; cil .ii. furent frere,
 « Issu d'un pere & d'une mere.
 « Jabel trouva les panetieres
 « Que portent bergiers & bergieres,
 « Et la guise d'euls hesbergier,
 « Et tout ce qu'il faut à bergier;
 « Et premiers les bestes sevara,
 « Et selon leurs genres ouvra.
 « Tubal trouva l'art de musique,
 « Tubtaÿn trouva la fabrique; (2)
 « Mais Tubal au son des martiaus
 « Fist tons & sons & chans novviaus,
 « Et notes, & les ordenances
 « De musique & les concordances.
 « Et s'aucuns y ont amendé,
 « Je ne leur ay pas commandé. (3)
 « Et Noéma trouva le tistre, (4)
 « Et le filer, car, à son titre,
 « On fait linges & draperies,
 « Et les belles toiles delies.
 « Chus, li fils Chan fils de Noé
 « Qui premiers en l'arche a noé,
 « Fust cils qui trouva la science
 « Que l'en appelle nigromance,
 « Et fist une ymage fondise,
 « Par tel maniere & par tel guise
 « Que l'ymage li respondoit

(1) Qui vint au monde après le temps d'Abel.

(2) C'est-à-dire, les instruments de fer (*fabrica*).

(3) Machaut semble être de ces « aucuns » qui auroient perfectionné l'art de musique, sans avoir attendu les encouragements du Roi.

(4) L'art de tisser.

« A tout ce qu'il li demandoit :
 « Et ce fut la premiere ymage
 « Qu'onques fu, ce dient li sage.
 « Phoronéus donna les lois
 « Tout premierement aus Grijois.
 « Quant Silivius Tullius
 « Gouverna après Justius, (1)
 « Il avoit .vii. sages à Romme, (2)
 « Vesci les nons, je les te nomme :
 « Li premiers fu Tales nommés,
 « De Milese fu seurnommés;
 « Et Pictatus de Mutteleine,
 « Qui ot pour savoir moult de peine;
 « Li tiers estoit Solons Dathenes,
 « Attrais de la cité d'Athenes; (3)
 « Et Sillum de Lacedomoine,
 « Fu des marches de Babiloine;
 « Et Periander de Corinthe,
 « Li .v^{me}., en l'ordre quinte;
 « Li fiziemes, Cléobolus
 « D'Elyode, (4) & Byaüs
 « De Peine (5) fu attrais & nés,
 « Homs nobles, vaillans & fenés.
 « Li Sept sage furent nommé

(1) Il n'est pas aisé de se reconnoître dans ces deux noms de Justius & de Silivius Tullius. Phoronée passe pour avoir donné des lois aux Argiens. Le Roman des Sept sages les fait contemporains de Dioclétien.

(2) Ou plutôt en Grèce.

(3) Machaut, dans ces mauvais vers, prend le mot Athènes de la rime précédente pour un surnom de Solon, & dans la suivante pour la ville même.

(4) De Linfes, dans l'île de Rhodes.

(5) De Priene en Ionie.

« Ainsi com je le t'ay nommé.
« Biaüs fu cils qui disoit
« Que nulle rien siene n'estoit,
« Puis que l'en li péust offer.
« Tu dois bien ce mot cy noter.
« En ce temps fu Pictagoras
« Dont, se de Romme yes, encor as
« Les lois & les enseingnemens
« Qu'il fist sur les .iiii. elemens.
« Il vint des parties d'Auffrique,
« Et trouva l'art d'arismetique,
« Et la maniere de compter :
« Pour ce ne te dois pas doubter
« De dire leurs fens & leurs euvres.

« Dont il m'est vis que petit euvres,
« Quant ainsi yes envelopés
« D'amourettes & attrapés.
« Certes longue chose feroit
« A dire, qui la te diroit;
« Mais se trestuit juré t'avoient
« Que tres-bien te conseilleroient
« De ceste dame qui t'assote.
« Et si héusses Aristote,
« Senecque, Virgile, Caton,
« Salemon, Boesse, Platon,
« Et aussi tous les advocas
« Qui font en ce monde, en ce cas
« Ne te feroient confillier;
« Non, par Dieu, tuit mi confillier,
« Dont vefci la plus grant partie.
« Dont mervillier ne te dois mie
« Se renommée de moy court,

« Quant j'ay tel conseil à ma court. (1)
 « Si te convient à ce venir
 « Que laisses Amours convenir.
 « Se tu le fais, bien t'en venra,
 « Et espoirs qu'il t'en mescherra; (2)
 « Car pour un à qui bien en chiet,
 « A .IIII. souvent en meschiet. »

Et quant on li oï ce dire,
 Chascune & chascuns prist à rire,
 Dames, chevaliers, damoisiaus....
 Et si avoit un chien d'oïsaus (3)
 Qui prist si fort à abaier
 Qu'il m'esveilla sanz délaier.

Et quant je fui bien esveilliez,
 Bonnes gens, ne vous mervilliez
 Se je fui esbahis forment,
 Quant vêu avoie, en dormant,
 Les merveilles que dit vous ay.
 Adonc durement gouloufay,
 A savoir se ma douce ymage
 Tourneroit vers moy son visage.
 Si alumay de la chandelle,
 Et vins à genous devant elle,
 Et la regarday longuement.
 Mais il me sembla vraiment
 Que si doucement me rioit

(1) C'est-à-dire je crois : il ne faut pas s'étonner de mon bon renom, quand j'ai pour me conduire des conseillers tels qu'Aristote, &c.

(2) *Espoirs*, peut-être.

(3) Un chien de chasse pour les oiseaux.

Que mon cuer d'amer des fioit. (1)
 Si qu'adonques bien esprouvay
 Mon sens, quant ainsi la trouvay.
 Car clerement vi que mon songe
N'avoit riens de vray fors mensonge.

Mais ains que je fusse levez,
 Uns vallés vint tous abrivez,
 Qui fort hurté à ma porte ha,
 Et une lettre m'apporta
 De ma tres-doulce dame chiere.
 Je la reçus à lie chiere,
 Et puis je la lus fans attendre,
 Si come vous porrez entendre :

XXIX. — *Mon cuer, m'amour & mon tres-dous amy, plaise-
 vous savoir que je suis en bon point, la merci Nostre seigneur,
 qui ce vous otroit ! Et suis où vous savez, dès le xx^e jour d'aoust.
 Et cuidioie que nous déussions tantost partir à aler ailleurs ;
 mais on nous dist qu'il y avoit grant foison de gens d'armes
 & d'anemis tout à l'environ & n'y osoit nuls aler. Et pour ce,
 n'y avons-nous point esté encor : mais nous partismes environ
 .xvii. jours après que nous fismes là venus, pour aler en Brie,
 pour véoir les maisons de mon frere que ma suer n'avoit onques-
 mès veues. (2) Et avons là demoré xv jours entiers, & ay esté
 à si grant ennuy que onques chose ne m'anurya tant. Et si avoie
 des esbatemens biau cop ; (3) car en tout le chemin on ne faisoit que*

(1) Qu'elle défioit mon cœur au combat amoureux.

(2) C'étoit apparemment la terre de Vielmaisons en Brie, qui appartenait à la maison de Conflans. Un fils de Jean, beau-père de Peronnelle, l'aurait alors reçue de son père, à l'époque de son mariage.

(3) Des divertissements.

chanter & veoir dames & damoifelles & dames de religion. Mais quant je vëoie plus d'esbatement & de joie, & plus me desplaiſoit quant il me ſouvenoit que je ne vous pouvoie veoir. Et m'avint que j'estoie une nuit en une maiſon de mon frere, & fu la nuit de la veille de Sainte Crois; & m'estoie endormie en pensant à vous. Si me fu avis, en mon dormant, que je vous trouvoie couchié en une ſalle en un biau lit bien paré; & là m'estoit avis que vous giſiez forment malade; & avoit une bonne femme vieille encoſte vous qui vous gardoit, ce m'eſt avis. Sitost come je commençay à aprouchier de voſtre lit, je commençay à plorer & à vous baiſier bien fort, & me ſembloit que vous me blaſmiez de ce que je vous avoie baiſié devant celle femme; & je diſoie qu'il ne m'en cbaloit & que de vous bien faire ne porroie avoir blaſme, & me ſembloit que vous vous leviez tantost en tres-bon point & me diſiez que je vous avoie gari: & de ce eſtoie moult lie, ſi come il me ſembloit en mon dormant. Et toute la nuit fu avec vous en ceſt eſtat, dont je fu tout le jour en grant merencolie: car je doubtoie que vous n'eufſiez éu aucune eſſoine; & me ſouvint de Morpheus. Et quant il me ſouvenoit que je vous avoie gari, j'en eſtoie un po plus lie, & tout le jour fui en male penſée. Si vous pry, mon dous cuer, que vous me vueilliez eſcrire ſi, celle journée, vous eufſes nul ennuy & auſſi de tout voſtre eſtat que je deſire moult à ſavoir: & que, par m'ame, il meſt avis qu'il a bien un an que je n'oy nouvelles de vous. Et vous prie que vous me vueilliez envoier de vos chançons, pour moy eſbatre & mettre hors de merencolie. Et ſommes là, ma ſuer & moy, auſſi come .ii. priſonieres; ne je n'y cognois nulle perſonne dou monde, ſe n'eſt de mes gens. Si n'eſt nuls eſbatemens que j'aie, ſe ce n'eſt de lire voſtre livre & ce que vous m'avez envoié, & de penſer à vous. Et ſe ne fuſt la penſée & le ſouvenir que j'ay de vous, je fuſſe trop à malaiſe. Mais, par Dieu en qui je croy, je y penſe tant & à toutes heures que c'eſt tout mon conſort, ne n'en puis oſter ma penſée.

Et s'il vous plaisoit à moy envoier la copie de ce que vous avez fait de vostre livre, je vous en saroie moult bon gré : si feriez grant aumosne & me donriez grant esbatement ; & je le desire trop à véoir. Et s'il ne vous plaisoit, je ne le monstreroie à nul-luy. Mon tres-dous cuer, je vous prie qu'il ne vous desplaise se je ne vous ay plus tost escript ; car, par m'ame, je ne l'ay peu amender bonnement. Mes freres va pardevers le Roy; si, vous prie que vous le voiez & que vous lui faciés telle chiere & à ses gens aussi come vous savez quil est bon dou faire; (1) & s'il va en vostre maison ne li monstrez pas vostre ymage; car il m'est avis qu'il ne seroit pas bon. Mais je vueil bien que vous li diêtes, un po & non pas trop, que vous m'amez & pour ce que je chante volentiers, & que vous m'avez avant envoié de vos chansons, plusieurs foiz avant que vous me vèissiez onques. Je ne vous ay riens escript par les gens de mon dit frere, pour cause que je le vous diray bien, quant il plaira à Dieu que je vous voie, laquelle chose me tarde plus que ne fist onques nulle autre chose. Et il n'est pas de merveille, car je ne puis avoir, sans vous, nuls des biens du tresor dont vous avez la clef. (2)

Mon tres-dous cuer, je vous pry que, en tous estlas que vous porrez, vous vous vueilliez conforter & esjoir, & ne pensez mie que j'à jour de ma vie je me doie repentir de vous amer, ne de faire quanque je saray qui vous doie plaire. Et certes je le doy bien faire, se onques femme le déust faire pour son amy; car je voy bien que en tous estlas vous amez & gardez mon bonneur come la vostre meismes. Et, par Dieu, quant il me souvient de vous & de la journée que vous partistes de moy, & de l'onneur & dou bien que je trouvoy en vous, tous li cuers me resjoist. Mon tres-dous cuer, je pense qu'il sera avant grant piece que

(1) En partant d'Unchères, son frère devoit passer par Reims pour se rendre à Paris, où étoit alors Charles V.

(2) C'est-à-dire nulle des joies du cœur.

nous partions du lieu où nous sommes; si vous prie que le plus souvent que vous pourrez vous me escrivez de vostre estat: & par ce message, tout comment il vous a esté depuis que je n'oÿ nouvelles de vous. Et ne doubtez mie à moy rescrire longuement, car, par Dieu, toutes les foiz que je reçoÿ lettres de vous c'est la premiere chose que je regarde se elles sont bien longues & s'il y a beaucoup de choses. Et quant je voy qu'elles sont petites, je suis trestoute courrecie. Si, ne doubtez mie que chose que vous m'envoïssiez me pèust ennuyer. Et si, me poez escrire tout à loisir; car ce message ne va pardevers vous pour autre chose que pour porter ces lettres. Mais il ne scet pas que je les vous envoie, car je les li ay faïctes baillier par un mien bon ami en qui je me fie moult & qui a esté longtems avec moy; & l'ay ainsi fait, pour ce que je ne vueil mie que on saiche que je vous envoie messaige qui n'aille pour autre chose. Mon tres-dous ami, s'il avient chose que li paÿs soit seurs, tant que nous puïssons aler où vous savez que nous yrons, & sïtoït come je seray là, soiez certains que je le vous feray savoir. Je prie à Nostre seigneur qu'il vous doint joie de quanque vostre cuer aime. Escript le XVII jour de septembre. Mon tres-dous cuer & vray ami, je me recommande à vous, tant come li cuers de moy puet plus penser, come celle qui est toute vostre & qui plus regrette vostre compaignie que ne fist onques turtre son per.

Vostre loyal amie.

BALADE. (1)

Nuit & jour en tel travail
Est le povre cuer de moy,
Car onques tourment pareil
Ne senti, si com je croy.

(1) Cette balade étoit enfermée dans la lettre.

*Car sanz cesser, en recoy,
De celui cui sui amie
Regrete la compaignie.*

*Car je ne dors ne ne veïl,
Se n'est en pensant à soy,
A son maintieng sans orgueil,
A son gracieux arroy:
Et de son dous esbanoy,
Souvent, à face mouillie,
Regrete la compaignie.*

Je delivray son messagier
Le lendemain après mengier;
Maiz de ma grant adverfité
Que j'ay ci-devant recité,
Avoie geté une lettre
Que je li voloie tramettre;
Si l'encloÿ en ces presentes.
Dont j'os de pensées dolentes
Plus d'un millier, se Dieus me gart;
Car ma dame au plaissant regart
Un petit se coursa à my,
Dont je dy plusieurs foiz : aimy!
Et si, n'y avoit seel ne cire, ⁽¹⁾
~~N'il n'avoit en moy courroux, n'ire,~~
~~Quant je li mis; mais bien vouloie~~
~~Qu'elle sceût qu'ente avoie~~
A meschief, pour l'amour de li;
Dont j'eus le euer taint & pali,
Qu'elle me rescript durement,
Rudement & diversement :

(1) Il n'avoit scellé ni fermé cette lettre, comme pour laisser entendre à Peronne qu'elle n'y trouveroit pas sa dernière pensée. — Je n'avois plus de ressentiment quand je la joignis à l'autre.

Et bien l'avoie desservy,
 Quant ainsi l'avoie servy.
 Car pechié fis & negligence,
 S'en souffroie la penitence.
 Petit au lire s'arresta,
 Pour ce qu'en un feu les geta.
 Et l'envoy dessus vous enforme
 Qui estoit de lettre de forme :

LONGUE DEMOVRÉE FAIT CHANGIER AMY.

XXX. — *Helas! mon dous cuer, je vous avoie plusieurs fois dit que je n'estoie pas dignes de vous servir. Si avez fait pechié de moy si loier en vos laz qui jamais ne seray desliez. Et vous le savez bien & je m'y suis folement embatus. Mais, mon dous cuer, je cuidois bien faire. Mon dous cuer, vous m'avez mandé de bouche & par escript que je n'envoiasse point vers vous jusques vous envoieriez vers my, & j'ay obéi à vostre commandement qui m'a esté & est moult dure chose; pour ce que je ne savois mie la cause. Mais je pense que on vous ait blasmé ou dit aucune chose de my, ou que vous me vueilliez eslongier de vous. Car qui de po aime de po bet. Non mie que vous sceussiez haïr moy ne autrui; mais qui bien aime à tart oublié, & de pou pleure à qui la leppe pent. Et, par Dieu, je ne vous ay pas oublié, car j'ay fait pour amour de vous, depuis la Magdelaine, (1) ce que je ne cuidois mie faire en un an; ainsi come cils messaiges le vous dira, s'il vous plaist à oïr. Dont je ne dors nuit ne jour se po non, que adès n'y labeure & qu'il ne me souveingne de vous. Mais puis que matere me fault il me convient laisser oeuvre. (2) Et ne pensez mie que on le m'ait dit; car experience*

(1) Le 22 juillet.

(2) C'est apparemment à cause de ce défaut de matière qu'il a tant parlé du Roi qui ne ment, des Sept sages, &c.

le m'apprent; & aussi, qui eslonge de lueil il eslonge dou cuer. Et pourroit estre que quant vous me manderez, je ne porray aler vers vous, pour les seigneurs qui sont en maison. Adieu, mon dous cuer, qui vous doint joie & pais plus que je n'en ay, & congnoissance de ce que vous me faictes.

De par vostre amy qui ne scet se voz cuers l'aime ou s'il le bet.

XXXI. — Mon tres-dous cuer, ma douce amour & ma souveraine dame, j'ay receu vos lettres la vigile St Michiel, (1) esquelles vous me mandez vostre estat dont je vous mercy tant come je puis. Car, par m'ame, cestoit la chose de ce monde que mes cuers desiroit plus à savoir; ne pour riens je n'eusse laissé que je n'eusse envoié devers vous & plusieurs fois, se ne fust ce que vous me mandastes par vos lettres darreinement & de bouche par Tb. que je n'envoiasse point à vous jusques atant que j'aroie eu nouvelles de vous; dont j'ay esté à moult grant meschief. Car je pensoie bien qu'il y avoit certaine cause, & pour ce, je m'en suis tenu. Et, mon dous cuer, de mon estat dont il vous plaist à savoir, je suis en bon point, la mercy nostre seigneur, & n'os mal, Dieu merci, depuis que je me parti de vous, fors de Desir qui me meine trop dure vie. Et, par Dieu, j'ay fait enqueste où vous estiez & à plusieurs, mais nuls n'en savoit dire le certain, dont j'ay eu maintes pensées diverses. Et quant à ce que jeus, revels ne esbatemens ne vous puevent plaire quant vous ne me puez veoir, hélas dolent! & dont me venroit joie, quant je ne vous voy, tres-doulce, simple & coie! Certes ce ne pourroit estre qu'elle me vinst d'ailleurs que de vous; car vous avez fait la plaie qui ne puet estre garie sans vous. Et quant

(1) La lettre de Peronne ayant été écrite, comme on a vu, le 27 septembre, Machaut l'avait reçue le lendemain, veille de la fête de saint Michel. Cette promptitude indique une assez faible distance entre Reims & le lieu où Peronne séjournoit.

à vostre songe de la vigille de Sainte Crois, vueilliez savoir & pour certain que .iiii. jours devant ou .v. après, je fui tellement blecié en l'esprit que je laissay de tous poins Pouver en vostre livre, & avoie fine esperance en mon cuer que jamais n'y penseroie, pour ce que je n'ooie nouvelles de vous; & dis plusieurs fois à plusieurs de mes amis privez qui me demandoient que j'avoie, que vous m'aviez oublié. Et, par m'ame, je le cuidoie. Dont je juray moult tres-fort s'il estoit ainsi, que jamais n'ameroye autre ne ne me fieroie en femme. Dont, ainsi come par desesperance, je fiz unes lettres, encloses ès presentes, & autres choses avecques pour vous envoyer : mais je ne vorroie pour riens que je le vous eusse envoié adont (1). Et sachiez certainement que je songay environ la Sainte Crois que vostre ymage me tournoit la teste & ne me daignoit regarder, & estoit vestue de vert qui signifie nouvelleté; dont je fui en si tres-grant merencolie que nuls ne le pourroit penser. Et à mienult fis alumer chandelles pour regarder se c'estoit vray, & quant je vy le contraire, je la baissay & prins à rire & dis : Morpheus se moquoit de my. Et m'endormy toute nuit en pensant à vous. Et, par m'ame, se vous aviez Morpheus loué dix mille mars d'or, si ne vous pourroit-il mieus servir qu'il vous sert : car, si tost come la chandelle est estainte, il saut en place & se figure en toutes manieres qui me peuvent & doivent plaire, comment que paour m'esveille aucune fois en disant : Longue demorée fait changier amy. Mon tres-dous cuer, vostre frere vint à moy le jour St Michiel au matin, & me vint veoir tantost qu'il ot oy messe, & li fis toute l'onneur que je pos & fu par tout mon ostel où il ne partira, se je puis, nullement, que je ne li face aussi come au milleur seigneur & ami que j'aie en ce monde, & à sa gent aussi. Mon dous cuer, je saroie volentiers la cause que vous ne volez escrire par les gens de vostre frere, & pourquoy vous me mandastes que

(1) Envoyé quand je l'avois écrite, & sans y joindre celle-ci.

je n'envoiasse point à vous, jusques a tant que vous m'envoissiez le contraire. Si vous prie que vous le me vueilliez mander, car je ne pense à envoyer vers vous jusques atant que je le sache. Mon tres-dous cuer, par m'ame, je croy bien que vous me desirrez à veoir, mais je desire tant que je vous voie que, nés de penser-y, j'en laisse souvent toutes autres choses du monde. Helas! mon dous cuer, se vous ne poez avoir joie ne bien sans moy, ne nuls biens du tresor, belas! aussi n'en puis-je nuls avoir sans vous; si desire tant que l'eure vieigne, que je ne le saroie dire ne penser. Et, se Dieu plaist, elle venra, car il n'est chose qui ne veingne. Helas! mon dous cuer, vous me mandez que je soie liés & confortés de toutes choses; mais c'est trop fort à faire, quant je suis loing de vous. Et bien scay, quant je ne vous puis après veoir, un seul jour m'est .i. an; & pensez que vous estes tout le bien, la joie & toute la douceur de ce monde, à mon avis, ne sans vous ne puis avoir bien ne joie ne douleur; c'est bien fort à faire que j'eusse ne joie n'envoiesure. Toutefois je fais de necessité vertu, & ressemble le menestrel qui chante en place & n'y a plus courrecié de lui. Et quant à vostre bonneur garder, je l'aime autant come je desire paradis; ne jà, jour de ma vie, ne penseray ne feray le contraire, pour chose qui aveingne. Mon tres-dous cuer, je voy bien que vous ressoignez à moy escrire, selon ce qu'il m'appert par lettres; & vraiment li cuers me dit qu'il y a aucune chose laquelle ne me volez mander, dont je suis bien esbabys, come dessus vous escriis. Et ce n'est mie sans cause, car vous me souliez escrire couvertement, & maintenant vous me faites envoyer vos lettres par estranges. Si ne scay que penser, & ne pense envoyer à vous, jusques atant que je le sache. Mon dous cuer, j'ay fait le chant d'un ron-delet où vostre noms est, & le vous enverray par le premier qui yra à vous. Je suis si enbesongnez de faire vostre livre que je ne puis à rien entendre. Et sachiez que je en fais autant .iii. fois come tient Morpheus; & quant à ce que vous me mandez que

je vous en envoie copie, ce seroit longue chose à faire & si, seroie moult courreciez s'il estoit perduz au chemin. Si le vous porray envoyer par le chapellain de vostre frere. Et en ay plus fait depuis la Magdeleine que je ne cuidois faire en un an entier. Je vous envoie la laiette que vous me baillastes au partir de vous, & tout ce qui est dedens, car tout est mis par ordre dedens vostre livre. (1) Ma douce amour, je vous remercie de vos dignes & precieuses reliques, de vostre fermail, de vos pater-nostres & de vostre belle balade. Je vous enverray la pareille par le premier qui ira vers vous. Je vous envoie un rondel noté, dont je fis pieça le chant & le dit. Sy y ay fait nouvellement teneur & conteneur. Si, le vueilliez savoir, (2) car il me semble bon. A Dieu, mon tres-dous cuer, qui vous doit joie, pais, bonheur & santé, si come mes cuers le desfre.

Vostre loial amy.

Quant ma dame mes lettres vit,
 Amours, qui maint cuers assevit
 De grant joie & de grant doulour,
 Mua tellement sa coulour
 Qui estoit vermeille & rofine,
 Qu'elle devint pale & terrine.
 Si se geta feur une couche
 Com celle qu'Amours au cuer touche,
 Et qui durement se complaint.
 Si, dit ainfi en son complaint : (3)

I. Dous amis, que t'ay-je meffait?

(1) Cette layette contenoit apparemment les vers & les lettres que la demoiselle avoit reçus de Machaut, & dont celui-ci avoit besoin pour joindre à son livre.

(2) Apprendre.

(3) Peronne va répondre au lai de son ami, par une complainte éga-

De cuer, de pensée & de fait
 Ay toufdis ta volenté fait,
 Sans deshonnour;
 Car je t'aim de cuer si parfait,
 Que tout me semble contrefait
 Quant je te voy que Dieux parfait
 En toute honnour.
 Et tu fais teindre ma coulour,
 Et tiens mon cuer en grant dolour,
 En dueil, en tristesse & en plour.
 Oy mes souspirs, oy ma clamour,
 Voy la peine, voy le labour
 Qui mes cuers trait.

- II. Tu dis que longue demourée
 Fait changier amy & amée,
 Mais quant tu m'as bien esprouvée,
 Il m'est advis
 Que pas ne m'as faulfe trouvée.
 Qu'onques Jason belle Medée,
 Ne Dido de Cartage Enée,
 N'aussi Byblis
 Cadmus(1), né Helaine Paris,
 N'amerent tant, foies-ent fis,
 Com je t'aim. A Semiramis
 M'as comparée,
 Et dis qu'ailleurs mes cuers est mis :
 Mais ainsois, mons & vaus unis
 Seront, qu'à ce, tres-dous amis,
 Aie pensée.

- III. Tres-dous amis, quant ç'avenra
 Que mes fins cuers te changera,
 Li folaus jamais ne luira
 Là-fus amont;

lement composée de douze couplets, mais moins heureusement faite.
 Encore se peut-il que Machaut l'ait retouchée.

(1) Ou plutôt : *Caurus*.

Ne lune nuit n'alumera,
 N'estoile ne resplendira,
 N'arbre en terre ne verdira,
 Dont il est moult;
 Car par tout tenebres seront,
 Toutes yaves retourneront,
 Li Signe se combateront,
 Mer sechera,
 Les pierres par l'air voleront,
 Les .iii. elemens fineront,
 Et Nature par tout le mont
 Toute faura.

- IV. L'amour des déesses de mer
 Conquist Ulyxes, par rouver
 Et par courtoisement parler,
 Et doucement;
 Mais ne te puis asséurer,
 Pour fiancier ne pour jurer,
 Pour douceur ne pour toy amer
 Tres-chierement!
 Amis, tu m'aimes vraiment
 Et dis que c'est tres-loiaument;
 Mais c'est pour moy donner tourment
 Et tout amer,
 Quant tu me mescrois tellement :
 S'en criem morir prochainement,
 Se Venus ne fait autrement
 Ton cuer muer.

- V. A Venus en feray la plainte
 Qui scet que ma douleur est tainte,
 Et que j'ay plouré larme mainte
 Par son defroy;
 Car elle m'a, par sa contrainte,
 Enyvré d'amour & enceinte,
 Si devroit oïr ma complainte
 En bonne foy.
 S'elle y pourvoit, à li m'ottroy,

Et s'elle en faut je la renoy.
 Car je ne vueil croire ne croy
 En saint n'en sainte
 Qui me facent peine & annoy.
 Que par droit mieus valoir en doy ;
 Et j'en vail pis, par saint Eloy,
 Quant tant l'ay crainte.

VI. Qu'en puis-je, se je me courresse ?
 Amours me point, Venus me bleffe,
 Et tu es pleins de grant rudeffe,
 Qui ne vues croire
 Que je ne soie changerresse,
 Et qu'ailleurs mon cuer ne s'adresse
 Qu'en toy, dous amis, qui l'adresse
 Yes de ma gloire.
 Certes je n'ay mie memoire
 Qu'onques venist biens de mescroire,
 N'onques ne vi chanfon n'ystoire
 Contre noblesce,
 Qui vauldist une seule poire.
 Ce est pechié, c'est chose voire,
 Mieus vauroit estre en fons de Loire
 Qu'en tel tristefce.

VII. Cephalus, qui corps ot legier,
 Un jour aloit au bois chacier
 A piet, en guise d'un archier,
 O l'arc poly ;
 S'amie pour luy espier
 En .i. buisson s'ala mucier,
 Com celle qui d'autre acointier
 Le mescréy ;
 Cephalus celle part traï
 D'aventure, & l'en meschéy,
 Qu'il l'ataint, dont elle mory
 Sans atargier,
 Fors tant qu'elle lui dist : « Amy,
 « Dous amis, tu m'as morte cy,

« Et si, t'amoie plus que my,
« De cuer entier. »

VIII. Quant Cephalus vit le meschié,
Il a son arc en .ii. trenchié,
Et les saiettes depecié;
Tous les dieux jure
Qu'il s'ocirra pour ce pechié;
Moult a crié, moult a huchié.
Quant il a le corps aprochié,
N'est créature
Qui véist le mal qu'il endure,
Son brait, son plaint, sa grieté dure,
Et com fes .v. sens de nature
Sont empesché,
Qui n'en plourast à larme sure.
Tant fut mis à desconfiture,
Que Neron de ceste aventure
Eust pitié.

IX. Amis ce ne puet advenir,
Que je te péusse guerpir,
Nés que je pourroie advenir
Au ciel de terre; (1)
Car en toy font tuit mi desir,
Mi penser & mi souvenir.
Et pour ce que ton bien desir,
Te vueil requerre
Que faciens paix de ceste guerre.
Or apaïse ton cuer qui erre,
Car sans mentir
Tes courrous le mien si fort serre
Que mon bien & ma joie enferre
Plus fort que n'est trefors en serre;
Dont trop soufpir.

X. Pymalion de son ymage

(1) Plus que je ne pourrois de terre arriver au ciel.

Quant il l'ot pris à mariage
 Ot un fil cointe, appert & sage
 Qu'on appelloit
 Adonis, biaux fu de corsage
 Et de vis, pleins de vasselage,
 Mais trop volentiers en boschage
 Chacier aloit.
 Venus qui chierement l'amoit,
 De ce trop fort le reprenoit
 Pour ce qu'un pou le mescréoit
 En son corage.
 Mais cils riens faire n'en vouloit ;
 Car, à chacier tant li plaifoit,
 Qu'ocis en fu à grant defroit
 D'un porc sauvage.

XI. Or use dont de mon conseil,
 Et fay ce que je te conseil ;
 Car tu vois bien que mon vis mueil
 Et ma poitrine,
 De larmes que moult parfont cueil :
 Oy les meschiés que je recueil,
 Regarde mon cuer & mon vueil,
 Et l'amour fine
 Qui en moy d'acroistre ne fine.
 Dous amis, retien ma dottrine,
 Et mez en moy la medecine ;
 Enten mon dueil.
 Se tu le fais mes maus termine,
 Et me mainne à joieus termine.
 Se non, li maus ma vie fine,
 Tant fort me dueil.

XII. Si qu'amis dous je te chastie :
 Se tu vues mener bone vie,
 Que ne soies en jalousie ;
 Car c'est la mort.
 Et se tu as dame ou amie,
 Amez-vous d'une amour unie

Sans hauffage, sans signourie,
 Et sans descort.
 Ainsi le fait qui aime fort;
 Et qui oste le desconfort
 Et nourrist, en lieu de confort,
 Merencolie,
 Par ma foy je le tien pour mort;
 Qu'Amours, pour un petit remort,
 Ou pour un mot rude & entort,
 Est anientie.

Ainsi sa complainte fin ha, (1)
 N'onques puis elle ne fina,
 Tant qu'elle ot ceste lettre escripte.
 Et sa complainte deffus dicte
 Fu dedens bien & bel enclose,
 Sanz addicion & sanz glose.

XXXII. — *Mon tres-dous cuer, ma douce amour, mon tres-dous amy, j'ay receu vos lettres, & sachiez que je me merveille moult de la petite fiance que vous avez à moy, qui cuidiez, pour ce que je vous ay un pochet (2) trop tardé à escrire, que je vous doie oublier & mettre en nonchaloir. Si suis moult deceue en ceste partie; car je ne pense pas tant de mal en vous come vous faictes en moy. Se vous ne m'escrisez ne véez jusques à un an, qui me seroit moult dure chose, si tien-je vostre cuer si bon & si estable, que vous ne m'oublieriez mie; & toute personne qui a bien & loiaulté en luy le doit ainsi penser des autres. Et de ce que vous avez moult grant desir de savoir pourquoy je vous man-*

(1) On remarquera que Machaut écrit cette troisième personne de l'auxiliaire, tantôt *a*, tantôt *ha*. Il choisit ordinairement, dans une intention euphonique. D'ailleurs peut-être faut-il regretter qu'on ait proscrit *ha*; c'étoit un moyen de mieux distinguer à préposition de *a* verbe.

(2) Comme disent les Italiens : *un' pochetto*.

day par mon frere que vous ne m'escrisez point, jusques atant que vous orriez nouvelles de moy, sachiez que je le fis pour ce que je ne savoie de certain quel chemin nous tenrions, ne combien nous demorrions en chemin. Et j'avoie doubte que se vous envoieiez vers moy, que vostre messaige ne faulst à moy trouver; Et si cuidoie de jour en jour aler ailleurs, Et de là vous escrire de mon estat. Et de ce que vous estes esbabis de ce que je ne vous ay escript par les gens de mon frere, sachiez que je le fis pour ce que je vous vouloie envoyer messaige qui de vous m'apportast tantost certaines nouvelles; Et se je vous eusse escript por eus je n'eusse pas si tost oy nouvelles. De ce que vous dites que je vous escript par gens estranges, je le fis tout à escient aussi, pour ce que les gens, là où nous sommes à hostel, sont simples gens Et ne vous cognoissent; si y pourroient penser autre chose qu'il n'y a; Et cils par qui je les fis bailler n'est pas estranges, car il est bien mes amis Et me fieroie bien en luy de plus grant chose. Et soiez certains que je ne le fis pour autre chose du monde Et ne doubtez mie; car onques en ma vie je ne trouvoy personne qui me blamast de chose que je fesse pour vous (1). Si, vous prie, tant acertes come je puis Et si cbter come vous avez le cuer, le corps Et l'amour de moy, que vous n'ayez plus telles souspeçons seur moy: car, par m'ame, vous ne me poez plus courrecier ou monde que de moy mettre sus ce que je ne pensay onques. Car, puis que je vous acointay, je n'os pensée de vous eslongier, ne ne cuide mie que je l'aie toute ma vie. Et se vous saviez bien les pensées que j'ay de vous Et à toutes beures, vous ne diriez mie que je vous eusse oublié. Car, se m'aïst Dieus, je ne suis en nul estat qu'il ne me semble adès que je vous voie devant moy. Si ne vourroie pour nulle chose que vous m'eussiez envoié les lettres qui estoient encloses dedens les autres, lors-

(1) C'est-à-dire : je ne connois personne qui, jusqu'à présent, ait pu soupçonner nos secrètes privautés.

qu'elles furent escriptes. Car je ne cuide mie que vous me fés-
siez onques ne faciés jamais autant de bien come vous m'eussiez
fait de mal. Et par Dieu encore, amasse-je mieus que vous vous
en eussiez souffert (1). Car je les commençay à lire plus de .x.
fois, & si ne les pouvoie parlire, tant avoie le cuer courrecié &
les yeus plains de larmes. Si les ay arses & jetées au feu, afin
que je ne les voie jamais : car elles me courresseroient toutes les
fois que je les verroie. Si vous prie, mon tres-dous cuer, que
vous vueilliez penser de loyauté autant en moy come je fais en
vous ; car, par ma foy, du petit & povre sens que Dieus m'a
donné, j'en ay fait à mon pover ce que j'en ay fait pour le
meilleur. J'ay eu .i. rondel noté que vous m'avez envoié ; mais
je l'avoie autrefois eu & le scay bien. (2) Si vous prie que vous
me vueilliez envoyer des autres, & se vous avez nuls des vi-
relaiz que vous fésistes avant que vous m'eussiez veue, qui soient
notez, si m'en vueilliez envoyer, car je les ay en grant desir de
savoir, & par especial L'ueil qui est le droit archier. J'ay
trouvé en la laiette que vous m'avez envoié unes lettres closes
qui aloient à vous. Si les ouvry pour ce que je ne savoie pour-
quoy vous les aviez envoies & trouvoy que c'estoit une balade
que on vous envoioit. Si la vous r'envoie pour ce que je pense que
vous ne la véistes onques, car elle est encores toute scellée. Mon
tres-dous cuer, Je il va vers vous des gens de par deçà, si leur
faites bonne cbiere, afin que quant vous venrez là où je suis, qu'il
vous cognoissent mieus. Je vous prie que vous me vueilliez escrire
le plus souvent que vous pourrez ; & tant come je seray là où
je suis, si envoieiez cbiez le curé de Saint Pierre (3) à Bernart
de Flourent son frere, tout ce que vous m'enverrez. Car il

(1) Que vous vous en fussiez abstenu.

(2) Il y a grande apparence que le rondeau dont elle parle avoit été
fait pour une autre, & que Machaut le lui avoit envoyé, comme s'il eût
été fait pour elle. Ce qu'elle semble finement lui laisser entendre.

(3) Apparemment une paroisse de la ville où elle séjournoit.

*m'est avis que c'est le meilleur, selon le pays là où on est. Ma
suer se recommande à vous. Je vous pry que vous me recom-
mandez à mon frere, le vostre. Mon tres-dous cuer, je prie à
Dieu qu'il vous doint bonneur & joie de quanque vostre cuers
aime. Escript le .v°. jour de may.*

Vostre loial amie.

BALADE.

Ne soiez en nul esmay,
Amis n'en merencolie,
Car tant come je vivray
Vous seray loyal amie.
Car amours qui tout maistrise
Veult que soie sanz partir
Vostre jusques au mourir.

Si vous pri que tenir gay
Vous vueilliez à chiere lie,
Et croire que sans delay
Sur moy avez seigneurie
Tant com amans sur amie
Puet avoir; que sans mentir
Vostre suis jusqu'au mourir.

Et s'istost que vous verray,
Je vous promet & affie,
Que tous vos maus gariray
Et aussi seray garie.
Que trop m'est tart que vous die,
Mon dous cuer qu'aim & desir,
Vostre suis jusqu'au mourir.

Quant de ma dame vi l'envoy,
Je dis : Helas dolens! bien voy
Que j'ay vers ma dame mespris,
Et qu'en autre maniere a pris

Ma lettre que je ne l'enten.
 Elle m'avoit dit, tres-anten, (1)
 Que cuers qui vrais amans se clame
 Ne doit pas courcier ce qu'il aime ;
 Mesfait ay, si l'amenderay
 Se je puis, & responderay
 A sa complainte dolereuse
 Qui me semble moult amoureuse.

COMPLAINTE.

Dame en qui j'ay mis toute m'esperance,
 Mon cuer, m'amour, mon desir, ma plaifance,
 Tout mon penser & toute ma fiance,
 Se j'ay mespris, ce fu par ignorance :
 Qu'onques nel fis de certaine science,
 Ains le fist Amours qui mon cuer lance, (2)
 Quant lointains suis de vo douce semblance,
 Dont en mon cuer remaint la remembrance.
 Or me commande,

Doulce dame, que je le vous amende ;
 Vefcy mon cuer, prenez-le pour amande.
 Car il convient que li las en .ii. fende,
 Se vo grace pers, dont Dieus me deffende !
 Or me gart Dieus que plus ne vous offende,
 Et que jamais n'envoie à vous ne mande
 Lettre ne riens qui à vo pais ne tende,
 Où il convient que je pense & entende
 Tant com vivray.

Car je vous aim, dame, de cuer si vray
 Que mis en vous cuer & corps & vivre ay ;
 Car c'est raison que jamais bien n'auray,

(1) Bien avant cette année.

(2) Après ce vers, le msc. 158 donne celui-ci :

Et point souvent de l'amoureuse lance.

Et à martire & à douleur vivray,
 Moy & mon cuer, quant premier l'enyvray
 De vostre amour, & que le dessevray
 De moy pour vous; dont maint mal recevray,
 Et maint ennoy nuit & jour soufferray
 Et mainte peine.

Car vraiment Desirs trop fort se peine
 De moy grever quant vous m'estes longtaine.
 Et quant de moy vo dous cuer est prochaine,
 Si doucement me contraint & demaine
 Que je n'ay cuer ne corps ne nerf ne vaine
 Qui ne tremble, dont ma parole est vaine :
 Bien le savez, dame de grace pleine
 Et de biauté, mille foiz plus qu'Helaine.
 Helas, helas !

Et quant je suis ainsi pris en vos laz,
 Se je vous pers je perdray tous folas,
 Et s'en mourray dolens, tristes & las.
 Maiz, mon dous cuer, certes je n'espoir pas
 Que voz dous cuer ne vueille mon trespas,
 Et qu'en tous lieux ne soit mes advocas ;
 Et que Pitié, assez plus que le pas,
 Ne viene à vous, s'elle scet mon trespas.

Car, à voir dire,

Trop bien vous puis comparer sanz mesdire
 A la mousche qui porte miel & cire.
 Le miel est dous & le fur à lui tire
 Et l'adouceist, homs nel puet contredire.
 Tout enfement, vo dous cuer, Dieus li mire !
 De tous mes maus est toufdis mon dous mire ;
 Et en mon plour me fait liement rire,
 Pour ce qu'adès vers lui toudis le tire.
 Et, la cire art

Qui alume le monde, main & tart,
 Plus que ne fait du tonnoirre l'espart.

Ainsi vos noms qui en mains lieux s'espart,
 Le bien de luy à plusieurs gens depart,
 Et fait souvent .i. hardi d'un couart,
 Et un sage home & raffis, d'un coquart,
 Et les mauvais amender par son art,
 A l'aide de vostre dous regart
 Qui est sans blafme.

Ne fu vaillans Lancelos pour sa dame, (1)
 Tristans, Paris & Percevaus qui ame
 Ne congnoissoient de bien ? oïl, par m'ame !
 Telz xv.^m en font mis sous la lame,
 Et xv.^m vivans que pas ne blafme,
 Qui n'éussent valu d'or une drame
 Ou de poivre, se ce ne fust pour fame. (2)
 Dont a cils bien cuer entort & esclame,
 Et de pute aire,

Qui ne s'aplique à leur service faire.
 Et pour ce à vous, tres-douce debonnaire,
 Me suis donnés sanz partir ne retraire,
 Pour vous servir tous mes jours sanz mesfaire,
 Com à celle qui estes exemplaire
 Des biens qu'on puet dire, penser & faire.
 Or vueille Amours que je vous puisse plaire !
 Qu'en vous est tout de moy faire & desfaire.
 Hé ! bonne & belle,

Pour vo biauté, chascuns hons vous appelle
 Fleur d'humaine biauté & TOUTE BELLE,
 Et en douceur douce com coulombelle,

(1) Vaillans, parce qu'ils avoient aimé. Les trois derniers exemples font mal choisis. Car Tristan étoit vaillant avant d'avoir aimé Iseult; Paris, pour avoir enlevé Hélène, n'en fut pas meilleur. Pour Perceval, qui d'abord ne distinguoit pas le bien du mal, les romanciers ne lui donnent pas de maitresse en titre.

(2) Un dragme d'or ou même de poivre.

En loyauté loyal com teurterelle,
 En fine odeur printemps qui renouvelle,
 Et en coulour rose fresche & vermeille.
 Honneur vous tient par l'estrier de la selle,
 Sens vous conduit, raison vous est ancelle,
 N'establié en vous pas ne chancelle;
 En ce disant tous li cuers me sautelle.
 Vous estes telle

Qu'en vous maint joie, & deduis s'i reveille :
 Pour ce sera Venus vo damoiselle,
 Et vous déesse, & ferez plus haut qu'elle.
 Juno sera vostre riche pucelle,
 Aussi Pallas, vostre sage baisselle,
 Sans fineté :
 Li Dieu feront feste de la nouvelle,
 Qu'il vous servent bonnement sans cautelle;
 Et quant tous biens avez soubz vostre aisselle,
 Serez-vous donc à mon depri rebelle?
 Certes nennil, ains aray ma querelle,
 J'en suis certains.

Quant Julius Cefar fu des Rommains
 En traïson ocis, mors & estains,
 Mout fu des Dieus & des Déeses plains,
 Pour la tres-grant valeur dont il fu plains,
 Deïfiez fu de leurs propres mains.
 Et d'Ercules ne firent-il pas mains,
 Qui tant cercha mons, valées & plains,
 La mer profonde & les pais lointains;
 Et qui destruit Troies, li primerains,
 Qui fu des Dieus après sa mort prochains,
 Et à leur destre.

Si que, dame, vous y devez bien estre,
 Car vous avez, à destre & à fenestre,
 Honneur, raison, & sens vostre bon maistre,
 Et tous les biens que Nature fait naistre.
 N'avec les Dieus n'a prestresse ne prestre

Qui scéust rien amender en vostre estre :
 Pour ce, suis ci vostres, par saint Sevestre,
 Qu'avec les bués me povez faire paistre,
 A vostre guife,

Si que, dame que chascun loe & prise,
 Que j'aim & fers loyaument sanz faintise,
 D'un cuer vous pri, qu'Amours art & atise,
 Qu'en gré pregniez mon tres-petit servise.
 Et se j'ay fait riens que vo cuer desprise,
 Vueilliez-le moy pardonner par franchise;
 Et je vous jur & promet par l'Eglise,
 Qu'ainfois courroit parmy Damas Tamise,
 Que ma pensée ailleurs qu'à vous soit mise.

Mais encor ne me puis-je taire :
 Ainfois vous vueil dire & retraire
 De Julius Cesar la fin.
 Li Dieu furent de lui affin (1)
 Si fort qu'une estoile en féirent,
 Et en firmament l'afféirent,
 Asez près de la Tresmontaine,
 Qui est une estoile haultaine
 Qui par nuit le monde enlumine
 De sa clarté qu'est pure & fine.
 A li reprennent leur avis
 Li maronier, ce m'est avis.
 Quier en l'istiore des Romains,
 Là le verras, ne plus ne mainis:
 Li Dieu de vous aussi feront
 Une estoile, & vous metteront
 En firmament, dalès l'estoile
 Qui a fait retourner maint voile;
 Si qu'à vous bon avis penra
 Qui à bon port venir vorra.
 Et, tout ainsi com le biau monde,

(1) *Afin*, unis de parenté.

Vo grant bonté, qu'est pure & monde,
 Enlumine, enluminerez,
 Quant des Dieus là mise ferez.
 Ains ferez glorifiée,
 Dame, après ceste mortel vie,
 Et en grace du roy celestre
 Qui fu, sur tous dieus, sire & maistre.

Vescy la responce de fait (1)
 Que j'ay à sa complainte fait.
 Mais nulle rime n'y ay prise
 Qui soit à la sienne comprise;
 Et si n'est mie de tel mettre.
 Après li escriis ceste lettre :

XXXIII. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-douce amour
 & ma tres-chiere dame, j'ay bien veu ce que vous m'avez
 escript; si ne vous devez point mervillier, ce m'est avis, de ce
 que je vous ay envoié enclos en mes lettres : car vous savez bien
 que cuer qui sent l'amoreus point n'est mie tousjours en .x. point,
 ains a moult de diverses pensées & de sauvaiges ymaginacions.
 Et li bon cuer ferme & loial monstrent comment il leur est,
 sans nulle couverture. Et, par m'ame, mon tres-dous cuer, on-
 ques m'entencion ne fu que je vous envoiasse les lettres scellées,
 dont vous estes un po meue contre moy. Et, toutesvoies, je l'ay
 fait par quoy vous scéussiez à quel meschief j'ay esté des lettres
 & du mandement que vous me mandastes par Tb. (2) vostre
 frere. Et, mon dous cuer, pour Dieu vueilliez me tenir pour
 excusé & ne vueilliez penser nullement que je ne vous tiengne pour
 bonne & pour léal : car, par m'ame, se je savoie le contraire,
 je ne vous lairoie mie pour ce à amer, mais jamais n'aroie joie.*

(1) C'est-à-dire, les vers qui précèdent.

(2) Ce nom abrégé ne se trouve que dans le msc. 1584.

Mais ainssi, (come autres fois vous ay escript,) ce que je ne suis mie digne de vous amer me donne trop de pointures & de pensées dont je n'eusse mestier. Toutesvoies je m'atens & sie en vostre bonté : car je n'ay nul autre fors moy & ma loyauté, qui m'aidera tousdis, se Dieu plaist, envers vous. Et se Dieus me doint joie, je vous aime tant, & prise tant l'onneur & la bonté de vous, qu'il ne me puet sembler que vous aiez pareille. Si ne saroie penser qu'il peust avoir nul mal en vous, & vous tiens bien pour excusée de tout ce que vous m'avez mandé. (1) Et aussi j'ay moult grant joie de ce que on ne vous dist onques chose de my par quoy je deusse laisser à envoyer vers vous ne vous vers moy. Et aussi, je pense certainement que tout ce que vous en avez fait & faites, c'est pour le meilleur. Et se vous dites que je vous mette sus chose que vous ne pensastes onques & que vous ne me pourriez oublier ne laisser, pardonnez-le moy s'il vous plaist; car, en l'ame de moy, en tout le siecle je n'ay pensée que à vous, ne je ne pourroie ne saroie amer ne desirer autre que vous; & ce est sans partir ne muer. Et, par Dieu, je me suis cent fois repenti des lettres que je vous envoiay. Et, mon tresdous cuer, je vous promet & jur loyaument que se jamais vous ne m'escrifiez ne n'envoiez vers moy, ne se jamais je ne vous véoie, (dont Dieus me gart!) jamais je ne vous escriray, diray ne commanderay chose dont vous doiez courrecier à mon pouvoir. Et, se Fortune ou li temps me sont contraire, je soufferray au mieus que je porray & si en lairay Amours convenir. Mon tresdous cuer, j'ay fait le rondel où vostre nom est, & le vous eusse envoié par ce messaige : mais par m'ame je ne l'oÿ onques (2) & n'ay mie acoustumé de bailler chose que je face, tant que je l'aye oÿ. Et soyez certaine que c'est une des bonnes choses que

(1) Apparemment par le frère de la dame.

(2) Je ne l'oÿ. Il veut dire qu'il ne l'a pas encore fait chanter devant lui, pour le bien juger.

je fëisse, passé a .vii. ans à mon gré. (1) Vous me mandez que je vous envoie noté L'ueil &c. Plaise vous savoir que j'ay esté si enbesongnés de faire vostre livre & suis encores, & aussi des gens du Roy, & de monseigneur le duc de Bar qui a géu en ma maison, que je n'ay peu entendre à autre chose. Mais je vous envoie bien tost & par certain messaige ce qui est fait de vostre livre & vostre rondel aussi. Mais je vous pry, si cher que vous m'amez, que vous ne monstrez le livre que à gens qui soient trop bien de vostre cuer; & se il y a aucune chose à corriger, que vous y faites enseignes. Car il vous a pleu que je y mette tout nostre fait, si ne scay se je y met ou trop ou po : & sachiez vostre rondel s'il vous plaist; car je l'aime trop. Quant vous avez vostre livre, si le gardez cbierement, car je n'en ay nulle copie & je seroie courrecié s'il estoit perdu & se il n'estoit ou livre ou je met toutes mes choses. (2) Adieu mon dous cuer, qui vous doint bonneur & joie de quanque vostre cuer aime, & nous doint grace que nous nous puissions briefment veoir : si seront acompli tout mi desir. Escript le ix^e jour d'octembre. (3)

Vostre loial amy.

(1) C'est-à-dire, je suppose, depuis la mort de Jeanne, sa première amie.

(2) C'est-à-dire au Livre de mes œuvres complètes.

(3) La lettre de Peronne à laquelle celle-ci répond est datée du 5 mai. C'est apparemment une méprise. Pour celle-ci, le msc. 1584 porte « Decembre ». C'est apparemment une autre erreur. Encore devons-nous croire que la date est ici mal reproduite, & qu'il faudroit y substituer le 19 d'octobre. Le roi Jean étoit encore à Reims le 18, il y étoit accompagné du Dauphin duc de Normandie, & de Robert duc de Bar, qui prit hôtel chez Guillaume de Machaut. Il est vrai que l'année suivante, le 19 mai, Charles V vint se faire sacrer à Reims, & que le 9 mai de la lettre de Peronne pourroit s'accorder avec le 19 mai, jour du sacre. Mais la date du mois d'octobre répond seule à la date des lettres suivantes, où l'on voit que Charles, duc de Normandie, n'étoit pas encore roi.

Quant ma dame oï m'escufance,
 Elle ne fist mie doubtance
 Que tout ce ne fust verité
 Que j'ay cy devant recité.
 Si me pardonna bonnement
 Le mesfait, & dit doucement,
 Que se jamais la mescréioie,
 Si tost le pardon pas n'aroie;
 Qu'en amours ja bien ne fera
 Jalous, ne loyaus ne fera :
 Car toufdis tent à esprouver
 Ce qu'il ne voudroit pas trouver.
 Cy-après verrez l'escriture
 De ma dame plaissant & pure.

XXXIV. — *Mon tres-dous cuer & ma douce amour & mon loyal amy, j'ay bien veu ce que vous m'avez escript, que jamais vous ne ferez en doubte ne ne penserez que je vous oublie. Et par ainsi, je vous pardoin ce que vous m'avez mesfait. Mais se vous y renchérez plus, je croy que je ne le vous pardonneray pas si legierement; que, par ma foy, je ne pense pas à faire chose à mon pouvoir de quoy vous doiez estre en doubte. Mais vous dites trop mal de ce que vous dites que vous n'estes pas dignes de moy amer, car, par ma foy, si estes à mon gré meilleur cent fois que je ne suis pour vous; & si me tieng de vous à mieus assenée que du plus grant seigneur du royaume de France. Je vous prie que vous m'envoiez vostre livre par ce messagier, & ne doubtez, car je le garderay bien. Et aussi, vous me poez seurement escrire par ce messaige. Si vous prie que vous li faciez bonne chiere & je vous en sauray tres-grant gré. Je prie à Nostre Seigneur qu'il vous doint bonneur & joie de quanque vostre cuer aime. Escript le xxviii^e jour d'octembre.*

Vostre loial amie.

Or avez-vous oï comment
Celle qui m'a en son commant
Sera des déesses servie,
Et en la fin glorifiée,
Et faite estoile en firmament
Des Dieus, pour luire clèrement,
Et pour le monde enluminer
De son bien qu'on ne puet miner;
Et comment joie me donna,
Quant doucement me pardonna
La villenie & le mesfait
Qu'envers li avoie mesfait.
Et le ja Dieus joie me doint
D'elle, & mes pechiez me pardoint,
Je ne voulusse querre don
Fors sa pais, pour tout guerredon.

Si me tins assez longuement,
Que n'avoie pas l'aisement
D'envoyer vers sa douce face
Qui toutes mes douleurs efface.
Toutevoie j'y envoiaï,
Et ce livre moult fort loiaï
En bonne toile bien cirée,
Que la lettre n'en fust gastée.
Voire, ce que fait en avoie,
Ce li tramis de ceste voie,
Et un rondel que souvent chant,
Dont je fis le dit & le chant.
Et si, mis son droit nom par nombre
Entierement, qui bien le nombre;
Et une lettre bien escripte
De vray sentement faite & ditte.

Si reçut tout à grant desduit
 Et au lire moult se deduit.
 Vescy la lettre, lisez-la,
 Pour ce que la Tres-belle l'a.

XXXV. — *Mon tres-dous cuer, ma cbiere suer & ma tres-douce amour, j'envoie par devers vous pour savoir vostre bon estat, lequel Nostre Seigneur vueille tousjours faire si bon come vous voudriez & come je desire de tout mon cuer; car, par Dieu, c'est une des choses de ce monde que je plus desire que d'en oïr bonnes nouvelles & vous veoir aussi. Et du mien, s'il vous plaist à savoir, plaïse vous savoir que, la mercy nostre Seigneur, moy, mon frere & nous tous estions en bon point quant ces lettres furent escriptes. Et, mon tres-dous cuer, se je n'ay envoïé par devers vous si tost come je deusse, si le me vueillez pardonner : car Dieus scet que ce n'a mie esté par deffault d'amour ne de bonne volenté. Car monseigneur le duc de Bar & plusieurs autres seigneurs ont esté en ma maison : si y avoit tant d'alans & de venans, & me couchoïe si tart & me levoïe si matin, que je ne l'ay peu amender; ne de jour n'y povoïe entendre, ne à vostre livre aussi se po non, dont moult me poïse : lequel je vous envoïe par ce messaïge, ce qui en est fait. Si vous prie si cbierement come je puis & sçay, que vous le vueillez bien garder, & le me vueillez renvoier, quant vous l'avez leu, par quoy je le puisse parfaire : car je seroïe trop courrecié se tel peine & si grant come je y ay mise & entens à mettre estoit perdue. Ores vient le fort & les belles & subtives fictions dont je le pense à parfaire,⁽¹⁾ parquoy, vous & li autre le*

(1) Pour suppléer au peu de changement qui se fait dans la situation amoureuse, Machaut va raconter bien des choses que les lecteurs d'aujourd'hui connoissent mieux, il est vrai, que ne les connoissoit peut-être Mlle d'Armentières.

voiez volentiers, & qu'il en soit bon memoire à tousjours-mes. Et sachiez qu'il n'y fault mais à mettre que les lettres que vous m'avez envoïes & je à vous, puis que vous partiïstes. (1) Renvoyez-moy la lettre que je vous envoïay derreinnement. Mon tres-dous cuer, vous m'avez escript & commandé plusieurs fois que j'e soie liez & joïeus; & si cbier come je vous aime, il ne vous plaist que je me pleingne de chose que j'endure pour vout. Si, vous plaise savoir que ce m'est trop dure chose à faire. Et aussi, vostre livre avera nom le Livre dou Voir dit; si, ne vœit ne ne doy mentir. Et, mon dous cuer, vescy pourquoy ce m'est trop dure chose. Je scay bien que je ne vous puis à piece (2) veoir; & se je voloïs aler vers vous, je ne cognois homme ne femme au lieu où vous demorez. Et se j'envoïe vers vous, il le me convient faire par gens estranges qu'onques ne vy; ne n'est créature qui me ramentoïve à vous; ne il n'appartient mie que vous veingniez à mi; & se je en devoïe estre la tierce fois resuscités de mort, ne le porriez vous faire. (3) Et aussi vous savez bien que je ne scay faire que de sentement: (4) & comment pourray-je faire joïeusement, & vivre dolereusement? Par m'ame, ce m'est fort à faire. Maiz je ressemble le menestrel qui cbante telle foi en la place, & il n'y a plus dolent de lui. Et pour ce, il me semble que Amours & porter la baire cest aukes tout un mestier.

(1) Dans le beau msc. in-folio qui avoit été donné au duc de Berri, les Lettres ont été ajoutées plus tard au texte courant: la main qui les a transcrites est toute différente. J'y reconnois un second exemplaire que Machaut faisoit exécuter en même temps que le n° 1584, & sur lequel il aura fait ajouter le texte de ces lettres. Ce superbe volume est généralement écrit avec moins de soin & d'exactitude que le n° 1584, constamment sous nos yeux.

(2) Plus tard on a dit: pieça.

(3) Il entend rappeler qu'elle l'avoit déjà deux fois resuscité, comme on a vu au début des Amours.

(4) Je ne fais dire que ce que je sens.

Trop font de peine & de haire,
Amours & porter la haire.

Or le faites, si vous plaist, mon dous cuer, que au mains, par vostre grace, je me puisse plaindre & complaindre tous seuls; car, par m'ame, je ne m'ay à qui complaindre de mal ne de peine que je sueffre pour vous. Et aussi que, par vostre grace, je puisse faire du sentement qui me venra, soit de douleur soit de joie. Et, s'il le vous plaist à faire, j'en porteray plus legierement les cruautez de Fortune & mon amoureux mal; car cils est trop batus qui ne s'ose plaindre. Et, mon tres-dous cuer, encores y a pis : car ce riche trefor dont je porte la clef, j'en use ainsi come cils qui est rois, & nuls ne le scet que lui; si n'a nul bien de son royaume, & ressemble Tantale qui muert de soif & qui est en l'yaue jusques au menton, & ne puet boire; & le riche aver qui a tout le trefor du monde & n'y endure à touchier, ains a grant deffaut d'encoste. (1) Mais ce me grieve trop que Raïson m'a dit que Dangier (2) porte une clef de ce trefor avec moy, & que je ne le puis defferrer sans li; & aussi que Argus à tous ses .c. yeux ne fait que regarder & espier que nuls n'y atouche, (3) & s'il en véoit aucune chose oster, il le diroit tantost à Malebouche, qui le chanteroit à note par tous les quarrefours dou país. Si n'y voy rien de bon pour mi, fors que Raïson s'accorde à Bonne amour. Mais c'est chose qui ne puet estre. Et, mon dous cuer, mes derreniers confors & refuges est tels que je scay bien que, quant il vous plaira & Dieu, avenra la bonne beure; que vous estes si bonne & si douce que Dangier n'osera groucier contre vostre douceur. Et si estes si saige que vous endormirez Argus, si qu'il ne verra nez

(1) Il est près de son trésor & a grand dénûment.

(2) Résistance dans l'intérêt du bon renom, c'est à-dire de l'honneur.

(3) Ne porte atteinte au trésor d'honneur.

que une taupe. Et par ce, Malebouche se taira. Si que, mon dous cuer, vous véez bien que ma mort & ma vie, mon deduit & ma joie, ma douleur & ma santé gist en voz mains & en vostre ordenance; & en pavez ordener come de ce qui est vostre, sanz rien retenir. Mon tres-dous cuer, je vous envoie le chant du rondel où vostre noms est, & a convenu par force que je l'aie baillié ailleurs avant que à vous; car li estranges qui estoient à Reins ne m'en laissoient en pais. Et sachiez certainement que passē a .vii. ans, je ne fis si bonne chose ne si douce à oïr; dont j'ay grant joie, quant je y ay si bien assené pour l'amour de vous. Et pour ce que vostres noms y est, si vous prie, si cbier que vous m'amez, que vous le vueilliez savoir, se vous poez, & ne diēs à nulluy comment vostres noms y est; car je n'en feroie plus de ceste maniere; & laissez muser les musieurs. (1) Je vous fais faire aucune chose à Paris, laquelle je ne puis avoir si tost que je cuidoie, pour la mortalité; (2) maiz sïstost come je l'aray je la vous envoie ray. Mon tres-dous cuer un chevalier vint à my n'a pas granment qui me pressoit trop fort que je vous escri- sisse, & ne m'apportoit vraies enseignes de vous; & pour ce

(1) Et laissez les oïsis chercher inutilement.

(2) « Eodem anno m. ccc. lxiij. in mense Julii & modicum ante, usque ad festum Sanctae Lucae, (18 octobr.) fuit tanta mortalitas hominum Parisius, & specialiter puerorum & juvenum, & plus virorum quam mulierum, quod erat mirabile dictum & stupendum valde. Senes enim in respectu juvenum obibant pauci; unde quando mors intrabat aliquod hospitium, primo moriebantur pueri parvi, deinde familia, ad extremum vero parentes vel alter eorum.... Et quod mirum est, homines diè sani erant & jucundi; infra biduum vel triduum moriebantur. Nec evaserunt mortem Religiosi, sacerdotes & curati.... Undè dicebatur tunc temporis, quod in multis parvis villulis, eo modo sicut Parisius, in tanto numero obierunt, quod in Argentolio specialiter, ubi ante mortalitatem erant mille septingenti ignes seu maneria, non remanserunt quinquaginta vel quadraginta.... » (Continuatio Guillelmi de Nangiac.) On remarquera cette ancienne population d'Argenteuil, aussi considérable qu'elle étoit encore au dix-huitième siècle, & supérieure à celle d'aujourd'hui.

j'en tins pou de compte & li respondi estrangement. Si, ne vous en tenez pas mal apaïe, je vous en pry, car par m'ame ce fu cils qui me donna matere de escrire : Longue demorée fait changier amy, dont je vous ay prié merci, & fais encores tres-bumblement. Ma tres-chiere suer, je pense à estre à ceste Toussains à Saint Quentin, & de là aler vers monseigneur le Duc, (1) & ne scay com longuement il me vorra tenir, quant je seray vers ly. Et ne vous tenez pas à malpaïe se je n'envoie si briefment vers vous; car de tout ce j'en feray à votre ordenance & selon ce que vous me manderez par ce messaige. Je vous envoie la balade T. Païen, & la responce que je li fais, laquelle je fis en present; mais il fist devant, & prist toute la graisse du pot à son pooir, & la fis après: si en jugerez, sil vous plaist. Mais vraiment il avoit l'avantage de trop, & toutesvoies je y feray chant. Si, ne les bailliez à nullui, je vous en prie. Et, toutevoie me dist-il une fois que s'il n'eüst ailleurs à faire, je n'y fusse jamais venus à temps. Et onques mais ne le vous vos dire ne escrire pour eschiver vostre courrous & pour la fiance que j'ay en vostre bonté. A Dieu, mon tres-dous cuer & ma tres-chiere suer qui vous doint le bien & l'onneur & la joïe que je vorroie, & grace que nous nous puissiens briefment veoir. Et, mon dous cuer, se je vous escri (2) trop briefment, pardonnez-le moy. Escrip le XVII^e jour d'octembre.

Vostre loial amy.

RONDEL. ET Y A CHANT.

Dis & sept, v, xiii, xiiii & xv, (3)

(1) Le duc de Normandie, depuis Charles V.

(2) Il semble qu'il faudroit ou qu'il eût fallu lire : « Se je ne vous écris. »

(3) Ces cinq chiffres nous donnent dans l'ordre de l'alphabet R.E.N.O.P, & répondent, en doublant l'e & l'n, à Peronne. Machaut, pour laisser

M'a doucement de bien amer espris.
 Pris a en moy une amoureuse prinse,
 .x. & vii. v. xiii. xiiii. & xv.
 Pour sa bonté que chascun loe & prinse
 Et sa biauté qui seur toutes ont pris,
 .x. & .vii. .v. xiii, xiv & xv,
 M'a doucement de bien amer espris.

Ainsi envoiay à ma dame,
 Que Dieus gart en corps & en ame !
 Et briefment la réponse orrez
 Si la lirez quant vous vorrez.

LA DAME.

XXXVI. — *Mon tres-dous cuer & mon loial amy, j'ay eu ce que vous m'avez envoié par vostre vallet, & ne doubtez; car je garderay bien vostre livre. Mon dous cuer, vous m'escrivez que vous ne me pouvez veoir jusques à longue piece, ne venir là où je suis; & aussi ne voudroie-je mie que vous y venissiez. Et de ce vous souffrez moult de peine, & j'en suis certaine; & le say bien par moy-meismes, car je ne m'ay à qui complaindre, né que vous avez; & c'est une chose qui trop nous fait de mal. Et aussi vous m'escrivez que par mon gré vous puissiez complaindre de voz douleurs à vous tout seul; sachiez qu'il me plaist bien, mais que vous aiez en vous reconfort & bonne esperance; & penser que tout autel sent-je come vous faites, ne jour de ma vie je ne vous obliray. Vous m'escrivez aussi qu'il vous grieve trop de ce que Raïsons vous dit que Dangier (1)*

deviner moins facilement le nom à ceux auxquels ce petit tour de force seroit montré, a omis de redoubler les deux lettres dont il avoit besoin. C'est une précaution qu'il abandonnera dans les derniers vers du poëme.

(1) Résistance.

porte la clef par deffeur vous, du tresor dont vous l'avez, & que sans li vous ne pourriez avoir nuls des biens qui y sont : maiz n'avez de ce doubte; car j'en cuide bien chévir à l'aide de vous. Car je say l'amour que vous avez à my est si loial & si bonneste, que vous n'osterez jà des biens du tresor riens de quoy il amenriste, ne de quoy Dangier doive groncier. Et pour ce, je ne doubte riens Argus, car se il avoit encor autant de yeus que il a, n'y verra-il jà chose de quoy Malebouche doie mesdire. Si ne doubtez que quant il plaira à Dieu que je vous voie, que je les lieray si qu'il n'en y aura nuls qui ose groucier. Mon dous cuer, vous m'escrivez que vous ferez à ceste Tous-sains à Saint Quentin, & de là vers Monseigneur le Duc. Pourquoy je pense bien qu'il sera avant grant piece que je oye nouvelles de vous; & aussi ne pensé-je pas que je demeure ci longuement; mais pense à aler briefment aillours; & s'istost come je y seray, je l'escribiray à mon frere, qui le vous fera savoir. Et aussi vous prie que vous li écrivez de vostre estat & li mandez qu'il le me face savoir. J'ay bien veu ce que vous m'avez escript de Thommas, & quant il plaira à Dieu que je vous voie, je vous diray tout ce qu'il en fu, & aussi le vous fara bien à dire H. J'ay receue unes lettres lesquelles vous envoieez audit Henri; mais je ne ly envoieeray mie, pour ce que je ne scay où il est, & si, croy mieus que j'en seray le messaige que autres. Je vous envoie la darreniere lettre que vous m'envoiaistes, pour ce que vous le m'aviez mandé; mais je ne vous envoie pas vostre livre pour ce que je ne l'ay encores leu. Mais quant je l'aray leu, je le vous envoieeray. Mon tres-dous cuer, je prie à Nostre Seigneur qu'il vous doint bonneur & joie de quanque vostres cuers aime. Escript le jour Saint Symon & Saint Jude xxviii^e jour d'octembre.

Vostre loial amie.

Bien avez véu l'escripture
De ma dame plaissant & pure,

Qui est parfaite sans deffaut
De quanque à Bonne & belle faut.
Si me semble qu'en sa réponse
N'a pointure, espine ne ronse,
Ne chose qui face à blasmer.
Ainz est tout dous, sanz riens d'amer.
Dont moult volentiers la véoie,
Et au lire me delitoie,
Pour ce qu'entre piez avoit mis
Les plus grans de mes annemis, (1)
Si qu'il ne feront jamais grongne
De bien que ma dame me dongne.
Car je les ressongnoie fort
Pour ce qu'il estoient trop fort
Et trop puissant encontre my,
Dont j'ay plusieurs fois dit : aimy !
Maiz Desir qui sanz dormir veille,
N'en mon cuer onques ne sommeille,
Me vint dire & ramentevoir
Que je ne faisoie pas devoir,
Et qu'il ne me lairoit durer
Ains me feroit tant endurer
Que soustenir ne le pourroie,
Se tour ne voie ne queroie
Comment ma douce amour véisse ;
Car il me tenoit trop pour nisse,
Si qu'en moy toudis acroissoit,
Et Amours pas ne descroissoit ;
Qu'Amour & Desir, ce me semble,
D'une laisse courent ensemble :
Et quant li desirs amenrit,

(1) Danger & Malebouche.

Cuers qui faussement aime en rit,
Et cuers qui aime loyaument,
En pleure; car certainement
L'un ou l'autre convient acroistre,
Entre les mondains & en cloistre.
Et de tel piet & de tel dance
Com li uns va, li autre dance.

Si me pris tous feuls à complaindre,
Et de mon grant desir à plaindre,
Si que profondement pensoie,
Et en pensant ymaginoie
A ceuls dont j'ay devant parlé,
Ce font Piramus & Tisbé.
Il furent enclos en .ii. tours,
Si qu'il ne fu voie ne tours
Qui leur oeil péüst avoier
Pour euls ensemble esbanoier.
Trop leur desplaisoit cils demours,
Si que force & rage d'amours
Dont il estoient yvre & plain
Fist tant qu'il issirent ad plain,
Pour euls desduire & folacier,
Baifier, acoler, embracier :
Et en la fin en furent mort,
Ensemble de piteuse mort.

Amours Leandon si laçoit⁽¹⁾
Qu'un bras de mer à no passoit,
Pour véoir sa dame & s'amie,
En la fin en perdi la vie.

(1) Enlaçoit Léandre.

Ne passa le pont de l'espée
Lancelos, pour la bien amée
Genievre qui estoit royne,
Qui tant s'amerent d'amour fine
Que leur amour, dont ce fu perte,
En fu scéue & descouverte?(1)

Ne se fist porter en un sac
Jadis li fils Pierre Toufac,(2)
Par un ribaut qui, sur la greve,
Portoit une affautrure en greve?
Oil, pour véoir vis à vis
De sa doulce dame le vis.
Certes ce fut fait à Paris.

Ne passa haulte mer Paris,
Pour véoir & ravir Helaine?
Et de Vergi la Chastelaine,
Ot moult de haire au chiennet duire,(3)

(1) Voyez dans le quatrième volume de mes *Romans de la Table ronde*, ou dans le poème de *La Charette*, publié par M. Jonckbloet, cette aventure du Pont de l'épée, tranchant & mince en effet comme la lame d'une épée & que Lancelot parvint à franchir pour délivrer la reine Genièvre, &c.

(2) Les histoires contemporaines parlent beaucoup de Charles Toufac, échevin de Paris & grand partisan des idées d'Étienne Marcel & du roi de Navarre. Les *Grandes Chroniques* le nomment souvent parmi les plus violents ennemis du Dauphin. Le 15 juin 1358 il avoit « presché » aux halles de Paris en faveur du roi de Navarre. A six semaines de là, ce héros populaire fut saisi par les gens du peuple; traîné en place de Grève & décapité. Pierre étoit apparemment de la même famille. Nous regrettons que Machaut ne nous dise pas comment & pour qui cet amoureux transi s'étoit fait enfermer dans le sac d'un portefaix, afin de passer sans être reconnu devant la dame de ses pensées.

(3) *De haire*, ce mot, qu'on a rencontré déjà page 264, répond à *ennui*, embarras pénible. On dit encore dans un sens analogue en

Pour elle à son amy deduire,
 Et pour lui véoir à loisir,
 Doucement & à son plaisir;
 Mais, finalement, elle en fu morte,
 Et cil, de l'espée qu'il porte.

Aussi Paris en fu destruis,
 Enfin com en escript le truis.

Li dieu qui par amours amoient,
 Leurs formes en autres muoient,
 Et si muoient leurs amies
 Souvent en vaches ou en pies,
 Ou ainsi come il leur plaïoit;
 Chascuns à son vueil le faïoit.
 Mais, quant devers elles estoient,
 Leurs propres formes reprenoient,
 Pour mener plus secretement
 Leurs amours & plus fagement.

J'ay les oreilles & les temples
 Toutes plaines de tels exemples
 Pour ce di, & si n'en doubt mic,

Champagne : *Quel haria!* — La Châtelaine de Vergi, nièce du duc de Bourgogne, faisoit savoir au chevalier son ami qu'elle étoit seule, & qu'il pouvoit la venir voir,

De ci que un petit chienet
 Verroit par le vergier aller :
 Et lors venist sans demorer.

Le Chevalier se trouva forcé de livrer au duc le secret de ses amours; la Châtelaine mourut de chagrin d'avoir perdu le *trésor* de son honneur, & le Chevalier ne voulut pas lui survivre. Voyez, dans Méon, le beau fabliau de la *Châtelaine de Vergi*. On a fait plus tard de cette dame, & bien à tort, l'amie du Châtelain de Couci.

Sans lober & sans tricherie,
Que s'à un en voy bien chéoir,
J'en voy à .xii. meschéoir.
Dont qui puet au moien venir,
C'est le plus séur à tenir;
Car c'est uns grans perils, par m'ame,
De trop ou po véir sa dame,
Et aventure d'enchéir
En ce qu'on ne vorroit véir.
Car le trop esmuet les paroles
Des mesdifans, rudes & foles,
Qui sont en amours neccessaire;
Las! & si ne se pevent taire
Pour le hanter qu'i fait l'amour.
Et aucune fois lonc demour
Engendre souvent & attrait
Que dame d'amer se retrait.
Or me gart Dieus de tel encontre!
Car dire n'oseroie contre.

A toutes ces choses muſſie,
Et ès exemples me miroie,
Que j'ay dit qui sont advenu,
Et qu'on voit, souvent & menu.
Mais riens n'y poroie trouver,
Que pour bon péusse prouver,
Afin que ma dame véisse.
Si me pensay que j'escrissie,
Et que devers elle envoieſſe
Pour essaier s'en li trouvaſſe
Por qu'elle y péust conseil mettre.
Si fis escrire ceste lettre;
Mais n'oubliai pas ces .ii. choses,

Qui furent en ma lettre enclofes; (1)
 Et furent mises par escript :
 .T. fist devant, plus n'en escript;
 Et le mieus & le plus qu'il pot,
 Print toute la greffe du pot,
 Si qu'il ot assez l'avantage
 De faire millour son potage.
 Et je respondi par tel rime
 Et par tel metre come il rime.
 Et si ay fait les chans tous .iiii.
 Pour elle defduire & esbattre :
 Ne homs vivans tant fust amis
 N'es avoit, quant je li tramis;
 Car pour elle estoit jà li fais
 De ces .ii. dis, lonc temps a, fais.
 Or ay fait le chant si present;
 Pour ce humblement li present.

BALADE. ET Y A CHANT.

THIBAUT.

Quant Theſeus, Hercules & Jafon
 Cerchierent tout, & terre & mer profonde,
 Pour acroistre leur pris & leur renon,
 Et pour véoir bien tout l'estat dou monde,
 Moult furent digne d'onnour :
 Mais, quant je voy de biauté l'umble flour,
 Aſſevis suis de tout, si que par m'ame,
 Je voy assez puis que je voy ma dame,

(1) La ballade de Thibaut Paien & la ſienne qui vont ſuivre. On verra qu'elles ſont faites ſur les mêmes rimes & de la même meſure. C'étoit une lutte poétique dans laquelle Machaut avoit bien voulu laiſſer à ſon concurrent tout l'avantage, & la facilité, comme il dit, de « prendre toute la graiſſe du pot. » Quel étoit ce Thibaut Paien ? L'auteur inédit des

Car en véant sa biauté, sa façon,
 Et son maintieng qui de douceur feuronde,
 J'y preng assez bien pour devenir bon,
 Car le grant bien de li en moy redonde,
 Par grace de fine amour,
 Qui me contraint à haïr deshonnour
 Et tout vice : si puis dire, par m'ame,
 Je voy assez puis que je voy ma dame.

Véoir ne quier la dorée toïson,
 Ne les Indes, ne de Rouge mer l'onde,
 N'aus infernaus penre guerre ou tenfon,
 Pour eslongier le regart de la blonde
 Dont me vient joie & boudour,
 Et dous penfer. Mais tieng pour le millour
 Qu'à tout compter & bien pefer à drame,
 Je voy assez puis que je voy ma dame.

RESPONSE G. DE MACHAUT.

Ne quier véoir la biauté d'Abfalon,
 Ne d'Ulixés le sens & la faconde,
 Ne esprouver la force de Sanfon,
 Ne regarder que Dalila le tonde.
 Ne cure n'ay, par nul tour,
 Des yeux Argus, ne de joie gringnour,
 Car Plaïfance ay & sans aide d'ame,
 Je voy assez, puis que je voy ma dame.

De l'image que fist Pymalion
 Elle n'avoit pareille ne seconde,
 Mais la belle qui m'a en sa prison
 c. mille fois est plus belle & plus monde⁽¹⁾.
 C'est uns drois fluns de douçour
 Qui puet assez garir toute doulour.

Regles de la seconde rhetorique ne le nomme pas parmi les poëtes qui florissolent en ce temps-là.

(1) *Monde*, pure.

Dont cils a tort qui de dire me blasme :
Je voy assez puis que je voy ma dame.

Si ne me chaut du sens de Salemon,
Ne que Phebus en termine ou responde,
Ne que Venus s'en melle, ne Menon
Que Jupiter fist muer en aronde.

Car je dy quant je l'aour
Aim & desir, fers & grain & honnour,
Et que s'amour sur toute riens m'enflame :
Je voy assez puis que je voy ma dame.

XXXVII. — *Mon tres-dous cuer, ma douce suer & ma tres-douce amour, j'ay receu vos lettres par mon vallet qui m'a dit de vostre bon estat, duquel j'ay plus grant joye que de chose en ce monde. Et du mien, s'il vous plaist à savoir, j'estoie en bonne santé de corps, la mercy Nostre Seigneur qui ce vous ottoit, quant ce fu escript. Je ne suis pas alés à Saint Quentin, ne vers Monseigneur le Duc, pour aucuns ennemis qui sont en Beauvesis. Si le m'a-on desconsillié; pour laquelle chose je suis demourés. Mon tres-dous cuer, ma douce suer & ma tres-douce amour, vous ne m'avez mie escript de mon livre ne de mes .ii. balades jugié, (1) que je vous ay envoié, dont je fis l'emprise pour vous, comment que je ordenasse que li autres fëist premiers. Et m'est avis que vous m'avez escript plus briefment que vous n'avez acoustumé. Si ne say se vous avez loisir ou se vous le faites pour ce que je vous escrive plus briefment. Mais c'est une chose que je feroie à malaise; car quant je commence, je n'y puis faire fin. Mon dous cuer, ma cbiere suer & ma tres-douce amour, je vous pri que vous gardez bien mon livre, & que vous le monstrez à meins de gens que vous pourrez. Et*

(1) C'est-à-dire, je crois : du Jugié, du concours jugé. Peronne avoit dû entendre parler de ce jugement, & Machaut s'étonne qu'elle ne lui en ait encore rien dit.

s'il y a aucune chose qui vous desplaise, ou qui vous semble qui ne soit mie bien, si y faites un signet & je l'osteray & amenderay à mon pouvoir. Mon dous cuer & ma tres-douce amour, je croy que li uns des grans biens & la millour fortune qu'Amours & Fortune donnent aux amoureux est d'amer près de luy; & li plus grans meschiés est amer long, & je m'en scay bien à quoy tenir, & je croy que aussi sachiez-vous. Car se ce ne fust, je ne vossisse plus soubaidier en ce monde fors vivre pour vous veoir à mon gré & vous servir. Si pense tant comment on y porroit mettre remede que c'est une des plus grans pensées que j'aye. Mais je n'y voy tour s'il ne vient de vous. Et, mon tres-dous cuer, vous savez comment Piramus & Tysbt, que on avoit enfermé en divers lieux pour ce que il ne se vëissent, quirent voie par quoy ils se pëussent veoir; comment Leandon passoit un bras de mer à no pour aler veoir sa dame, que autrement n'y pooit aler; & comment la Cbastellaine de Vergiquist voie pour aler veoir son amy, & comment Lancelot passa le pont de l'espée. Et tout ce faisoient pour l'amour des dames. Et, mon tres-dous cuer, comment que je ne soie mie si bon come il furent, il n'est chose en ce monde que mes corps pëust souffrir que je n'entreprëisse à faire à vostre commandement, & par quoy je vous pëusse veoir. Car vostre parfaicte biauté & vostre fine douceur qui attrait moy & mon cuer aussi come l'aymant attrait le fer, traitroient moy & mon cuer à eus si doucement, que riens ne me porroit grever, que je fëisse à vostre dous commandement. Et vous estes si sage & si savez bien tant, que Affez rueve qui se va complaignant; car je n'y saroie mettre conseil se il ne vient de vous. Mon tres-dous cuer, je vous envoie les .ii. balades que vous avez véues autrefois qui furent faites pour vous, par escript. Si vous suppli humblement que vous les vueilliez savoir : car je y ay fait les cbans à l'III, & les ay plusieurs fois oïs, & me plaisent moult bien. A Dieu, mon dous cuer, ma chiere suer & ma tres-douce amour, qui vous doint

parfaite joie de ce que vostre cuer aime, & bonne vie & longue; & nous doit temps & lieu que nous nous puissions briefvement veoir. Escript le III^e jour de novembre.

Vostre loial amy.

Après ceste lettre presente,
Ne fist une moult longue attente
Ma dame bonne & belle & fage;
Ainfois delivra mon message
Si brief, que ce fu la journée
Que ma lettre lui fu donnée.
Et m'envoia ce rondelet
Avec un tres-bel anelet :

Tant com je seray vivant
Vous seray loial amie,
Loing de vous & en present,
Tant com je seray vivant.
De ce ne soiez doubtant,
Amis, que je vous affie,
Tant com je seray vivant
Vous seray loial amie.

BALADE.

Se par Fortune, la lasse & la desvéc,
Qui onques n'est estable ne séure,
Mes dous amis fait longue demourée,
Et m'est loingtains par aucune aventure,
N'est pas raison que l'en soie plus dure,
Ne que le doie oublier ne guerpir.
Car cuers donnez ne se doit retollir.

Certaine suis que toute sa pensée,
Tout son desir est, & toute sa cure,

Comment il puiſt faire brief retournée,
 Et que, par ce, ſouvent grief peine endure.
 Dont ſe je fais mon devoir, par droiture,
 Je le doy bien pour excuſé tenir,
 Car cuers donnez ne ſe puet retollir.

Je ſuis de li en tous lleus honourée,
 Et par ſon bien mon honneur croiſt & dure;
 Or ſoit certains, tant com j'aray durée,
 Je l'ameray de loial amour pure.
 Ne je ne croy qu'ou monde ait créature
 Qui m'amour puiſt de lui faire partir,
 Car cuers donnez ne ſe puet retollir.

XXXVIII. — *Mon tres-dous cuer, ma tres-douce amour & mon tres-chier amy, j'ay receu vos lettres & ay moult grant joie de ce que vous n'eſtes pas alez là où vous m'aviez eſcript; car j'avoie grant doubte que n'eſſiez anoy en chemin. Je ne vous eſcris riens à l'autre fois de voſtre livre que vous m'avez envoié, pour ce que je ne l'avoie mie leu. Mais je l'ay leu depuis .ii. fois. Si me ſemble quil eſt moult tres-bons; & quant il plaira à Dieu que je vous voie, laquelle choſe ſera briefment, ſe Dieu plaiſt, je vous diray aucune choſe dont il amendera. Les .ii. balades que vous m'avez envoies ſont ſi bonnes que on n'y ſeroit trouver que redire. Mais ce n'eſt pas comparifon, car ce que vous faiçtes me plaiſt trop mieus à mon gré que ce que li autre font. Et auſſi ſuis-je certaine que auſſi fait-il aux autres. Vous m'avez eſcript qu'il n'eſt douleur ſi grant come d'amer long de li, & par ma foy je le ſçay bien, car je ne cuide mie qu'il ſoit créature ou monde qui en puiſt avoir plus de peine que j'endure. Et, mon dous cuer, pour ce que je ſay bien que vous l'avez autele come j'ay, vous promet-je à y mettre tel remede que nous nous verrons briefment à grant joie. Et pour ceſte cauſe ſeulement, je ſeray où vous ſavez, dedens .viii. jours, ſans faulte. Et ſi toſt come je ſeray là, vous orrez telles nou-*

velles qui bien vous plairont. Car onques tous ceus & celles que vous m'avez escript (1) ne mirent si grant peine come je y pense à mettre. Et, par Dieu, c'est le plus grant desir que j'aie en ce monde. Mon tres-dous cuer, se je vous escri briefment, je vous prie qu'il ne vous vueille desplaire; car se vous saviez bien où je suis & les gens où j'ay à faire, vous me tenriez bien pour excusée. Mon tres-dous cuer, je prie à Dieu qu'il vous doint bonheur & joie de quanque vostre cuer aime. Et, mon tres-dous cuer, je vous envoie .i. rondel & une balade que j'ay faicte pour l'amour de vous, & .i. anel que vous porterez pour l'amour de moy s'il vous plaist, & je vous en pry. Escript le .v°. jour de novembre.

Vostre loial amie.

Longuement pas ne demoura
 Que ma dame son demour a
 Mué en un autre manoir,
 Pour son esbatement avoir, (2)
 Ou cuer d'une tres-bonne ville.
 Et si vous jur par l'Evangille
 Qu'elle m'escript qu'elle y aloit,
 Pour ce que véoir me vouloit
 Plus souvent & mieus à son gré.
 Si le receus en moult bon gré,
 Qu'elle mandoit que j'y alasse,
 Et mon secretaire menasse
 Priveément, à po de gent,
 Pour véoir son corps bel & gent.
 Et que pas n'euſſe doubtaunce;

(1) C'est-à-dire Pirame, Léandon, la Chastelaine de Vergy, &c.

(2) Mfc. 1584 :

Plus long que ne foloit manoir.

Qu'elle avoit fait telle ordenance
 Qu'Argus estoit bien endormis
 Et Dangiers, mes fors anemis;
 Et que Malebouche groucier
 N'oseroit, pour nous courrecier;
 N'elle n'aroit jamais envie,
 Se nous meniens joieufe vie;
 Et qu'elle avoit mis en prison
 Plus fort qu'onques ne fu pris hom,
 Ceuls qui nous pooient grever;
 Et en déuſt Raïſon crever.
 Vous le verrez par ſon eſcript,
 Car veſcy ce qu'elle m'eſcript.

XXXIX. — *Mon tres-dous cuer, ma doulce amour & mon
 tres-cbier amy, plaiſe-vous ſavoir que je ſuis où vous ſavez, en
 tres-bon point, la mercy Noſtre Seigneur qui ce vous ottroit! Et
 ſachiez que quant il vous plaira à y venir, vous y trouverez
 telle joie & tele douceur que vous porriez penſer & ſoubaidier.
 Car j'ay emprifonné Dangier & Malebouche & ſi ay endormi
 Argus en telle maniere quil n'y a celluy qui vous péuſt grever
 de riens. Et, mon tres-dous cuer, combien que je vous deſire à
 veoir plus que nulle choſe terrienne, je vous pry que vous ne vous
 metez point en cbemin de venir, ſe n'eſt à l'aiſe de voſtre corps.
 Car les cbemins ne ſont pas bien ſeurs & je n'aroie jamais
 bien ne joie, ſe vous vous metiez en cbemin & vous aviez mal.
 Et, mon dous amy, quant ce ſera que vous venrez, je vous pry
 que vous prenez voſtre hoſtel en l'oſtel que vous ſavez, car il me
 ſemble que c'eſt le milleur; & vouldroie bien, ſe il pouoit eſtre,
 que voſtre ſecretaire veniſt avec vous, ou celuy de voz gens en
 qui vous vous ſiez le plus; & venez ſi ſecretement que nuls ne
 ſache riens de voſtre venue, juſques à tant que j'aie parlé à
vous. Et, à mon pouvoir, le treſor ſera deſſermez avant ce qu'il*

soit nulle nouvelle de vostre venue. Et si tost come vous ferez descenduz en l'ostel dessus dit, si envoieez par devers moy en l'ostel de ma mere aucun de vos gens, & par celui m'escrifiez vostre venue. Et s'il trouvoit en l'ostel de ma mere aucune personne qui li demandast dont il venoit, qu'il dëst qu'il venist de ma suer, & qu'il m'apporte lettres de par elle. Mon tres-dous cuer, je vous pry que vous m'escrifiez vostre estat par ce messaige, & quant vous venrez par devers my, afin que je puisse mieus estre avisee de mon fait. Car je vous promet loialement que la plus grant cause pourquoy je suis venue où je suis, si est pour ce que je vous y pourray veoir plus à loisir que ailleurs. Je ne vous envoie point vostre livre, pour ce que, se Dieus plaist, je le vous bailleray. Une de mes compaignes & amies qui s'appelle la Colombelle, se recommande à vous moult de fois; & je vous promet que c'est une femme qui vous puet faire assez de bien : maiz je ne lui ay encores riens descouvert de vostre affaire, ne ne feray jusques atant quil sera poins. H. (1) est hors du país, & ne puet venir quant à present, pour certaine cause : si ay ouvertes les lettres que vous li envoieez. Et si tost come il revenra qui sera briefvement se Dieu plaist, je l'envoieray vers vous, pour vous amener. Je prie à Nostre Seigneur qu'il vous doint bonneur & joie de quanque vostre cuer aime. Escrip le .xiii^e. jour de novembre.

Vostre tres-leal amie.

(1) Il semble bien que cet Henry, le grand & ancien ami de Machaut, soit un frère de Peronne, ou du moins un fils de Jean de Conflans, son beau-père. Dans une lettre précédente, Peronne parle des lettres de Machaut adressées à son frère, qu'elle auroit gardées pour les lui remettre plus tard. C'est H. qui auroit été l'intermédiaire des relations, & l'on comprend alors comment Peronne, entendant les éloges que son frère ne cessoit de faire de Guillaume, s'étoit éprise d'amour pour lui.

Mon secretaire envoiay querre,
Qui estoit en estrange terre,
A .iiii. journées loing de my.
Si n'arresta jour ne demy
Jusqu'atant qu'à moy fust venus;
Car il desiroit plus que nuls
A savoir que je li vouloie,
Qui en tel haste le mandoie.
Ce fu droit ou mois de novembre
.xxviii. jours, bien m'en remembre;
Et si vous ay bien en convent
C'onques ne vi faire tel vent :
Car les tieules par l'air voloient,
Ou les cheminées chéoiient,
Et si chéi plusieurs maisons.
Onques tel vent ne vy mais homs.
On n'osoit aler ne venir,
N'on ne se povoit soustenir;
Car si horriblement venta
Que li vens maintes fois jetta
Plusieurs gens plus loing, par saint Pierre,
De .c. pas ou d'un get de pierre.
Lui venu, je li descouvri
Tout mon affaire, & li ouvry
Ces lettres, si les prist à lire.
En la fin me préist à dire :
« Vraiment, ves-ci un escript
« Qui est mout doucement escript,
« Et de cuer d'amours anobly;
« Qui pas ne vous met en oubly.
« Or resgardons que nous ferons. »
Je respondi : « Nous monterons;
« Car aler vers elle me faut,

« Si qu'il n'y ait point de defaut ;
« Qu'assez mieus morir aimeroie
« Que delaissasse ceste voie. »

Quant il m'oÿ, il prist à rire,
Et me dit en riant : « Biau sire,
« Vous n'avez mestier de conseil ;
« Alez-y je le vous conseil :
« Car, foy que doy sainte Marie,
« Avecques vous n'iray-je mie. »
Je li dis : « Pour quoy, dous amis ?
« Vous véez que ma dame a mis
« En sa lettre qu'o moy vous meine ?
« Car sans vous perderay ma peine. »
Et il dist : « Je le vous diray,
« Ne jà ne vous en mentiray.

« Sire, je dis premierement
« Que je vous aim si bonnement,
« Que volentiers, se je favoie,
« En tous cas vous conseilleroie.
« Mais je voy en ceste besoingne
« Pluseurs choses que je ressoingne,
« Et que moult devez ressoingnier,
« Et tous ceuls qui ont à soingnier
« De vos biens & de vo personne.
« Et cil qui le conseil vous donne
« D'aler-y si hastivement,
« Il vous conseille folement.
« Or m'escoutez, vescy pour quoy :
« Se vostre dame au maintieng coy,
« A de vous vir affection,
« Onques ne fu s'intention

« Que vous vous metez en peris,
 « ~~Où plusieurs ont esté peris.~~
 « Les anemis de toutes pars
 « Sont parmy le pais espars,
 « Qui font grans & petis ounis; (1)
 « Cui il tiennent il est hounis.
 « Trop sont faus & mauvais leur tour;
 « S'il vous tiennent en une tour
 « .III. jours ou .IIII. durement,
 « Vous ferez mors certainement;
 « Car vous estes un tenres homs : (2)
 « Pour ce l'aler n'est pas raisons,
 « Ne vo dame mais n'aroit joie
 « S'il vous meschéoit en la voie.
 « Ne véez-vous comment il vente?
 « Gens, maisons & clochiers cravente;
 « N'on n'ose venir ne aler,
 « Pour les tieules qu'on voit voler,
 « Pour le vent qui ainfi les soufffe
 « Par son fort & merveilleux soufffe.
 « Il a des ans plus de .L.,
 « Voire, par Dieu, plus de .LX.,
 « Que li temps ne fu si divers.
 « Et se commence li yvers,
 « Glaces, neiges & grans froidures,
 « Qui vous seront à souffrir dures.
 « N'i a si dur ne si juene homme
 « Qui ne les doubte, c'est la somme.
 « Or vous voulez mettre au chemin!
 « Honnis fole s'o vous chemin.

(1) Pour lesquels grans & petits sont tout un.

(2) Un homme de complexion délicate.

„ Encor y a une grant doubte,
 „ Souvent vous prent ou pié la goutte,
 „ Si que, fire, s'elle venoit,
 „ Et en vostre pié vous prenoit,
 „ S'en un povre lieu demouriez,
 „ Par m'ame, fire, vous morriez.
 „ Et que diroit vostres bons freres,
 „ Qui vous est fils, fires & pere,
 „ Qui si doucement vous norrit, (1)
 „ Que chascuns hons de joie en rit;
 „ Et aussi tuit vostre autre amy?
 „ Il feroient my annemy,
 „ Et diroient : il nous a mort
 „ No chier amy, & mis à mort.
 „ S'en feroie deshounourez,
 „ Mains prisiiez & mains honorez,
 „ Et maudis en pluseurs païs,
 „ Et de .xx^m. hommes haïs.
 „ Or me gart Dieus que je n'encharge
 „ Si grant fardel ne si grant charge,
 „ Com d'aler en vo compaignie,
 „ Voire en peril de vostre vie!
 „ Qu'en autre cas ne vous faurroie, (2)
 „ Nés qu'Hettor fist à ceus de Troie.

„ Mais fe Circé l'enchanteresse

(1) Guillaume étoit donc bien moins âgé que ce frère qui l'avoit élevé.

(2) Rien de plus à propos jusqu'ici que le discours du secrétaire; mais il faut que pour l'amusement & l'instruction de Peronne, Machaut ait coufu à ces premières remontrances les histoires qu'on va lire, & qui amèneront l'intervention du duc de Normandie. Ces histoires, tout à fait hors de propos, sonnoient bien apparemment à l'oreille de la jeune Peronnelle, qui n'avoit pas lu sans doute le charmant livre des *Metamorphoses*.

“ Qui d’enchantement fu déesse
“ Et fist muer Piquus en pique,
“ Qui de son bec les arbres pique;
“ Et aussi mua les messages
“ De Ulixés en pors sauvages;
“ Et la rivière envenima
“ Pour Scilla, que Glaucus ama
“ Qui estoit un dieu de la mer,
“ Et elle ne le volt amer;
“ Dont elle fu envenimée
“ Sans raison & deshonorée,
“ Et ses corps de chiens enragiez
“ En plus de .c. lieux domagiez;
“ Ne vous pourroit-elle conduire
“ Tant scéust bien ses charmes duire,
“ Que ne vous en repentissiez,
“ Et en grant peril ne fussiez
“ De corps, de membre ou de chevance,
“ Ou d’avoir aucune grevance.

“ Ne say se vous savez l’estoire
“ De Piquus; mais c’est chose voire, (1)
“ Que Piquus fu roy de Laurente,
“ Et si fu de façon si gente
“ Si biaux, si cointes, si jolis,
“ Si gens, si apers, si polis,
“ Et plain de si tres-bon affaire
“ Com nature le savoit faire :
“ Et fu li plus vaillans, sanz faille,
“ De la troïenne bataille;
“ De hardement, de vasselage,

(1) Voyez *Metamorph.*, lib. XIV, v. 320-434. Machaut n’a pas toujours bien entendu le texte latin, comme il est aisé de s’en convaincre.

« Voire selon son juene age,
« Car ans n'avoit pas plus de .xx. :
« Or vous diray-je qu'il avint.
« Maintes dames le convoiterent,
« Et son amour li demanderent ;
« Nymphes de bois & de rivières
« Lui en firent maintes prières ;
« Més onques n'en volt nulle amer,
« Ne dames n'amies clamer,
« Fors une feule qu'il amoit
« Qui son dous amy le clamoit.
« Circé, dame d'enchanterie,
« ~~Le pria de fa druerie,~~
« ~~Mais onques ne la volt oïr,~~
« Ne ses paroles conjoïr ;
« Dont la déesse se coursa,
« Si que Piquus mué pour ce a
« En un oïfel de lait plumage
« Qu'on treuve souvent en boscage.
« Mais la franche & noble roïne
« Que Piquus amoit d'amour fine,
« Et elle l'amoit & cremoit
« Et son droit seigneur le clamoit,
« Ce fu la belle Canéus
« Dont li chans fu si congnéus
« Que ceus qui bien la congnoïssioient
« Déesse de chant l'appelloient.
« (Caneus, c'est chant en grégois,
« Ce dient nobles & bourgeois).
« Caneus si tres-bien chantoit
« Que les montaignes enchantoit,
« Et les roches faisoit mouvoir
« Par son tres-dous chanter, pour voir.

« Les chesnes, les cedres, les pins,
« Les amendeliers, les sapins,
« Et tous les arbres s'enclinoient,
« Quant son tres-dous chanter ooient;
« Et venoient à li faire ombre,
« Quant elle a chaleur qui l'encombre.
« Retourner faisoit les rivières;
« Les bestes sauvages & fieres
« Faisoit à son chant arrester,
« Ne n'y pavoient contrestier;
« Les nymphes des bois & des champs
« Souvent dansoient à ses chans,
« Et en biers li juene enfançon (1)
« Entendoient à sa chançon.

« Mais de Circé l'enchantement,
« Ne de Piquus le hardement,
« Ne de Canéus le chanter,
« Ne porroient si enchanter
« Le vent, le froit & les compaignes
« Qui sont au bois & aux champaignes,
« Que vous menassent là féur,
« Sans avoir aucun mal éur.

« Se vous estiez or sur la roche
« Dou jaient qui les nés arroche
« Des grans pierres & des grans cros;
« Tant est fors, orgueilleus & gros,
« Que les nefes perist & affonde
« Dedens la haulte mer parfonde,

(1) *En biers* : dans leurs berceaux.

« Et quanqu'il attaint il cravante,
« Pour paistre sa gueule sanglante :
« Quant les hommes prent, il les tue,
« Puis les deveure & les mengue,
« Si que li sans'aval degoute
« Parmy sa barbe goute à goute :
« Trop est plains de desloyauté
« De traïson, de cruauté :
« A paine riens ne li eschape,
« Trop est chetis cil qu'il attrape ;
« Car riens ne li puet eschaper
« Qu'il puist tenir & attraper.
« S'a crine loque & diverse (1)
« Pingne des gros dens d'une herse ;
« Un seul oeil a enmy le front
« Grant & gros, horrible & parfont,
« Com feu rouge est soubz la paupiere,
« A plus dou tour dune paviere ;
« Si forcil font de tel façon
« Comme la pel d'un hericon.
« Ou crues de son nez se j'estoie
« Tous armés, bien y muceroie.
« La barbe est au corps afferans,
« Qui ressemble dens de cerens, (2)
« Qu'elle est poingnant & rude & grosse.
« Sa bouche ressemble une fosse,
« Puant com charoigne des mors
« Qu'il a mengié, ocis & mors.
« Quant assis est dessus sa roche
« Un pin tient dont ses bestes croche ;

(1) *Loque*. Ce mot doit répondre à *orde*, ou *gluante*.

(2) *Cerens*, ou *ferres*, *scie*.

« Mais il n'est pas en tout couvert,
« Ainsois est tout à descouvert;
« N'il n'a maisons, chambres ne sales,
« Fors cavernes ordes & sales,
« Esquelles li maufés se boute,
« Quant saoulée est sa panse gloute.
« A fenestre a un aviron
« Lonc de .c. piez ou environ,
« Et gros à l'avenant, sans faille,
« Dont il retourne son aumaille.
« Et quant il voit le soleil luire,
« Et li maufés se vuet deduire,
« En sa main prent une flahute
« De .c. roseaus dont il flahute.
« Mais quant il la vuet fort sonner,
« Mer & terre fait ressonner,
« Entour lui .III. lieues ou .III.
« Ainsi se scet li bers esbatre.
« Mais, loing & près, tous ceus qui l'oient
« De son encontre se desvoient.
« Par amours amoit Galatée
« Qui le haoit plus que riens née,
« Pour sa façon vile & orrible
« Qui estoit hideuse & terrible;
« Et pour son dous amy Acis,
« Que li mauvais avoit ocis
« En traïson & par boidie,
« Par fureur & par jaloufie.
« Car une roche li rua
« Si qu'il le destruit & tua.
« Aussi eüst-il Galatée,
« S'il péüst, honnie & tuée;
« Mais Galatée s'enfuy

« En un crot, dont bien li chéz (1).
« On l'apelloit Poliphemus.
« Jupiter menace & Venus;
« Et dit qu'il les estranglera,
« Ne jamais ne les aimera,
« Quant par amours le font amer,
« Et si n'y puet trouver qu'amer.

« Galatée nous fait un conte
« De li, cui Dieus doint male honte !
« Et dist qu'il estoit uns devins
« ~~Qui savoit les secrez divins;~~
« ~~Thelephus~~ estoit appellez :
« Les chans des oisiaus revelez
« Et l'abay des chiens li estoient.
« Si qu'il savoit quanqu'il disoient.
« ~~Au jalant vint & si li dit :~~
« Garde ton oeil & croy mon dit :
« Car Ulixés le t'emblera,
« Ne riens ne t'en deffendera.
« Li anemis, (que Dieus maudic!)
« Tenoit son dit à moquerie,
« Mais Ulixés le li embla,
« Dont depuis la roche trembla;
« Que quant il ot son oeil perdu,
« Il ot le cuer si esperdu,
« Que li anemis s'estendi
« Si, qu'en .ii. la roche fendi.
« Il va hulant com bestè muc,
« Il brait, il crie, il huche, il mue;
« Mais assez puet braire pour voir,

(1) *Crot*, grotte.

« Que son oeil ne puet-il r'avoir.
« Ulixés menace forment,
« Qui embla son oeil en dormant ;
« Et aussi font si compaignon (1)
« Qui estoient mauvais gaignon ;
« Mais jamais ne le reverront,
« Menacent tant com il vourront.
« Achimenides qui le vit
« Difoit comment il se chevit,
« Quant de son oeil fu defferez ;
« Jamais diable ne verrez
« Si forsené, si enragié,
« De son oeil qu'on a arragié.
« Ne portoit perches ne bastons,
« Ainsois s'en aloit à tasts,ons,
« Querant les voies & les sentes,
« A ses ordes mains & sanglantes.
« Souvent aux roches se hurtoit,
« Dont li sans de lui degoutoit.
« Lors maudioit dieus & déesses,
« Autez, moustiers, prestres, prestresses,
« Et menassoit tous ceus de Gresse.
« Mais jamais ne lui feront presse ;
« Car jamais ne l'aprocheront
« Ne plus près de lui ne feront.
« Achimenides le sivoit ;
« S'il se dresseoit, il s'enfuioit,
« Car se près de lui demorast,
« Li maufez tost le devorast.
« Ulixés fu de grant courage
« Qui osa bastir tel ouvrage.

(1) Les compaignons de Polyphème.

« Encor raconte Galatée
« Qui dou jaient fu tant amée,
« Ainfois que il fust dessinglez
« De son feul oeil & avuglez.
« Souventes fois estoit assis
« Sur un perron gros & massis,
« Et quant deduire se vouloit
« De sa flahute flajoloit,
« Et de ses .c. roflaus ensemble,
« Si que tous li païs en tremble.
« Ce sembloit à ceus qui l'ooient
« Que plus que foudre le doubtoient :
« Si qui li maufez chante & note
« En son flaiol ne say quel note,
« Mais il fift le chant & le dit
« Si com Galatée le dit. (1)

« Oÿ avez jusqu'à la fin
« Comment li jaïans, de cuer fin,
« Ama la belle Galatée,
« Et sa maniere forfenée,
« Sa traïfon, sa cruauté,
« Et sa tres-grant desloiauté.
« Et comment cils est mal venuz
« Qui est de ses gros poins tenuz :
« Mais je vous promet & vous jur
« Qu'il ne vous menroit pas si dur,
« S'il vous tenoit entre ses mains,

(1) Ici Guillaume de Machaut avoit traduit assez exactement la longue chançon de Polyphème que, dans Ovide, Galathée vient répéter à Glaucus. (*Metam.*, lib. XIII, v. 790-870.) Si la place ne nous fait pas défaut, nous la donnerons dans l'Appendice.

« Com li pilleur, dont il est mains
« En ce pais, & d'anemis
« Que dyable nous ont tramis.
« Aussi li frois, li vens qui vente,
« Qui plus efrache qu'il ne plante,
« Car il fait les arbres tumer,
« Et plungier les coques de mer, (1)
« Vous aroit mort en moult po d'eure.
« Et pour ce, conseil la demeure; (2)
« Si que, fire, vous demorrez :
« Et, tout le mieus que vous porrez,
« Unes lettres li escrirez,
« Et en vos lettres li direz
« Vostre effoinne & vostre escufance;
« Et elle est telle sans doubtaunce
« Que jà ne vous en blasmera,
« Ne mains ne vous en aimera.
« Et aussy je li escripray,
« Et en ma lettre li diray
« La cause de vostre demeure.
« Or escrifons à la bonne heure,
« Et si, tenez vo cuer en joie,
« Car c'est le meilleur que j'y voie. »

Quant il ot finé sa parole,
Que je tins pour nice & pour fole,
Je dis : « Amis, par saint Symon,
« Vous m'avez fait un long sermon,
« Afin que ma dame ne voie ;

(1) Les bâtiments, les navires.

(2) Je conseille de demeurer.

« Mais vous paierez la lamproie; (1)
 « Car vous n'estes pas advouez, (2)
 « Ne confillier ne me povez
 « Tel conseil, qu'il n'y ait deffaut;
 « Quant vous savez bien qu'il me faut
 « Aler au dous commandement
 « De celle que j'aim loyaument. »

Ainsi fumes en grant debat,
 Que chascuns de nous se debat
 En foustenant s'entention.
 Mais n'y ot pas conclusion;
 Pour ce qu'uns fires s'embaty
 En ma chambre, qui abaty
 Nos paroles & nos debas,
 Qui vint coiiettement, & bas
 Dist : « Dieus gart ceste compaignie
 « De courrous & de villonnie,
 « Et li doint pais, honneur & joie,
 « Telle com d'amour la vorroie ! »
 Si qu'en l'eure nous nous levames
 Et humblement le saluames,
 Et li féisimes reverence
 De cuer & de nostre puissance.
 Si me mena par la main destre
 Acouter fur une fenestre,
 Et fur un couissin s'acouta,
 Et de chief en chief me conta
 Comment il avoit escouté

(1) Apparemment pour « vous paierez une gratification ». Je ne crois pas que ce proverbe ait encore été recueilli.

(2) Avoué, approuvé.

Tout ce que nous avons conté
 Entre moy & mon secrétaire;
 Et qu'il véoit moult bien l'affaire,
 Le desir qu'avoie & l'envie
 De véoir ma dame jolie;
 Et qu'il le me pense à deffendre,
 Se véoir le vueil & entendre.
 Et je qui l'amay & doubtay
 Moult diligemment l'escoutay,

Lors dist : « Amis, se je favoie
 « Vostre grant bien, je le vourroie
 « Croistre, eslever & effaucier,
 « Et vostre dommage abaissier;
 « Car certes vous avez en my
 « Un tres-vray & loial amy.
 « Et, pour ce, vous vueil deviser,
 « Seulement pour vous adviser,
 « Comment li ancien entailloient
 « L'image d'Amour, ou paignoient.

Il faisoient un jovencel
 « D'entailleüre ou de pincel,
 « Si bel de corps ou de viaire
 « Com main de subtil le puet faire.
 « Son chief avoit tout descouvert,
 « Fors que d'un chapelet tout vert (1)
 « Qui estoit moult bel & moult gent.
 « Lettres avoit d'or ou d'argent
 « En front, disant par amisté :
 « *Et en yver & en esté.*

(1) Une couronne, un bandeau.

« Nient plus dessus son chief n'avoit.
 « Et le costé fendu avoit,
 « Si qu'on véoit apertement
 « Son cuer, sans nul empeschement.
 « Et si l'enseingnoit de son doy,
 « Où il avoit, dire le doy,
 « En escript : *De près & de loing.*
 « Bien le say pour ~~ce le tesmoing.~~
 « Une cote avoit ceste ymage,
 « Plus vert que fueille de boscage,
 « A ~~lettre d'or fin~~ entaillie,
 « Qui disoit : *A mort & à vie.*
 « Et si n'avoit soler ne chauffe,
 « Ainsois estoit toute deschauffe.
 « Or vous dirai-je sans attendre,
 « S'un petit me volez entendre,
 « Ce que l'image signefie : (1)

« Li chapiaus dit qu'à chiere lie
 « Doit chascuns toudis son amy
 « Aidier contre son anemy,
 « Et en tous cas qu'il a à faire :
 « Et doit estre parez dou faire. (2)
 « Et si n'est si biau parement
 « Com de loyauté vraiment :
 « Et li chapiaus monstre léefce,
 « Qui en cuer est moult grant richefce.

(1) Dans la miniature du msc. 1584, l'Amour indique de son doigt la place du cœur. Sa tunique est verdâtre; les trois bandes posées, l'une sur la tête, l'autre sur le cœur, la troisième sur la frange inférieure de la robe, portent les mots : *Hyems & estas — Longe & propre — Mors & vita*. Quoi que notre poète en dise, ce n'est pas ainsi que les anciens figuroient l'Amour.

(2) *Parez*, prêt, préparé.

« Ce qu'elle a descouvert le chief,
« Signefie que pour meschief,
« Pour mal ne pour adverfité,
« Pour bien ne pour prosperité,
« N'ara jà la face enclinée;
« Ains va partout teste levée
« Amoureusement, sans dangier,
« Pour son amy toudis aidier.
« Ainfi le font li vray amy
« Qui n'ont cuer lent né endormy,
« Mais champion & advocas
« Sont pour leur amy, en tous cas.

« L'escripture qui estoit mise
« En son front, enseigne & devise
« Qu'à parfaite amour rien ne chaut,
« D'iver, d'esté, de froit, de chaut;
« Ne elle ne se varie point,
« Ainsois est toudis en un point,
« Ferme, loial, vifte & ounie.
« Car qui bien aime à tart oublie.
« Et quand m'arez bien entendu,
« Ce qu'elle a le costé fendu,
« Si qu'on voit son cuer plainement,
« Enseigne qu'on doit clerement
« Véoir l'amy parmi le cuer,
« Et que riens ne face, à nul-fuer,
« Qu'Amours n'i soit ferme & entiere,
« Et qu'Amours porte la baniere;
« Qu'avoir ne doit, en amour pure,
« Ne feintise ne couverture.

« La cote de vert qu'elle porte

« Monstre qu'Amours n'est onques morte

« ~~Ne sèche, ains est toudis nouvelle~~

« Et verte, ainsi comme lentelle (1)

« Qui en yver sa verdeur cuevre,

« Et en temps d'esté la descuevre.

« Ainsi l'amour qui est couverte .

« Doit estre au besoing descouverte.

« La lettre dit que sans remort

« Dure Amours à vie & à mort.

« Ce que dou doy son cuer enseigne

« Dit quil est voirs, comment qu'il preigne ;

« Et la lettre qui est entour

« Dist, qu'en presence & en destour,

« Soit près, soit loing, amis fera

« Qui parfaitement aimera.

« Mais je suis à dire tenus

« Pourquoi elle a les piez tous nus.

« Vescy pourquoi : son chief, sa face

« Sont descouvert en toute place,

« A celle fin que chascuns voie

« Qu'en chambre n'en fale n'en voie,

« N'a chief ne cuer qui soit couvert.

« Pour ce sont li pié descouvert.

« Aussi, que chausse ne fouler

« Ne doit attendre pour aler

« Vers son amy, se besoingnier

« A de li, ne riens ressoingnier,

« Ronce, pierre, groe, n'espine.

« Telle est Amour qu'est vraie & fine,

(1) *Lentille*, plante légumineuse bien connue.

« Qui n'est couverte ne celée
 « A champs n'à ville n'en alée.

« Or vous ay devisé l'image
 « D'Amour & comment li plus sage
 « Anciennement la figuroient
 « Et les causes qu'il y mettoient.
 « Tels vous fui-je, je le vous jur,
 « Amis, & pas ne m'en parjur :
 « Et pour ç', amis, je vous vueil dire
 « Quel chemin vous devez eslire,
 « Se mon conseil croire volez.
 « Mais vous estes si affolez,
 « Et entrepris de ceste dame
 « Que je me doubt & croy, par m'ame,
 « Que j'y gasteray mon langage.
 « Mais ce n'iert pas si grand dommage.
 « Car soit qu'il vous plaise ou desplaïse,
 « N'est pas raison que je m'en taïse,
 « ~~Et que ne face mon devoir.~~
 « Pour ce, vous en diray le voir :

« Amis, par Dieu, c'est chose voire,
 « Qu'il a plus d'un asne à la foire.
 « Car vo dame a plusieurs cointes,
 « Juenes, jolis, appers & cointes,
 « Qui la vont visfeter souvent.
 « Et encor vous ay-je en convent
 « Que par tout vos lettres flajolle
 « Et monstre, nés à la carole.
 « Dont ce n'est qu'une moquerie,
 « Et po y a qui ne s'en rie.
 « Par tout de vostre amour se vante ;

« Certainnement, li vens qui vente
« N'est pas de tous si congnéus
« Comme on dit qu'estes decéus.
« Et cuidiez-vous qu'elle vous aime,
« Pour ce que son amy vous clame?
« Aussi amy clamerait-elle
« Le plus estrange de Castelle,
« Et li feroit chiere d'amie
« S'il venoit en sa compaignie.
« Car elle est aperte & courtoise,
« Et scet bien qu'Amours vault & poise.
« Je ne di pas qu'elle l'amast,
« Pour ytant qu'amy le clamast;
« Car mainte dame amy clamé
« A maint, sans estre d'elle amé.
« Je ne parole pas en blasme,
« Car elle est bonne & preude femme,
« Sage, honneste, cointe & aperte;
« Et n'est ombrage ne couverte. (1)
« Mais je le di pour vous, amis,
« Qu'Amours en vostre cuer a mis
« Une amour qui n'en puet partir,
« Et qui vous fait vivre martir :
« Et folement vo temps usez,
« Qu'engluez estes & rusez;
« Et soiez certains qu'on s'en moque.
« Et pour ç', amis chiers, je vous lo que
« Vous laissiez ceste amour ester,
« Et plus n'y vueilliez arrester.
« Si qu', amis, créez mon conseil,
« Qu'en bonne foy le vous conseil. »

(1) *Ombrage*, adjectif. Cachée.

Quant il ot dit tout son plaisir
Longuement & à grant loisir,
Je ne fui mie moult hastis
De respondre; car amatis
Estoit mon sens & mon memoire
Plus assez qu'on ne porroit croire.
Car tuit li membre me trembloient,
Et my oeil tenrement plouroient.
Si que ne savoie que dire,
Tant avoie de dueil & d'ire.
Aussi m'avoit uns miens amis,
Qu'avoie vers elle tramis,
Escript, piece a, que la laissasse
Et que d'elle mon cuer ostasse,
Sans querre effoingne n'eflongne;
Car ce n'estoit pas ma besongne.
Si qu'à ces .ii. choses pensoie,
Et ensemble les assembloie;
Et me sembloit bien voir semblable
Que de personne si notable
Com dou signeur qui là estoit,
Qui si mes grans amis estoit,
Et com l'autre, que je créusse,
De quanque faire à voir péusse,
Autant com moy; & au seurplus
Il m'amoit, ce croy, encor plus
Que li fires qui me blasmoit
De ce que mes cuers trop amoit.
Que ce n'estoit truffe ne songe,
Fable, contrueve ne menfonge,
Ains falloit de necessité
Qu'il en déissent verité,
Ou qu'aucune chose en scéussent :

Car autrement il se téussent.
 Si, fui bleciez en l'esperit,
 Si qu'en mon cuer joie en perit,
 Et prins si grant merencolie
 C'onques puis ne fis chiere lie.

Toutefvoies, finalement
 Je dis : « Sire, certainement,
 « Vous m'avez dit une nouvelle
 « Qui ma grant douleur renouvelle;
 « Secretement la porteray,
 « Et petit semblant en feray,
 « Jusqu'à tant que foie enformez
 « S'il est voirs ce que dit m'avez. (1)
 « ~~Sire, comment que bien~~ vous croie,
 « Et que sœurs & certains foie
 « Que vous ne le diriez jamais,
 « Se ce n'estoit verité ; mais
 « Il est bon que je face à point
 « Ce que j'en feray, & par point.
 « Car mauvaïse haste n'est preus,
 « N'onques n'en vint honneur ne preus. »
 Il dist : « N'en voulez-vous plus faire ? »
 Et je dis : « Oïl, car retraire
 « M'en vueil, se je puis nullement,
 « Mais n'iert pas si soudainement.
 « Car les mutacions soudaines
 « Sont perilleuses & grevaines.
 « Par franchise & par amitié
 « M'a .ii. fois de mort respité;
 « S'aroie cuer villain & rude,

(1) *Var.* Mieus de ce dont vous m'enfourmés.

« Et plain de grant ingratitude,
« Se j'oubloie les biens fais
« Qu'elle m'a par maintes fois fais.
« Avec ce, je li ay promis
« Que toudis feray fes amis,
« Et qu'autre jamais n'ameray;
« Si qu'ainfi sans amour feray,
« Que li, n'autre ne vueil amer.
« Si que je me porray clamer
« Des hommes le plus dolereus
« Et le plus tres-maléureus :
« Qu'onques-mais ne fui sans Amour,
« Qu'elle en moy ne féist demour. (1)
« Et s'aray perdu ma science;
« Car mais ne feray, sans doubtaunce,
« Balade, rondel, virelay,
« Biau dit, biau chant n'amoureux lay.
« Ne mais, après ceste retraite,
« Mes cuers n'ara joie parfaite;
« Ains fera merencolieus,
« Tristes, pensis, & envieus
« De morir sanz remission.
« Or vous ay dit m'entencion. »

Quant il m'oï ainfi parler,
Il dit : « Plus ne m'en vueil mesler.
« Bien savoie que je perdoie
« Mon langage, se j'en parloie. »
Il but, & puis il s'en parti,
Et me laissa en ce parti.

(1) *Qu'elle*, que l'Amour.

Mes secretaires bien Foï,
Et me dist : « Sire vous loe y (1)
« Bon conseil ? dites-m'en la voire,
« Foy que vous devez saint Gringoire. »
A ce mot ne li vos respondre;
Et il prist un petit à grondre,
Puis dist : « Sire, bien m'en doubtoie,
« Mais dire ne le vous osoie;
« Car je doubtoie vos courrous,
« Et que li festus ne fust rous (2)
« Entre nous .II. fans renouer;
« Si que jamais ne quier vouer
« A femme, ne moy oubligier;
« Car on les pert trop de legier. »

Et quant j'entendi ceste note
Que mes secretaires me note,
En mon cuer si fort la notay
Qu'onques puis je ne l'en ostay.
Après des jours plus de .XL.
Ou environ, que je ne mente,
Uns miens amis especiaus
Qui m'estoit certains & loiaus,
Me dist : « il est uns advocas
« Qui scet trop mieus monstrier son cas
« Que vous ne faites vraiment :
« Car il le scet si proprement,
« Biaux dous amis, que mis ferez
« Avec les pechiez oubliez. »

Après environ .III. sepmaines,

(1) Vous donne-t-il.

(2) Et que la paille ne fût rompue.

Chevauchay par mons & par plaines,
 Pour visfeter un mien signeur,
 Mille fois de l'autre gringneur. (1)
 Quant il me vit, il prist à rire;
 Et puis me commança à dire :
 « Amis, vous batez les buiffons
 « Dont autres ont les oisillons. »
 Mais il le dist en audience,
 Devant tous, & en ma presence.
 Quant ainfi me vi salués,
 Si esperdus & si mués
 Fui, qu'onques mot ne respondi;
 Si que un petiot attendi,
 Et puis après le saluay.
 Mais maniere si fort muay
 Au saluer, que ne savoie,
 Se Dieus me gart, que je disoie.

Ainfi chascuns me rapportoit
 Chose qui mon cuer enortoie
 D'oublier ma dame de pris,
 Que j'aim, criem, fers, & loe & pris.
 Nés, en alant parmi la rue,
 Chascuns un escrabot m'en rue, (2)
 En difant, & par moquerie :
 « Je voy tel qui a bel amie. »
 Ainfi chascuns me rigoloit,
 Pour ce que ma dame voloie

(1) Apparemment le duc de Normandie. L'autre pouvoit être un baron de Champagne.

(2) *Escrabot* ou *escarbot*, escargot. Cette expression proverbiale, *faire l'escarbot* ou *ruer un escrabot*, répond à notre « faire les cornes ».

Que nos amours fussent chantées
Par les rues, & flajolées;
Et que chascuns apperceüst
Qu'elle m'amoit & le scéust.
Et c'estoit chose assez commune
Et à chascun & à chascune.
Si vous diray ce que je fis,
Bien croy que ce fu mes profis.

Ce fu droit en mois de novembre,
Qu'on fait feu en sale & en chambre,
Si demouray en ma maison,
Jusqu'à la nouvelle saison;
Qu'onques vers elle n'envoiaï,
Ne lettre escripte ne ploiaï,
Pour li envoyer ne tramettre;
Qu'ailleurs voloie mon temps mettre.
Là demouray mainte journée,
Qu'ainfois qu'elle fut adjournée,
Estoit saous de plourer.
Si ne vos depuis aourer
La belle image, ainfois l'ostay
De mon chevés & la boutay
Et mis en un petit coffret,
Qui dedens un plus grant coffre est.
Là est encore & y fera,
N'a piece-mais n'en partira; (1)
Ains la tenray en ma prison
Fermée, pour la mesprison
Que ma dame a fait envers my,

(1) On voit ici qu'il écrivoit jour par jour; car il ne tardera guère à décoffrer sa chère image.





Quant elle a fait nouvel amy.
 Lors pour allegier ma douleur,
 Qui taint & palit ma colour,
 Je fis ceste balade-ci
 A cuer taint & malade, si
 Plein d'amoureuse maladie,
 Que meure en est la melodie. (1)

Se pour ce muir qu'Amours ay bien servi,
 Il fait mauvais servir si fait signour,
 Car je n'ay pas mort d'amour deffervi
 Pour li amer de tres-loial amour.
 Mais je voy bien que finé sont mi jour,
 Quant je cognois & voy tout en apert
 Qu'en lieu de bleu, dame, vous vestez vert.

Helas! dame, je vous ay tant chieri
 En desfrant de mercy la douçour,
 Que je n'ay mais sens ne pouvoir en mi;
 Tant m'ont miné mi souspir & mi plour.
 Et m'esperance est morte sans retour,
 Quant Souvenir me monstre à descouvert
 Qu'en lieu de bleu, dame, vous vestez vert.

Pour ce maudi les yeus dont je vous vi,
 L'eure, le jour & le tres-cointe atour,
 Et la biauté qui ont mon cuer ravi,
 Et le plaisir enyvré de folour.
 Et si maudi Fortune & son faus tour,
 Et Loyauté qui sueffre & à souffert
 Qu'en lieu de bleu, dame, vous vestez vert.

Ne demoura pas longuement,

(1) *Meure* semble avoir le sens musical de *en mineur*.

C'uns messages, soudeinement
 Vint à moy droit enmy la rue,
 Et dist : « Vo dame vous salue,
 « Et vous envoie ceste lettre,
 « Où l'en ne puet oster ne mettre
 « Mot ne sillabe sans mesprendre :
 « Or la vueilliez lire & entendre.
 « Quant il m'ot dit tout son salu,
 J'ouvri la lettre & si la lu :

XL. — *Tres-cbiers & tres-dous amis, j'envoie pardevers vous pour le tres-grant & parfait desir que j'ay de oïr aucunes bonnes nouvelles de vous, lesquelles Nostre Sires, par sa grace, me doint oïr telles come mes cuers le desire; car je n'en oï nulles depuis la Cbandleur. Et si, vous ay depuis escript & daireinement par vostre secretaire; & si li dis plusieurs choses de bouche lesquelles il vous devoit dire; & si me promist qu'il feroit tant pardevers vous que j'en aroie briefment responce. Mais vous n'en avez riens daigné faire; dont il me semble pour certain que vous m'avez de tous poins guerpie & mise en nonchaloir, & que vous n'avez mais nulle amour à moy. Si avez tort & faites mal & pecbié; car je pri à Dieu que jamais ne me doint bonneur & joie de chose que je li requiere, se onques, n'en dis n'en fais n'en pensée, je fis riens vers vous pourquoy me déussiez ainsi laisser, ne mettre mon cuer en si grant destresse come il est pour vous. Si le pavez bien savoir, & si ne vous en cbaut, ne il n'est nul remede que vous y vueilliez mettre. Et par Dieu, mon dous cuer, mes cuers ne fu onques vers vous ytels. Car je n'os onques bien ne joie tant come je sceüsse vostre cuer à mescbief, & que tantost que je le savois, je ne méisse peine de vous conforter à mon pooir. Et je croy que vous savez bien le grant mescbief que mes cuers a pour vous, & si, ne vous en cbaut de riens : dont j'ay plus grant merveille que je*

n'eusse de tous les homes du monde. Car je croy quil ne fu onques nuls boms qui tant ait gardée & amée la pais, (1) le bien & l'onneur de toutes femmes, come vous avez tousjours fait. Et meesmement de celles que vous ne vésistes onques & qui onques ne vous amerent ne bien ne vous firent. Et moy qui vous aime plus cbierement que tous les hommes qui sont aujourd'hui en vie, & plus que autre femme ne vous ama onques, je suis par vous en si grant douleur & en si grant angoisse de cuer que je ne croy mie que cuers humains péüst croire la .x^e. partie de ce que j'endure. Et il n'est mie de merveille : car je suis en aventure, se vous n'y metez briefment conseil, de perdre bon-
neur & toute joie. Vous savez que les amours de vous & de moy ont esté sceues de plusieurs bonnes personnes ; que, se il savoi-
ent que elles fussent départies, il cuideroient que je vous eusse fait fausseté, ou que vous eussiez trouvé en moy aucune mauvai-
sté ou folie, pourquoy vous l'eussiez fait. Et certes s'il estoit ainsi, je me tenroie la plus desbomurée qui soit au monde, ne jamais n'aroie bien ne parfaite joie. Et pour ce, mon tres-cbier & dous amy, je vous suppli si humblement & si cbierement que le cuer triste & dolent de vostre vraie & léale amie puet plus penser, come celui en qui gist tout mon bien, toute mon bon-
neur (2) & toute ma joie, que vostre dous cuer qui a tousjours esté si dous & si humble vers toutes femmes, ne vueille pas estre si crueus vers moy qu'il vueille que je reçoive tant de mal. Mais vueille vostre tres-grant douceur humilier à moy osten-
du grant meschief où je suis & moy donner confort & joie. Et sachiez certainement qu'elle ne me puet jamais venir de nulle part s'elle ne vient de vous. Car s'il est ainsi que vous m'ayez de tous poins guerpie, & sans ce que je l'aye deservi, & vostre

(1) C'est-à-dire : « ait tant aimé & gardé son engagement. »

(2) On comprend aisément la crainte qu'elle a de perdre le trésor de son honneur, mis depuis longtemps à la discrétion de son ami.

cuer ~~fait si crueus~~ envers moy que je n'y puisse trouver confort ne amour, je suis celle qui me doy plaindre de vous plus que nulle femme ne fist onques de son amy, & plus que ne fist Medée de Jason. Et si, vous promet loiaument & jure, seur tous les sacremens que nuls crestiens puet jurer; car se il est einsi que Amours que j'ay si longuement & si loiaument servi & en qui j'ay mis cuer, pensée & amour, me tolt la riens ou monde que j'aime plus cbierement, dont elle m'avoit promis bien & parfaite joie, je la rerye, & renunce de tous poins à li & à son service. Ne jamais sa serve ne seray, n'en telle subjeccion, ne moy ne nulle autre femme que j'en puisse destourner. Ne jamais bien ne plaisir ne feray à nul homme que je saiche qui aime par amours moy ne autre femme seur qui j'aye pooir; ainsois leur feray tout Panury & tout le destourbier que je pourray, & tout, en despit d'Amours qui tant de mauls me fait. Mais s'il vous plaist, mon tres-dous amy, vous poez bien tost amender ce courrous. Car se vous me voulez tenir pour bonne & vraie & loial amie, tele come je suis & seray toute ma vie, & que vous ne vueilliez nuls croire de chose que on die contre moy, & aussi que vous me vueilliez estre bons & loiaus amis, ainsî come autrefois avez esté, sachiez certainement que onques Amours ne fu autant ne si loiaument servie ne bonorée, come elle sera encores de moy, pour l'amour de vous. Si vous pry & supply si bumblement & si cbierement come je puis & en tout guerredon, que vous me vueilliez escrire par ce messaige en telle maniere que je puisse estre confortée. Car vous poez savoir certainement qu'il est du tout en vous de mon bien, de mon bonneur & de toute ma joie. A Dieu, mon tres-dous cuer, à qui je prie de bon cuer & léal, & à sa douce vierge mere, qu'il vous doint bonneur & joie de quanque vostre cuer aime; & qu'il vous mette en volenté de faire chose dont je soie resjoie. Escript le .XIII^e. jour de novembre.

Vostre léal amie.

Or avez oï & véu
 Les lettres, s'il vous a pléu,
 De ma dame; & comment seure
 Me couroit chascuns à toute heure, (1)
 Pour l'amour que j'avoie a ly;
 Et comment pas ne m'abely,
 Ainfois trop fort me desplaifoit
 Tous les jours ce qu'on m'en difoit;
 Et com son ymage aourée
 Mis dedens ma prison fermée,
 Qui mort n'y avoit deffervi.
 Las! & je l'avoie servi
 Tellement que je me cuidois
 Sauver en ce que j'en faisoie!
 Toutevoie je m'avisay,
 Et moult y pensay & visay,
 Qu'unes lettres li escriroie,
 Et que riens ne li manderoie
De ce qu'on dit tout en appert,
Qu'elle vest, en lieu de bleu, vert.
 Vescy de la lettre la fourme
 Qui mot-à-mot vous en enfourme : (2)

XLI. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-cbiere suer &
 ma tres-vraie amour, j'ay bien véu ce que vous m'avez escript;
 si, vous merci moult cbierement de vostre bon estat que vous
 m'avez fait savoir; car, par m'ame, c'est la plus grant joie que
 je puisse avoir que d'en oïr bonnes nouvelles, apres vous veoir,
 que je desire sur toutes les choses du monde. Et, mon tres-dous*

(1) Et comment, chacun me poursuivoit, me relançoit.

(2) On va voir qu'il affecte de ne répondre qu'à l'avant-dernière lettre de Peronnelle.

cuer, quant à ce que vous me mandez que vous estes où vous savez & que je vous puis aler veoir quant il me plaira, & aussi de l'ordenance que vous en avez fait, qui moult me plaist, (car, par ce, voy-je clerement que vous avez vray cuer & bonne volenté par devers moy), je vous en merci tant humblement come je puis, & non mie tant come je doy. Si ay mandé mon secretaire, & me traitray pardevers vous le plus tost que je pourray, la saint Andrieu passée, ou plus tost se je puis; car li conseil se remuent aucunes fois. Et n'y menray que trois de mes vallés avec mon secretaire, se avoir le puis. Mon tres-dous cuer, je savioie bien que vous aviez pooir d'endormir Argus & d'emprisonner Dangier & Malebouche; &, par m'ame, j'ay grant joie de ce qu'il sont en ce point. Si, vous prie cbierement que jusques à tant que je vous aray véue, il ne se partent de cest estat; &, sïtost come je seray partie de vous, qu'il soient delivre & facent leur office de vous garder encontre tous. Et, mon tres-dous cuer, ne vous doubtez que quant je seray venus à vous, qui sera bien tost, se Dieu plaist & je puis, je seray saigement & secretement ce que vous m'avez mandé; & dou seurplus m'atendrai à vostre noble cuer. Recommandez-moy tres-humblement, s'il vous plaist, à la Colombelle; car je la desfre moult à veoir pour l'amour de vous. Et sachiez que là où vous estes, je n'y cognois personne fors vous; si convient bien, quant je y seray, que je vive à vostre ordenance. Recommandez-moy à H., quant vous le verrez. Et certes, se il me pouoit venir querre je seroie bonnorez & si seroit moult la pais de mon frere; qu'il ne puet avoir bien ne joie tant come je soie bors. Je vous avoie fait faire aucune chose à Paris; mais on m'a dit que li orseures est mors: si croy que je aray perdu ma besongne & mon or. Mon tres-dous cuer, vous m'escrivez moult ouvertement, & avez tousjours escript; si ne scay s'il est bon que je mette vos lettres en mon livre tout ainsi come elles sont. Si m'en vucilliez mander vostre volenté. A Dieu, mon tres-dous cuer qui vous doint bon-

*neur & joie de quanque vostre cuer aime, & nous doint grace
que nous nous puissions veoir à bonneur, à joie & à santé, &
briefment. Escript le .xiii^e. jour de novembre.*

Vostre tres-loial amy.

Ainsi à ma dame rescri,
Que je ne fis plainte ne cri
De chose qu'on m'eüst conté;
Ne pour gaingnier une conté,
Non vrayement, pour nul avoir,
Ne li eüsse fait savoir;
Car trop courrecier la péüsse,
Se signifié li eüsse.
Et si l'eüsse fait plourer :
Et messages trop demourer
Ne puet, ne tart hurter à porte,
Qui maïses nouvelles apporte.
Si me couchay dedens mon lit,
Tous nus, sans joie & sans delit,
En pensant à ceste aventure
Qui trop m'estoit pesant & dure.
Si mendormi à moult grant peine;
Car presque toute la semaine
Plus plouré avoie & gemy
.c. fois que n'avoie dormy.
Si songay ce que vous orrez,
Ne say se croire le pourrez.

En mon songe m'estoit avis
Que je véoie vis-à-vis,
L'image ma dame honourée
Qui estoit toute eschevelée,

Et qui plouroit moult tendrement,
Et soufpiroit parfondement;
Et qui effuioit de sa crine
Ses yeux, sa face & sa poitrine;
Et disoit : « Lasse ! emprisonnée,
« Et en .ii. coffres enfermée
« Sanz departir, sire, m'avez,
« Et nulle cause n'y savez.
« S'on vous a donné à entendre
« Qu'ailleurs vostre dame vuet tendre,
« Amy, qu'en va, qu'en puis-je mais ?
« Li fai-je faire ? nennil. Mais
« Vous créez trop legierement ;
« Si, vous en venra tellement
« Que briefment vous en mescherra ;
« Et tous li mondes le verra.
« Car vous en perderez vo dame
« Qui vous aime de cuer & d'ame.
« Or supposons qu'elle soit fausse
« Envers vous, & qu'elle vous fausse ;
« Le doi-je pour ce comparer ?
« Helas ! vous me soliez parer
« De chanfonnettes amoureuses,
« D'or & de pierres precieuses,
« Et de dras d'or d'outre la mer ;
« Or voulez delaissier l'amer !
« Convient-il que je le compere ?
« Ce n'est pas raison, par Saint Pere :
« Car riens n'ay, s'il y a meffait,
« Mespris, ne meffait, ne meffait.
« Et, certes, elle n'y a courpe :
« Si, fait grant pechié qui l'encourpe.
« Il n'est d'elle plus vray amant,

- « Ainfi le croy, se Dieus m'amant.
 « Faites li savoir, sans mufer ;
 « Et s'elle se puet escuser,
 « Si foie hors de la villonnie.
 « Et si, doit-on oïr partie,
 61 « Car bons juges jà ne sera
 « Qui partie n'escouterà.
 « Et vous la voulez condampner
 « Et de vostre grace planer,
 65 « Pour .III. ou pour .IIII. paroles
 « Qui sont mensonges & frivoles
 « Plus que serpens envenimées,
 « Et de mesdisans controuvées!
 « C'est grans pechiés de si tost croire,
 « Et plus grans dou dire. Une histoire
 « Vous en vueil dire & raconter
 « Se vous me voulez escouter. (1) »

- 73 Li Corbiaus jadis plume blanche
 Avoit plus que la noif sur branche,
 Ne que coulön, gante, ne cine,
 Ne que la fleur de l'aube-espine.
 Brief en li n'avoit riens de lait,
 Car il estoit plus blans que lait.
 Phebus l'amoit moult chierement,
 Et y prenoit esbatement
 Plus qu'en son arson n'en fa harpe,
 Dont il s'esbat souvent & harpe.
 Or vous diray comment ç'avint
 Que fa blancheur noire devint.

(1) *Ovidii Metamorphos.*, lib. II, vers 542-632.

En Theffale ot une pucelle
 Qui estoit avenant & belle,
 Et de gracie la plus loée
 Qui fust en toute la contrée;
 Née en la cité de Laurice (1)
 Fu, si n'estoit rude ne nice;
 Ains estoit cointe, aperte & sage,
 Et estraitte de haut lignage.
 Coronis ot nom la meschine.
 Phebus l'en amoit d'amour fine,
 Si fermement & de tel cuer
 Qu'il ne l'oubliast à nul-fuer.
 Mais elle amoit un damoisel
 Plus que Phebus son blanc oyfel.
 Brief riens tant n'amoit autre chose :
 Bien y parut à la parclose;
 Car li Corbiaus les vit ensemble,
 Joins par nature, ce me semble, (2)
 Que chascuns prenoit son desduit,
 Si com nature les y duit.
 Quant li Courbiaus vit l'avoutire,
Il les commença à maudire,
Et si jura grant fairement
Qu'il yroit dire ifnellement
A Phebus la grant lecherie
Qu'il a véu en son amie.
 De ses ailes l'air accola,
 Et sans plus dire s'envola
 Pour dire à Phebus la nouvelle

(1) Larissæ Coronis.

(2) Sed ales
 Sensit adulterium Phœbeius....
 (Vers 544.)

Du damoiseil & de la belle,
 Comment il les avoit trouvé
 Presentement en fait prouvé.
 La Corneille qui l'encontra
 Pris son vol en son encontre a,
 Moult enquist où voler vouloit
 Qui si hastivement voloit?
 Li Corbiaus tantost li respont
 Et de chief en chief li espont
 De Coronis tout l'avoutire,
 Et dit qu'à Phebus le va dire,
 Car pas ne vuet celer la honte
De son signeur, qu'il ne li conte.

Quant la Corneille l'entendi
 Elle dist : « Corbiaus, tant t'en di,
 « Se me croies, tu n'iras pas ;
 « Arreste & vole par compas,
 « Et enten ce que je diray,
 « Car jà de mot n'en mentiray.
 « Tous voirs ne sont pas biaux à dire :
 « Cuides-tu que Phebus, ton sire,
 « Ne soit dolens & à meschief
 « Et qu'il n'ait bien mal en son chief,
 « Quant tu li diras villennie
 « De Coronis qui est s'amie?
 « Cuides-tu qu'il t'en sache gré,
 « Et t'en mette en plus hault degré?
 « Nennil voir, ainfois t'en harra,
 « Et jamais bien ne te vorra.
 « Et l'image qui parle a dit (1)

(1) L'image, le portrait de Peronnelle. Machaut est bien hardi de

„ Cy dessus, un notable dit :
 „ Que tart ne puet hurter à porte,
 „ Qui malvaïses nouvelles apporte.
 „ Souvent meschiet de dire voir,
 „ Et tu pues clerement savoir
 „ Que grant mal t'en puet advenir,
 „ Je m'en fay bien à quoy tenir.
 „ Car je fui maïstresse, jadis,
 „ En la maison de Palladis;
 „ Et y estoie à grant honneur.
 „ Or en fuis hors à deshonneur,
 „ Et tout pour dire verité (1).
 „ Ne fu-ce grant iniquité?
 „ Escoute, & retien mon chasty,
 „ Et voy comment je te chasty;
 „ Car noblement laïst sa folie
 „ Cils qui par autrui se chastie.
 „ Or te diray ce qui m'avint :
 „ Il a jà des ans plus de .xx.
 „ Je fui jadis dame & maïstresse
 „ De l'ostel Pallas la déesse.
 „ Mon service tant li plaïsoit
 „ Que meilleur chiere me faïsoit
 „ Qu'à nuls qui fust en sa maison.
 „ Se savoir vues pour quel raison
 „ Je fui banie de sa court,
 „ Je le te diray brief & court :
 „ Vulcans li vieus & li despis

faire parler la corneille de ce qu'il vient de faire dire à cette *image* l'instant d'avant.

(1) „ *Acta Deae refero : pro quo mihi gratia talis*
 „ *Redditur, ut dicar tutela pulsa Minervae. „*
 (Vers 562.)

« (Que malegoute fiere ou pis!)
 « Qui forge foudres & tempestes,
 « Par jours ouvrables & par festes,
 « Et, pour malfaire seulement,
 « Ama Pallas si ardamment
 « Qu'il la requist de puterie;
 « Mais el ne s'i accorda mie.
 « Ains volt garder son pucelage
 « Comme bonne & vaillant & sage.
 « Vulcans long temps la pourfui,
 « Et elle tousjours le fui.
 « Li anemis & li maufez
 « Fu une fois si eschaufez
 « Que son germe en terre espandi;
 « La terre s'ouvry & fendi,
 « Et de ce la Terre conçut
 « Un enfant que Pallas reçut. (1)
 « Eurithonus fu appellés,
 « Maiz mauvaisement fu celés;
 « Car ja l'accusay comme fole
 « Par ma jengle & par ma parole.
 « Or te diray de l'enfancon :
 « Trop ot merveilleuse façon ;
 « Car Nature qui le forma
 « Le fist tel que double forme a.
 « Pallas le mist dedens un coffre,
 « Et puis jura par saint Onoffre,
 « Qu'elle verroit que ce seroit,

(1) Il est à remarquer qu'Ovide ne dit rien des circonstances de la naissance d'Eresichon, qu'il se contente d'appeler *Prolem sine matre creatam*. C'est apparemment dans Hygin (fable 166) que Machaut étoit allé déterrer cette ridicule légende mythologique.

„ Et que bien garder le feroit :
 „ Et ne voloit pas qu'on scéust
 „ Que la terre enfanté l'eût.
 „ A .iii. feurs Ciroperiennes, (1)
 „ Qu'elles tenoit pour toutes siennes,
 „ En Athenes bailla la garde;
 „ Et deffendi qu'on ne regarde
 „ Dedens le coffre nullement :
 „ Qu'elle veult que celeément
 „ Soit nourrie la créature
 „ Qui est née contre nature.
 „ Et c'est voirs qu'elle fu sans mere,
 „ Née de la semence au pere.
 „ Pandrafos fut la fuer premiere,
 „ L'autre Hercé, & la darreniere
 „ Aglaros estoit appelée :
 „ Mais elle fu mal avisée,
 „ Qu'à force le coffret ouvry,
 „ Et tout le secret descouvry.
 „ Dessus une chaisne m'espluchoie,
 „ Et de haut en bas regardoie,
 „ Si que je vi tout le covine,
 „ Comment Aglaros la meschine
 „ Ouvri le coffre pour savoir
 „ Ce qu'il pooit dedens avoir ;
 „ Et le vi tout certainement
 „ Mieus qu'elle, ou aussi proprement.
 „ Et vi qu'il ot piez de serpent
 „ Dont par le coffre aloit rampant.
 „ Aussi vi-je sa double fourme,

(1)

„ *Virginibusque tribus gemino de Cecrope natis. „*
 (*Metam.*, II, vers 555.)

« Qu'Aglaros, dessus une fourme,
 « Le coffre ouvry & defferma :
 « Ne say se depuis le ferma.
 « En l'eure de là m'en volay
 « Et devers Pallas m'en alay,
 « Pour garguillier & reveler
 « De mot-à-mot, sans rien celer,
 « Par qui le coffre estoit ouvert
 « Et tout le secret descouvert. }
 « J'en cuiday avoir tel salaire
 « Qu'elle me déust grant bien faire ;
 « Ne say qui ce me pourchassa,
 « Mais tout en l'eure m'enchassa,
 « Et me bani sans rappeler ;
 « Nè puis n'osay vers elle aler.
 « Mais la chose qui plus m'est dure
 « En ceste dolente aventure,
 « C'est ce qu'elle a mis la Suette (1),
 « Qui n'est belle, gente ne nette,
 « Ains est orde, vils & becue,
 « Et sa face est toute quocue, (2)
 « En lieu de moy ; & tout gouverne,
 « En l'ostel & en la taverne,
 « L'orde efraille, l'orde garce :
 « Pléust à Dieu qu'elle fust arse !
 « Elle ne vole que par nuit,
 « Chascuns la het, chascuns la fuit ;
 « Il n'est oisiaus qui bien li vueille
 « Et qui ne s'en pleingne & s'en dueille ;
 « Et si coucha avec son pere.

(1) La chouette.

(2) Couverte, chaperonnée. Même racine que *cuculus*, coule, cuculle.

« Et maintenant Pallas s'en pere. (1)
 « J'en ay tel dueil & tel envie
 « Que certes j'en perdray la vie.
 « Or pues-tu bien apercevoir
 « Ce qu'il m'avint pour dire voir.
 « Si que, Corbiaus, je te conseil
 « Que tu uses de mon conseil,
 « Et te souvieigne que l'on dit :
 « Tant grate chievre que mal git. »

Li Corbiaus dit que non fera,
 Et que jamais ne cessera,
 Tant qu'à Phebus ait recité
 De Coronis la verité.
 Il fiert de l'elle & si s'en vole.
 N'a pas esté à bonne escole;
 Car il avient souvent contraire
 De parler, quant on se doit taire.
 Si qu'il en ara telle paie
 Comme raïson aus gengleurs paie,
 Au moins à ceus qui ont à faire
 A gens qui sont de bon affaire.

De ses elles l'air accolant,
 Sen va li Corbiaus en volant,
 Sans voie & sans chemin ferré ;

(1) S'en accompagne, ou s'en pare. Voici les beaux vers d'Ovide qui les fait dire à la Corneille (vers 590) :

" *Diro facta volucris*
 " *Crimine Nyctimene, nostro successit honori.*
 " *An, quae per totum res est notissima Lesbos,*
 " *Non audita tibi, patrium temerasse cubile*
 " *Nyctimenen? avis illa quidem : sed, conscia culpae,*
 " *Conspēctum lucemque fugit, tenebrisque pudorem*
 " *Celat & a cunctis expellitur aethere xoto. „*

Tant a cerchié, tant a erré
Qu'il est venus droit en Tessale.
Phebus estoit en une sale
D'or, d'argent & de pierrerie
Bien & richement entaillie.
Du son qui de sa harpe issoit
Moult doucement retentissoit
La sale & tous li lieux d'entour;
N'il n'y avoit chambre ne tour
Dont on ne le péust oïr.
Li blans Corbiaus à resjoïr
Se prist moult fort, quant il l'entent :
Grant chiere & grant salaire attend;
Mais il faurra à son entente.
Il ressemble au cisne qui chante
Et resjoist contre sa mort,
Car cils est trop fols qui s'amort
A dire chose qui desplaïse
A son seigneur, quant il est aïse.
Et vraiment trop parler nuit.
N'onques, ne de soir ne de nuit,
Ne fu janglerie en faïson.
Quant li Corbiaus vit la maison
De Phebus, l'air fent & depart,
Et tost s'en vole celle part.
Phebus le vit, si li commande
Que raison li die & li rende
Dont il vient, car moult longuement
A pris hors son esbatement.
Li Corbiaus en l'eure li conte
L'outrage, le lait & la honte
~~De Coronis & l'avanture;~~
Encore lui dist-il : « Biau sire,

« Par tous les fairemens qu'on fait,
 « Je les vi en présent mesfait;
 « A vous le di j'y fui tenus,
 « Et pour ce sui-je cy venus. »

Quant Phebus oï la nouvelle
 Du Corbel, qui dist que la belle
 Qu'il aime de fin cuer entier
 Le laist pour un autre acointier,
 De son chief chéy sa coronne,
 Et sa harpe qui souef sonne
 De ses mains chéy à ses piez.
 S'il fust ferus de .ii. espiez
 Parmy le corps, il ne fust mie
 Plus dolens qu'il est pour s'amie,
 De ce qu'on li a raporté
 Que vers li a fait fausseté.
 Mais, ce n'est pas necessité
 Que quanqu'on dit soit verité;
 N'en ce qu'on dit n'a pas le quart
 De verité, se Dieus me gart.
 Phebus trop forment se tourmente,
 Trop se complaint, trop se demente,
 Trop a de mal & de dolour;
 En sa rage & en sa furour,
 D'aventure la belle vit.
 Or orrez comme il se chevit :
 L'arc prist, la fiesche mist en coche,
 Et si roidement la descoche
 Qu'à Coronis l'a traite ou pis,
 Pour ce qu'elle fu acoupis.
 Coronis chiet toute estenduc,
 Li cuers li fault & la véuc

Li trouble en chief & de la plaie,
 Li sans jusqu'à la terre raie.
 En morant dist : « Lasse dolente !
 « Bien voy que la mort m'est presente ;
 « Et si n'ay pas mort desservi,
 « S'en vo gré ne vous ay servi.
 « Amis, mais vous vous hastez trop,
 « Car .ii. en tuez à .i. cop.
 « Au moins entendez ma complainte :
 « Je suis de vous grosse & enseinte,
 « Et li enfes n'a rien meffait,
 « Dous amis, que vous m'avez fait. »
 Après ce mot, l'ame rendi.
 Quant Phebus la belle entendi
 Et qu'il vit qu'elle est toute morte,
 Trop mortellement se desconforte ;
 Trop fu courciés, trop fu dolens,
 Il maudist tous oisiaus volans,
 Especialment le Corbel
 Qui dessus tous avoit corps bel.
 Il maudist l'arc & la saiette,
 Et la main dont il l'avoit traite. (1)
 Le corps fist aromatiser
 D'oingnement qu'on doit moult prifier,
 Fait par maniere si soutive
 Qu'elle semble encor toute vive.
 Ou temple Venus la déesse
 Fu là mise, à moult grant richesce,
 Mais il la fist ouvrir & fendre

(1)

« Odit avem per quam crimen causamque dolendi

« Scire coactus erat ; necnon arcumque, manumque

« Odit, cumque manu temeraria, tela, sagittas. »

(Vers 614.)

Avant toute euvre, & l'enfant prendre,
Qui fu puis de moult grant renon :
Esculapius ot à non,
Et si sceust plus de surgerie
Que nul homme qui fust en vie.
Car il faisoit les mors revivre,
Si com je le truis en mon livre.

Li Corbiaus attendoit merite
De la nouvelle qu'il a dite;
Moult le desire, moult li tarde.
Phebus le vit & le regarde
Et dit : « En signe de memoire,
« Sera ta blanche plume noire, }
« Et tuit li corbel qui l'ont blanche
« L'aront plus noire que n'est anche,
« A tousjours perpetuellement;
« Ne fera jamais autrement,
« Pour ta mauvaïse janglerie
« Qui m'a tolu ma druerie
« De la plus belle de ce monde.
« Et puet estre qu'elle estoit monde
« De ce fait, & que menti m'as.
« Dont dolens suis tristes & mas.
« Jamais ne feras que jangler;
« Maus aigles te puiſt eſtrangler!
« Va-t'en! de ma court es banis,
« Se plus y viens, tu es honnis. »
Ainsi fu li Corbiaus paiez :
Si s'envola tous esmaiez,
Et devint lerres; c'est la somme.
Et si, le scevent bien maint homme,
Qu'en tous les leus où il repaire,

Il ne fait que jangler & braire.
« Sire, m'avez-vous entendu? (1)
« Vous ay-je bien raison rendu
« Du Corbel & de la Corneille?
« Se Dieus me gart, trop me merveille
« Comment vous créez telles bourdes.
« Avoir devez oreilles sourdes,
« Envers tous ceus qui vous apportent
« Telles paroles & enortent;
« Et c'est pechié contre noblesce,
« De croire chose qui tant blesce
« Qu'on en pert l'onnnour & la vie,
« Et l'amour de sa douce amie.
« Se vous les voulez croire ainsi,
« Vo dame ocirez de souffry,
« Et puis vous en repentirez,
« Et .c. foiz encor maudirez
« La journée & ceus qui le dirent,
« Et les oreilles qui l'oïrent,
« Le lieu le damage & la perte;
« Qu'evident sera & apperte,
« Si com Phebus. Mais c'est à tart;
« Si que, pour Dieu, aiés regart
« A Phebus qui se repenti
« De Coronis qui li menti;
« Car sa foy l'y avoit plevie
« Qu'autre n'ameroit en sa vie.
« Plust à Dieu que ceuls qui ce font,
« Et qui amour ainsi deffont
« Par faus & par mauvais rappors,
« Devenissent sauvages pors;

(1) Ici l'Image reprend ses exhortations.

„ Ou qu'il fussent mucz en arbre,
 „ Ou en noire pierre de marbre :
 „ Si changeroient blanc en noir,
 „ Ainfi com cils qui du manoir
 „ Phebus fu bannis sans rappel,
 „ Sur perdre la teste ou la pel. (1)

„ Sire, tant vous ay fermonné,
 „ Que veez bien que raison hé;
 „ Si dois estre deprisonnée,
 „ Et en m'onneur restituée,
 „ Et rassise aussi haultement
 „ Com je souloie; ou autrement,
 „ Par devant Venus en appelle :
 „ Là debateray la querelle
 „ Vo dame, & vous feray demande, (2)
 „ Car elle n'a qui la deffende. »

A ce mot, la gaite corna, (3)
 Et li vachiers, qui de corne a
 Son cor qui sonne hault & bruit,
 Si m'esveillèrent de leur bruit.
 Et quant je fui bien esveillés,
 Si fui moult fort esmerveillés,
 Et s'os le sanc tout esméu
 De ce que j'avoie véu;
 Qu'onques mais, n'en paroy, n'en page,
 N'avoie oï parler image.

(1) A peine de perdre....

(2) Je soutiendrai la cause de votre dame, & ferai demandereste.

(3) La gaite, ou sentinelle, corna le retour du jour, ainsi que le bouvier menant ses bêtes à la pâture.

Que di-je ? elle ne parla mie,
Car Morphéus, par grant maistrerie,
Prist de l'image la figure,
Et à mon lit, de nuit obscure
Où je songeoie moult forment,
Vint & me dist, en mon dormant,
La requeste & la complainte
De l'image qui estoit peinte.
Qui ne scet qui est Morphéus,
Dont longuement me suis téus,
Lise *L'amoureuse fontaine*, (1)
Si le sara à po de peine.

Ainsi pensoie & repensoie :
Et, en la pensée où j'estoie,
Je pensay que j'avoie tort,
Et que cils fait mal & se tort
Qui met créature en prison
Où il n'a nulle mesprison.
Si m'esveillay & m'asscuray,
Et puis mes coffres deffermay
Où l'image estoit enfermée
Qui TOUTE-BELLE estoit nommée.
Je di : « Ma belle, estes-vous ci ?
« Je vous requier & pri merci,
« De ce qu'emprisonné vous ay. »
Moult courtoisement la levay,
Et la remis de ma main destre
En lieu où elle soloit estre,
Et aussi honorablement.

(1) Le Livre de Morpheus ou de la Fontaine amoureuse.

Et puis je pensay longuement,
Et avoie moult grant merveille
Du Corbel & de la Corneille
Que Phebus & Pallas haïrent,
Pour ce que verité leur dirent.
Et quant leur parler recorday,
De Morphéus bien m'accorday,
Que cils est fols qui fait meilage
Dont on a courrous ou damage,
Especiaument en amours.
Car nuls n'est si parfaits en mours,
S'il est poins d'amoureuse lance,
Qu'il n'ait courrous ou desplaisance,
S'en li rapporte de sa dame
Chose qui puißt tourner à blasme.
Si ne vous devez merveillier,
Se penser, muſer & veillier,
Plourer, ſouſpirer & gemir
Me convenoit, & pou dormir,
Quant on me rapportoit nouvelle
Qu'avoie perdu Toute-belle.
Par icellui Dieu qui me fiſt,
Cuer avoie ſi deſconfiſt,
Et ſi fort ſe deſconfortoit,
Qu'à pou qu'en .ii. pars ne partoît.
Lors maudi Amours & Fortune
Qui ſi mortelment me fortune,
Et ſi m'avoit promis en don
Plus de cent fois, en .i. randon,
Que jamais ne m'oblieroit
Toute-belle, & ne changeroit.
Mais pas ne m'a tenu convent,
Car ſa convenance eſt tout vent;

S'il est voirs ce qu'on m'en a dit.
Autrement ne di-je en mon dit.

Et toutevoie, doit Confort
Querir cils qui a desconfort.
Si que, pour moy defanuier,
Pris un livret à manier
Qu'on appelle Fulgencius, (1)
Si trouvoy Titus-Lyvius
Qui de Fortune descriçoit
L'image, & ainfi disoit :

Jadis les matrones de Romme
De leurs testes, sans conseil d'omme,
Un temple à Romme edifierent,
Et en l'onneur le dedierent
De la déesse de fortune.
Son image au gré de chascune
Firent en fourme & en semblance
De femme, pour son inconstance :
Car c'est chose assez veritable,
Que trop est femme variable.
L'image que ci vous devis
Fu belle de corps & de vis :
Deux petis cercles à sa destre
Avoit, & .ii. à sa fenestre ;
Et un grant qui environnoit
Les .iiii. petis & tenoit.

(1) *Fulgentii Fabii Planciadis Mythologiarum libri III, ad Catum praesbyterum*. Mais il n'y a rien de pareil dans les Mythologies de Fulgence, & je n'ai pas découvert où Machaut avoit trouvé ce qu'il va mettre sur le compte de Fulgence & de Tite-Live.

En premier cercle avoit escript, (1)
D'or fin en latin, cest escript :

FORTUNE.

« J'afflue & me depars sans bonne (2),
« Tels est li geus où je me donne. »

En secont cercle escript estoit
Un mot qui grant glose portoit :

Chierie suis, tant com je dure,
Et à la mort, amere & dure. (3)

Au tiers cercle avoit .i. notable
Qu'on ne doit pas tenir à fable :

La pensée avugle & enorte
Que d'amer son dieu se deporté, (4)
Et c'est tout que dois Dieu amer,
Qui forma ciel & terre & mer.

En quart cercle un escript avoit
Dont chascuns garder se devoit :

Je chante & m'esbat faulcement,
Ma chanson deçoit, fausse & ment. (5)

(1) Les manuscrits reproduisent l'image ici décrite de la déesse Fortune. Autour du grand cercle on lit : *Affluo, discedo, talis ludus cui me do.*

(2) Sans bornes.

(3) *Vivens sum cara; dum mors accedit amara.*

(4) C'est-à-dire : J'aveugle la pensée & je l'exhorte à cesser d'aimer son dieu. *Excæco mentem, ne diligat omnipotentem.*

(5) *Ludo, compallo, deludens carmine fallo.*

Le quint cercle qui environne
L'image, abat ceptre & coronne,
Et met tout à destruccion.
Cy a dure conclusion,
Voire à ceus qui ne la desprisent,
Ainfois l'aiment, sievent & prisent.
Et vescy la droite escripture
Que Tytus Livius figure :

Pense & regarde qui je sui,
Quant tu le sauras hé-m' & sui. (1)

Ainsi vi l'image descripte
De Fortune, qui trop despite
Het, honnist, destruit & deçoit
Tous ceus qu'en sa garde reçoit.
Si que longuement y pensay :
Et tout ceuls en mon cuer tensay
Qui m'orent d'amer esméu
La belle qui m'a decéu ;
Si que ma joie en fera morte,
S'il est voirs ce qu'on m'en raporte.

Et, par ma foy, j'en suis en doubte.
S'appliquay ma pensée toute
A comparer ma dame chiere
A Fortune & à sa maniere,
Et la comparay, par tel guise,
Com je ci-après le devise.

(1) Quand tu le sauras, hais-moi & fuis. *Quid fui dicerne, cum scieris
me fuge, sperne.*

La réponse au premier cercle.

Quant je amay premierement
 Ma dame à qui fuis ligement,
 Si doucement me sot atraire
 Qu'onques puis ne m'en po retraire.
 Mais je ne say par quel attrait
 Son cuer de moy si tost retrait,
 Qu'en attraiant se retraioit,
 Quant parmi le cuer me traioit
 Son dous regart qui trop m'esprist.
 Quant onques de s'amour m'esprist.
 Si qu'à Fortune comparer
 La puis proprement, & parer
 Son cuer, son corps & ses atours,
 Aus jeux de Fortune & ses tours.
 S'il est voirs ce qu'on m'en a dit;
 Aultrement, ne di-je en mon dit. (1)

(Réponse au second cercle.)(2)

Helas! je l'avoie si chier!
 Et tant l'amoie sans trichier,
 Qu'en verité je ne savoie
 Se je la looie ou véoie.
 C'estoit mon cuer, c'estoit m'amour,
 C'estoit mon amoureuse amour.
 C'estoit mon desir, ma plaifance,
 Ma joie & toute m'esperance.
 Aïmy! aïmy! aïmy! aïmy!
 Or est s'amour morte pour my,
 Et sa grace est esvanuie,
 Et sa douceur en fiel changie,

(1) Autrement je ne dis rien de pareil.

(2) Les réponses au second cercle & au troisième sont omises dans le msc. 1584. Tout cela est d'un goût détestable. *Quandoque dormitat....*

Qui m'a esté nourrice & mere.
 Or m'est com mort sure & amere.
 S'il est voirs ce qu'on m'en a dit,
 Autrement, ne di-je en mon dit.

(Responſe au tiers cercle.)

Chieri ſi amoureuſement
 L'ay, & ſervi ſi humblement,
 Qu'en li ma droite entencion
 Et mon imaginacion,
 Mon cuer, mon plaſſir, ma penſée,
 Eſtoit en li ſans deſevrée.
 Car ſa grant biauté m'excitoit,
 Et ſa douceur m'amoneſtoit
 D'entroublir mon créateur,
 Pour ſon gent corps à cointe atour.
 N'au monde n'avoit créature
 Fors lui de quoy j'eüſſe cure;
 Quant en amours or m'a traï,
 Et, ſans nulle cauſe, haï !
 S'il eſt voirs ce qu'on m'en a dit,
 Autrement, ne di-je en mon dit.

(Reſponſe au quart cercle.)

47 Plus douce que vois de ſeraïne,
 De toute melodie plaine
 Eſt ſa vois; car quant elle chante
 Mon cuer endort, mon corps enchante,
 Ainſi com Fortune enchantoit
 Ses ſubgiez quant elle chantoit,
 Et les decevoit au fauſſet,
 Pour ce que malvaiſe & fauſſe eſt.
 Ce tour m'a fait ma dame gente,
 Qui reſſemble le vent qui vente
 Qui legierement va & vient,
 Et ſi ne ſcet-on qu'il devient.

Ainsi la grace donne & tolt,
 Et legierement la retolt;
 S'il est voirs ce qu'on m'en a dit,
 Autrement, ne di-je en mon dit.

(Reponse au quint cercle.)

Quant, premiers, ma dame acointay,
 Et véu son atour cointe ay,
 Ne regarday commencement
 Ne fin; dont je fis folement :
 Car on dit que sagement ouevre
 Cils qui voit la fin de son ouevre.
 Si que folement m'esgarday,
 Dont certains suis qu'encor aray
 Affez de meschief & d'angoisse.
 Fortune veult qu'on la congnoisse,
 Et s'on la congnoist qu'on la fuie
 Plus que li chas ne fait la pluie.
 Las & j'ay ma dame sievi
 Que je déusse avoir fui;
 Dont je me tieng pour decéu,
 Que je ne l'ay mieus congneu.
 S'il est voirs ce qu'on m'en a dit
 Autrement, ne di-je en mon dit.

Or est ma dame comparée
 A Fortune la forsenée,
 Car bien pevent aler ensemble;
 Pour ce qu'à Fortune ressemble,
 En cas de variableté
 Où il n'a point d'estableté.
 Car vraiment elle se mue
 Si com fait espreviers en mue.
 Mais elle mue son courage
 Et li espreviers son plumage,
 Et si scet bien aler au change,
 Car souvent varie & se change.

S'il est voirs ce qu'on m'en a dit ;
Autrement, ne di-je en mon dit.

Et sur ce vous diray un conte
Que j'oy conter à un conte
Qui m'est fies & grans amis,
Et qui toute s'entente a mis
En l'esbatement des faucons;
Pour ce que il scet plus que homs,
Et trop plus qu'autre s'i deduit.
Là sont presque tuit si deduit. (1)
Quant ses faucons s'en va au change,
Il le reclame & le laidange;
Il crie, il huche, il huie, il brait,
Tant que li faucons oit son brait.
Aussi font tuit si fauconnier
Qui sont du déduit parsonnier;
Et quant li faucons les entent,
Aucune fois gaires n'atent,
S'il est de tres-bonne nature,
Qu'il ne reviegne à sa droiture.
Si se radresse & se r'avoie,
Et se met à la droite voie.
Lors le traite amiablement
Li Contes, & tres-doucement
Il le conjoit, l'aplanie,
Et li fait chiere si tres-lie
Que li faucons bien apperçoit
Que son service en gré reçoit,
Et qu'il a bien fait sa besongne.
Lors faut que li Contes li dongne

(1) On doit croire qu'il entend ici parler de Gaston Phebus.

Le cuer de l'oïfel, c'est la chaffe;
 C'est ce pour quoy il vole & chaffe.
 Einfi le paist, einfi le livre
 Dou cuer de l'oïfel seur le luire.
 Et quant, pour crier ne pour braire, (1)
 Ne pour chose qu'on puisse faire,
 Li faucons ne laisse l'emprise
 Dou change qu'il a entreprise, (2)
 Se sa proie prent en volant,
 Li gentils quens, à cuer dolent,
 Le traite felonnesement,
 Et si, parle à li rudement.
 Et quant il prent aucun oïfel,
 Dedens un molin à choïfel, (3)
 Ou en la rivièr le gette,
 Par quoy li faucons ait disette :
 Ne de l'oïfel cuer ne coraille
 N'autre pasture ne lui baille.
 C'est la vengeance qu'il en prent,
 Quant il change & ne se repret.

Si que, se ma dame de pris
 A vers moy un petit mespris,
 Je li doï monstrier ma clamour
 Piteusement & en cremour,
 Com cils qui son courrous ressongne;
 Et li prier que ne m'eslongne.

(1) Mais quand le faucon n'obéit pas à celui qui l'a lancé....

(2) C'est-à-dire, quand le faucon, au lieu de suivre l'oïseau vers lequel on l'a lancé, s'attache à une autre proie. Variante :

Tant qu'il ait consëu sa prise....

(3) A choïfel, c'est-à-dire à écluse. (Ducange, au mot *Molendinum*.)

Et s'elle se vuet corriger,
Pardonner li doy de legier;
Et le faire amiablement,
Doucement & courtoisement.
Et s' à raison ne se vuet mettre,
Ains se vuet de m'amour demettre,
Je l'en doy laissier convenir,
Puis qu'à raison ne vuet venir;
Et, sans plus plaindre ne crier,
L'en doy hautement mercier,
Et li dire à chiere levée :
« Puis qu'il vous plaist, forment m'agrée. »
Car s'amour riens ne me vaudroit,
Puis qu'en li loiauté faudroit.

Toutevoie finablement
Je m'avisay que nullement
En ce point vivre ne povoie ;
Que toufdis merencolioie,
Et s'estoit mes cuers en tristee,
Qui est chose qui trop fort blece.
Si qu'une lettre li escry,
Et courtoisement li descry
Non pas tout ce qu'on me disoit,
Mais seulement qu'elle lisoit
A plusieurs gens mes escriptures,
Qui m'estoient nouvelles dures ;
Si que plusieurs gens s'en moquoient
Qui les ooient ou lisoient.
La lettre verrez sans attendre,
Se vous voulez au lire entendre.

rans de savoir de vostre bon estat. Si, vous supply, tant humblement comme je puis, que vous le me vueilliez faire savoir le plus souvent que vous pourrez; car Dieu scet que c'est une des plus grans joies que je puisse avoir que de oïr de vos bonnes nouvelles. Et se du mien il vous plaist savoir, j'estoie en bonne santé de corps & en tres-bon point, quant ces lettres furent escriptes. Ma tres-chiere & seule dame, se je vous escri ce qu'on m'a dit, je vous pri qu'il ne vous desplaïse. Vueillez savoir que uns riches boms, qui est tres-bien mes sires & mes amis, m'a dit pour certain que vous monstrez à chascun ce que je vous envoie, dont il semble à plusieurs que ce soit une moquerie. Si en faites votre volenté: mais j'ay bien aucune fois esté en tel lieu, comment que je vaille pou, que on ne faisoit mie ainsi, & que cils qui savoit mieus celer ou celle, c'estoit li plus dignes de guerredon. Si, ne vous pense plus à escrire chose que vous ne puissiez monstrier à chascun. Car il semble que ce soit pour vous couvrir, douce amie, & faites semblant d'un autre amer. (1) Et certes je ne fis riens en vostre livre puis Pasques, & pour ceste cause; ne ne pense à faire, puisque matiere me faut. Mais on ne doit pas tout croire ce qu'on oit. Je vous envoie ce que j'ay fait depuis de vostre livre, si le pavez monstrier à qui il vous plaist; car, par ma foy, je mettoie grant peine au faire. Et comment que vous teniez que ce soit moquerie, par m'ame, il n'a mie .iii. personnes au monde pour qui je l'entrepreneisse à faire; comment que ce seroit legiere chose à un autre. Mais, se Doulice plaïssance & Fine amour n'estoient, ce me seroit moult dure chose au faire. Ma tres-chiere & seule dame, li Sains Esperis vous ait en sa sainte garde, qui vous doint bonneur & joie de quanque vostre cuer aime. Escript le xvi^e jour de juing.

Vostre tres-loial amy.

(1) Pour donner le change à d'autres soupçons.

Quant ma dame ma lettre oÿ,
 Tout en l'eure qu'elle entroÿ
 Les paroles & le rapport
 Qu'on avoit conté de son port,
 Ma lettre li chéi des mains,
 N'onques, par semblant, corps humains
 Ne fenti si dure douleur ;
 Car tantost fa fine coulour
 Blanche & vermeille fu destainte,
 Et en coulour de morte tainte :
 Sus un lit chéoir se laiffa,
 Son chief & son vis abaiffa.
 Là plouroit moult piteusement,
 Et souspiroit parfondement,
 Et en fa dolente pensée
 Fift ceste chancon baladée :

Cent mille fois esbahie,
 Plus dolente & courrecie
 Suis que nulle voirement,
 Quant de cellui proprement
 Je suis de tous poins guerpie
 Qui & fa dame & s'amie
 Me clamoit si doucement.

Car à mon gré mieus eslire,
 Qui plus me déust souffrire,
 Ne pourroie nul choisir
 De li ; car joie sans ire
 Seroit à moy, à voir dire,
 S'assez véoir & oïr
 Poole en ma compaignie
 Son gent corps qui eslongnie
 M'a, & si soudainement,
 Sans ce que aucunement
 Ait en moy congnut folie,

Dont avoir déüst envie
 De moy laiffier tellement.
 Cent mille fois esbahie,
 Plus dolente & courrecie
 Suis que nulle voirement.

Helas ! or voy, tire à tire,
 Meschief, langour & martire
 De tous lieux à moy venir ;
 Mon povre cuer fondre & frire,
 Dont la mort me fera mire ;
 A ce ne puis-je faillir.
 Ma léesse est amortie,
 Et ma vertu affolblie,
 Est si dolereusement,
 Que fans faire cesserment,
 Tourmentée & apalie
 Maudi mes jours & ma vie,
 Sans avoir confortement.
 Cent mille fois esbahie,
 Plus dolente & courrecie
 Suis que nulle voirement.

Helas ! la douce debonnaire,
 Le tiers ver ne pot onques faire, (1)
 Tant estoit lassé & adolée,
 Triste dolente & esplourée.
 Mais les .ii. vers qu'avez oï
 Dedens ceste lettre encloï.

XLIII. — *Mon tres-dous cuer, mon tres-cbier & dous amy,
 j'ay receu voz lettres dont j'eus moult grant joie. Car après
 vous véoir, c'est la chose du monde que je désiroie le plus. Car,
 en verité, il m'estoit avis qu'il avoit .iii. ans que je n'avoie oï*

(1) C'est-à-dire le troisiéme couplet.

nouvelles de vous; & en ay esté à tel meschief que je ne cuidois avoir autant de mal pour homme. Et se je vous ay escrit un peu rudement & mal saigement, par m'ame, je ne l'ay peu amender, car j'estois si troublée & avoie le cuer si marry & si courroucié que à peine peüsse-je dire chose ne faire qui peüst plaire à personne; ne il n'estoit riens qui ne me despléust, pour ce que je ne savois nouvelles de vous. Et aussi, vous m'aviez promis que vous me venriez veoir si tost que vous porriez chevauchier; & vous avez esté en bonne santé, & si, ont esté les chemins plus seurs-qu'ils ne souloient puis Pasques, qu'il n'avoient esté depuis .iii. ans; & si ne m'estes point venu veoir. Par le Dieu qui me fist, je n'eusse mie ainsi fait se j'eusse esté en vostre estat. Et ainsi me promistes-vous, il a .i. an tout droit en ce mois, quant j'estois au Biau chastel, que jamais ne m'escroiriez que je ne fusse vostre bonne & léal amie, ne diriez chose dont je me deusse courrecier. Et vous avez fait le contraire, si come il appert par les lettres que vous m'envoiastes derreinement, lesquelles je vous r'envoie, pour veoir s'il y a chose dont je me deusse courrecier. Car, par le Dieu qui me fist, ne par trestous les seremens que bons puet jurer, il n'a aujourduy home vivant au monde à qui j'aie donné ne promis m'amour que à vous; & pour ce suis-je courroucie quant vous créez le contraire. Et pour ces .ii. causes que j'ay devant dites, vous escri-je que vous estiez variables & que vous ne teniez pas bien verité. Et, par Dieu, combien que je le vous aie escript, me garderoie-je bien de le dire en lieu où il vous tournaist à villenie. Mon dous cuer & ma tres-douce amour, je vous pri si acertes come je puis, pour garder le bien & la pais de vous & de moy, que toute ire & tous courroux, & tous escrits & toutes paroles qui ont esté dites & escriptes entre vous & moy, dont nos cuers peuvent estre & ont esté correciez, soient toutes mises en oubli, & que jamais il n'en souveingne ne à vous ne à moy; & que nous nous puissions doucement & loiaument amer & demener bonne vie,

quant il plaira à Dieu que nous nous puissions veoir. En laquelle chose je pense à mettre tele diligence & bonne ordenance qui bien vous plaira. Mon dous cuer, vous dites que uns bien grans sires & plusieurs autres vous ont moqué par esbatement de moy & de tel que vous ne congnoissiez. Et, par Dieu, je ne fis onques chose que nuls péust savoir l'amour que j'avoie à vous, & se j'en ay dit ou fait chose qui ne soit bonne à faire, veuillez le moy mander & y mettre tele ordenance come bon vous semblera; & je vous promet loiaument que je la tenray. Mais, pour Dieu, ma tres-doulce chiere amour, pour chose qu'on vous die ne veuillez penser ne croire que je ne vous soie bonne & loial amie, tant come je vivray. Que, par le Dieu qui me fist, de la journée que je vous dis que se je povoie prendre mon cuer dedens mon corps & le vous mettre en vostre main, je le vous bailleroie afin que vous en fussiez plus seur, je le vous donnay & le mis en vous si parfaitement que je pourroie aussitost avoir & esrachier tous les dens de vostre bouche sans vous malfaire, & sans ce que vous en sceussiez riens, come je pourroie y avoir ne oster mon cuer de vous que je vous ay donné. Et aussi, par Dieu, ne vueil-je mie; car il me plaist mieus qu'il soit en vous que en nul home qui soit vivant au monde. Si, en pavez ou devez estre tous assëur. Mon dous cuer, je vous pri que vous me veuillez escrire de vostre estat & le plus souvent que vous pourrez, & s'il puet estre bonnement que je vous voie. Car, en verité, se Dieu m'avoit donné .i. seul soubait en ce monde, je ne soubaideroie riens fors vous veoir. Car c'estoit tout mon desir & toute ma pensée, ne je ne cuide avoir parfaite joie, jusques à l'eure. Mon dous cuer, veuillez savoir que je n'ay point vëu le vallet que vous m'avez escript que vous m'envoiastes, eu mois de may, ne n'en ay oï nulles nouvelles. A Dieu, ma tres-chiere amour qui vous doint paix, santé, bonneur & joie de quanque vostre cuer aime. Mon cbier amy je vous envoie ce virelay qui est fait de mon sentement, & vous pri que vous me veuillez envoyer des vostres.

Car je sçay bien que vous en avez fait depuis que je n'oy nouvelles de vous. Et j'ay veu une balade en laquelle il a En lieu de bleu dame vous vestez vert, & si ne sçay pour qui vous la fèistes; se ce fu pour moy, vous avez tort. Car, soy que je doy à vous que j'aime de tout mon cuer, onques puis que vous méistes & envelopastes mon cuer en fin azur, & l'enfermastes eu tresor dont vous avez la clef, il ne fu changiez ne ne sera toute ma vie. Car se je le voloie bien, ne le pourroie-je faire sans vous, car moy ne autres n'en porte la clef que vous. Si en poez ainsi estre assureur, comme se vous le teniez en vostre main. Mon cbier amy, je vous pri que vous me vueilliez renvoyer par ce messaige le commencement de vostre livre, celui que vous renvoiaï pieffa. Car je n'en retins point de copie, & je l'ay trop grant fain de veoir. Et se les lettres sont mal escriptes si le me pardonnez : car je ne trueve mie notaire tousjours à ma volonté. (1) Escript .x°. jour d'octobre.

Vostre tres-loial amie.

Or avez oy le rescript
 Que Toute-belle me rescript,
 Les pleurs, les lamentacions,
 Et les humbles affliccions,
 Les seremens, les griés pensées
 Qui sont en son cuer amassées.
 Et, certes, qui bien confidere,
 Honte feroit & grant misere
 Qu'une bonne dame jurast
 Si forment & se parjurast;
 Ne le contraire ne croiroie

(1) C'est-à-dire qu'elle n'a pas trouvé un aussi bon copiste ou notaire qu'elle eût voulu. Nouveau témoignage de l'usage de dicter ses lettres, ou de les faire copier par d'autres. — Nous sommes au 10 octobre 1362.

Ne qu'en un mahomet de croie. (1)
Si ne demoura pas quinzeinne
Qu'en un lundi, à bon estreinne,
Un mien amy qui estoit prestres,
Et en l'art de logique maîtres,
Vint à moy & me salua,
Et moult sagement m'argua ;
En disant que trop mesprenoie,
Qu'ainsi legierement créoie,
Especiallyement vers ma dame :
Et me jura son corps & s'ame
Que dit toute s'entencion
Li avoit en confession ;
Mais bien vouloit & li plaifoit (2)
Dou dire à moy, & li loisoit.
Lors me dist qu'onques ne faussa
Vers moy, ne fausser ne pensa,
En fait n'en desir n'en pensée,
Ne que jà de moy dessevrée
Ne fera s'amour ne sa grace,
Pour chose qu'elle die ne face.
Et que, pour Dieu, que plus ne vueille
Souffrir que si griefment ducille; (3)
Car tant parest desconfortée,
Lasse, dolente & esplourée,
Cils me jura Saint Esperit,
Que c'iert pechiés s'elle perit.

Quant il ot dit tout son plaisir,

(1) Une idole (ou Mahomet) de craie.

(2) La dame vouloit & desiroit.... & elle le lui permettoit.

(3) Et que, pour Dieu, il ne la laisse souffrir plus longtemps.

Longuement & à grant loisir,
Unes lettres me presenta,
Et dit, avec son présent, a : (1)
« Sire, se la lettre est moillie
« Que tenez & que j'ay baillie,
« Je vous pry qu'il ne vous anoit,
« Car, se Jhesucrist ne renoit
« Mon ame au jour du Jugement,
« Les larmes vi piteusement
« Descendre de la fontenelle
« Du cuerinet de Toute-belle, (2)
« Quant ces lettres furent escriptes;
« Et, en plourant, furent maudites
« Les langues des faus mesdisans
« Si fort, que, passé a .x. ans,
« Ne vy chose si fort maudire :
« Si que Toute belle, à voir dire,
« De ses larmes ainsi mouilla
« Ceste lettre & la me bailla. »
Et quant il ot dit sa parole,
Je, qui ay esté à l'escole,
Lisi la lettre mot à mot,
En l'eure que baillié la m'ot.
Si, vi qu'il y avoit créance; (3)
Lors fui-je fans nulle doubtaunce
Que ce qu'il avoit dit tenoit
De ma dame, & qu'il en venoit,
Qui a de la douce rosée

(1) Et a dit en me les présentant.

(2) Du petit cuer.

(3) C'est-à-dire, qu'elle avertissoit d'avoir créance en celui qui lui remettroit cette lettre.

De son cuer fa lettre aroufée;
 C'est de ses larmes proprement,
 Ou son message propre ment;
 Le quel je reputay, sanz fable,
 Sage, loial & veritable,
 Et croy que pas ne se parjure.
 Lire les poez fans injure.

XLIV. — *Mon tres-chier amy bien amé de mon cuer, je me recommande à vous, tant come le cuer de vostre amie puet plus penser, & comme celle qui tousjours est en .i. propos de ce que je vous ay promis; ne pour riens je ne m'en pourroie tenir que je ne vous escrifisse & fèisse savoir mon estat. Et pour ce que je ne vous pourroie tant escrire, car ce seroit trop longue chose, j'ay dit la plus grant partie de ma volenté au porteur de ces lettres, liquels est bien mes grans sires & amis; & je scay bien que aussi est-il li vostres. Et tout ce que je ly ay dit, je ly ay dit en confession, & chargié, seur l'ame de lui, que jamais ne soit dit à nulle personne que à vous. Et, pour Dieu, je vous supply qu'il ne vous vueille desplaire se je ly ay dit, car, en l'ame de moy, je croy que le cuer me fust crevez ou ventre se je n'eusse descouvert mon meschief à aucune personne; & je cuide qu'il est bien si vostre amy que vous ne vous en devriez mie courroucier. Si vous pri tant humblement come je puis que vous le vueilliez croire de ce qu'il vous dira de par moy; que, jà Dieu ne me doint boneur ne joie de chose que je lui requiere, se je ly ay de riens menty de ce que je ly ay dit. Mon tres-chier amy, veuillez moy rescrire de vostre estat; si me ferez grant joie & grant confort. Et ne veuillez mie perdre la clef du tresor que j'ay, (1) car se elle estoit perdue je ne croy mie que j'eusse jamais par-faite joie. Par Dieu, il ne sera jamais deffermés d'autre clef*

(1) C'est le point qui devoit lui donner le plus d'inquiétude.

que de celle que vous avez, & il le sera quant il vous plaira ; car, en ce monde, je n'ay de riens plus grant desir. Mon cbier amy, s'il vous plaist, je vous pry que vous me vueilliez envoyer le livre dont autres fois vous ay escript, ou aucunes de vos autres choses pour moy esbatre. Car il m'est avis que vous vous en estes trop tenus. Mon tres-cbier amy, je prie à Nostre Seigneur qu'il vous doinst bonheur & joie de quanque vostre cuer aime & qu'il vous vueille mettre & tenir en l'estat que vous estiez, quant vous partiistes de moy. Par ma foy je y suis adés. Escript le .viii°. jour de mars.

Vostre léal amie.

Quant j'eus ceste lettre véu,
 Et en mon cuer bien concéu
 Ce que la lettre devoit
 Et que li messages disoit,
 Sa parole recommença,
 Et un petiot me tença,
 En disant qu'avoie mespris
 Trop fort, vers ma dame de pris.
 Je demanday par quel maniere?
 Et il me dist : « La derreniere
 « Balade que vous avez fait,
 « Est la cause de vo mesfait ;
 « Car vous dites tout en appert
 « Qu'elle vest, en lieu de bleu, vert.
 « Et sachiez que ceste balade
 « Estraint son cuer & fait malade ;
 « Si qu'en ma presence jura
 « Que jamais vert ne portera,
 « En chaperon n'en vesteure,
 « En verge, en chappel, n'en ceinture ;

« Mais tous jours pers ou afur fin
 « Portera jusques à la fin.

« Aussi, vous l'avez comparée
 « A Fortune la forsenée,
 « Et dit ce qu'il vous a pléu;
 « Elle & moy l'avons bien féu.
 « Mais ne lairay que je ne die
 « Que vous avez fait villenie,
 « D'einsi parler en grant simplefce;
 « Car chascuns le tient à rudesce.
 « Comment que toudis aiez dit :
 « *S'il est voirs ce qu'on m'en a dit.*
 « Si que sa cause vueil deffendre,
 « S'un petit me voulez entendre.
 « Et, pour ce, comparer vous vueil
 « A Fortune : car, à mon vueil,
 « Tres-bien comparer vous y puis.
 « Et vescy comment je la truis. »

(Comment li Paien figuroient l'ymage de Fortune.)

Li Paien anciennement
 La figuroient autrement
 Que vous ne l'avez figuré ;
 Car en escript sa figure hé : (1)
 Il avoient une cité
 Noble & de grant auctorité,
 Là estoit com déesse & dame
 Fortune, en figure de fame,
 Emmy une roe qui tourne,

(1) *Hé*, j'ai.

Si que rien son tour ne destourne,
 N'on ne puet à li contrestier
 Si, qu'on puißt son tour arrester.
 Trop est fiere, trop est crueuse,
 Trop parest fausse & perilleuse.
 Deus faces avoit la déesse,
 L'une de joie & de léesce,
 L'autre monstroït en sa colour
 Signifiance de dolour.
 La premiere resplandissoit
 Et de lui grant clarté issoit;
 Et l'autre estoit noire & obscure,
 De nulle joie n'avoit cure.
 La Déesse ne véoit goute;
 Comment que Chatons pas ne doubte,
 Ains deffent son fil qu'il ne croie
 Que Fortune tres-bien ne voie,
 Ne qu'elle soit borgne & avugle :
 Mais elle deçoit & avugle
 Les siens qui desirent les tas
 Des florins & les grans estas.
 Presque tuit dansent à sa danse,
 Fors qu'aucuns qui ont souffifance,
 Et qui ne vuelent plus avoir
 D'onneur, de proffit, ne d'avoir.
 Car Franchise & Raïson les maine;
 Tels gens sont hors de son domaine.

Emmy la cité dont je compte,
 Avoit .v. fontaines par compte;
 Et quant les gens, qui aoroient
 La ditte déesse, vouloient
 Avoir d'elle ou empetrer grace,

Venir faisoient en la place
Sus la fontaine .v. pucelles,
Vierges, juenes, cointes & belles,
Vestues precieusement,
Et acefmées richement.
Et chascune qui là venoit
Une fleur en sa main tenoit.
Chascune chantoit à son tour
Une chanfon par grant douçour.
Pour adoucir la grant rigueur
De la déesse & sa fureur.
Les vierges .v. signes avoient
Par lesquels vraiment savoient
Se leur priere estoit oÿe
De la déesse, & effaucie.

Vez-ci le signe & la maniere
De l'iaue, au chant de la premiere.
Quant la fontaine se mouvoit,
En son fort la vierge trouvoit
Que sa chanfon & sa requeste
Tenoit pour juste & pour honneste.

S'au chant de la vierge seconde,
La fontaine afflue & habonde,
C'est à dire que la Déesse
Promet honneur, joie & richesse.

S'au chant de la vierge pucelle
Croist & s'enfle la fontenelle,
La Déesse est pacefiÿe
Apaissantée & adoucie.

6220

S'à la quarte qui après vient,
La fontenelle cler devient,
La vierge ne fait mie doubte
Que la Déesse ne l'escoute,
Et que faulſement ne li baille,
En lieu de pais, guerre ou bataille.

S'au dous chant de la vierge quinte
Ne demeure ne pot ne pinte
De l'iaue, ainſois s'esvanuit
Et de tous poins ſeche & tarit,
C'eſt à dire que c'eſt Fortune
Qui, tout ainſi comme la lune,
Eſt belle & clere, toute plaine,
Et riens n'y a, dedens quinzaine.

“ Si que monſtrer vous vueil au doy,
“ Que trop bien comparer vous doy
“ A Fortune & aus .v. fontaines,
“ Qui eſtoient combles & plaines;
“ Et faire comparacion
“ De leur évacuacion.

“ Je vous di, ſire, que, par m'ame,
“ Vous avez maniere de fame.
“ Trop ſouvent mue vos corages.
“ Socrates, li bons & li ſages,
“ N'eſtoit mie ſi fort eſtables,
“ Com vo corages eſt muables,
“ Et ſi, eſtes emmy la roe
“ Qui n'arreſte ne qu'une aloe :
“ Car riens n'y a d'eſtableté
“ Ne d'arreſt ne de fermeté.”

« Aussi n'a-il en vous souvent
 « Nés qu'en un cochelet au vent. (1)

« Et si avez double visage,
 « Tout ainsi comme avoit l'image
 « De Fortune, dont li uns pleure,
 « Et li autres rit à toute heure.
 « Ainsi riez-vous & plourez,
 « Toutes les fois que vous voulez;
 « Et nulle goutte n'y véez,
 « Quant si legierement créez.
 « Ce vous avugle & vous deçoit :
 « Fols est qui tels parlers reçoit.

« Cinc personnes, si com vous dites,
 « Grandes, moyennes & petites,
 « Vous ont chanté de Toute-belle
 « Une chançon qui n'est pas belle,
 « Ne gracieuse à recorder :
 « Pour ce ne m'y puis accorder.
 « Ces cinq, à parler proprement,
 « Sont les .v. vierges droitement,
 « Fors tant que les unes mesdient,
 « Et les autres loenges dient. »

Des .v. fontaines vous diray,
 Et à vous les apliqueray ;
 Et vous orrez par quel maniere
 Vous ressemblez à la premiere
 Des fontaines qui se mouvoit
 Au chant de la Vierge ; qu'on voit
 Que vous estes si fort méus

(1) Un coq en girouette.

Et de vos sens si dechéus,
Que vous perdez vo bon memoire,
Et tout par legierement croire.

La seconde vous est debue,
Qui au chant de la vierge affue.
Qu'en vostre cuer sont affluées
Merencolieuses pensées,
Souspirs, tristescs & frivoles,
Et ymaginations foles;
Et toudis pensez contre vous.
Et si cuidiez en vos courrous
C'une blanche brebis soit noire;
Et tout par legierement croire.

Et la tierce qui croist & s'enfle
Au chant de la vierge, en exemple
Vous met, car moult estes enflez;
Mais vous vous estes defendez,
En parlant moult diversément
De Toute-belle & rudement.
Ne say qui ce vous a apris,
Mais mendres en fera vos pris
Et vostre honneur; c'est chose voire;
Et tout par legierement croire.

A la quarte qui devient clere,
Au chant de la vierge, compere
Vous & vostre cuer qui s'esclaire
Aus dis mesdisans deputaire,
Et vous les déuffiez blasmer,
Haïr, fuir & diffamer.
Comment les poez-vous oïr,
Ne leurs paroles conjoïr,
Quant il vous font d'amer recroïre?
Et tout par legierement croire.

Et la .v.^e. qui s'espart
Et s'esvanuit & depart

Au chant de la vierge, m'enseigne
 Qu'Amours, qui est la droite enseigne
 D'honneur, s'est toute esvanie
 De vo cuer; & s'en est partie
 Honneur devant, pais, joie après,
 Et deduit qui les tient de près.
 Ainsi perdez d'amours la gloire.
 Et tout par legierement croire.

« Or ay fait la comparaïson
 « De Fortune qui traïson
 « Fait à tous ceus ^{qu'elle} gouverne,
 « Soit en eglise ou en taverne,
 « Soit en cité ou en palais.
 « Empereres, roys, clers & laïcs,
 « N'y a neluy que ne deçoive,
 « Puis, qu'en sa grace n'es reçoive.
 « Et de vous & des .v. fontaines,
 « Où, plus doucement que seraines,
 « En chantant, Fortune appassoient
 « Les .v. vierges, & l'aouroient
 « Comme déesse souveraine,
 « Pour donner repos qui est peine,
 « Boneur qui est maléurté,
 « Richesses en mendicité;
 « Pour ce vous pri qu'il vous agrée
 « Que léal amour confermée
 « Soit entre vous & Toute-belle,
 « Car je vous jur loiaument qu'elle
 « Vous aime d'amour vraie & pure,
 « Par dessus toute créature.
 « Et se vers li avez mespris
 « N'en fais, n'en dis, bien ay compris
 « Que de bon cuer le vous pardonne,

« Et que cuer & amour vous donne.
« Et vous li devez pardonner
« Et le cuer & amour donner. »

Quant il m'ot tres-bien laidengié,
Et son parler bien arrengié,
Et dit toute sa volenté,
Je respondi : « Par ma fanté,
« Mes amis estes & mes fires,
« Si ferez de ma dolour mires;
« Et Dieus vous a ci amené.
« Car si bien m'avez sermonné
« Qu'en verité je ne croy mie
« Que ma dame, qui est m'amie,
« Daignast faire une lascheté
« Ne penser nulle fausseté.
« Pour ce bonnement li pardoin
« De bon cuer, & m'amour li doing
« Et met en son tres-dous servage.
« Ne jamais, jour de mon aage,
« Pour perfonne n'en partiray,
« Ains suis siens & toudis seray.
« Et se j'ay créu folement,
« Je li suppli tres-humblement
« Que de bon cuer le me pardoint,
« Et que cuer & amour me doint,
« Et seur ce, je li escriray
« Si doucement com je faray,
« Et, vous en ferez le message,
« Qu'en vous me fi, comme en plus sage,
« Et en milleur amy que j'aie,
« Et que j'aime d'amour plus vraie.
« Et ce li direz de par my,

« Que je suis son loial amy,
 « Sans barat & sans tricherie,
 « Et sans partir, n'à mort n'à vie.
 « Et, pour ce qu'elle mieus vous oie,
 « Li escriray qu'elle vous croie;
 « Si que mes lettres porterez
 « Quant de ci vous departirez,
 « S'il vous plaist & je vous en pry.
 « Et pour ce qu'ay fait lonc detry
 « D'envoier vers elle & escrire,
 « S'il vous plaist vous li povez dire
 « Qu'elle m'a, long temps a, tramis
 « Une lettre, si que j'ay mis
 « En ces presentes la responce,
 « Où il n'a pointure ne ronce,
 « Fors que courtoisie & douceur,
 « Pais, joie, amour & toute honeur. »

XLV. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-douce suer & ma
 tres-biere dame, plaise-vous savoir que je desire moult à savoir
 vostre bon estat, seur toutes les choses que Dieu & Nature
 firent onques; & du mien je suis en tres-bon point, la mercy
 Nostre Seigneur, fors d'une seule chose, c'est de vous véoir.
 Mais ce que je voy & cognoy que ce n'est mie par vostre def-
 faite, ains est par ma misere qui me fait & a fait telle plaie &
 si mortel en mon fin cuer loial & amoureux, que jamais ne sera
 sanée se vostre douceur ne la cure. Mais, par m'ame, je ne le
 puis amender, ainsi come vous le sarez cy après, se Dieus plaist
 & je puis; & oultre pooir nient. Et, mon dous cuer, il ne
 convient point vous excuser pardevers moy, se vous ne m'escri-
 siez plus souvent; car, par Dieu, il me semble que vous en faites
 trop & tant que jamais ne le pourroie desservir. Et si scay
 certainement que vous faites tout en bonne intencion, ne tous li*

mondes ne me feroit entendant le contraire. Et certes, mon dous cuer, je vous mercie moult de ce que vous ne me porriez oublier jour ne beure, & les exemples que vous metez en vos douces courtoises & aimables lettres me font certain que ce que vous me mandez & escrivez est pure verité. Mais, mon tres-dous cuer & ma tres-chiere dame, il m'est avis que vous m'escrisiez plus briefment que vous n'avez acoustumé, plus obscurément & de pieur lettre : & me semble, par vostre lettre, qui m'est plaisant à l'ueil & douce au cuer & savoureuse à la bouche, que vous n'avez mie loisir de moy escrire, ou que vous le faites ressongnamment, pour doubtaunce d'autrui ; ou que il y a autre chose, laquelle je ne puis savoir se vous ne le me mandez. Et se il le vous plaisoit à moy mander, dont je vous pri si acertes come je puis qu'il vous plaise à le moy mander, je m'aviseroie d'envoier vers vous pour vostre bonneur & pour vostre pais, & aussi pour mon bien & pour ma joie. Car par m'ame je n'aroie jamais bien, se vous cheiez en paroles ou en blasme pour moy, comment que Dieus scet qu'il n'y a nulle cause ne n'ara ja. Mon tres-dous cuer, mes secretaires a esté devers moy, & m'a dit plusieurs choses de par vous, lesquelles je ne vueil pas escrire ; pour ce que vous le savez bien. Et de ce qu'il m'a dit, je vous en merci si tres-humblement come bouche le porroit dire ne cuers penser. Et, se Dieu plaist, environ ceste Pasque, je metteray tel peine à acomplir ce qu'il m'a dit, qu'il n'y avera point de defaut. Car, par m'ame, là sont tuit my desir & tuit my penser. Mais, mon tres-dous cuer, coment que j'aime moult mon secretaire & que je me fie fort en li, & vous aussi, vous m'avez envoié de vos joiaus par lui, liquel ont esté pris en vostre riche tresor ; par m'ame ! je vueil que vous sachiez certainement que se vous poviez fere chose qui me deust desplaire, cils presens que vous m'avez envoié par luy me desplairoit. (1) Et vous

(1) On voit ici combien Machaut mettoit plus de prudence que la

supplie humblement, se vous amez mon bien, ma pais & ma joie, que jamais il ne vous avengne, par lui ne par autre : que, par Dieu, je ne le recevroie point de li ne d'autre ; pour ce que trop grant familiarité engendre baine. Et coment que je suis certains com de la mort que vous le me donniez plus volentiers en present, j'ameraie mieus les attendre .xx. ans, que ce que vous m'en envoissiez .i. seul ne par li ne par autre. Et aussi, mon tres-dous cuer, j'ay bien vëu, oï & considéré tout ce que le porteur de ces lettres m'a dit de par vous, par la créance qui estoit en ces lettres ; si me plaist moult de ce que vous vous estes descouverte à li. Car il m'a dit & monstre plusieurs choses si bien & si saigement, que mes cuers est tous rapaisiez. Si vous pri, si tres-chierement & humblement come je puis, que tous rappors, toutes choses faites, dites ou escriptes entre vous & moy, soient oubliées & pardonnées de tres-vray cuer d'amie & d'amy ; & que jamais n'en souveigne. Si menrons bonne vie, douce, plaisante & amoureuse. Et, mon tres-dous cuer, je vous ay escript aucune chose que on m'avoit dit. En l'ame de moy, je l'ay fait pour vostre bien & pour vostre bonheur, & aussi pour vous aviser ; si ne vous en deüssiez mie si troubler. Quant à la clef que je porte du tres-riche & gracieus trefor, qui est en coffre où toute joie, toute grace & toute douceur sont, ne ayez doubte que elle sera tres-bien gardée, se Dieus plaist & je puis ; & la vous porteray le plus briefment que je porray, pour veoir les graces, les gloires & les richescs de cest amoureux trefor. Mon tres-dous cuer, plaise-vous savoir que j'ay enfourmé le porteur de ces lettres de toute m'intencion, (1) plus pleinement que je ne le vous porroie escripre. Si

jeune fille dans les cas de haute délicatesse comme parolt avoir été celui-ci. On peut conjecturer que Peronne au moment de se marier avoit envoyé à Guillaume un souvenir très-expressif & très-confidentiel des sentiments qu'elle lui conservoit.

(1) C'est la première fois que je remarque ce solécisme aujourd'hui

vous pri que vous le vueilliez croire de ce qu'il vous dira de par moy, autant come moy meismes. Et quant à vostre livre, il sera parfait, se Dieus plaist & je puis, dedens .xv. jours. Et le fust pieçà : mais j'ay esté lonc temps que je n'y ay riens fait. Et tenra environ .xii. quabiers de .xl. poins(1). Et quant il sera par fais je le feray escrire & puis si le vous envoie ray. A Dieu, ma tres-chiere dame, mon tres-dous cuer & ma tres-douce amour qui vous doint bonneur & joie, de quanque vostres cuers aime. Escript le .x°. jour d'avril.

Vostre tres-loial amy. (2)

Encor li dis-je : « Biau dous sire,
 « Je vous pri que vous vueilliez dire
 « A Toute-belle, en qui comant
 « Suis tout, qu'à li me recomant
 « Autant de fois com ceuls qui sont,

adopté du pronom personnel masculin devant un substantif féminin, *mon intention* au lieu de *mon intencion*.

(1) Ou lignes. Les cahiers étoient ordinairement de 8 feuillets; ainsi 12 cahiers donnoient 96 feuillets ou 192 pages, lesquels, à 40 lignes la page de chaque colonne, donnent 15,520 lignes. Le msc. 1584, qui porte en effet 40 points ou lignes par colonne, soit 160 lignes par feuillet, n'emploie que 86 feuillets; ce qui donne environ 13,800 lignes. C'est à peu près le calcul de Machaut; car aux lignes de vers il faut ajouter celles des 46 lettres, & les titres de chaque pièce, ballades, lais, virelets, complaintes & autres rubriques qu'il nous a le plus souvent paru inutile de reproduire.

(2) Pourquoi Machaut achève-t-il son livre? Pourquoi promet-il de renvoyer la clef du trésor, c'est-à-dire la preuve sensible de l'engagement qu'avoit pris la demoiselle de n'accorder à nul autre que Machaut le don d'amoureuse merci? Pourquoi avoit-elle la première tourné en innocent badinage la passion qu'elle avoit inspirée à Machaut, & qu'elle-même avoit partagée & partageoit peut-être encore? Je n'en vois l'explication que dans un mariage projeté, qui ne lui permettoit plus de conserver avec Machaut les mêmes privautés, mais qui ne devoit pas interrompre leurs relations affectueuses.

« Qui ont esté & qui seront,
« Feront de pas, diront paroles,
« Et feront de tours de karoles,
« De vertillons & de fusiaus; (1)
« Et ferront de cops de martiaus,
« De cloches, de haches, d'espées;
« Et com il aurent de pensées,
« Comme pirouelles & tours
« Ont fait, font & feront de tours,
« Et com il naist en mai fueillettes,
« Fruis, fleurs, graines & poils d'erbettes;
« Comme il est d'arbres, de buissons;
« Et de tous espis en moissons,
« De grains, de fèves & de pois,
« Et de drames en touz les pois
« Qui seront, qui font & qui furent;
« Com tous les grains qui onques crurent,
« De grains de fel & de gravelle,
« De sablon, de poudre & de grelle;
« Orge, aveinne, foile & froment,
« Et d'estoilles en firmament;
« De jours ouvrables & de festes,
« Et de nuis, & de toutes bestes;
« Et com il fu onques d'oisiaus,
« De créatures, de roisiaus,
« De grans fueilles, de glans de chaifnes,
« De poins d'aguiilles & d'alefnes,
« De grans pierres & de pierrettes

(1) C'est-à-dire, je crois, « de tours de vertillons & de fuseaus. » Le vertillon étoit le morceau de plomb que les femmes passoient au bout de leurs fuseaus pour le tourner plus facilement. (*Dictionnaire de Trévoux.*)

« Et de toutes autres chofettes;
« Et autant com il a de goutes
« En la mer & en yaves toutes,
« Et comme il a en mer parfonde
« De poissons, & par tout le monde;
« Et comme il est goutes de sanc,
« D'oile, de vin & de lait blanc,
« Et de trestoute autre liqueur;
« Et autretant comme li cuer
« Par les yeux ont plouré de larmes,
« Et comme il a & aura d'armes
« En paradis, en purgatoire,
« Et en enfer qui est sans gloire;
« Et com on a forgié monnoie,
« Et comme il a en dras de foie
« De coulours & d'uevre sauvage
« Et comme il a en tout ouvrage
« De chanvre, de lin & de laine,
« Deljés filz qu'on file à grant peinne;
« Et autant comme de poil a
« Sur quanque Dieus onques créa;
« Com il est plumes & cincelles,
« Mouches, mouchettes & azelles
« En tout le monde entierement,
« Einfi, fire, tres-humblement
« Moy, mon cuer, mes afflictions,
« Par .v^e. mile millions
« Plus que je ne dis, li direz,
« Quant vous m'i recommanderez.
« Aussi, par .v^e. mille fois
« Autant quon a menti de fois,
« Dit mensonges & fait faus tours,
« Especiaument en amours,

« Et fait de fouspirs amoureux,
« Et d'autres qui sont dolereus;
« Et autant comme il a de trais
« D'arc, d'arçons, d'arbalestes trais, (1)
« Et de pennes & de pinceaus,
« Et qu'on a mengié de morceaux,
« Et fera dou commencement
« Du monde jusqu'au finement. »

Il respondi : « Par Saint Martin!
« Trop me faurroit lever matin
« Se tout ce dire li voloie ;
« Et, par ma foy, je ne feroie :
« Mais mon pooir & mon devoir
« En feray, sachiez-le de voir. »

A tant se departi de moy,
Le premier jour du moys de Moy ;
Et erra tant par ses journées
Qu'il a mes lettres presentées,
Et parfist sa legacion
Si tres-bien, qu'en droite union
Mist nos .ii. cuers, & si les joint
Que jamais ne seront desjoint,
Partis, ne defasseblez ;
Car par amours sont assemblez,
Et par la déesse Venus.
Que tous les haus dieus sont venus,
Et les déesses ensement
Qui onques amoureuxment
Amerent, à ceste assemblée,

(1) *l'ar.* Fais en papier ou en parois.

Pour que jamais désassemblée
 Ne puiſt eſtre, par nulle voie;
 Et qu'en pais, en folas, en joie
 Puiſſiens vivre & manoir touſdis,
 Et puis en la fin paradis.

Vefci la lettre qui teſmongne
 L'effect de toute la beſongne
 Que mon cuer & ma dame chiere
 M'eſcript à bonne & lie chiere,
 Et qui à la mienne reſpont,
 Qui bien l'entent & bien l'eſpont.

XLVI. — *Mon tres-dous cuer, ma tres-douce, vraie & loial amour, j'ay receu vos lettres, eſquelles vous me faites ſavoir voſtre bon eſtat, qui eſt la plus ſouveraine joie que je puiſſe avoir que de oir en bonnes nouvelles; & du mien dont il vous plaiſt à ſavoir, je vous en mercy tant doucement & tant amoureusement come je puis. Si vous plaiſe ſavoir que j'ay bien oÿ & entendu tout ce que li porterres de ces lettres m'a dit de par vous, par unes lettres de créance. Et ce m'a réſuſcité mon cuer, ma joie, mon eſperit; & moy donné tel eſtat qu'il n'eſt joie en ce monde qui ne ſoit triſtece, encontre la parfaite joie que j'ay, de ce que Dieus, Amours & Venus la déeſſe, qui a oÿ mes prieres, mes complaints & mes lamentacions, ont remis voſtre cuer où il doit eſtre & en voie de verité. Car, par celi dieu qui me fiſt, onques ne fis ne penſay choſe par quoy vous me déuſſiez eſlongier, ne ne feray jamais jour de ma vie. Et puisque tout eſt pardonné d'une part & d'autre, pour Dieu, mon tres-dous cuer, gardons-l'un l'autre d'ore en avant pais, bonheur & parfaite amour. Si vivrons en joie & en plaiſance, & ſi aurons parfaite ſouffiſſance. Et auſſi, nous ſerons bors des dangiers de Fortune. Et, mon tres-dous cuer, je vous*

jure, par tous les seremens que femme porroit faire, que jamais créature ne croiray encontre vous, pour chose qu'on m'en die ne raporte; & je vous tien pour si bon & si loial, je suis certaine que aussi ferez-vous de moy. Mon tres-dous cuer, freres, compains & tres-loiaus amis, vous m'avez escript que vous me venriez veoir. Si, vous pri si cbierement come vous amez mon bien, ma pais, ma joie & ma vie, que vous ne vous metez point en cbemin, se li país n'est plus séurs. Car vous ne me porriez plus correcier en monde que de venir vers moy en peril de vostre corps; & jamais je n'aroie bien ne joie, se vous aviez aucun empeschement. Mon tres-dous cuer, vous m'avez escript pieffa, en unes autres lettres dont je ne fis onques responce, que je vous escri plus briefment & plus obscurement que je ne soloie : & en verité vous dites voir. Mais c'est pour ce que je ne trueve pas tousjours clerc en qui je me fie bien, pour escrire pardevers vous. Et comment que je vous aie tousjours acoustumé à escrire ouvertement, & que plusieurs scevent les amours de vous & de moy, n'est-il nuls qui en saiche parfaitement la verité, fors une (1) & moy & vostre secretaire. Et, pour Dieu, mon dous cuer, ne doubtez que je le face pour nulle autre chose : car il ne se fait pas bon fier en tous, & tels le porroit veoir qui porroit penser ce qui n'est pas. Et vorroie bien que vous ne me escriffissiez point, si ce n'estoit chansons, ou se ce n'estoit par vostre vallet qui autrefois y a esté, & qui scet la maniere. Et si m'est advis que c'est le meilleur. Mon tres-dous cuer & mon tres-dous amy, je vous pri tant doucement comme je puis, que vous ne vous vueilliez courrecier du joiau que je vous ay envoié par vostre secretaire, lequel a esté pris en mon trefor. Car je vous jur par tous les seremens que nuls puet faire, que puis que je vous vi, je n'en ostay nuls, fors celi que je vous ay envoié. Et soiez certains que se je béusse cuidié qu'il vous

(1) La Colombelle.

déust desplaire, j'eusse aussi tost mors mon doit jusques à l'os, que je le vous eusse envoié. Si vous pri, pour Dieu, mon dous cuer, que vous le me vueilliez pardonner. Et, par ma foy, je vous promet que je ne le feray jamais. Mais je le fis pour ce qu'il me faisoit moult mal de ce que je ne le vous pooie donner, & aussi que je vous enveroie volentiers chose qui vous donast confort & lésce. Et, pour Dieu, mon dous cuer, se j'ay riens qui vous plaise par quoy vous pèussiez avoir bien & joie, si le me vueilliez mander, & je vous promet que je le vous enverray de tres-bon cuer. Je ne vous envoie pas vostre livre, pour ce que j'ay trop grant doubte qu'il ne fust perdu. Et aussi, c'est tout mon esbatement & que je y vueil aucunes choses amender, lesquelles je vous diroie volentiers de bouche. Et toutevoie le vous enverray-je le plus tost que je porray avoir certain message. Je n'ay pas eu les .ii. balades que vous me mandez que vous m'avez envoïes, dont je suis moult courrecie; car j'ay grant doubte qu'elles ne soient truandées (1) avant que je les saiche. Ne je n'eus de vous nouvelles, puis que je vous escriis par vostre vallet derreinement. Mon tres-dous cuer, je vous envoie .i. rondelet où vostre nom est. Si vous prt tres-amoureusement que vous le vueilliez prenre-en gré; car je ne le sceusse faire se il ne venist de vous. Je pri à Dieu qu'il vous doint bonneur & joie de quanque vostre cuer aime.

Vostre tres-loial amie.

RONDEL.

Cinq, sept, douze, un, nuef, onze & vint, (2)
M'a de tres-fine amour esprise,

(1) Répandues, chantées par les rues.

(2) E. g. m. a. i. l. u, ce qui donne *Guilame*, & en doublant les lettres u & l, *Guillaume* : comme, dans le précédent rondeau de Guillaume,

Dès qu'à ma congnoissance vint
.v. vii. xii. i. ix. xi. & .xx.
Je sienne & il tous miens devint,
Pour son renom que chascuns prise.
.v. vii. xii. i. ix. xi. & .xx.
M'a de tres-fine amour esprise.

Ainsi fumes nous racordé,
Com je vous ay ci recordé.

Or est raison que je vous die
Le nom de ma dame jolie,
Et le mien qui a fait ce dit
Que l'en appelle LE VOIR-DIT.
Et s'au savoir volez entendre,
En la fin de ce livre prendre
Vous convendra le ver .ix^{isme}.
Et puis .viii. lettres de l'uitisme
Qui font droit au commencement.
Là verrez nos noms clerement.
Vescy comment je les enseigne :
Il me plaist bien que chascuns teigne
Que j'aim si fort, sans repentir,
Ma chiere dame & sans mentir,
Que je ne desire, par m'ame,
Pour li changier nule autre dame ;
Madame le saura de vray, (1)

nous avons trouvé *Peron*, & en doublant les lettres *e* & *n*, *Peronne*. Le diminutif *Peronnelle* indiquoit que la demoiselle n'étoit pas majeure. A compter de là, elle fut *Peronne*, ainsi qu'Eustache Deschamps la nomme dans la balade qu'il lui adressa après la mort de Machaut.

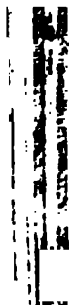
(1) Le neuvième vers & les huit premières lettres du huitième donnent : *Perone d'Armantiere* & *Guillaume de Machau*. Seulement, au lieu de la bonne rime *dame*, les mss. portent *same*, contre l'orthographe or-

Qu'autre dame jamais n'auray ;
Ains feray sien jusqu'à la fin,
Et, après ma mort, de cuer fin
La fervira mes esperis.
Or doint Dieus qu'il ne soit peris,
Pour li tant prier, qu'il appelle
Son ame en gloire : TOUTE-BELLE ! (1)

dinairement suivie dans le poëme. Peut-être Peronne elle-même, qui avoit désiré quelques changemens dans le texte, avoit-elle fait cette petite correction, pour avoir un argument à opposer aux médifans qui l'auroient reconnue.

(1) Machaut nous parolt souhaiter ici que Peronne d'Armentières soit un jour reçue en Paradis sous le nom de sainte *Toute-belle*. Nous supposons que le *Voir-Dit* n'auroit rien ajouté aux pièces justificatives de la canonisation.

EXPLICIT LE LIVRE DU VOIR-DIT.



GLOSSAIRE.

A

ABELIST [Riens ne m'], ne me platt, 12.
ABRIVEZ, rapide, agile, 233.
ACERTES, certes, 20.
ACERMIÉS, ajustés, 354.
ACONTES, habitué, familier, intime, 14.
ACOSÉ, reposé, 42.
ACOUARDS, devenus couarts, 90.
ACOUPIs, frappés, 223.
ADÈs, toujours, 90.
ADRESCE [M'], me dirige, 187.
AFFAIRE, façon d'être ou d'agir.
 « Elle est de si noble aff. », 1.
 — « Le renon de vostre affaire », 78.
AFFAUTURE, charge de feutre, de harnois, 271.
AFFIE [je vous], je vous garantis, 278.
AFFIERT [il], il convient, il importe, 224.
AFFINÉE [Amour], parfaite, épurée, 25.
AFFONDE, met à fond, engloutit, 289.
AHERDI (Léefce à moi ne s'), Joie n'adhéra plus à moi, 33.
AHONTE [S'], est honteuse, 90.
AHONTER, rendre honteux, 107.
AÏNÇOIS, *ainfois*, mais, au contraire, 3.
AÏNS, mais, 2. (Ce mot prévenoit

la répétition de *mais*, souvent inévitable aujourd'hui.)
AÏNT [M'], 3^e pers. sing. présent de *aimer*, 10.
AÏRE, allure, « de bon aire », 65.
AÏRÉE, irritée, 85.
AÏSÉMENT, facilité, 70.
AÏSÉ, mis à l'aïse, 82.
AJOURNER, faire jour, 131.
ALIGIER, alléger, 100.
AMENDÉ, corrigé, 229.
AMENDELIERS [les], les amandiers, 288.
AMENDER, satisfaire, 102 (nous disons aujourd'hui : faire amende honorable). Améliorer, 369.
AMENUÏSE, amoindrit, 185.
AMER LONG DE LI, aimer une personne éloignée de soi, 279.
AMISTÉ, amitié, 297.
AMORDRE, acharner, 138.
AMORT [S'], s'acharne, 325.
ANCELLE, servante, 132.
ANOY, ennui, 26. — **ANOIER**, ennuyer, 212.
A NUL FUER, à aucun prix (pour nul marché), 31.
AOMBRE [S'], s'abat, se couvre, 46.
APAIÉ, payé, satisfait, 16.
APARLAI [L'], je l'entrepris de paroles, 160.
APERT-E, franc, ouvert, 27, 214.
APPASSOIENT, apaisoient, 358.
ARÇON, archet de violon, 317.
ARENE, fable, 67.

ARONDE, hirondelle, 276.

ARROCHE [les nés], attire les vaiffeaux à la roche, 289. (Devant une voyelle, Machaut écrit *les nés*, & les *nés* devant une consonne. « Les *nés* arroche, — les *nés* perist » (il détruit les nés.)

ARSE, brûlée.

ARSON, petit arc, 103.

ART [Se mes cuers], si mon cœur brûle, 74.

ASPRESSE, apreté, 187.

ASSAGISSORT [M'], me rendoit sage, 125.

ASSENER, pourvoir, assigner, fournir, 176; — « Mieus assenée d'ami », mieux pourvue, 193.

ASSENTE [S'], donne son assentiment, 26.

ASSEVIS, satisfait, 19. *Affevir*, achever. « Pour bien mon voyage affevir », 70.

ASSOTE [T'], te rend sot, 231.

ASSOUAGE, adoucit, rend doux, 73.

ATOURNE [M'], m'entraîne, m'oblige, me tourne, 36.

ATTEMPRANCE, modération, tempérance, 169.

ATTEMPRÉMENT, modérément, *ib.*

ATTRAIT (adj.), d'une façon attrayante, 150. *Attrait*, *retrait* (verbe), attire, retire, 273.

AUMAILLE, troupeaux, 291.

AUMOSNE, charité, 235.

AUNOY, lieu planté d'aunes, 43.

AUQUES, quelque peu, 181; — à peu près, 264.

AUTELE, telle, 279.

AVALAY [J'], je descendis, 107.

AVIVE [S'], prend vie. « Amours se boute & s'avive », 9.

AVOIE [Se Dieus m'], si Dieu me dirige, me conduit sur la voie, 6, 270. *Avoier*, mettre à ou sur la voie, 101.

AVOUTIRE, adultère, 319.

AZELLES, taons, 365. (*Azilus*, dans Virgile, *Georg.*, III, 147. Le mot

françois n'a pas été relevé dans les glossaires.)

B

BAISSELLE, servante, 255.

BARAT, fraude, chicane, 70.

BESTOURNER, égarer, 36.

BON [de fon], de sa grâce, de sa pure volonté, 193.

BOUTILLIERE, bouteillière, échançon, 210.

BRAIT [Son], sa plainte douloureuse, 246.

BRUEIL ou breuil, petite forêt, 175.

BRUYST, grille, grillé, 121, 142.

C

CAR, adv., est souvent employé comme synonyme de *or*. « Il li dira : *car* vous levés », 35.

CAROLER, danser en rond, aux chansons, 143.

CAUTELE, précaution, 79.

CEMBIAUS, appel pour tournois; pas d'armes, 137.

CENT DOUBLES [A], à doubles centaines, 93.

CERCHIERENT, parcoururent (*circumire*), 274.

CHALOIT, importoit, 32. (En riens de moy ne me.) Je ne prenois aucun fouci de moi, de ce qu'on en pouvoit dire.

CHAPPEL, couronne, bandeau, 244; — d'où *chappelet*, 154.

CHASTOI, enseignement, 320.

CHASTOIE [Me], m'enseigne, 93. *Je te chastie*, je t'apprends, 178, 247.

CHEOIR, choir, tomber, 273.

CHETIS [Trop est], bien est malheureux, 290.

CHEVANCE, pitance, 87.

CHEVI (Me), je me comportai, 25. *Elle se chevit*, 55. *Il se chevit*, 293.

CHIEF, tête, 175, & par extension, fin, issue, 128.
 CINCLES, vers luisans, 363.
 CLAME, appelle. « Son ami vous *clame* », 11.
 CLAMER, appeler, proclamer, 18, 305.
 CLAVETTE, petite clef, 161.
 COIE [La], la douce, la paisible, 174.
 COINTE, propre, élégant. « Une dame *cointe* », 4. (Du latin : *compta*.)
 COINTEMENT, élégamment, 44.
 CLOÿ, ferma, 147.
 COÏTEMENT, doucement, sans bruit, 154, 296.
 COLIER, devenir triste, broyer du noir, 24.
 COMMANT [En vo], à votre commandement, 25.
 COMMENT QUE, quoique, 86.
 COM VAILLANT QUE IL FUST, quelle..., 67.
 COMPASSER, franchir, passer outre, 67.
 CONGNET, petit coin, 90.
 CONJOÏR, agréer, 288.
 CONSEIL METTRE, dans le sens de notre *porter remède*, 273.
 CONTRUEVE, invention, chose controuvée, 303.
 CONVENIR, disposer, 258.
 CONVENT (Je vous *ay en*), répond à : *Je vous avouerai, je vous confierai*, 301.
 COQUART, sot, 86.
 CORNARDIE, sottise, folie, 50.
 COSTE, côté (masc.), dalez son coste, 123.
 COURCIER, courroucer, 252.
 COURRECIÉ, courroucé, 250.
 COURRESSE [Je me], je me courrouce, 245.
 COURSA [Se], se courrouça, 237.
 COUTEPOINTE (*culcita puncta*), que nous avons corrompu en *courtepointe*, 214.
 CRAVANTE, crève, fend, 290.
 CRAVENTÉE, fendue, 90.

CREMOUR, crainte, 155.
 CRUES (ou) au creux, 290.
 CUEVRECHIÉS, *couvrechiefs*, mouchoirs, 63.
 CUI, à qui, 153.
 CUIDER, *cuiday*, penser, pensai, 25.
 CURE [Ne], ne prends fouci, 90.
 CURE (subst.), fouci, 177.

D

DANGIER, pouvoir, 37. Danger, 111. Comme personnage allégorique, souvent introduit dans la langue poétique depuis le beau *Roman de la Rose*, il ne représente pas, ainsi qu'on l'a dit souvent, un mari ou tuteur jaloux, mais simplement le *Refus*, la *Réistance* de la dame aux désirs de son ami; ce que celui-ci redoute par conséquent le plus, 159, 264, 281.
 DALES LI, par devers elle, 22.
 DECHÉUS, dépourvu, privé, 34.
 DEDUIT, plaisir, 41.
 DEFFERMER, ouvrir, 190.
 DEFRIOIE [Je me], je me réchauffai, 43.
 DELIES (toiles), fines, délicates, 229.
 DELIS, plaisir, 187.
 DELITABLE, délectable. (La forme actuelle est un retour au latin qui n'a pas empêché de vieillir le bon substantif *delis*.) « Aventure *delitable* », 2.
 DEMOUR, fém., demeure, 81.
 DEPARTEMENT, départie, séparation, 37, 193.
 DEPARTIR (au), au moment de la séparation, 82.
 DEPLAIE, déchire, 174.
 DEPORT [Me], je me divertis, 177.
 DEPRY, *faire depry*, prier, faire prière, 26.

- DE PUTRE AIRE, de mauvaise nature, 254.
- DESAPRIS, mal appris, 19.
- DESCONGNEUS (J'estoie), ce mot ne remplace pas complètement *méconnu*. J'avois cessé d'être connu, 2.
- DESCORDER, ôter du cœur, défacorder, 15.
- DESCORT, discorde, 248.
- DESDUIT [Se], se plut, 262.
- DESRÉE, défordonnée, téméraire, 227.
- DESGOTT, défordre, 247.
- DESSERT, service, mérite, 93.
- DESSEVER, quitter, séparer, 176.
— *Deffervée*, séparation, 205.
- DESSINGLÉS, défunis, 294.
- DESTOURENT, dérangé, 208.
- DESTRAINT, déchire, 50.
- DESTRÉSSE, non treffée, 197.
- DESVÉE [La], l'adverbe, la contraire, 278.
- DETRI, arrêt, & *Detrier*, verb. ou substant. Arrêter & arrêt. « Je pris sa main sans *detrier* », 82. — Qu'à moy grevoit le *detrier* », le retard, 163.
- DEULT [Li], 3^e pers. préf., lui fait peine, douleur, 6.
- DEUST, dû; forme auxiliaire du conditionnel. *Li cuers me deust partir*, me partiroit, 82.
- DEVIS, façon de penser, 111.
- DIFFAME, déshonneur, 138. (Ce substantif perdu n'est pas remplacé.)
- DITTER, dicter, réciter, 99.
- DOLEREUS, dolent, souffrant, 102.
- DOLOIR, souffrir, 52.
- DOLUSER, gémir, 100.
- DRAMES, rames de pois, 364. (Dans un glossaire latin-françois du treizième siècle, on trouve : « *DRAMA, fîsle de pois.* »)
- DRUE, amie, maîtresse, 30. De là, les *drueries*, présens, gages d'amour, 288.
- DUREMENT, fortement, 75.
- E
- EMBATUS, embarrasé, empêtré, 111.
- EN BON POINT, en bon état ou bonne santé, 165. (De là notre mot *embonpoint*, d'une acception plus restreinte.)
- ENCHÊIR, tomber en, 273.
- ENCORNE [Je t'], je te corne aux oreilles, 217.
- ENDEMENTIERS, cependant, 94.
- ENFANCE, action d'enfant, 51.
- ENGHEN, génie, 42.
- ENGINEIE, trompée, 201.
- EN PRESENT, présentement, 12.
- ENQUESTER, enquérir, 3.
- ENSEIGNES, marques, 259.
- ENSEMENT, adv., également, 10.
- ENTALENTÉ, rendu désireux, 78.
- ENTECHIÉS, adj., entiché. « De *maladies entechiées* », atteint, affecté, 33.
- ENTENTIS, attentif, 216.
- ENTORT, mal placé, de travers, 196.
- ENTR'UEIL, entre les yeux, 175.
- ENVIS [A], à regret, 67.
- ENVOISEURE, enjouement, 71.
- ENVOISIE, enjouée, 18. *Envoisîé*, 42. *Renvoisîes*, 44.
- ENVOISEMENT, gaiement, 143.
- ESBANOIE [S'], se délecte, 149.
- ESCERVELER, faire sauter la cervelle, 139.
- ESCLAME, scandaleux. « Cuer esclame », 254.
- ESCLARCIR, éclaircir, 20.
- ESCURIL [En], en voie, en train de. « Par eus en l'*escueil* suis mis-d'avoir joie », 26. (Voy. Scheler, Glossaire de Froissart.)
- ESLAIS, élan, 197.
- ESLONGE, éloigne, 239.
- ESMAIER, émouvoir, être en émoi, 34.
- ESMAUS, émail, 310.
- ESMERÉE, épurée, 191.

ESPART [S'], se répand, 254.
 ESPART, éclair, rayon, 22.
 ESPOIR, adv., peut-être, 57.
 ESSEART, désert, 142.
 ESSILE, ruine. *Effiler*, ruiner, 103.
 ESSILÉ, ruiné, 31.
 ESSOINE, empêchement, 234.
 ESTABLE, stable, 278.
 ESTABLETÉ, stabilité, 255.
 ESTAHIS, extasié, 225.
 ESTANT [En], droit, levé, sur *son* séant, 96.
 ESTER, exister, 102.
 ESTOIE, 3^e pers. de l'imparfait indicatif : j'*estoie*, — tu *lers*, ou *estoies*, — il *ert* ou *estoit*, — nous *estîmes*, vous *estiez*, — il *erent* ou *estoient*.
 ESTOUR, combat, 36.
 ESTRAINS, serré, oppressé, 81.
 ESTRANGIER, éloigner, séparer, 88, 111.
 ESTRE, pris substantivement. « S'il pooit estre que vous venissiez *en son estre* », c'est-à-dire où elle est, en sa résidence ordinaire, 6, 115.
 ESTRIVER, refuser, 104.
 ESTUER [Il], il convient, il est à propos (*est opus*), 49.

F

FAILLE [Sans], sans faute, 287.
 FAIS [Li], l'œuvre, la composition, 274.
 FAITCE, adj. féminin de *faitte*, bien faite. « Une dame longue, droite, faitce & cointe », 4.
 FAITCEMENT, parfaitement, 66.
 FAURAS, manqueras, 91.
 FAUTRE, feutre (pièce de cuir sur laquelle la lance étoit posée), 141.
 FENESTRELLE, petite fenêtre, 154.
 FERMÉE, arrêtée, 72.
 FIERE ! [Que malegoute], que puisse frapper la mauvaise goutte ! 321.

FINER, pour finir. « Quand il ot *finé* sa parole », 8.
 FINETÉ, fin, 255.
 FINS, FINE, adj., parfait, 10, 81.
 FIS, assuré. « Soiés tous *fis* », 31.
 FLEBES, foibles, 24.
 FLUN, fleuve, 148.
 FOLAIGE, folie, 73.
 FONDE, fronde, 139.
 FORS TANT, hors seulement, 197.
 FORT [Quand vint au], au bout du compte, à la fin, 146.
 FOURFIST [Se], se déshonora, comme on dit encore *forfaire à l'honneur*, 126.
 FREINGNE [Ne], ne rompe (du verbe *freindre*), 44.
 FREMAILLES, petit fermail, 206.
 FRÉOUR, frayeur, 185.
 FRIVOLES, subst., frivolités, 357.
 FUMIERE, fumée, 95.
 FUNDISE [Une ymage], une statue creuse, coulée, 229.

G

GAIGNONS, matins, 293.
 GARÇONS, gens sans conduite, & sans autorité, 219. (On fait qu'au Moyen Âge ce nom étoit injurieux, & que le féminin correspondant ne l'étoit pas.)
 GEHIRAY, avouerai, 20.
 GESIR, coucher, 146.
 GOULOUSÉ [J'ai], j'ai désiré, 9.
 GREVAIN, AINE, pesant, pesante, 304.
 GREVANCE. « Pour ma *grevance* », à ma charge, 51.
 GRIENGES, griefs, 188.
 GRIGNOUR, plus grand, 275.
 GRIJOIS, Grecs, 230, 288.
 GUENCHIR, tourper à gauche, 181.
 GUERMENTER, plaindre, gémir, 49.
 GUERPY, abandonné, 41.
 GUERREDON, récompense, guerdon, 261.
 GUILLE, tromperie, 70.

H

HAIRE, masc., souffrance, 264;
fém., chemise de crin, 264.
HAÏT [En très-bon], en très-bon
état, 166.
HARDIEMENT, hardiesse, 287.
HAUSSAGE [Le], la hauteur, 73.
HIDE, effroi, 167; d'où notre adj.
hideux.
HUCHA [Mc], m'appela, 146.

I

ICE, cela. « Pour ice », 213.
IERT, 3^e pers. du temps futur, *fera*.
« Tous les jours iert de moy ser-
vie », 8.
ILLUEQUES, là. « *D'illueques* », de
là, 219.
IL N'A PAS, il n'y a pas, 2. (L'addi-
tion actuelle de l'adverbe y étoit
assez inutile.)
IRE, colère, 29.
ISNELLEMENT, vite, 99.
ISSIR, sortir, 53.
ISSOIT, sortoit, 353.
IST, fort, 211. « De mon cuer nulle
fois n'*ist*. » Et non : *mille* fois,
comme on a imprimé.

J

JASOIT CE QUE, bien que, 78.
JE NE M'AY A QUI COMPLAINDE, je
n'ai à qui me plaindre, 264.
JOINCTE, adj., bien prise. « Une
dame gente, juene, jolie &
joincte », 4.
JOLI, léger, enjoué, 10.
JOLIVETÉ, enjouement, 31.
JOULET, petit joyau, 35.
JOUVENTE, jeunesse, 210.

L

LAÇOIT, enlaçoit, 270.
LAIDENGIS, maltraité, 88.

LAS [Li], le malheureux, 34.
LECHERIE, perfidie, 318.
LEPPE, la lippe ou chassie, 238.
LÈS, *prép.*, près de; ou *subst.*, lait.
« Ses bras plus blans que *lès* », 99.
LETTRELLES, petites lettres, 75.
LEU [Li], les loups, 232.
LI, pron., elle & lui. « Pour l'a-
mour de *li* [d'elle] », 10. « En-
contre li me dressai [lui] », 14.
LIEMENT, joyeusement, 177.
LIÉS, joyeux. On pouvoit aussi pro-
noncer *lie*, comme dans *chère lie*.
« Trop *liés* fu de li véoir », 3.
« Pensée *lie* », 5.
LIGEMENT, de service lige, ou
obligé, 26.
LOSER, tromper, 273.
LOÇUE, adj., crépue, 290.
LOIER, lier, 238.
LOISSÉS, donniez avis, du verbe
loer ou *louer*, aviser, conseiller,
135.
LONGNET, éloigné, 90.
LOS [Son], la louange, 84.
LOS (Je), je loue, 84.

M

MAINT, 3^e pers. sing. du présent de
manoir, demeurer. « La bonté
qu'en li maint », 10.
MAIRE, maltrise, 78.
MAIS, jamais, 305.
MAISES NOVELLES, mauvaises nou-
velles, 315. (Je ne crois pas que
le masculin *mais* fût usité dans
le même sens.)
MAISNIE, famille, 196.
MAISTRIE, la domination, 147.
MAISTRIOT, dominoit, 3.
MALE, mauvaise, 217.
MANIERE, maintien, 4, 82.
MAS, maté, abattu, 34.
MENDRES, moindre, 357. — « Des
mendres », des moindres, 138.
MENT-JE? mentai-je? 169.

MERCI, récompense, satisfaction, abandon, 10.

MÉRIR, récompenser. « Je récompenserai hautement le mal que vous endurez pour moi », 82. — Merist, récompense, 93.

MÉS, messager, 197.

MESCHÉANS, mal tombant, de mauvaise chance, 202.

MESCHÉOIR, mal arriver, 273.

MESCRÉOIR [La], la soupçonnois, 56.

MESCRÉOIT (Le), le soupçonnoit, 247.

M'ESCROIRIEZ [Ne], *lif.* mescroiriez, ne soupçonneriez, 345.

MESÛRS, aguets, 171.

MESPRÉSURE, mauvais procédé, 169.

MESTIER, besoin. « Car j'avoie mestier », 8.

MÉU, participe du verbe *mouvoir*, agité, remué, ému. « Si en eus le sang méu », 3.

MÉUST, 3^e pers. sing. du conditionnel de *mouvoir*. « Ne la méust », 10.

MIGNOTEMENT, de façon mignonne, 37.

MIRE [« Dieu le vous »], Dieu vous le rende! 67.

MIRES, médecin. (Du mot latin *medicus*, on fit *mege*, *mie* & *mire*.) « Je seray vos mires », 4.

MIROIR [Me], je me représentai, 273.

MOIES, miennes, 29.

MONDE, pure, 1.

MOTÉS, motets. Sorte de composition à deux parties qui se régloit sur un motif ordinairement emprunté au chant ecclésiastique. « Rondeaux, motés & virelais », 5.

MUAY, je devins muet, 92.

MUS, muet, 172.

MUSART. Ce mot, qui entraîne l'idée de paresseux & de sot, répond assez bien à l'expression populaire *foignant*, 120.

MUSET [Ne], ne perdit pas de temps, ne rêvât pas, 27.

MUSOIR, rêvai, 273.

N

N' pour *ni*. « N'au corps n'à l'œil », 2.

NAÏS [Gens], hommes nés, originaires, 199.

NE, ou. « Les nues esclarcir ne troubler », 20.

NEIS, si ce n'est (*nif*), 123.

NÉS, plus, non plus, 90. Même, 301, 307.

NE T'EN CHAILLE, ne t'en soucie, 88.

NICE, niais, 86.

NICETÉ, niaiserie, 225.

NO [A], à la nage, 270.

NOE, navigue, 229.

NOÏE, noyée, 90.

NOIF, neige, 79.

NOIS MUGUETTES, noix muscades, 99.

NOMPER, sans pareille, 176.

NONCHALOIR, insouciance, indifférence, 248.

NONNE, la troisième partie du jour, de neuf heures à midi, 146.

NONPOURQUANT, néanmoins, 40.

O

O VOUS, avec vous, 285.

OMBROIER, mettre à l'ombre, 95.

ONESTÉ, honnêteté, 77.

ONNIS, à l'unisson, tout un, 285.

ORPHENTÉ, isolement comme celui de l'orphelin, 86.

OTTRI, octroi, 159.

ODORER, aspirer l'odeur, 41.

OEUVRES, ouvres, 224.

OU IL N'A QUE REDIRE, où il n'y a rien à dire, rien qu'on puisse trouver à blâmer, 36.

OUTRANGE, excès, 74.

OUTRAGE, injure. *Outrageux*, injurieux, 97.

OUVRIER, opérer, 102.

P

PAILLART, homme sans valeur, 86.
PAPEGAUS, perroquet. (Portug., *Papagallo*), 82.

PARCLOSE [A la], à la fin, 198.

PARFAIT, fait parfaitement, 243.

PARIGAUS, égal, pareil, 82.

PARLER, achever de lire, 250.

PAR M'ÂME, sur mon âme, 81.

PART [Je me], je pars, 76.

PARTEMENT, départ, 120.

PARTI DE MALADIE ET DE LÈSCRE, partagé entre la maladie & la joie, 12.

PARTIR [Sans], sans partage, 21, 77.

PARTIR [Se], partir. « Je pris congé & me partis », 23. — « Je crus, au départir, que le cœur me partirait », 82.

PAVIERE, pavois, écu rond, 290.

PEACEVERA [Ne s'en], ne s'en apercevra, 45.

PESTILENCE, 184, siège de la peste, qu'ailleurs il appellera *épidémie* & *mortalité*, 211.

PETIT [Un], un peu. *Un petiot*, un petit peu, 96.

PÉU, repu, 128.

PILLEUR [Li], les pillards, 295.

PLAÎÉ, blessé, 173.

PLAIT, débat, 154.

PLENTÉ, abondance, 65.

POINT, pointe, 257.

POINT [Un amant], pique, 50.

POINTURES, piqûres, 258.

PORRE, poudre, pousière, 226.

POS, préterit de *pouvoir*. « Je ne la pos remercier, mais je pris sa main, sans retard », 82.

POURVÉU, bien vu, 136.

POUR VOSTRE PAIS, pour votre satisfaction, votre tranquillité, 155.

PREMIERS, premièrement, 78.

PRIANT [Le roi], Priam, 141.

PROIE, je prie, 174.

PUCELLETTE, jeune fille, 154.

PUELENT [S'il], s'ils peuvent, 128.

Q

QUANQUE, tout ce que, 42.

QUE, parce que. « *Qu'il* avoit .xii. mois », 3; — « *Que* j'avote eu douleur mainte, *ib.*

QUE J'Y VOISE, que j'y aille, 146.

QUIER [Ne], je ne demande, 153.

QUIERT [Ne li], ne lui demande, 149.

QUI FACE AU FAIT [Sans rien celer], sans omettre rien de ce qui touche au fait, 17.

R

RACONTEMENT, nouvel accueil, 34.

RAMENBRANCE, mémoire, 65, 93, 180.

RAMENTEVOIR, rappeler, remettre dans l'esprit, 132.

RAPRENDRE, apprendre de nouveau. « Vous n'estes pas au raprendre », 104.

RECELÉE [A], à part, 209.

RECEPT, demeure, résidence, 171.

RECOY [En], en secret, 27.

RECROY [Pas ne], je ne refuse pas, je ne me dédis pas, 142.

REMENANT, le reste, 25.

REMIRER, contempler, 40.

R'ENCHÉY [Je], je retombai, 25.

RENVIE. « Si renvie le bien aimer », 207. C'est-à-dire : le bon amour que nous avons l'un pour l'autre reçoit chaque jour un nouvel aliment. On fait que, dans certains jeux, le *renvi* est le double de la mise des premiers enjeux.

REPAIRE, résidence, 77. « L'onnesté qui en vous repaire », réside, *ib.*

REPENTIR, rendre repentant, 73.

REPONDRE, tenir caché, 8.

RÉS D'ALEMAIGNE, mélodie sur la mesure de laquelle Machaut compose un air de balade, 55. (J'ignore quelle étoit cette mesure.)
 RESSOIGNER, redouter, 20.
 RESSONGNAMMENT, furtivement, craintivement, 361.
 RETOLLIR [Sans], sans réclamer & sans en appeler du don de mon cœur, 13.
 RETRAIRE, verb., rapporter, redire. « De ce que j'en oy retraire », 22 ; — subst., rétractation, réserve, 150.
 REVEL, joie, divertissement. « Pour tenir mon cœur en *revel* », 2.
 REVELÉE, révoltée, 197.
 RIBAUDIE, infolence, inconvenance, 86.
 ROBERT, dérobert, 171.
 RONDELET, ce qu'on a plus tard appelé *triolet*, 278.
 ROUVER, demander, du latin *rogare*, 18.
 RUEVE, demande. « Assez *rueve* qui se va complaignant », 100.
 RUSER, user de finesse, tromper, 87, 127. Aller en tapinois, 146.

S

S' pour *fi*, dont le sens se rapproche de *et*. « S'en eut le sang un peu méu », *passim*.
 SACHET, petit sac, 33.
 SADE, vif, 67.
 SANER, guérir, rendre sain, 30.
 SANS PARTIE, sans partage, 22.
 SAUT EN PLACE [Il], il faillit à la place laissée vuide, 240.
 SE, si. « Se j'avois eu l'éclair de son regard », 22.
 SEINGNE [Je me], je me signe, je fais un signe de croix, 175.
 SENÉS, sensé, 230.
 SENESTRE, gauche, 154.
 SENTEMENT, sentiment, façon de

sentir, 2, 26. « Je ne sçay faire que de sentement, 263.
 SÉOIR, être séant, bienféant, 199.
 SERAINE, sirène, 46.
 SERGENT, serviteur, 154.
 SERVANT, sergent ou serviteur, 25.
 SES, secs, 172.
 SEURONDE, surabonde, 275.
 SEVRA, sépara, 229.
 SI, conj., ainsi, pourtant, 81, 272.
 SIEN, le sien, à elle, 22.
 SOILE, feigle, 364.
 SOLAS, consolation, 253.
 SOMMER, mettre en somme, résumer, 46.
 SOUGIS, sujet, assujetti, 174. *Subjés*, 177.
 SOUTIVE, subtile, 227.
 SOUVENIR, dans le sens de pensée, imagination, 13.
 SUBTIF, *subtyle*, subtil, 9.
 SUEIL [Je], j'ai coutume, 26.
 SUER [Douce], douce sœur, 160. (Sœur étoit alors un nom affectueux qu'on accordoit volontiers à la femme aimée. Le mot *frère* marquoit moins une affection pour ainsi dire fraternelle, qu'une certaine bienveillance de la part d'un supérieur.)
 SUPPEDITÉ, surmonté, 78.
 SUR, SURE, adj., aigre, 2.

T

TANS, fois. « Vint tans », 84.
 TENÇONS, luttés, disputes, 43.
 TENÉS MAINS, teniez moins compte, 130.
 TENROUR, attendrissement, 93.
 TENURES, mélodies moyennes entre la haute-contre & la contre-basse (voix de ténors), 69 ; — contre-teneure, 240.
 TERRIEN, terrestre, 209.
 TEUS, tel, 107.

THIEULES, tuiles, 283.

TOILLE [Me], m'enlève, 192.

TOLLER, enlever, 210.

TOLT [Il me], il m'enlève, 26.

TOR, taureau, 63.

TOUDS, toutefois, toujours, 5.

TOUTESVOIES, **TOUTEVOIE**, toutefois, 20.

TRAIRE, tirer, aller vers, 22.

TRAIRE, mener, tirer, 81, 99; —
trainner, supporter, 41.

TRAITS, svelte, 79; — bien faits,
bien formés, 99.

TRAMÛSSE, transmise, 212.

TRAMET, transmet, 46.

TRAMIS, transmis, 10.

TRÛU, tribut, 26.

TROP, synonyme de la forme super-
lative *três*, 3.

TURTRE, tourterelle. *Son per*, son
aparié, 236.

U

UIS [L'], la porte, la sortie, 82.

UN PETIT, un peu, 82.

UN PO, un peu, 82.

V

VASSELAGE, prud'homie chevale-
resque, ce qui appartient au bon
vassal ou chevalier, 247.

VÊIR, voir, 273.

VERGE, bague, 29.

VESTÉURE, façon de se vêtir, 225.

VIAIRE, visage, 67.

VILLONNIE, déshonneur, avilisse-
ment, 317.

VILTÉ, chose vile, 216.

VIR, voir, 131.

VIS, visage, 40.

VOIR [Le], le vrai, la vérité, 82.

De voir, vraiment.

VOIS, je vais, 36.

W

WET, interdit. « Qui le wet & def-
fend », 67.

WIVRE, couleuvre, 126.

Y

YMAGE & IMAGE, statue, 229. *Ima-
gier*, statuaire.

APPENDICE.

NOTES ET CORRECTIONS.

I. P. 2, v. 29.

Il n'y a pas un an....

Ainsi, Machaut commença le *Voiz-Dit* près d'un an après avoir reçu le premier message de Peronnelle d'Unchair dame d'Armentières : c'est-à-dire en 1363.

Unchair est un village de la préfecture de Châlons-sur-Marne, à quatre lieues de Reims. « Le château subsiste encore, & semble annoncer la « puissance des anciens seigneurs du lieu. » (C. Lefage, *Géographie du département de la Marne*, 1839, p. 524.)

II. P. 3, v. 47.

Amours or ne me maistrloit.

Il nous dira plus loin qu'il n'avait pas eu de maitresse depuis plusieurs années. La mort, ou l'inconstance de celle qu'il aimait & chantoit, avait fortement ébranlé sa santé. Elle s'appeloit Jeanne & semble avoir appartenu aux premiers rangs de la société. La première partie des lais, rondeaux & virelais de Machaut sont faits pour elle.

III. P. 3, v. 54.

Un mien especial ami.

Il se nommoit Henry & devoit être à peu près de l'âge de Machaut, s'il est le Henry auquel, vingt ans auparavant, en 1340, Machaut avoit adressé en forme de complainte une épître curieuse, sur les ennuis qu'on

lui faisoit éprouver à Reims. Sans respect de sa dignité de chanoine, on l'obligeoit à monter la garde sur les murs de la ville; on le forçoit à vendre son cheval; on le chargeoit de lourdes taxes. C'est que le roi Philippe de Valois avoit alors ordonné à tous les hommes en état de porter les armes de rejoindre l'ost qu'il avoit en Cambresis, terre d'Empire. Les échevins de Reims envoyèrent un des leurs vers le Roi, campé sous les murs d'Escaudœuvres près Cambrai, (1) pour lui représenter que la ville, constamment menacée d'un siège, ne pouvoit sans danger rester privée de ses défenseurs. Comme on n'avoit pas de cheval à fournir au messager, on jeta les yeux sur celui du chanoine Guillaume de Machaut, & l'un des échevins chargé de faire le message fournit pour l'acheter une somme de vingt-quatre livres en neuf doubles d'or, valant alors seulement quarante-huit sous l'un, en raison de l'affaiblissement des monnoies. Quand il fallut rembourser la dette, la valeur du double d'or étoit remontée à cinquante sous, comme le prouvent deux articles du Compte des dépenses de la ville de Reims, année 1340 & suivantes : « Item, .xxiv. livres, pour un cheval acheté à Guillaume « de Machau pour ce qu'on ne péüst recouvrer de cheval à louer, pour « porter la malle H. le Large, quant il fu en l'ost devant Escandeure « pour parler au Roi, pour le cri qui fu fait en ceste ville, que chaf- « cuns alast en l'ost. » (*Archives administ. de Reims*, an. 1340, t. II. p. 833.)

— « Item. xviii s. pour frais de neuf doubles d'or à H. le Large qu'il « presta pour un cheval acheté à G. de Machaut & ne valoient li double « d'or que .xlvm. s. quant li dis Henris les presta, & il couterent .l. s. « quant il furent rendu. » (*Ib.*, p. 834.)

M. Tarbé avoit publié cette éptre en la rapportant aux années 1356-1358; mais avec tant de négligence qu'on nous saura gré d'en reproduire exactement sur les manuscrits la partie la plus intéressante :

A toy Henri, dous amis, me complains,
 Pour ce que mais ne cueur ne mont ne plain, (2)
 Car à pié sui sans cheval & sans selle,
 Et si, n'ai mais esmeraude ne belle, (3)

(1) Voyez les *Grandes Chroniques de Saint-Denis*, année 1340, t. V, p. 382 de mon édition. Elles constatent l'arrivée du roi Philippe de Valois devant ce château & ajoutent beaucoup au récit de Froissart.

(2) Pour ce que je ne cours plus par monts ni plaines.

(3) Peut-être pour « pelle » ou perle.

Ne Lancelot, (1) dont petit me deduit,
 Quant la joie ai perdu de tel deduit....
 Affervis fui, qui m'est chose trop vile,
 Car il m'estuet mettre aus murs de la ville;
 Et si vuet-on que je veille à la porte,
 Et qu'en mon dos la cote de fer porte. (2)
 Or il convient qu'ailleurs demourer voise
 Et laisser Reims, dont petit me r'envoie.
 Encore i a chose qui ne m'est belle,
 C'est maletote, & subside & gabelle,
 Flebe monnoie & imposition,
 Et du Pape la vifitation.
 Or faut paler pour huit ans les trentismes,
 Et sans delai pour le Roi .iii. decismes....
 Et vraiment l'Eglise est si destruite
 Que je ne pris sa franchise une truite.
 Et si, dit-on, que li rois d'Angleterre
 Vient le fourplus de ma sustance querre.
 Malades fui & n'ay point de monnoie,
 Et mes freres, (3) dont plus assez m'anoie.
 Après je dout que ne soie en oubli
 De mon droit dieu terrien qu'onc n'oubli, (4)
 Ains le regret souvent en soupirant.
 Mals ce qui plus va mon mal empirant,
 C'est ce que bien à mon borgne œil perçoi
 Qu'à court de roi chascuns i est pour foi....
 Pour ce m'en voy demourer en l'empire,
 A cuer dolent qui tendrement soufpire....
 Mais j'aim trop mieus franchise & po d'avoir,
 Que grant richesse & servitude avoir.
 Pleure avec moy & complain ma dolour,
 Cuevre de plours ta face & ta coulour,
 Et dis à tous qu'ainsi, sans nul mefait,
 Voy en essil quant je n'ay rien mefait,
 Et que jamais ne feray chant ne lai;
 Adieu te di, car toute joie lai.

(1) Ni le roman de Lancelot du Lac, dont Machaut faisoit ses délices.

(2) Apparemment durant l'éloignement des bourgeois convoqués par le Roi.

(3) Et mon frère est aussi dépourvu que moi de monnoie.

(4) Il entend ainsi désigner la dame qu'il aimoit alors.

Cette épître ne fait pas grand honneur au patriotisme de Machaut. S'il s'éloigna de Reims comme il l'annonce ici, ce fut apparemment pour rejoindre le roi Jean de Bohême dans sa dernière chevauchée aventureuse en Pologne.

IV. P. 10, v. 259.

*Car assez près d'une semaine
Vous avez chevauchié tousdis.*

On pourroit conclure de là que Reims, où demouroit Machaut, étoit assez éloignée du lieu où séjournoit Peronnelle. Mais peut-être Machaut avoit-il écrit d'abord : « *Vous aurez chevauchié*, » allée & retour. D'après la première réponse de Machaut, on verra que Peronnelle devoit être alors à Paris.

V. P. 12, note.

Cette note n'est pas exacte. Machaut invite seulement le messager, son ami, à lui tenir lieu de secrétaire pour écrire le rondeau qu'il va lui dicter.

VI. P. 13, v. 326.

Car, par Dieu!...

Voici toutes les formules d'adjuration, employées dans le *Voir-Dit* :

Par Dieu. — Pour Dieu. — Par le dieu en qui je croy. — Par iceluy dieu qui me fist. — Se Dieus m'avoie. — Se Dieus me doinst joie. — Se Dieus me doinst Paradis. — Se Dieus me doinst grace. — Se Dieus me sequeure. — Se Dieus me gart. — Se m'aïst Dieus. — Se Jhesus ne renoist mon ame, au jour du jugement. — Sur toutes les crois qui furent en Iherusalem. — Saint Esperit. — Par saint Anthoine. — Foy que je doy à saint Crapais. — Par saint Éloy. — Par saint Germain. — Foy que vous devez saint Gringoire. — Par saint Guillain. — Par saint Martin. — Par saint Nichaïse. — Par saint Onoffre. — Par Saint Père. — Par saint Pierre. — Par saint Remy. — Par saint Sevestre. — Par saint Simon. — Par saint Verain. — Par sainte Yfabel. — Par ma foy. — Par m'ame. — Par ma fanté. — Par mon serment.

VII. P. 18. *Lettre II.*

Cette lettre est placée la quatrième dans tous les manuscrits du *Volz-Dit*. C'est une transposition évidente, dont le premier copiste aura donné l'exemple aux autres. Nous lui rendons sa véritable place, ainsi que nous ferons pour les cinq qui suivront & qui avoient été également transposées.

VIII. P. 24, v. 530.

*Et pour ce qu'elle,
Ne sai pourquoy, estoit alée
Demeurer en autre contrée.*

D'après la première lettre de Machaut, nous avons présumé que Perronnelle étoit alors à Paris : elle est maintenant apparemment revenue dans une des maisons de sa parenté, Armentières, Conflans ou Vielmaisons en Brie. C'est assurément avec intention que le poëte laisse une grande incertitude dans l'indication des lieux où séjourne sa dame, & dans le nom des personnes mentionnées dans le cours du récit. Les amoureux supposent toujours que, grâce à leurs petites précautions, on ne les reconnoitra pas, & il est bien rare qu'ils ne se trompent.

IX. P. 24, v. 544.

*Et si, estoit trop grans l'yvers,
Plains de gelées & pluvieus.*

Jean de Venettes, continuateur de la Chronique de Nangis, garantit la vérité de ces vers : « Hoc anno, (1362) propter gelu & propter hiemem
« humidam & quasi continuò pluviiosam, vineæ, nuces.... totaliter de-
« fuerunt. »

X. P. 25. Balade.

Cette forme de poésie, toujours faite pour être chantée, demandoit trois couplets terminés par le même refrain. Elle différoit peu de la coupe la plus ordinaire de nos chansons, & n'étoit pas nécessairement une chose fade, comme l'estimoit Trifottin.

XI. P. 35, v. 813, note 1.

Le beau manuscrit du duc de Berry, n° 9221, porte *plates* au lieu de *racles*, ce qui justifie ma conjecture.

XII. P. 37, v. 856.

Chanson baladée.

On voit ici la différence de la *Balade* & de la *Chanson baladée*. Celle-ci étoit le plus ordinairement de trois couplets formés de vers de deux mesures entremêlées, avec refrain, ou retour à chaque couplet, des deux, trois ou quatre premiers vers. Le chant pouvoit se bien trouver de cette coupe légère & variée.

XIII. P. 42, *Lettre IV*, lig. 23.

Quant Seigneurie saute en place, Amours s'en fuit.

Réflexion qui rappelle une épigramme de Martial, liv. II, 55.

*Vis te, Sexte, coli; volebam amare.
Parendum est tibi: quod jubes, coleris.
Sed si te colo, Sexte, non amabo.*

XIV. P. 52, note.

A supprimer. *En ce volage*, c'est-à-dire par la *voie* du messager de Gascogne, qui retournoit vers Peronnelle, & qui sans doute étoit attaché à la maison de Conflans.

XV. P. 56, v. 1248.

Celle qui là presente estoit.

Apparemment la gentille Guillemette, confidente de Peronnelle; elle reparoltra plus loin.

XVI. P. 68, *Lettre X*, lig. 28.

Je vous verray dedens la Penthecouste.

Durant la semaine de Pentecôte, vers le commencement de juin 1363.

XVII. P. 69, note 1.

Au poëme de *Morpheus*, Machaut avoit ajouté une balade en l'honneur de sa dame. C'est cette balade dont il avoit fait le chant & qu'il faisoit *noter*; non la complainte de l'amant, comme je l'ai dit dans cette note.

XVIII. P. 70, v. 1526.

*Mais j'y fui près d'une quinzaine....
Car de là partir me convint....*

La contradiction n'est ici qu'apparente. Machaut veut faire entendre qu'obligé d'aller rejoindre, à quinze jours de là, le duc de Normandie, il n'étoit pas retourné à Reims aussitôt sa neuvaine accomplie; apparemment parce que l'église où il faisoit sa neuvaine étoit assez rapprochée de Crécy-en-Brie, où séjournoit alors le duc de Normandie. Il devoit donc au mandement du prince la facilité de rester à portée de voir sa dame, cinq ou six jours de plus.

XIX. P. 71, v. 1529.

*Au commandement d'un seigneur
Qu'en France n'a pas de greigneur.*

Il désigne ainsi Charles, duc de Normandie. Les deux vers suivans :

Fors un; Dieus le gart où il maint,
Et à grant joie le ramaint!

désignent le roi Jean, qui, six mois plus tard, c'est-à-dire le 5 janvier 1364, arrivoit en Angleterre, d'où Dieu ne devoit pas permettre qu'il revint; car il ressentit dans les premiers jours de mars les atteintes de la maladie dont il mourut le 8 avril suivant. L'itinéraire recueilli par le marquis d'Aubaïs marque que le roi Jean étoit en juin à Crécy-en-Brie, où nous voyons que séjournoit également le duc de Norman-

die. Il faut supprimer la fin de la note 1, qui contient deux erreurs :
1^o Jean n'étoit pas encore retourné en Angleterre, 2^o nous sommes
en 1363.

XX. P. 79, v. 1761.

Telement & à tel cantele.

Lif. cautele (avec telle précaution).

XXI. P. 82, v. 1872.

Mais de sa cointe vesteure

Me tais; dont je fais mespresure.

Il faut entendre, je crois, ainsi : « Mais je m'aperçois que je ne dis
« rien de son costume; c'est à tort. »

XXII. P. 83, v. 1892.

Vestie ot une fourquanie.

Plus tard *souquenille* ou *souquenelle*. C'étoit une robe de dessus ou sur-
cot large du bas, mais ferrée par le haut de manière à dessiner le buste.
Voyez Jules Quicherat, *Histoire du costume en France*, p. 186.

M. Quicherat cite aussi parmi les draps de grand luxe l'écarlate de
Bruxelles.

XXIII. P. 83, v. 1910.

Plus rien diray à ceste fie.

J'aurois dû lire plutôt : *Plus n'en diray....*

XXIV. P. 84, v. 1928.

Car se .x. mois devant li fust.

C'est-à-dire : « Si dix mois auparavant j'avois été devant elle. » Ce
qui semble indiquer qu'il avoit reçu le premier message dix mois aupa-
ravant, c'est-à-dire durant l'automne de 1362, & non 1361, comme le
marque la dernière note de la même page. Machaut, qui commença le
Voir-Dit pendant qu'il accomplissoit sa neuvaine, avoit dit au début :
« Il n'a pas un an » &c. (vers 29).

XXV. P. 85, v. 1946.

Car Honte me vint affaillir.

Aujourd'hui, au lieu du débat qu'on va lire nous dirions, assurément d'une façon moins poétique : « En rentrant chez moi, je me sentis heureux & confus d'avoir présumé qu'une dame si accomplie pourroit s'abaisser jusqu'à moi : mais bientôt l'espoir d'être aimé me ranima. » A tout prendre, il est permis de préférer la façon dont notre poète s'y est pris pour exprimer la même lutte intérieure.

XXVI. P. 98, v. 2338.

Mon livre & mes Heures lisant.

On voit que le bon chanoine n'avoit pas oublié son bréviaire & ses Heures canoniales.

XXVII. P. 103, v. 2490.

*Et c'est la guise d'Allemaigne,
Qu'on garist la gent par paroles.*

Machaut, qui avoit suivi en Allemagne le roi de Bohême, avoit sans doute vu qu'on y pratiquoit ce sortilège, & cela prouve assez bien qu'on n'y ajoutoit aucune foi dans notre France.

XXVIII. P. 108, v. 2623.

Là, fait .ix. jours ma demeure ay....

« Là j'ay fait ma demeure, je demeuray neuf jours. » Les neuvaines ne devoient pas être interrompues, & par conséquent, les premiers jours passés dans l'église ne devoient pas compter.

XXIX. P. 110, note 4.

Mouroit de faim. Ajoutez : ou de soif : car le mot *Aquarius* avoit pu donner l'idée de faire du saint le patron des altérés.

XXX. P. 111, v. 2699.

Que la voy à trop grant dangier.

Peut-être le manuscrit auroit-il dû porter : *Que la voie a trop grant dangier...*, c'est-à-dire : parce que c'est une voie trop dangereuse.

XXXI. P. 114, *Lettre XII*, lig. 2.

Qu'il ne vous vueil desplaire.

Vueil pour *vueille*. C'est une faute du n° 1584 que j'aurois dû corriger avec le manuscrit du duc de Berry.

XXXII. P. 114, *Ib.*, lig. 10.

Ma fuer & moy.

Ce qui m'a persuadé que cette sœur n'étoit que la femme de Jean II de Conflans né du premier mariage de Jean I, c'est que nous la verrons plus loin aller en Brie visiter les maisons de son mari. Or les maisons de Vielmaisons en Brie, Étoges, Vezilly étoient des fiefs de la maison de Conflans. On étendoit autrefois plus qu'on ne fait aujourd'hui ce titre de frère : nous verrons plus loin Peronnelle dire du frère aîné de Guillaume : « votre frère & le mien. »

XXXIII. P. 116, v. 2746.

Triste pensis & ENUEUS.

Peut-être aurois-je dû écrire : *envieus*, contrarié, synonyme du vieux mot : *à envis*.

XXXIV. P. 117, Rondel.

On pourra s'étonner de la facilité avec laquelle Peronnelle répond en vers aux vers de son ami. Mais elle ne fait guère que des bouts-rimés qui lui sont fournis par les vers auxquels elle répond.

XXXV. P. 118, *Lettre XIII*, lig. 12.BRIESMENT. Lif. *briefment*.XXXVI. P. 120, *Lettre XIV*, lig. 5.A DIEU, lif. *A Dieu!*

XXXVII. P. 126, v. 2979.

*Dont on n'EUST grigneur MESTIER
Que de gens de si vil MESTIER.*

Lif. *n'eust*. Mestier, au premier vers, a le sens de *besoin*, & dans le second, le sens qu'il conserve encore.

XXXVIII. P. 128, v. 3032.

SEL *puellent*. Lif. *s'il puellent*.

XXXIX. P. 143, note 1, & p. 235, note 1.

UNCHÈRE. Lif. *Unchair*.

XL. P. 144, v. 3377.

*Mais chascune avoit un chapel
Floreté d'or, ainsi l'appel,
De roses doubles & vermeilles....*

« Nos pères (dit M. Quicherat, dans sa belle *Histoire du costume*) ont
« appelé chapeaux de fleurs des couronnes qui se faisoient en fleurs de
« la saison.... Les jardiniers fleuristes jouissoient de plusieurs immunités,
« en considération de ce que leur industrie avoit été d'abord établie
« pour le service des nobles. » (1) Il me semble que la définition ne

(1) Depping, éditeur & annotateur du *Livre des métiers*, va plus loin :
de ce que les chapeliers de fleurs ne devoient point le guet, « pource
« que leur mestier est franc & qu'il fu establi pour servir les gentins

répond pas exactement à nos trois vers. Le chapel de Peronnelle n'étoit pas seulement une couronne de fleurs, mais un cercle ou bandeau orné de fleurs & de feuilles d'or. C'est plutôt au *chapelet de fleurs* que peut convenir la définition de M. Quicherat.

XXI. P. 144, v. 3395.

*A une ville qu'on appelle
Partout à Paris La Chapelle.*

La Chapelle Saint-Denis.

XXII. P. 146, v. 3449.

Et vous esveilleray à nonne.

L'office de Nonnes devoit se dire à trois heures; mais on le réunifioit ordinairement à celui de vêpres, qui devoit se dire à six heures.

XXIII. P. 172, note, lig. 3.

Qu'il croyoit avoir le mieus FAIT. Lif. faits.

XXIV. P. 177, v. 4274.

Ilélas! se CEAVOIE oï.

Lif. *Se ce avoie oï.* (L'e du pronom s'élide & se prononce *çavoie*.)

XXV. P. 194, *Lettre XXVI*, lig. 13.

COMMENCIE. Lif. *commencié.*

« hommes. » Il conclut que « les bons bourgeois de Paris ne se permettoient pas une parure aussi éclatante. » Un chapeau de fleurs! En réalité, tout le jeune monde, bergères, bourgeois, bourgeois & gentilshommes ufoient de la liberté grande d'en porter.

XLVI. *Ib.*, lig. 17.

Et ne cuide mie que se Desirs y vient qu'il nous puiſt en riens grever.

On voit que Peronnelle ne redoutoit pas l'arrivée de ce personnage autant que Guillaume le ſuppoſoit.

XLVII. P. 195, lig. 2.

Le couvrechief & le touret.

Le *couvrechief*, comme le dit fort bien M. Quicherat, étoit une ſorte de guimpe flottante qui couvroit ou découvroit le viſage à volonté. C'étoit ordinairement un tiffu de lin ou de ſoie extrêmement délié, & qu'on tiroit en général des fabriques de Reims. Peronnelle envoie ici les trois principaux élémens de ſa coiffure : la coiffe, le *couvrechief*, & le touret dont elle étoit *aſſublée* quand elle avoit reçu la dernière lettre de ſon ami. Il ne faut pas confondre ce touret avec le touret de nez qui en a procédé. Le nôtre, comme je l'ai dit, ſervoit à retenir gracieuſement les cheveux ſous le chapel de fleurs. Et ce chapel n'étoit peut-être pas éloigné de la forme des prétendus chapeaux que portent nos dames, en cette année de grâce 1875.

Dans la même page, lig. 11. Il faut noter que l'*Œ* n'eſt pas dans le manuscrit du duc de Berry.

XLVIII. P. 204, *Lettre XXVII*, lig. 3.

Je vous tray querre à la porte Saint Anthoine.

Cette porte étoit conſtruite au delà de la charmante église de Saint-Nicaïſe, abattue par les libres penſeurs de 1792, « afin, » ainſi que le dit le S^r Prudhomme, « de nettoyer tout ce qui pouvoit rappeler la féodalité & le fanatiſme. » (*Diſſionn. de la République franç.* An I^{er} de la liberté.)

XLIX. P. 204, note.

Ce devoit être une demoïſelle de Conſlans.

Ou plutôt, la jeune femme de Jean II de Conſlans que Peronnelle traitoit de frère. — Il ne faut pas ajouter grande foi à l'initiale T, par laquelle Machaut ſemble désigner le frère de Peronnelle. On a vu que

nos deux amoureux tenoient également à donner le change sur les véritables noms des personnages cités dans les lettres, & sur les lieux où Peronnelle séjournoit.

L. P. 206, *Lettre XXVIII*, lig. 9.

Nous devons partir.... pour doute de la mortalité.

On peut présumer de ce passage & de la lettre précédente de Machaut que Peronnelle alloit s'éloigner de Paris. La peste, en effet, y faisoit, dans la dernière moitié de cette année 1363, de cruels ravages, comme nous l'avons dit dans la Notice. Ainsi c'est à Paris que Machaut étoit allé la trouver, dans un moment où la ville étoit remplie de mouvement & de noise. C'est de là qu'ils auroient fait l'agréable pèlerinage de Saint-Denis, & où Machaut avant de retourner à Reims auroit commandé un bijou à un orfèvre que la mortalité devoit atteindre.

LI. P. 210, v. 4852.

RAJOVENIR. Lif. *rajouenir*, comme aux vers 4839 & 4860.

LII. P. 211, v. 4861.

Car de mon cuer MILLE fois n'ist.

Lif. *nulle fois.*

LIII. P. 212, v. 4908.

Lors me prist trop à AVOIER.

Je crois qu'il eût mieux valu lire : *anoier* (ennuyer).

LIV. P. 214, v. 4963.

Si m'enbati en une place....

Il ne faut pas oublier que Machaut continue à raconter un songe.

LV. *Ib.*, v. 4967.*Sur une coustepointe.**Bien croy qu'elle fu faite à LICHE.**Liche* semble être ici pour *liste*, frange.

LVI. P. 215, v. 4989.

Et par tel guise au Roy parlay.

Il semble bien que, dans les conseils donnés au roi du Jeu, Machaut ait en vue, soit d'exprimer les vrais sentimens du duc de Normandie, soit de les lui représenter comme une sage règle de conduite que le roi Jean avoit trop rarement suivie.

LVII. P. 216, v. 5023.

*Ains doit tes cuers estre ententis**A soufmettre & donter la force**De ton anemi s'il l'esforce.*

C'est, en moins beaux vers, rendre celui de Virgile :

Parcere subjeñis & debellare superbos.

LVIII. P. 217, note 3, lig. 2.

Armé de ses cornes, & mieux de *ses cors* ou *andouillers*. A l'imprimerie, on a substitué *cornes* à *cors*, & la correction n'a pas été heureuse.

LIX. P. 220, v. 5118.

*Et se trop longuement parole**Mon songe....*

On pourroit croire que Machaut, dans ce petit alinéa, fait une parenthèse pour demander excuse à son lecteur & non pas au *Roi qui ne ment* :

mais celui-ci lui reprochera bientôt avec raison de parler tour à tour en rêveur & en homme éveillé :

*Tu dors & paroles ensemble
Et fi, m'est avis que tu songes.*

LX. P. 222, v. 5182.

*Et encor parle-on du deusisme,
Voire par Dieu & du centisme.*

Apparemment le *centisme* sur ce qui avoit échappé à toutes les demandes précédentes. La France s'imposoit alors pour racheter le roi Jean, comme aujourd'hui nous sommes contraints de le faire, pour payer l'éloignement des nouveaux hommes du Nord auxquels le sort des armes avoit livré la patrie.

« Anno domini M. CCC. LXIII. » dit le continuateur de Nangis, « fuerunt multae pressurae & oppressiones in populo.... per totum, de « Parisius usque Pictaviam & Britanniam; tum propter praedones & « latrones nimium abundantes per itinera & villas rusticas, quam prop- « ter gravissimas exactiones & nihilominus impositiones, & multa homi- « cidia per villas & nemora. » (*Ed. Geraut*, t. II, p. 324.)

.... « Eodem anno sub praetextu & colore patriam defendendi & ini- « micos offendendi, maximae talliae & impositiones atque graves exaction- « nes inconsumptae super vinis & aliis mercantiis, levabantur. » (*Ib.*, p. 328.)

LXI. *Ib.*, v. 5188.

*Li diables atise la guerre,
Ainsi fait li rois d'Engleterre.*

Édouard III ne faisoit plus la guerre depuis le traité de Brétigny, mais passoit pour l'*atiser* en encourageant les Grandes Compagnies à continuer leurs ravages.

LXII. P. 230, v. 5414.

*Et Sillon de Lacedomoine,
Fu....*

Suppr. la virgule.

LXIII. P. 233, *Lettre XXIX*, lig. 3.

Dès le xx^e jour d'août.

Le msc. 22545 porte : *le x^e jour....* Peronnelle fait une courte excursion en Brie dix-sept jours plus tard (lig. 8), c'est-à-dire le 27 août ou le 5 septembre. Cette visite la retient quinze jours entiers, ce qui nous conduit à la mi-septembre. Elle s'arrête ensuite dans une ville où elle étoit « à hostel ». Quelle étoit cette ville qui renfermoit une église de Saint-Pierre, comme on verra *Lettre XXXII*? Troyes ou Châlons-sur-Marne. Aussitôt son arrivée, c'est-à-dire le 17 de ce mois ou le 27, suivant le msc. 22545, Peronnelle écrit à Machaut. Les dates que portent plusieurs des lettres suivantes ne sont pas aussi faciles à vérifier. — P. 234, lig. 5. La veille de Sainte-Croix est, comme on fait ou du moins comme on doit le savoir, le 7 septembre. — P. 235, lig. 7. Mieux vaudroit supprimer la note 1; nous ne découvrons pas assez nettement d'où parloit le *frère* & où se trouvoit le roi Jean. — Les craintes de Machaut sur la fidélité de sa maîtresse sont de nouveau réveillées par les précautions que Peronnelle lui recommande : pourquoi devoit-il maintenant dissimuler avec son ami qui, jusqu'alors, avoit approuvé leurs amours? Pourquoi lui faire entendre qu'il ne s'étoit jamais agi entre eux que de vers & de chansons? — P. 236, lig. 17. *Le lieu où vous savez que nous irons* est Saint-Nicaise de Reims. (Voy. *Lettre XXVII*.)

LXIV. P. 239, *Lettre XXXI*, lig. 2.

La veille de saint Michel tombe le 28 septembre, un seul jour ou onze jours après la date de la lettre de Peronnelle. — P. 242, lig. 12. *Teneur & conteneur*. Nous difons aujourd'hui *ténor & basse-taille*, parce que nous avons préféré à la forme françoise la forme italienne, comme si nous devions aux Italiens le premier emploi de ces tons. Dans un compte des ducs de Bretagne de l'année 1413, reproduit par Dom Lobineau (*Hist. de Bretagne*, II, p. 962), figure « Jehan Tromelin, « *teneur* de la chapelle Monseigneur, Lxx liv. par an. »

LXV. P. 244, v. 5583.

Dont il est moult.

Cette mauvaise rime se retrouve dans tous les mss. Mais Peronnelle devoit avoir écrit *mont*, souvent employé, au lieu de *moult*.

LXVI. -P. 251, *Lettre XXXII*, lig. 5.

La date du 5 mai est évidemment inexacte. La lettre doit avoir été écrite au mois d'octobre 1363.

LXVII. P. 252, note 2.

Le manuscrit 158. Lif. 1584.

LXVIII. P. 254, note 2.

Un dragme. Lif. une dragme.

LXIX. P. 257, note 2.

L'initiale *T* est pourtant dans le msc. du duc de Berry, & n'est omise que dans le n° 22545. J'ai mis le lecteur en garde contre toutes ces désignations locales ou personnelles.

LXX. P. 265, *Lettre XXXV*, lig. 17.

Un chevalier. Les deux autres manuscrits portent *uns clers*, & je penche à croire maintenant qu'ils doivent être préférés. Ce clerc sera le même qui avoit précédemment engagé Machaut à ne pas trop compter sur l'amour exclusif de Peronnelle; peut-être encore celui qui recevra la confession de la demoiselle.

LXXI. P. 276, *Lettre XXXVII*, lig. 10.

Vous ne m'avez escript.... ne de mes deux balades jugié. Il vaut peut-être mieux entendre : « Vous ne m'avez écrit ne jugié de mes deux balades. »

LXXII. P. 282, *Lettre XXXIX*, lig. 2.

Si envoiez par devers moy en l'ostel ma mere.

C'est la première fois que la mère de Peronnelle est mentionnée. On voit que la demoiselle tenoit à ce que la dame de Conflans, ni même son frère, ne s'aperçussent des visites de Guillaume. Il faut supprimer la note qui confond, je crois maintenant à tort, Henry & le frère de Peronnelle.

LXXIII. P. 285, v. 6950.

*Il a des ans plus de soixante
Que li tans ne fu si divers....*

C'est ce que justifie le continuateur de Nangis : « Eodem anno « M. CCC. LXIII. fuit hyems horrida valde atque longa : & factum est « asperum gelu quod duravit usque ad finem martii. » (P. 333.)

LXXIV. P. 290, v. 7093.

A plus dou tour d'une paviere.

Lif. *d'une paviere*. Pavois.

LXXV. P. 293, v. 7176.

Achemenides qui le vit.

Ovide avoit emprunté au 3^e livre de l'*Énéide* (v. 590 & suiv.) le récit d'Achemenides, un des compagnons d'Ulysse, abandonné sur la côte de Sicile & recueilli par Énée.

LXXVI. P. 294, note, lig. 2.

GALATHÉE. Lif. *Galatée*.

LXXVII. P. 297, v. 7300.

*Comment li ancien entaillioient**L'image d'Amour....*

Il est à remarquer que dans le Moyen âge & jusqu'à la Renaissance, les peintres & imagiers, d'accord en cela avec l'instinct naturel du genre humain, n'admettoient jamais de nudités dans leurs compositions. Ils donnoient un vêtement même au petit dieu d'Amour. Dans leurs peintures du *Jugement de Paris*, Vénus étoit encore à demi vêtue; à plus forte raison Junon & Pallas qui devoient y personnifier : Junon la puissance & la richesse, Pallas la sagesse & la vertu. Les artistes anciens eux-mêmes étoient beaucoup moins prodigues de nudités que ceux de nos jours; ils n'enlevoient leurs vêtemens qu'à certaines divinités, symboles plus ou moins directs de l'acte de la génération. On diroit fait pour la Vénus pudique ce charmant distique d'Ovide :

*Ipsa Venus pubem, quoties velamina ponit,**Protegitur laeva semireduda manu.**(De Arte amator., lib. II, v. 613.)*

Il est assurément plus aisé de faire une belle femme nue qu'une belle femme vêtue : mais combien la draperie ajouterait, par exemple, à la juste expression des Trois Grâces, qu'on s'obstine à nous représenter entièrement nues! Belles assurément sous le pinceau de Raphaël ou de Rubens, mais *gracieuses* non. Aussi les *nudités* devroient-elles être rarement étalées dans les expositions publiques; elles ont, dans l'intimité, assez d'occasions de prendre leur revanche.

LXXVIII. P. 301, v. 7425.

« Et monstre, nés à la carole. »

« Qu'elle montre à tous ceux qui l'approchent; comme nous disons familièrement aujourd'hui : à la ronde ou à la cantonade. La Carole étoit la ronde aux chansons que les petits enfans seuls pratiquent encore.

LXXIX. P. 302, v. 7442.

*Car mainte dame amy clamé
A maint, sans esfre d'elle amé.*

C'est précisément ce que la reine Genievre avoit dit à Lancelot dans une première entrevue : « Par ma foi, ce mot ami fut dit de bonne « heure ! Mais je ne le prenois pas tant au sérieux. Souvent je l'ai dit à « d'autres chevaliers par simple courtoisie. Vous l'avez entendu autre- « ment ; bien vous en est venu, puisqu'à vous en croire, il a fait de « vous un prud'homme. Ce n'est pourtant pas la coutume, parmi les « chevaliers, de prendre telle parole à cœur, & d'imaginer qu'ils soient, « à compter de là, retenus par une dame. » (*Romans de la Table-Ronde*, t. III, p. 264.)

LXXX. P. 306, v. 7574.

.... Il est un advocas.

Peut-être le grand seigneur qui venoit d'engager Machaut à ne faire aucun fonds sur l'amour de Peronnelle ; mais plutôt encore le prétendu, le fiancé de Peronnelle, celui qui fera compter les premières amours « parmi les péchés oubliés. »

LXXXI. P. 314, *Lettre XLI*, lig. 15.

Et, fisoit come je seray PARTIR de vous.

Ainsi dans les manuscrits ; il eût fallu : *parti*.

LXXXII. P. 315, v. 7704.

Ponctuez ainsi :

*Se signifîc li cusse,
Et si, l'cusse fait plourer.*

LXXXIII. P. 320, v. 7846.

Qui MALVAISES NOUVELLES apporte.

Ainsi dans les trois manuscrits. Il eût fallu : *mauvaise nouvelle apporte.*

LXXXIV. P. 322, v. 7919.

UNE chaisne. Lif. un chaisne.

LXXXV. P. 326, v. 8048.

Ponctuez ainsi :

*Li cuers li fault, & la réue
Li trouble en chief, & de la plaie
Li sans jusqu'à la terre sale.*

LXXXVI. P. 336, v. 8307.

Lisez :

*Son dous regart qui trop mespřit
Quant onques de s'amour n'esprit.*

C'est-a-dire : « Son doux regard qui a très-mal agi quand il me rendit
« épris d'amour. »

LXXXVII. P. 339, note.

On doit croire qu'il entend parler de Gaston Phebus. Ou plutôt du comte de Tancarville, auquel il avoit déjà adressé une Éptre, & qui donnoit la préférence au vol ou chasse aux oiseaux, sur la chasse aux bêtes fauves. Jean de Melun comte de Tancarville étoit grand chambellan de France. On lit, vers la fin du curieux *Livre du roi Modus & de la reine Ratio*, une longue pièce de vers sur le Jugement rendu par ce comte de Tancarville, à l'avantage de la Chasse au vol.

LXXXVIII. P. 344, v. 8525.

*Et ma vertu affoiblie,
Est....*

Supprimez la virgule.

LXXXIX. P. 347, *Lettre XLIII*, lig. 5.

*Puis que vous m'esfies & envelopastes mon cuer en fin azur, & l'enfermaastes
en trésor dont vous avez la clef....*

Ce précieux gage, enfermé dans un écrin dont l'amant avoit reçu la clef, figuroit un cœur, comme en portent encore à leur cou bien des villageoises, pour y retenir une croix d'or. Le don de ce cœur pouvoit garantir le don de tout le reste, mais encore y auroit-il loin de là aux suppositions de M. Tarbé.

XC. P. 347, note.

1362. Lif. 1363.

XCI. P. 354, v. 8702.

*Pour adoucir la grant rigueur
De la déesse & sa fureur.
Les vierges....*

Une virgule, au lieu du point.

XCII. P. 362, *Lettre XLV*, lig. 1.

Si vous amez ma pais.... que jamais ne vous avengne.

Pour expliquer le mécontentement & le dépit de Machaut en recevant enfin ce qu'il avoit demandé avec tant d'instance, il faut admettre que le présent arrivoit assez mal à propos; justement comme le prêtre-confesseur venoit de lui faire comprendre qu'il devoit désormais se contenter de l'amitié de Peronnelle.

XCIII. P. 362, note.

C'est la première fois....

Lisez : Le manuscrit n° 1584 porte *mon intention*, & c'est la première fois que je remarque ce solécisme, &c.

XCIV. P. 368, note.

La *Colombelle* doit être la même que la *Guillemette*. Remarquons que le *frère*, la *sœur* de Peronnelle & Henry étoient bien instruits de la correspondance amoureuse, mais ignoroient les rendez-vous du *Verger* & le pèlerinage de Saint-Denis. Peronnelle, qui jusque-là ne trouvoit jamais les lettres de son ami assez longues, lui recommande maintenant de ne plus envoyer que des chansons; ou, s'il écrit, de charger un homme bien sûr de lui remettre les lettres. Toutefois les nouveaux liens qu'elle alloit former ne rompirent pas entièrement ceux qui l'engageoient avec Machaut. J'en trouve la preuve & dans la balade d'Eustache Deschamps citée dans la Notice, & dans deux autres balades : l'une, apparemment de Peronnelle d'Armentières; l'autre, assurément de Guillaume de Machaut. Placées, dans les Œuvres complètes, parmi les dernières compositions du même genre, elles semblent avoir été faites dans les premiers temps du mariage de Peronnelle. Nous ne pouvons mieux finir notre volume qu'en les reproduisant toutes les deux.

PERONNELLE.

Deux choses font qui me font à martire
 Vivre & languir; dont mes cuers trop soufpire :
 La première est que mes tres-dous amis,
 Qui fa proefce & tout son cuer a mis
 En moy servir & amer loiaument,
 Ne peut, ne veult, ou ne scet nullement
 Gêhir⁽¹⁾ à moy fa doulour ne fa paine,
 Ne que je suis fa dame souveraine.

(1) Conseiller.

Et si, voy bien qu'il vit à grant douleur,
 Dont il a taint son viz & sa coulour.
 Et vraiment moult volentiers querroie,
 A mon honor, son bien, sa paix, sa joie.

La seconde chose est qu'il n'affiert mie
 Que, de ma bouche ou par semblant li die
 Que mes cuers est tous flens, où que je soie;
 Qu'en ce faisant, contre m'onneur feroie.
 Et ja soit ce que mon cuer grief mal porte
 Pour lui amer, mieus vourroie estre morte
 Que de bonté, par regart ou par chiere,
 Lui déisse que suis sa mie chiere,
 Et qu'en mon cuer porte celeément
 L'amour de lui, trop plus couvertelement
 Que li charbons n'est par dessous la cendre.
 Et ne m'en puis, ne sçay ne veul deffendre.

Si ne voy goute en moy n'en son affaire :
 Car il nous faut & l'un & l'autre taire,
 Et tout adés plus fort riens amerons
 Que ja semblant ne chiere n'en ferons.
 Et que pourra cest amour devenir,
 Nous en lairons bonne Amour convenir,
 Pitié, Franchise & Douçour la courtoise
 Qui sevent bien que telle chose poise;
 Et sagement & tost porvoieront
 Quant, en ce point, pour amer nous verront.
 Mais ja par moy ceste amour ne fera,
 Tant que Pitié ou Amour li dira.

Cette balade est irrégulière, elle n'a pas le refrain exigé, les rimes des trois couplets ne sont pas uniformes. Mais malgré un certain embarras d'expression, elle est dictée par un sentiment passionné que la nouvelle épouse ne pouvoit encore étouffer. Écoutons maintenant Machaut :

Se je vous aim de fin loial courage,
 Et ay amé & ameray toudis,
 Et vous avés prins autre en mariage,
 Doy-je pour ce de vous estre en sus mis,
 Et de tous poins en oubly ?
 Certes nenil, car puis que j'ay en my

Cuer si loial qu'il ne sauroit meffaire,
 Vous ne devés vo cuer de moy retraire.

Ains me devés tenir en vo servage,
 Come vo serf qu'avés pris & acquis,
 Qui ne vous quiert vilenie. n'outrage.
 Et si, devés amer, j'en suis tous fis,

Vo mari com vo mary
 Et vostre ami com vostre dous amy.
 Et quant tout ce povés par honneur faire,
 Vous ne devés vo cuer de moy retraire.

Et s'il avient que cuer avés volage,
 Onques amans ne fu si fort trahis
 Com je seray; mais vous estes si sage,
 Et s'est vos cuers si sagement nouris,
 Qu'il ne daigneroit ainsi
 Moy decevoir pour amer; & ce di :
 Puis que sur tout aim vostre dou viaire,
 Vous ne devés vo cuer de moy retraire.

(Msc. du duc de Berry, n° 9221, f° 15.)



3 2044 018 302 778

THE BORROWER WILL BE CHARGED
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS
NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON
OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE
BORROWER FROM OVERDUE FEES.

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413



